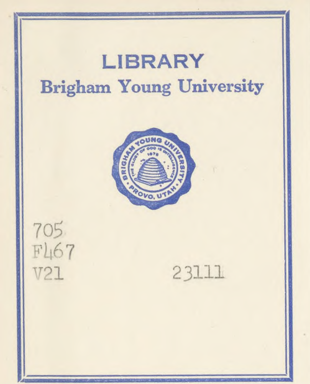




FIGARO ILLUSTRÉ



P. NADAR.

HORS CONCOURS

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

DITEURS : LE FIGARO, 26 ue Drouot. — MAN ulevard des Capucines. — Prix : **3 fr.** ; Étranger : **3 fr. 50**

Vingt et unième année. JANVIER 1903 Deuxième série. — N° 154

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



CONCOURS. — N° 1

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ



Concours Photographique

D'ART ET DE BEAUTÉ

Le *Figaro Illustré*, dans son numéro de janvier 1902, ouvrait entre ses abonnés et ses lecteurs, un Concours photographique d'Art et de Beauté.

Ce Concours a attiré un nombre si considérable d'amateurs, que les opérations du jury en ont été rendues singulièrement longues et difficiles, et par suite, l'apparition du présent fascicule qui enregistre les résultats du Concours, s'en est trouvée retardée.

Les règles strictes qui avaient été posées ne permettaient de retenir que vingt-quatre concurrents et qu'un cliché par concurrent. Toutefois, nous ne pouvions penser à priver nos abonnés de quelques-unes au moins des épreuves que des professionnels éminents nous avaient adressées dès le début, en exprimant la volonté que leurs œuvres fussent exclues du vote définitif: nous en exposons quelques-unes avec le cartouche *Hors Concours* — trop peu, car la place nous manque, et, pour essayer d'être justes, nous avons dû nous condamner à publier celles qui nous sont arrivées les premières et à donner ici la préférence à la célérité.



Quant aux épreuves admises au Concours, nous devons avouer que le jury a été parfois à ce point embarrassé pour choisir entre deux œuvres d'égal mérite, qu'il a dû s'en rapporter au sort; aussi, en présentant nos excuses et nos regrets aux concurrents dont les clichés n'ont pu, faute de place, être gravés ici, nous nous trouvons heureux de penser que nous avons provoqué un si vif mouvement vers la recherche et la conquête du Beau, et que nous avons été si justement compris.

Entre les **vingt-quatre** épreuves du Concours, nos abonnés et nos lecteurs sont appelés à décerner le prix de



MILLE Francs

Ils trouveront jointe à ce numéro une carte postale où ils n'auront qu'à ajouter un chiffre et qu'ils voudront bien ensuite mettre simplement à la poste : Le dépouillement sera fait dans nos bureaux et le prochain fascicule annoncera le résultat du vote.



BOISSONNAS & TAPONIER.

HORS CONCOURS

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE

D'ART ET DE BEAUTÉ

O beauté, dur fléau des âmes...
BAUDELAIRE.

Voilà vraiment la suite la plus troublante de portraits qu'il m'ait été donné de voir et j'avoue que je serais presque aussi embarrassé que le berger légendaire devant les trois déesses qui briguaient la pomme de beauté, s'il me fallait dire sans détours quel est celui que je préfère entre tous ces visages de femmes qui sont le plaisir des yeux, qui vous rappellent du bonheur, de la souffrance, des rêves, qui évoquent des ciels de lumière et des ciels de brume, des décors de luxe et de mélancolie, des



CONCOURS. — N° 3

villes, des pays où l'on laissa en gage un peu de son âme, où l'on eut voulu s'attarder, s'enraciner, oublier le reste du monde, où l'on s'imaginait avoir déjà vécu, avoir déjà aimé.

Est-ce cette adorable Psyché, aux prunelles d'eau profonde, aux bouclettes radieuses qui ombrent le front d'une résille de soie, aux lèvres puériles et charnues qui tenteraient les oiseaux comme un fruit et qu'enveloppe si pudiquement, que nimbe presque toute, de même qu'une nuée que rosirait l'aurore, un voile de tulle?

Est-ce sur ce vieux banc de pierre avec autour d'elle les pelouses et les arbres majestueux d'un parc aulique, celle-ci dont les cheveux de ténèbres se révulsent et ondoient épais, tordus n'importe comment sous les larges ailes d'un chapeau de



FALK (NEW-YORK) HORS CONCOURS

feutre à la Gainsborough, dont le masque tourmenté et passionné d'héroïne romanesque se penche comme une rose d'automne qui va s'effeuiller, dont le corps souple, gainé de dentelles, frôlé de transparentes et légères mousselines, se cambre en décor, dont les bras s'éploient, étalent à dessein la neige d'une étole d'hermine?

Est-ce au fond de la stalle gothique où elle songe alanguie qui sait à quels départs, qui sait à quelles Icaries d'amour, celle-là si délicate, si nacrée, si seigneuriale dans sa toilette de garden-party tout irisée, tout enrubannée, comme chimérique, qui vous donne l'illusion de quelque robe de fée qui serait faite de flocons de givre, de gouttes de rosée, d'embruns que disperse le vent, de la buée qui flotte au-dessus des jets d'eau, cette fleur vivante et attirante, irradiée de perles admirables, et dont le regard velouté glisse entre les cils comme un vague rayon de lune parmi les franges d'un rideau, s'en va loin, loin, énigmatique,

mystérieux, vous suggère la notation de musique : *Perdendosi?*

Ou la jeune fille au profil de pureté, au sourire de printemps qui a l'air de se mirer dans le bouquet de fleurs rares qu'étreignent ses mains fines, baguées d'un anneau de fiançailles, qui ferme à demi les paupières comme si leur odeur subtile la délectait et la grisait, comme si leurs calices épanouis lui chuchotaient les doux aveux qui peut-être leur ont été confiés dans un baiser furtif?



CONCOURS. — N° 4

Ou la conquérante aventureuse, empanachée de plumes noires comme pour livrer quelque bataille épique et d'une telle joliesse que les plus lâches consentiraient à affronter les pires épreuves, à braver mille fois le péril et l'angoisse de mourir pour que son clair regard de sortilège les enchantât de mirages et de vertige, pour que sa bouche divine leur donnât le viatique, l'archiduchesse de tentation et de grâce au long cou de cygne, qui jaillit svelte et flexible des entrelacs de vieux venise, aux narines

vibrantes et fines, aux yeux si grands, si lumineux, que l'on dirait de deux arcs de triomphe où s'épand toute la clarté éperdue d'un soleil estival?

Ou l'exilée qui contemple si fixement comme une procession de fantômes, qui écoute dans le silence *les voix chères qui se sont tues*, qui se recueille, les doigts raidis, appuyés contre la tempe et la joue, douloureuse, mélancolisée, dolente, avec sur sa blonde chevelure, sur le drap blanc de son lourd manteau de



CONCOURS. — N° 5

voyageuse, sur son pâle et grave visage de désenchantement, de regret, des ombres et des lueurs mourantes?

Serait-ce plutôt cette brodeuse angélique qui s'interrompt au milieu de la tâche ébauchée, qui a laissé retomber sur ses genoux le carré de toile qu'elle agrémentait d'arabesques symboliques, peut-être pour murmurer tout bas, cependant que des cloches



CONCOURS. — N° 6

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

d'église sonnent au loin l'Annonciation, quelque prière ou quelque vœu et qui vous remémore, avec sa guimpe blanche, son petit bonnet à peine épinglé au chignon, son corsage simple, ses traits d'une douceur ineffable, les petites saintes dont l'âme est blanche comme un jardin de lis, les chastes et paisibles servantes de l'Agneau, dont les yeux calmes et limpides semblent voir par delà les étoiles, par delà l'immensité bleue, la splendeur du Paradis?

Serait-ce parmi les ruches de la sortie de bal aux plis amples, aux cassures miroitantes, où se révèlent indécises, dans la trame de la soie, des guirlandes de clématites, cette tête moqueuse et sensuelle de poupée au nez impertinent, aux lèvres de gourmandise, aux paupières cernées où brillent comme les flammes d'un feu de joie, aux mèches folles qui s'éparpillent rejetées au petit bonheur, ainsi qu'à la fin de quelque « cake-walk » effréné ou au retour de quelque rendez-vous de péché?



CONCOURS. — N° 7

Serait-ce, la frêle et gracile adolescente coiffée de bandelettes d'argent ainsi que les prêtresses de Cnide et qui médite, figurine de Tanagra qu'une incantation magique aurait animée, qui se penche vers une icône d'Aphrodite comme pour lui offrir, pour lui consacrer sans retour sa chair virginale et son cœur que nul encore n'éveilla?

Serait-ce, dans le ruissellement de ses cheveux d'ondine où elle pourrait, farouche, se dérober aux regards, cette *pensierosa* dont aucun mot ne saurait rendre la voluptueuse morbidesse, l'en-allé nostalgique, la lassitude suprême, les yeux mi-clos

et voilés, la bouche entr'ouverte et meurtrie aux contours d'arc où s'évanouissent insensiblement la brûlure du dernier baiser, le sourire du dernier adieu?

Et j'oublie malgré moi les incomparables photographies de maîtrise qui jonchent ma table. Ces phrases d'une lettre que m'écrivit naguère de New-York un de mes amis les meilleurs me reviennent à l'esprit:

« O ce bruit perpétuel autour de soi, ce grondement de chaudière titanesque qui assourdit, qui hébête ceux qui n'y sont pas encore accoutumés, ce tumulte de marée où des vagues se heur-



THE BURR Mc INTOSH ART STUDIO (NEW-YORK). HORS CONCOURS

teraient et s'écraseraient sans trêve, jusque dans les quartiers les plus lointains! Et ces gens automatiques qui se hâtent comme avec l'effroi de manquer un train, qui ne paraissent se connaître ni les uns ni les autres, qui ne s'arrêtent jamais, qui ignorent le plaisir de badauder, de muser quelques minutes, qui ne songent qu'à leurs affaires, qui supputent mentalement ce que leur coûterait en dollars un quart d'heure de retard ou de distraction, qui ne se saluent pas, qui ne regardent même pas les femmes! Et cependant, qu'elles sont jolies et désirables *presque toutes!* Que leur allure est légère et cadencée, et comme elles ont l'instinct de plaire! On passerait des journées et des journées à les observer, à les suivre avec cette joie profonde qui vous secoue


CONCOURS. — N° 8


CONCOURS. — N° 9

le cœur dans un musée. Certaines semblent des statues qui seraient descendues de leurs socles de marbre. Elles illuminent de beauté les allées des squares et les trottoirs des avenues. Elles vous suggèrent l'*incessu patuit dea* de Virgile. Est-il au monde quelque chose de plus prenant qu'une femme dont les lignes et les attitudes d'eurythmie, quand elle marche, vous font penser à une Victoire prête à s'envoler vers l'Empyrée ou à une nymphe chasseresse qui s'élance vers les halliers? Et comment expliquer que d'un tel amalgame de races aient pu surgir ainsi des Mnémosynes et des Vénus? »

Je revois, dans des fluidités de clair de lune, le parc mystérieux comme quelque forêt de Brocélyande où Lady X... avait eu ce caprice d'encadrer, un soir d'août, le « Songe d'une nuit d'été », où des apparitions de songe, des femmes-fées si belles, si harmonieuses que l'on aurait souhaité que le spectacle durât jusqu'au lever de l'aube, modulèrent dans la plainte vague des feuilles et des eaux vives les vers du divin Shakespeare et les musiques de Mendelssohn.

Je songe à des régates où les grandes voiles des yachts se gonflaient, s'éployaient au loin ainsi que des ailes, s'irisaient de soleil, se penchaient, comme pour s'y mirer, sur l'eau merveilleuse que gaufraient de brusques rafales de brise, qui étincelait pailletée et moirée, qui avait des nuances de saphir, d'hyacinthe, de fleur de lin, de soie changeante, qui vous tentait, qui vous invitait à de longues croisières passionnées, à des départs de roman, à des essais d'aventure; je songe aux passagères exquises en jupe de serge et en chemisette de linon, qui s'appuyaient au bastingage, qui, avec leur ceinture de cuir blanc, leur canotier de toile cirée aux bords minuscules, leur cravate nouée en papillon, avaient l'air d'avoir perdu en route quelque institutrice, d'avoir déserté les coins accoutumés pour s'en aller apprendre à jouer à la femme et à flirter, et ne répondaient ni oui ni non, égrenaient, ironiques, leurs breloques entre leurs doigts, narguaient les flatteries et les déclarations d'un éclat de rire si frais, si vibrant, que l'on aurait cru ouïr les trilles de cristal d'un oiseau qui chante dans une haie de roses.

Je me rappelle des terrasses d'hôtel à l'heure du thé, des causeries de quiétude qui se prolongent, qui s'alanguissent dans la douceur du crépuscule, des confessions qui montent du cœur aux lèvres devant les montagnes qui sombrent dans une houle de cendres, devant des lacs de jade et d'or où frissonnent des reflets mystérieux, où scintillent les lueurs lointaines des premières étoiles, devant les coupoles, les campaniles, les innombrables toits, les ruines de quelque cité morte et hantée de légendes, qui se silhouette entre les quenouilles des cyprès et les portiques de buis, telle une enluminure de missel, des fumées de cigarettes qui embaument la tombée de l'ombre, des mains tremblantes, comme en velours qui vous bâillonnent tout à coup furtivement, qui interrompent la phrase de péril et que l'on imprègne de baisers.

Et des tournois de lawn-tennis


CONCOURS. — N° 10



REUTLINGER.

HORS CONCOURS

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ



CONCOURS. — N° 11

acharnés, violents, qui eussent ravi le peintre des blondes, le prestigieux Helleu, et des parties de golf qu'encadrait l'Esterel, et des tableaux vivants, et des cotillons de carnaval.

Mais, revenons à nos portraits.



CONCOURS. — N° 12

Voici, en des vagues de ténèbres qui se déroulent sur ses épaules nues et sa gorge, qui cachent ses tempes et ses oreilles, voile magique derrière quoi l'on renierait sans retour le présent et le passé, avalanche sombre qui emporterait, vaines épaves, les serments, les souvenirs et les remords, et où, par moquerie, elle jeta des baies noires de lierre, l'image de la Jeunesse et de la Volupté, la Bacchante que hâlèrent les soleillées torrides des vendanges et dont le front s'élargit, lisse et lumineux comme le marbre d'un autel de miracle où s'appuient, ferventes, les lèvres des pèlerins.

Où ai-je vu déjà ces sourcils que semble avoir dessinés d'un seul trait de pinceau quelque peintre japonais, ces yeux attirants, ensorceleurs, pareils à de profondes citernes qu'éclaire le croissant de la lune, cette bouche épanouie, alliciante, ferme, qui se gonfle comme un grain



CONCOURS. — Nº 13

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

de muscat, qui a l'on ne sait quoi d'insolent et de dédaigneux, ce menton rond que creuse une imperceptible fossette, ce cou qui a l'apparence d'une colonnette de sanctuaire ?

Est-ce à Naples, dans ces rues à gradins qui montent vers le



CONCOURS. — N° 14

ciel bleu et où entre les fenêtres sechent et se balancent des loques multicolores, ou devant les barques qui rentrent chargées de poissons à la Margellina ? Est-ce à Rome, au sortir de quelque office de fête ou sur les marches de La Trinité-du-Mont ou dans quelque impasse du Transtévère? Est-ce à Florence, dans quelque jardin de myrtes et de lauriers où chantaient les ros-



EUGÈNE PIROU.

HORS CONCOURS

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

signols, où se défleurissaient les iris mauves et blancs, ou devant le porche de quelque vieille demeure tragique et silencieuse? Est-ce à Venise, parmi de brusques envolées et des roucoulements de pigeons sous les arcades des Procuraties, sous les treilles du Lido ou à une fenêtre trilobée de palais, entre des corolles d'œillets et des tiges grêles de basilics, dans le rio San Felice où elle chantait et où elle souriait à la vie, ou sur le pont du Rialto qui ressemble à une mitre d'évêque, ou au seuil de quelque boutique de la Merceria où elle mordait à belles dents dans une tranche de pastèque rose et juteuse? Est-ce à Vérone ou à Milan que je la rencontrai, que je l'aimai?

Le sais-je?

Et cette brune entre les brunes, la belle manola aux bandeaux ondés et veloutés, aux yeux de damnation si profondément cernés, aux narines élargies par on ne sait quel émoi et dont les lèvres, s'achevant en fossettes, font penser à l'arc meurtrier du chasseur Amour, dont une mantille de dentelles, aérienne, comme tissée de fils de la Vierge et de pétales d'aubépine, voile à demi les rondes épaules, par coquetterie plutôt que par pudeur, ne m'est-elle pas apparue un jour de la Semaine sainte, à Séville, dans ces processions théâtrales et somptueuses des *paseos*, où se perpétue la marche au calvaire du divin Rédempteur? Ne portait-elle pas, Véronique idéale, dans ses mains étoilées de bagues et gantées de mitaines, le linge de la Sainte Face?

Ou était-ce aux courses de taureaux par quelque après-midi brûlant d'été où se figeaient dans l'air d'âcres odeurs de foule, de vin, de sang et de musc, et ne se penchait-elle pas hors de sa loge, transfigurée, les traits durcis et cruels, le regard en feu, les dents incrustées dans la pulpe de sa bouche aussi rouge que la fleur de grenadier qui était plantée comme une cocarde près de sa joue? N'applaudissait-elle pas, heureuse, démente, le torero chamarré de broderies, irradié comme la Vierge d'El Pilar, et qui, d'un beau geste, le pied sur le cadavre raidi de la bête, essuyait son épée dans un foulard de soie? Ne lui lançait-elle pas à pleines mains prodigues son éventail, son bouquet et tout ce que contenait sa petite bourse en mailles d'or?

Ou dans la paradisiaque Cadix, sur les tréteaux de café où pour rien, pour le plaisir, elle s'était élancée, la cigarette aux lèvres, les doigts aux hanches, elle avait, d'une voix tour à tour languide, câline, gutturale et stridente, avec des mouvements souples de félin, secouant sa chevelure courte et bouclée comme une crinière, se courbant, se renversant, s'offrant toute, heurtant le plancher de ses talons sonores, tanguant ainsi qu'un navire que balance la houle, chanté et dansé à corps perdu jusqu'au déclin de la nuit?

Et de quelles oasis ignorées, de quel Éden délicieux a surgi, comme la Sulamite du Cantique des Cantiques, cette Floramye d'éternel printemps qu'auréolent de frêles et souples lianes et toute une jonchée d'œillets roses, qui d'un regard de désir et de joie convie les papillons d'amour à butiner sa beauté et dont on s'imagine ouïr le rire éclatant et provocant, sentir l'odeur capiteuse et subtile de bouquet et de chair; de quels fjords lointains de Norvège où flottent et se heurtent dans la pâle clarté fantômale du soleil de minuit les icebergs aux formes étranges, de quelles forêts endormies sous un linceul de neige et où les hurlements sinistres des loups montent dans la sourde et monotone plainte des grands sapins, de quelle retraite de tristesse et de deuil où les heures coulent lentes, lourdes, douloureuses, est venue cette Seraphita mystique qui se cache et se courbe sous un long voile de crêpe, qui s'avance en une attitude d'extase on ne sait vers quel but de mystère, vers quelle tombe où l'on mura son âme et qu'effleure, que baigne, que nimbe comme une clarté surnaturelle?

Voici encore, poudrée à frimas, aigrettée de plumes légères et d'églantines, une façon de Manette en qui revit tout le charme du divin siècle que célébrèrent les Goncourt. Des mouches assassines piquées aux bons endroits, au coin de la lèvre comme pour mieux montrer le chemin aux baisers et tout près de l'œil, avivent l'éclat d'un teint de lis et de roses. On croirait qu'elle raille quelque amoureux transi. Des moqueries pétillent dans ses prunelles brillantes comme des gouttelettes de café. Tout son visage, des pointes du front au menton, d'une rondeur ferme et savoureuse de pêche, révèle une âme spirituelle et fantasque de coquette, le goût du caprice, la certitude de soi-même, et ce qu'un philosophe moderne dénomma le narcissisme. Marivaux lui offrirait aussitôt un rôle et le meilleur dans quelque comédie. Et avec son coqueluchon de velours, son grand pli Watteau, sa robe à paniers que garnissent de petits bouquets de fleurs, son éventail de jadis pailleté et décoré d'une pastorale au goût de Trianon, ses mitaines de Bruges, elle a quelque chose d'artificiel, d'apprêté qui m'enchante, qui me suggère l'élégie exquise du poète :

Marquise, vous souvenez-vous,
Du menuet que nous dansâmes,
Il était pur, discret et doux
Comme l'accord de nos deux âmes?

Qu'elle contraste avec cette noble et hautaine Walkyrie dont la chevelure



CONCOURS. — N° 15



CONCOURS. — N° 16

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

magnifique semble avoir effleuré les nuées et les astres de l'Infini, dont les yeux tristes, pensifs, évoquent les splendeurs du Walhalla, les chevauchées impétueuses à travers la tempête, les malédictions de Wotan, les ivresses farouches du réveilleur hardi, de Siegfried, vainqueur des dieux et des monstres, dont la bouche se plisse amère, meurtrie, dont le front dominateur est à la mesure du casque lourd des guerrières, avec ce profil de révoltée, âpre et énergique qui se détache durement sur une toison d'Euménide plus sombre qu'une nuit où couve quelque orage!

Place maintenant à Son Altesse la Parisienne, aux joujoux compliqués et dangereux pour grandes personnes!

Celle-ci est potelée comme une caille de vigne, et si blonde que l'on croirait que quelque rayon de soleil s'emprisonna dans ses cheveux de soie. Les trois rangs de perles qui s'enroulent à son cou se fondent presque dans l'éblouissante blancheur de la chair. Le corps, dont un fourreau surchargé de broderies, costume de gala ou de théâtre, dessine les contours savoureux, fait penser à un beau fruit mûr d'espalier qu'il ne faut pas différer de cueillir. La pose met en valeur une nuque idéale. Le petit nez qu'une chiquenaude paraît avoir un peu retroussé, la bouche en cerise, les grands yeux étonnés composent le plus charmant visage de poupée que l'on puisse souhaiter.

Celle-là, comme si elle obéissait à la loi du Prophète, se cache et se perd sous les mailles pastillées d'une voilette de tulle, se silhouette sur une pelouse que festonnent des plates-bandes de bégonias et de géraniums, a l'apparence, appuyée à la pomme de son ombrelle, de n'avoir que l'unique dessein de faire admirer un chapeau couronné de roses, une toilette d'été ravissante, imprévue, où, sur du chantilly qu'envierait une reine, se détachent en relief des pampres et des grappes de raisin, où les bras gantés jusqu'aux coudes émergent dans des flots de dentelles de manches courtes à pagode, une taille ceinturée d'un simple ruban et qui tiendrait dans un bracelet.

Et c'est avec ces voitures alignées le long des grilles, ce cocher qui, tête nue, s'étend dans l'ombre des marronniers, ces allées du Bois fraîches et obscures qui servent de fond au tableautin, un épisode de vie élégante. On devine là-bas l'agitation fiévreuse, le tumulte du pesage avant quelque grande course, les chevaux qui défilent tenus en main par les lads sous les arbres du paddock, les parieurs qui font la queue aux guichets du Mutuel, les colloques à mi-voix où l'on se souffle le dernier tuyau, les tribunes où l'on s'écrase et où l'on gesticule.

Qui attend-elle ainsi à l'écart, qui cherche-t-elle du regard, impatientée, énervée à la pensée que les minutes passent, qu'elle pourrait être surprise par un jaloux ou un indiscret? L'ami de son cœur à qui elle voulait réserver la joie de la contempler, de l'aduler la première ou simplement le «tipster», l'affreux jockey rabougri et sauré qui lui a promis le gagnant?

Énigme.

Cette autre fleur de luxe qui s'enturbanne de point d'Angleterre et dont les yeux d'aigue-marine, le sourire froid de gymnaste, le masque d'idole n'ont rien de rassurant, a-t-elle vidé tous ses écrins, — ô les perles noires aux lobes des oreilles, la rivière où pend comme une goutte de sang un cabochon de rubis, la bague lourde autant qu'un anneau de cardinal, — a-t-elle mis ce corsage vaporeux et merveilleux que chiffonnèrent des doigts de fée,



CONCOURS. — N° 17



CONCOURS. — N° 18

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

qui vaut n'importe quelle œuvre d'art pour quelque dîner d'Armenonville ou quelque souper de maharajah au Café de Paris, ne sait-elle pas, petite-nièce des Impérias et des Ninons, le fin du fin de l'amour, ne croque-t-elle pas les millions des parvenus, justicière inconsciente, aussi aisément qu'une bouchée de mauviette à la Périgord ?

Et l'indolente qui se renverse contre une lourde draperie, qui s'étire, le corps perdu dans une ample simarre de satin



CONCOURS. — N° 19

blanc, sourit-elle si malicieusement parce qu'elle vient de jouer quelque bon tour inédit à l'imbécile qui, selon la phrase du psalmiste, a des yeux pour ne rien voir, des oreilles pour ne rien entendre, s'entête à vouloir lui faire un cœur, à l'aimer alors qu'elle ne médite que de s'en débarrasser, de se reprendre, parce qu'elle a reçu pour ses étrennes un rang de perles dont elle avait envie depuis des mois, et qu'aussitôt elle a noué dans ses cheveux châtains ainsi que pour les illuminer, ou parce qu'elle écoute quelque phrase de tendresse et de caresse trop polie pour qu'elle soit sincère ?

J'en passe à regret, car les gloses les plus brèves sont encore les meilleures, et cependant je voudrais dire combien me plaisent ces allurales américaines dont les épaules de carrare mériteraient des litanies de louanges, sont vraiment ces symphonies en blanc majeur dont parle le poète, [illegible] « professional



CONCOURS. — N° 20

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

beauties » qui ont dans le regard des lueurs de triomphe et de calme orgueil, ces sœurs ou ces amies qui s'enchaînèrent l'une à l'autre avec une guirlande de fleurs, cette Hollandaise coiffée d'un bonnet de dentelles et dont le visage, d'énergie et de



CONCOURS. — N° 21

volonté, perpétue comme une médaille, des souvenirs épiques.

Soit au fond de quelque tiroir, soit autour d'une glace dans le petit salon des intimités douces, des songeries solitaires, où vous vous réfugiez loin de l'hypocrite et épuisante parade de



CONCOURS. — N° 22

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

chaque jour, loin des fâcheux et des méchants où vous écoutez mieux battre votre cœur et vibrer votre conscience, vous avez certainement de ces daguerréotypes qu'il faut regarder à contre-jour, qui, confus et flous, semblent avoir été peu à peu effacés par des baisers et par des larmes. Par un de ces après-midi d'hiver où la pluie faufile le ciel bas de mornes aiguillées grises, et où l'on s'ingénie à tuer le temps, amusez-vous à les comparer aux documents de grâce, de beauté, d'élégance, aux portraits d'étrangères et de Parisiennes que j'ai essayé de décrire et d'animer, et où vous êtes invités à faire une sélection, et vous



CONCOURS. — N° 23

vous émerveillerez du chemin qu'a déjà fait cet art qui se dévulgarise, qui s'affine, qui se rapproche de plus en plus de la vie.

Ce concours, dont vous êtes les juges, et où collaborèrent les photographes les plus en renom de tous les pays du monde, marquera une date dans cette évolution. Et comme il importe de finir par une maxime, je choisirai dans Saint-Évremond celle-ci qui me paraît tout indiquée :

« Une femme va chez le portraitiste pour y chercher certaines grâces ou pour s'y défaire de certains défauts... »

RENÉ MAIZEROY.



CONCOURS. — N° 24

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant G. BLONDIN.

1903 LE PAPE LÉON XIII N° 155

FIGARO ILLUSTRÉ



P. Marchetti, del.

LA PROMENADE DU PAPE

ÉDITEURS :
MANZI, JOYANT & CIE — 24, boulevard des Capucines
LE FIGARO — 26, rue Drouot
PARIS

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

LOTERIE DE L'ŒUVRE DE L'ALLAITEMENT MATERNEL

Autorisée par arrêté ministériel en date du 19 décembre 1902, au capital de

UN MILLION

2 Gros Lots :

100,000 fr.

10,000 fr.

PLUS 108 AUTRES LOTS DE

1,000, 500, 100 francs

Tous les lots sont payables en espèces et sont déposés au Crédit Foncier de France

UN FRANC le Billet

TIRAGE : 30 Juillet 1903

EN VENTE DANS TOUTES LES VILLES DE FRANCE

Chez les débitants de journaux, tabacs, libraires, omnibus, etc.

Pour recevoir à domicile, s'adresser au Bureau de la

Loterie de l'Allaitement Maternel

47, RUE DELABORDE, 47, PARIS

en joignant à la demande mandat-poste du prix des billets et timbres pour retour



Société reconnue d'utilité publique par Décret présidentiel, en date du 29 juillet 1880.

Fondée en 1876, cette œuvre, bienfaisante entre toutes, vient en aide aux malheureuses femmes mariées, veuves ou abandonnées qui allaitent leur enfant.

N'ayant pas souvent pour elles-mêmes la nourriture nécessaire, comment pourraient-elles, en effet, nourrir l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde ?

Mourir de faim avec son enfant, ou l'abandonner, voilà l'alternative !

La Société de l'Allaitement Maternel a ainsi sauvé et élevé, depuis sa fondation, plus de 35,000 petits enfants.

En 18[illegible], elle a créé un [illegible] le premi[illegible] Europe, et où, depuis lors, ont été recueillies plus de 8,000 malheureuses femmes qui ne savaient que devenir !

Il faut que le public charitable connaisse notre existence et nous soutienne de ses libéralités.

S'il est une œuvre utile et patriotique, c'est certainement celle-là, puisqu'elle tend à protéger ce qu'il y a de plus faible et de plus sacré : l'Enfant et la Maternité.

SUPRÊME PERNOT | PETIT-BEURRE GAMIN | FLEUR DES NEIGES | SORBET PERNOT | AMANDINE DE PROVENCE | SUGAR PERNOT

BISCUITS PERNOT

La Grande Marque Française des Desserts Fins

Vingt et unième année. FÉVRIER 1903 Deuxième série. — N° 155

FIGARO ILLUSTRÉ

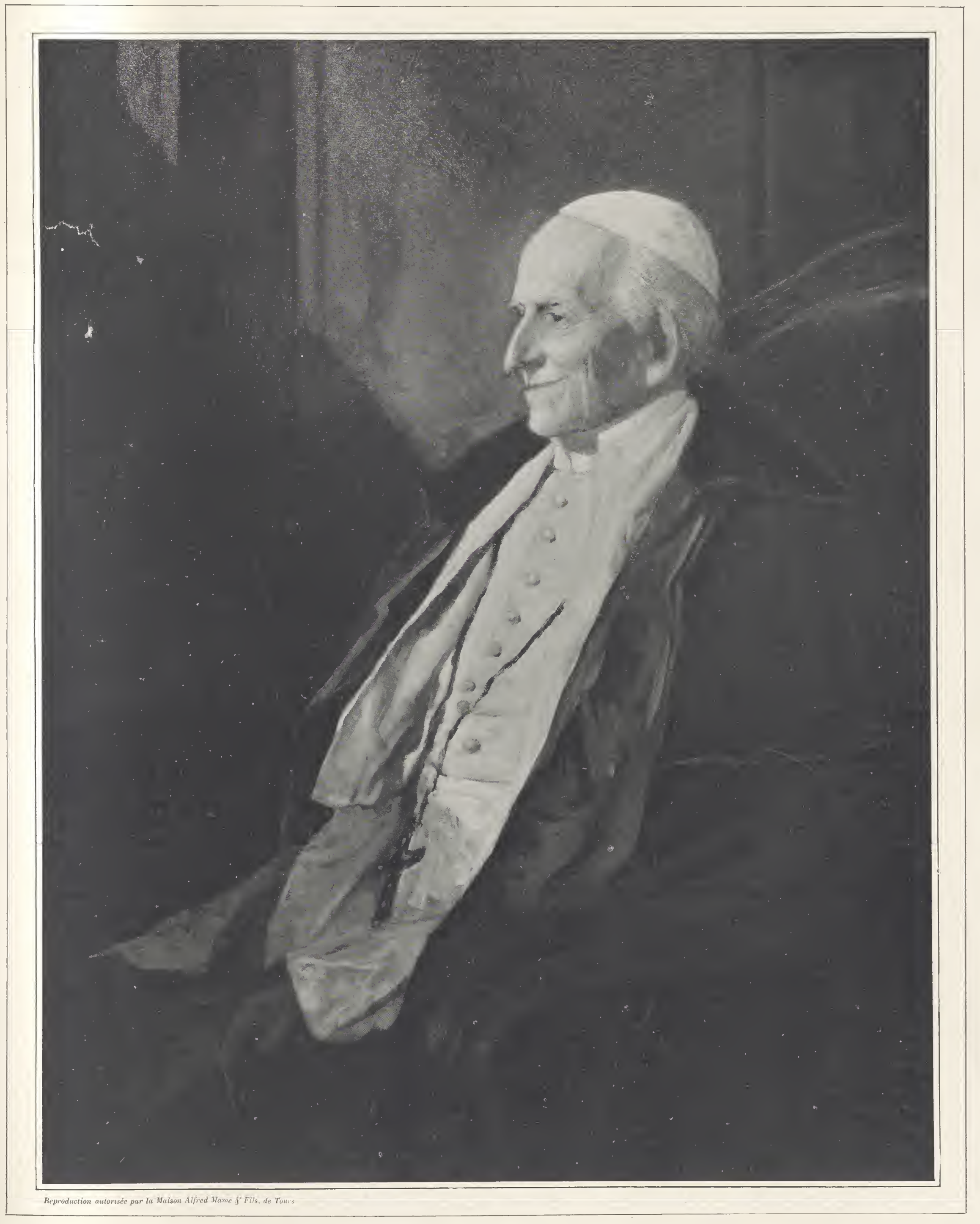
PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

LE PAPE LÉON XIII



BENJAMIN-CONSTANT. — LE PAPE LÉON XIII



Le Pontificat de LÉON XIII

'EST un coup d'aile!

Ce Pape est aigle, et de l'aigle il a tout: la portée du regard, l'audace du vol, la fierté de la serre, l'amour des cimes escarpées, et, dans l'intervalle des luttes, ou pour immensifier les luttes mêmes, l'amour du large et de la sublimité des éthers.

Le jour de son élévation au trône, il semble que Léon XIII, quittant les dalles de Saint-Pierre, quittant la *sedia* étroite et basse qui ne voyage qu'à fleur de têtes, s'exaltant tout là-haut, au-dessus du dôme démesuré, ait regardé au loin, longuement, mystérieusement, fouillant des yeux nos horizons humains, sondant et pénétrant ce siècle, suivant de l'œil les tournants où nous sommes engagés, les chemins parcourus, les espaces qui s'ouvrent, les fossés qui se creusent, les escalades qu'on tente, et que, souriant aux espérances, disant adieu à ce qui n'était plus, il lui ait été donné, tandis qu'il faisait lentement le tour du lanterneau sublime, de lire sur les pétales de la rose des vents l'histoire de tous les peuples et l'avenir où ils s'avancent.

Oh! ce regard puissant, comme il a pénétré de lumière l'âme du grand pontife! On dirait qu'il se transfigure. Comme le Christ au Thabor, il devient tout clarté. Toute sa blancheur diaphane s'en inonde. La lourde tiare devient comme un soleil, et la main fleurie de gemmes, qui s'étend pour bénir le monde, projette des rayons comme un phare!...

Et puis il redescend, et il se met à l'œuvre.

Que pouvait-il savoir du temps qui lui était accordé?... Il fit comme si, montant sur un trône éternel, il héritait de l'éternité même. C'est le propre des âmes vastes et généreuses d'escompter noblement l'avenir. N'agissant point pour soi, elles n'ont que faire d'achever; elles agissent. Elles donnent leur labeur, et se reposent tranquilles, le soir, dans le sillon. Si la moisson ne vient que plus tard, si elle est cueillie par un autre, qu'importe?

Le moissonneur est seul maître de la moisson,

et le Moissonneur éternel n'a pas besoin que le grain lève vite, il a l'immensité des siècles devant soi. Il patiente.

Personne, peut-être, n'eut plus que Léon XIII le sentiment de la pérennité de l'Église et de la continuité de son œuvre, et personne, pourtant, ne donna un effort plus suivi, et, on peut le dire, plus colossal, en faveur de cette œuvre anonyme en un sens, quoique de temps à autre de grands noms, parmi lesquels celui de Léon XIII brillera d'un éclat incomparable, s'y suspendent, comme les étoiles au ciel quand la nuit tombe.

Certains ont voulu représenter ce grand homme comme l'ambitieux vulgaire, lustrant sa gloire et se demandant chaque matin de quel vernis nouveau il pourrait bien la teindre. Pauvres esprits, qui rapetissent tout à leur taille et qui ne comprennent pas que les grandes ambitions peuvent cacher les plus grandes vertus!

L'ambition n'est un vice que lorsqu'elle place son objet hors du bien, dans les régions de l'égoïsme et de l'amour-propre. Dieu, l'ambitieux suprême, soigneux de sa gloire au point de s'appeler « Dieu jaloux », donne l'exemple aux nobles âmes. Avec lui et en lui elles veulent le bien ardemment et placent leur gloire là, dans le rayonnement de lumière, de joie ou de vertu que leur effort a su produire.

Ce que voulut ce Pape, ce qu'il tenta avec cette fierté sereine qui ne doute point d'elle-même, ne doutant point de Dieu, ce fut tout d'abord d'*enseigner*, de refaire la carte des idées, de révéler ce siècle à lui-même, de l'amener au vrai total, en partant des clartés partielles, nobles en soi, mais dont il s'enivrait et qui risquaient de le mener aux abimes. *Civilisation, progrès, liberté, critique, science, démocratie, émancipation, solidarité, égalité des hommes*, autant de mots dont il voulut fixer le sens, qu'il voulut rendre à leur essence première, au fond chrétienne, après qu'on avait essayé d'en faire des mots de combat contre une institution dont la maternité et la tutelle avaient permis le rêve qu'ils contiennent.

On avait laissé croire que l'Église, à ce tournant du siècle, serait l'obstacle irréductible qui, tant qu'il ne serait pas brisé, viendrait se mettre en travers de toute orientation nouvelle. Certains le pensaient sincèrement, sur la foi de documents



TH. CHARTRAN. — S. S. le Pape Léon XIII

célèbres dont l'interprétation authentique demeurait ignorée, et dont le texte un peu bref, et par là quelquefois équivoque, avait troublé plus d'une conscience de bonne foi. Léon XIII intervint, et, sans rien désavouer de l'irréformable doctrine, remit toutes les choses au point et fit taire, chez ceux que n'avaient pas définitivement égarés les préjugés et les sophismes, les doutes angoissants et les incertitudes.

Après qu'il a parlé, tout le monde doit savoir que l'Église veut une chose : sa liberté d'action, et la plus grande somme de biens pour ceux que réclame son magistère; mais qu'elle n'entend opposer son *veto* à aucune revendication légitime; qu'elle se réjouit plus que personne des nouvelles clartés que la science est venue jeter sur le monde, et qu'elle prend son parti sans nulle peine d'innovations sociales qui réduisent en apparence son domaine; mais qui rendent son action plus que jamais nécessaire.

La vérité intégrale, également éloignée de l'esprit de réaction et de l'esprit d'aventures, voilà ce que le Pape régnant a voulu dire, avec son autorité personnelle indiscutable, doublée de l'assistance de l'Esprit.

De là d'immortelles encycliques se succédant à dates rapprochées, et cependant sans hâte, tranquillement, majestueusement, comme tombent les feuilles du premier automne sous un vent calme.

Ce qu'il voulut ensuite, ce fut agir.

Les temps semblaient finis, de ces interventions souveraines qui dirimaient d'un mot les problèmes angoissants des peuples, qui inclinaient la tiare vers l'abîme des malheurs ou la relevaient fièrement vers les cimes insolentes; qui, s'avançant de plain-pied dans les affaires humaines, y apportaient le divin, pour qu'au contact mutuel le divin et l'humain grandissent l'un par l'autre; car le divin aussi a besoin de grandir, non pas en soi, mais dans le monde : *Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé,* qui doit devenir un grand arbre.

De grands malheurs et de grandes oppressions avaient ravi à la Papauté une partie de ce lustre et de cette audace : Léon XIII en reprit la tradition, et son action, si elle n'a pas toujours été comprise, si elle n'a pas toujours porté tous ses fruits, a pénétré d'admiration les intelligences les plus hautes et jusqu'aux âmes les plus sceptiques.

Tout le monde connaît le détail de ces interventions successives, échelonnées au long d'un quart de siècle. Le son de ces appels retentit aux oreilles de tous. Français, Italiens, Espagnols, Portugais, Anglais, Allemands, Autrichiens, Hongrois, Ruthènes, Bavarois, Polonais, Belges, Arméniens, Orientaux de toute race, Cophtes, Indiens, Américains du Nord, du Mexique, du Brésil, du Pérou, bref, toutes les nations de la terre l'ont entendu à tour de rôle, puis toutes ensemble, dans cette lettre sublime lancée, dans un geste royal, « à tous les peuples et à tous les princes de l'univers ».

Il n'a point fait de politique, au sens qu'on accorde à ce terme. Il a fait mieux. Il a rappelé les principes éternels; il a montré l'orientation du bien; il a indiqué les moyens les plus propres à faire cesser les conflits et à sauvegarder l'avenir des peuples. Il a dégagé la cause religieuse de l'inféodation aux partis, respectant ces derniers, et rendant à ceux du passé le plus éclatant des hommages, tout en tournant ses regards vers l'avenir.

Il a plaidé la cause des faibles, supplié les vainqueurs en faveur des vaincus. Il a dénoncé hardiment les complots de ténèbres; il a affirmé les droits du bien, et n'a jamais confondu l'obéissance aux pouvoirs avec les passivités lâches et les acceptations moutonnières.

Inclinant ses regards vers ceux qui travaillent et qui souffrent, il a scruté profondément leurs maux, et, non content d'y compatir, d'une âme profonde il en a vu et condamné les sources : les égoïsmes, l'indifférence des forts, les exploitations éhontées, les jougs serviles imposés à qui n'a que sa misère pour défense, et ce grand conservateur des traditions séculaires de l'Église a pu paraître à quelques-uns audacieux jusqu'aux témérités, ou agressif pour ceux mêmes qui formaient son troupeau fidèle.

Mais non ! son cœur planait plus haut. Il avait cette confiance que tous sauraient le comprendre; il se disait que nous sommes tous fils de la vérité, et qu'il convient, devant elle, de courber notre front, et, s'il le faut, de frapper nos poitrines.

Nous sera-t-il permis d'être fiers, comme Français, de ce que ce soit vers « la très noble nation des Francs » que Léon XIII ait tourné plus souvent les yeux, et avec la plus constante sollicitude? « Les grandes choses » que nos pères ont accomplies « dans la paix comme dans la guerre » ont ravi son admiration. Ce que la France fait encore et ce qu'elle veut, tout au fond, même dans ses erreurs, l'a ému de tendresse et de pitié confiante. Il croit en l'avenir français, malgré tout, et n'est-ce pas lui qui disait, avec une vivacité étrange, à quelqu'un qui l'entretenait de nos périls : « La France périr? Non, non ! Et par quoi, et par qui la remplacerait-on ! »

Ce grand vieillard, enfin, s'est souvenu d'une chose que les politiques de sa taille se hâtent d'ordinaire d'oublier, absorbés tout entiers dans leurs tâches ardentes, c'est que le secret de la force est là-haut; c'est que la terre n'est féconde que par la pluie du ciel; c'est que la lumière vient des astres, et la chaleur aussi; c'est que la vie est suspendue au soleil comme la grappe lourde au cep tranquille, et que c'est Dieu, le « Père de toute paternité », qui peut donner à celui qui se dit en son nom le « père commun » d'exercer avec fruit, avec splendeur, avec espérance et joie sa tendre et généreuse tutelle.

Ce grand actif pria. Ce politique égrena des *Ave;* plus de dix encycliques furent consacrées par lui à propager « cette prière qui a été décorée du beau nom de Rosaire, comme si, dit-il, elle avait quelque chose du parfum suave des roses et de la grâce des guirlandes fleuries ». Il fonda des associations de pénitence, restaura des tiers-ordres, et il « tressaille d'espérance » parce qu'une immense basilique domine une immense ville, et que de grands pèlerinages entraînent à Lourdes ou au tombeau du Christ, à moins que ce ne soit à ses pieds mêmes, des foules ardentes et pleines de foi.

Un journaliste raconte qu'au jour de la promulgation du nouveau pape, le 20 février 1878, à deux heures et demie du soir, le très vieux cardinal Catterini s'avança péniblement sur le balcon qui fait communiquer les galeries vaticanes à la basilique de Saint-Pierre, et que, d'une voix tremblante, il laissa tomber sur la foule la formule dix-huit fois séculaire : « Peuple, voici la bonne nouvelle : nous avons un pape dans la personne de l'Éminentissime cardinal Joachim Pecci, qui a choisi le nom de Léon XIII. »

Cette voix d'infirme, dit le chroniqueur, qui proclamait l'avènement d'un octogénaire, résonna sur la basilique comme un écho d'outre-tombe qui répéterait par inadvertance des choses du passé, et quelques heures plus tard, quand elle trembla de nouveau dans la majesté morne de la Sixtine pour parfaire les rites, elle parut remplir jusqu'au comble une gageure d'ironie.

« Reçois, dit-elle à l'élu, la tiare à triple couronne, et sache que tu es désormais le vicaire du Christ, le pasteur de l'Univers et le docteur des peuples et des rois. »

Vicaire du Christ, dont le royaume n'est pas de ce monde, sans doute l'était-il, ce pape, si frêle qu'il en paraissait diaphane, et si débile qu'en le voyant apparaître dans la chaire du Pêcheur, on le prit d'abord pour un souffle oublié dans une ombre. Mais pasteur des peuples et maître des rois, tout cela n'était plus, sans doute, qu'une de ces fantasmagories du verbe, dont les grandeurs déchues aiment encore à parer leur décrépitude.

Eh bien non, cette « ombre » était l'ombre de Dieu qui voulait s'attarder sur le monde. Le « souffle » qui s'y égarait, qui s'y oublie, c'était celui de l'Esprit qui voulait renouveler une fois de plus la face de notre terre.

Toutes les splendeurs du « verbe » manié par les plus hauts esprits, n'ont pas égalé la louange que vingt-cinq ans de génie et de vertus ont méritée au « Pape des temps nouveaux ».

A.-D. SERTILLANGES.



Cliché de Federicis (Rome). LE PAPE EN PRIÈRES. — CHAPELLE SIXTINE

LÉON XIII intime



ARPINETO est une petite ville de quatre mille habitants, située dans le diocèse d'Anagni, à une quinzaine de lieues de Rome, au cœur de l'ancien pays des Volsques. Elle est bâtie, dans une position des plus pittoresques, au sommet d'une roche escarpée, sur les flancs de laquelle s'accrochent ses maisons en granit noircies par le temps. Une forteresse et de nombreux clochers dominent l'antique cité, ainsi adossée aux massifs du mont Capreo, et surplombant la vallée où coule le torrent Fossa. Les montagnes sont couvertes de forêts de chênes, mêlées de pins maritimes et de cyprès ; les vallées sont plantées d'oliviers.

Tout ce territoire, ou peu s'en faut, appartient à la famille Pecci. Leur palais, rue Cavour, est d'une architecture médiocre, meublé sans luxe, et le Pape actuel n'y est venu que rarement depuis son élévation à la pourpre.

Les Pecci sont arrivés de Sienne à Carpineto au XVe siècle ; c'est une maison patricienne, mais non de haute noblesse. Ils portent *d'azur au pin de sinople posé sur une terrasse du même* (à enquerre), *adextré en chef d'une comète d'or et accosté en pointe de deux fleurs de lys du même, à la fasce arquée d'argent brochant sur le tout.*

Le patrimoine des Pecci ne dépassait pas cent mille écus romains, fortune considérable néanmoins dans ce pays.

Ce fut donc à Carpineto que naquit, le 2 mars 1810, Vincent, *dit* Joachim Pecci, du mariage du comte Louis, maire de la petite ville, et de la noble dame Anna Prosperi, de Cori. Il fut élevé jusqu'à huit ans par sa mère, femme simple et pieuse, puis envoyé au collège des Jésuites, à Viterbe, où il fit toutes ses études. Après la mort de sa mère, il vint à Rome et commença à suivre les cours du Collège romain, également dirigé par les Jésuites. Il fut un excellent élève, très lettré, et en même temps passionné pour les sciences exactes. Après quatre années d'études théologiques, il passa la thèse du doctorat, à peine majeur. Il écrivait le latin en latiniste consommé, et, plus encore que son intelligence, la loyauté de son caractère, la droiture de son jugement, la pureté de ses mœurs émerveillaient tout le monde.

Il entra à l'Académie des Nobles ecclésiastiques et suivit les cours *in utroque jure* de l'Université Romaine, où il prit ses grades de docteur en droit civil et en droit canon. Remarqué par le cardinal Sala, il fut nommé prélat et référendaire à la signature, avant même que d'être ordonné prêtre par le cardinal-prince Odescalchi. Peu après, il fut envoyé comme délégué, d'abord à Bénévent, ensuite à Spolète, enfin à Pérouse.

Dès lors, il parcourut rapidement une brillante carrière, et se fit apprécier par ses qualités d'administrateur autant que par sa fermeté. Créé, à trente-trois ans, archevêque de Damiette, il fut nommé nonce à Bruxelles, où il conquit l'estime du roi Léopold Ier. Il n'occupa ces délicates fonctions que pendant trois ans : sa santé réclamait le climat méridional. Il revint donc à Rome, où Grégoire XVI le préconisa évêque de Pérouse dans le consistoire du 19 janvier 1846, et le créa en même temps cardinal, mais en le réservant *in petto*. Il resta à Pérouse jusqu'en 1878, date de son élévation à la tiare, et l'on sait assez quel mouvement d'études il créa dans son diocèse, où le tenait relégué son prédécesseur, qui l'honorait, mais ne l'aimait pas.

* * *

Devenu Pape, Joachim Pecci a écarté de lui toute idée ou tentative de népotisme. On dut lui représenter que le frère du Pape ne devait pas être un simple prêtre, pour le décider à revêtir son frère Joseph de la pourpre. Pour ses neveux, enfants de son frère Jean-Baptiste, il ne rechercha point des alliances princières, pas plus qu'il ne leur prodigua les titres et les dignités. Il se borna à leur abandonner le patrimoine familial, et leur fit contracter les mariages qu'ils eussent pu espérer en demeurant dans leur condition de modestes gentilshommes de province.

On a prétendu, à ce sujet, puis aussi à cause de la simplicité de sa vie, que Léon XIII est aussi avare que Pie IX avait été généreux. C'est une erreur. Il y a de vrai que l'Italien n'est pas



Cliché Alinari. CARPINETO. — VUE PANORAMIQUE DU VILLAGE NATAL DE LÉON XIII

libéral, il ne donne pas volontiers, il est économe, voire parcimonieux, par éducation, par l'habitude de la sobriété, parce que ses besoins sont restreints. Le Pape donne beaucoup, au contraire, mais il sait compter et mesure sa générosité. Il a exigé l'ordre le plus strict, ayant toute l'administration de l'Église à entretenir. Aussi n'a-t-il jamais été en faveur auprès de certains prélats faméliques, trafiquants de titres, de décorations, d'indulgences, de ceux qui font du sacerdoce une carrière lucrative.

Cet esprit d'ordre et cette régularité, Léon XIII les apporte dans toutes les habitudes de sa vie intime. Il habite un appartement très simple, sans luxe, et se couche fort tard, car on voit brûler sa lampe très avant dans la nuit. Levé dès six heures et demie, il fait sa toilette avec l'aide de son *cameriere* Centra, un natif de Carpineto, dont le père s'honorait du titre de chapelier des cardinaux.

Il dit ensuite sa messe, en entend une autre, et déjeune d'une tasse de café.

Il s'entretient avec ses secrétaires, puis reçoit le secrétaire d'État et les préfets des congrégations, qui lui font leur rapport sur les affaires du jour. D'une grande sobriété, il ne mange à ses repas que la *minestra asciuta*, une bouchée de viande rôtie ou bouillie, du fruit, un verre de vin. Il ne boit que du vin de Velletri.

Il donne beaucoup d'audiences et s'intéresse personnellement à chacun de ses visiteurs. Comme distractions, comme plaisirs, il s'occupe beaucoup de son jardin, avec son jardinier, *Sor Cesare*. Il aime les bêtes, les serins, les pigeons, les



Clichés Alessandri. LE CARDINAL JOACHIM PECCI, ÉVÊQUE DE PÉROUSE, 1857



LE CARDINAL JOACHIM PECCI, ÉVÊQUE DE PÉROUSE, 1877



Cliché de Federicis (Rome). Card. Parocchi Card. Oreglia di S. Stefano LE PAPE Mgr Cagiano da Azavedo Card. Rampolla Card. V. Vanutelli Card. di Pietro Card. Macchi
Card. S. Vanutelli Mgr Merry del Val Mgr Bisletti Mgr Guidi Mgr della Volpe Mgr Pifferi Mgr Miscatelli

LA COUR PONTIFICALE PENDANT UNE AUDIENCE. — SALLES BORGIA

paons et les perroquets. Il se promène souvent, quelquefois dès l'aube, le plus souvent après dîner, dans les allées plantées de myrtes qui conduisent à une vigne créée par lui et dessinée en forme de croix. Il se rend à la tour Léonine, bâtie au IXe siècle par Léon IV, et monte l'escalier tournant dans l'épaisseur de la muraille jusqu'à la vaste salle ronde où il aime à travailler, obligé parfois de s'y prendre à deux mains, l'une dirigeant l'autre, pour écrire. C'est là qu'il compose ses poésies latines, dont une édition a été publiée en un pitoyable volume enluminé par le peintre Brunati.

Une autre de ses récréations préférées est quelque petit concert de chambre, où les jeunes clercs des écoles ecclésiastiques chantent de la musique religieuse. On sait combien d'efforts il accomplit pour remettre en honneur le chant grégorien, qu'il préfère à tous les chefs-d'œuvre de l'art profane. Il aime aussi les représentations de mystères, de légendes sacrées en dialogue : en ce vieillard parfois reparaît l'artiste désireux d'émotions, de spectacle, et ce grand laborieux se délasse à ces nobles passe-temps.

C'est parce qu'il est artiste que, malgré sa sobriété et son dédain du faste, Léon XIII se complaît, en telles occasions, aux pompes solennelles. Il s'entoure volontiers de prélats aux majestueux costumes,



Cliché de Federicis (Rome). Prince Colonna Assistant au Trône LE PAPE

LE TRONE PONTIFICAL. — (Salle du Consistoire)

de gardes-nobles aux brillants uniformes. Chaque année on célèbre l'anniversaire de son couronnement, et l'éclat est rehaussé des consistoires publics qui se tiennent dans la grande salle royale.

Rien n'est plus beau que de voir le pape avancer lentement à travers la foule, et porté sur la *sedia gestatoria ;* les lourds ornements pontificaux, l'immense *falza*, l'étole et la chape chargées de pierreries, semblent ne point peser à son corps si frêle.

Et, sous l'énorme tiare, on voit son visage d'une grave et superbe majesté, mais illuminé d'un sourire de bonté sincère, de charité attendrie. Il tient aux formes de l'étiquette, si minutieuse et si compliquée à la cour de Rome. On sait combien il a été choqué des allures désinvoltes et militaires de l'empereur allemand ; de l'attitude irrévérente du prince Henri de Prusse, et même de la toilette par trop « bain de mer » de l'actuelle reine d'Angleterre, qui s'était oubliée jusqu'à venir au Vatican vêtue en touriste de l'agence Cook.

Tel nous apparaît ce grand Pape, nature concentrée, puissante, laborieuse, prêtant peu à l'anecdote. Il a de l'esprit, voire un peu caustique, mais il ne fait pas de « mots ». Il reste, même dans l'intimité, l'homme de sa fonction, et rien ne lui ressemble moins que le portrait que M. Zola en a tracé dans son compact, massif et mal documenté volume sur Rome.

CHARLES BUET.



De Court, del.

LE PAPE SUR LA SEDIA GESTATORIA. — SORTIE DE LA CHAPELLE SIXTINE

Gravure extraite de l'ouvrage *UN SIÈCLE* (3 vol.), publié par Manzi, Joyant & Cie.



P. MARCHETTI. — LA « PORTANTINA » DE LÉON XIII

Le Budget du Conclave de Léon XIII

(18-20 FÉVRIER 1878) [1]



P. Marchetti, del.
LE MANTEAU, LE CHAPEAU ET LA CANNE DU PAPE

Rabelais, — qui écrivit, dit-on, son *Pantagruel* d'après des notes prises à Rome, sous Clément VII et Paul III, dans la maison du cardinal Jean du Bellay dont il était le médecin, — a bien fait de publier, de son temps, son gastronomique chef-d'œuvre. Du nôtre, il n'aurait pas trouvé matière à raconter la plus petite indigestion, dans cette même Rome où, du 18 au 20 février 1878, soixante et un cardinaux et leur suite se trouvèrent hébergés au Vatican, pour y procéder à l'élection du pape Léon XIII.

Jamais Conclave n'avait été, ni plus expéditif, ni plus sobre. Depuis celui de Grégoire X, — qui s'ouvrit à Viterbe en 1268 pour ne se terminer qu'après deux ans, par un état de siège où il fallut faire jouer les bombardes et prendre les cardinaux par la famine, — on sait que le Concile de Lyon décréta qu'on tiendrait désormais *cum clave* les Éminentissimes et qu'il ne leur serait accordé que trois jours pour délibérer, sous peine de voir leur table réduite à un seul plat pour les cinq jours suivants, et, pour les autres, — s'il en fallait encore, — au pain, à l'eau et à la *pagnotta !*

Évidemment, le cardinal Pecci, grand camerlingue et sévère policier de son propre conclave, en promit davantage à ses hôtes en leur ouvrant les portes du Vatican. Il fut prêt à les recevoir, dès le matin du 18 février. Mais, en perspective de la discipline qui les molesterait sous un tel magistère, les cardinaux voulurent la journée franche pour aller se préparer, en ville, à l'assaut qu'ils devraient soutenir. Après la messe du Saint-Esprit, dite à la chapelle Pauline par le cardinal Schwartzenberg, et l'oraison *pro eligendo pontifice*, prononcée en Sixtine par Mgr Mercurelli, ils sortirent tous ; à l'exception du cardinal Borromeo qui s'était déjà logé dans la grande tour, et des EE. Randi et Ledochowski, qui habitaient déjà le Vatican. Bien munis de leur dernier viatique, les fugitifs rentrèrent à quatre heures et demie — dernière limite — au bercail, sans leurs dapifères, jadis porteurs des bons dîners préparés en ville. Le camerlingue austère les attendait aux guichets que, de ses clefs de geôlier inflexible, il refermait aussitôt. A chacun, il délivrait son numéro de cellule et un garde-noble qui, sabre au clair, y conduisait. A cinq heures, ce fut le tour des conclavistes, dont le cardinal Pecci reçut, en bloc, les serments dans la chapelle Sixtine. Dans les Loges de Raphaël, il avait fait assembler domestiques, ouvriers, cuisiniers, etc., dont il devait aussi recevoir les serments en même temps que l'acceptation des prix qui serviraient à leur

(1) Cf., pour les incidents antérieurs à cette date, *le Cardinalat de Léon XIII, d'après la Correspondance inédite de Joachim Pecci* (1845-1878), que notre collaborateur publiera en un volume, pendant les fêtes prochaines du vingt-cinquième anniversaire du pontificat de S. S. Léon XIII.



Cliché Conjugi Canè (Rome).

LÉON XIII SUR LE TRÔNE PONTIFICAL

salaire, tels qu'ils figurent dans le relevé des comptes du présent Conclave, soit :

		Lires.
Pour	cérémoniaires, sacristes et confesseurs	00 00
—	un sous-sacristain	45 00
—	servants de messe	45 00
—	médecins (deux)	500 00
—	chirurgiens (deux)	500 00
—	pharmacien	100 00
—	secrétaire du Conclave (Mgr Lassagni)	1.000 00
—	adjudants du même (deux)	200 00
—	domestique des cérémoniaires	38 00
—	maître maçon	38 00
—	manœuvre du susdit (Celestino Paglietti)	25 00
—	menuisier	38 00
—	vitrier	38 00
—	barbiers (quatre)	45 00
—	cuisinier surintendant (Gioacchino Saraceni)	75 00
—	aide-surintendant (Mariano Saraceni)	50 00
—	cuisiniers (trois)	50 00
—	marmitons (huit)	35 00
—	portefaix (trois)	25 00
—	balayeurs (vingt)	35 00

A ce premier escadron de l'armée des serviteurs, un seul homme, cinq heures et demie sonnant, manqua à l'appel; ce fut un des huit marmitons inscrits sur la liste d'émargement. Le camerlingue lui accorda un quart d'heure, pour répondre ou pour être rayé. Le procès-verbal ne dit pas si le Conclave dut attendre encore ou se passer de ce serviteur inexact.

Ces serments prêtés, le cardinal Pecci descend aux portes avec le prince Chigi, maréchal du Conclave. Après avoir fait murer devant lui les grandes issues, il se rend à la porte dite du Maréchal et fait crier : *Exeant omnes!* à tous les retardataires qui sortent. Le Vatican ainsi vidé, il donne au maréchal les deux clefs des deux grandes portes extérieures, passe dans sa ceinture les deux clefs correspondantes de ces mêmes portes à l'intérieur et remonte vers les cellules des cardinaux, disposées au premier et au deuxième étage du Vatican. C'est la vision même de l'infrangible consigne, ce majordome à la longue et maigre silhouette qui se profile sur les murs, à la lueur des torches que portent devant lui quatre valets éclairant son visage aussi froid que l'acier des deux hallebardes des gardes suisses qui l'escortent.

Le souper est sonné à huit heures : deux plats, un dessert et du vin blanc. Le lendemain et jours suivants, on sonnera le dîner à une heure de l'après-midi : un potage, deux plats, un dessert et du vin blanc.

Le détail des dépenses faites au Vatican pour les repas des 18, 19 et 20 février, fut comme il suit :

Vin blanc, 16 barriques à 50 lires l'une, et vin rouge, 16 barriques à 50 lires l'une : 1.600 lires; — Vinaigre : 45 lires; — Poulets : 122 lires 50; — Jambon *(prosciutto)*, 237 livres à 0.80 : 189 lires 60; — Fromage blanc *(pecorino)*: 120 lires; — Œufs (1.000 à 7 fr. 50 le cent) : 75 lires; Fromage dur *(cacciocavallo)*, 30 livres : 27 lires; Langues de bœuf (deux) : 10 lires; — Pain : 800 livres; — Sucre : 600 livres; — Café : 300 livres; — Chocolat : 80 livres; — Thé : 1 livre; — Maccheroni (pâtes fines) : 200 livres; Maccheroni (pâtes communes) : 400 livres; — Haricots : 200 livres; — Lentilles : 60 livres; — Savon (Windsor) : 25 paquets.



Cliché Alinari. INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE SIXTINE OU SE TINT LE CONCLAVE DU 18-20 FÉVRIER 1878. — VATICAN

Il faut croire que l'ordinaire ne fut pas au goût de tout le monde; car les barbiers se plaignirent, dès le lendemain, de n'avoir ni assez de nourriture, ni assez de boisson. Devant l'histoire, qui enregistre tout, ces Figaros difficiles s'appelaient : Frédéric Senepa, Alexandre Zama, Septime Badiali et Philippe Sacchi. Pour toute réponse, le cardinal Pecci leur assigna une autre table, mais d'augmentation de pitance, point.

Heureusement, l'exemple vient de haut, et ce fut une Éminence qui voulut le donner à ces gens. Le cardinal prince de Hohenlohe, par appréhension d'être empoisonné en haine

de Bismarck, qu'il représentait, disent les uns, ou plutôt, insinuent les autres, par crainte de mal dîner, tout simplement, avait fait apporter, de son palais, son premier repas. Le cardinal Pecci fit remarquer à son honorable collègue que cette infraction du règlement commun ne se renouvellerait pas et qu'il veillerait à faire mettre dehors les dapifères indiscrets et leurs plats. Le cardinal réfractaire à la cuisine vaticane comprit si bien l'observation du cardinal camerlingue que, non seulement il dîna dorénavant de bon appétit avec les plats ordinaires du Conclave, mais encore qu'il vota désormais à bulletin ouvert pour Pecci, qui l'avait ramené à l'ordre.

Ces deux incidents sont les seuls à relever dans les procès-verbaux de la police vaticane, jusqu'à la levée d'écrou. Le cardinal Pecci, — élu pape Léon XIII, — ne voulut l'accorder aux cardinaux que pour le lendemain de l'élection, 21 du courant. Les conclavistes et les domestiques eurent la faculté de sortir après la bénédiction *urbi et orbi* que Léon XIII donna vers les cinq heures du soir du 20 février, ou de souper encore au Vatican. Menacés, pour un repas encore, des maigres *piattanze* qu'on leur avait servies depuis le 18, ils répondirent en chœur qu'ils « en avaient soupé » et décampèrent. Moins fortunés, les cardinaux pernoctèrent jusqu'au lendemain matin.



LÉOPOLD BERNSTAMM. — LE PAPE LÉON XIII

Leurs conclavistes profitèrent de cette consigne, pour se faire régler leurs émoluments. Ils s'élevaient à 200 francs par conclaviste, plus une rente de 30 écus et la faculté de se faire inscrire dans la noblesse des villes au *Stato*. Personne ne voulut du titre. Quant à l'argent, les conclavistes étrangers à part, tous les sujets italiens le touchèrent, soit : 31,388 francs.

On régla aussi les propines ou pourboires additionnels de la manière suivante :

Doit au 1er adjudant de chambre de S. S. Pie IX : 100 fr. ; à l'échanson : 62 fr. ; aux *scopatori* secrets : 200 fr. ; aux palefreniers : 160 fr. ; aux sediaires (treize, et à 10 francs chacun, y compris le doyen) : 160 fr. ; à l'écurie : 100 fr. ; aux maîtres ostiaires de la verge rouge : 400 fr. ; aux auditeurs de Rote (sous-diacres de la chapelle pontificale, pour 31 livres de cire) : 44 fr. 50 ; aux pénitenciers de Saint-Pierre : 300 fr. ; aux pompiers et au chef de service : 50 fr. ; aux deux gardes du corps de Pie IX : 132 fr. ; aux sous-sacristes (pour leur mensualité) : 100 fr. ; au commissaire du Conclave : 100 fr. ; à divers corps de métiers pour travaux exécutés par ordre du cardinal secrétaire d'État : 40.000 fr. ; à la garde suisse : 9.958 fr. 96 ; à la gendarmerie pontificale : 3.000 fr.

Ainsi, à comparer les chiffres des dépenses du dernier Conclave avec ceux des précédents, les cardinaux pouvaien



Cliché de Federicis (Rome).

Garde Suisse — Sediarii — Le doyen des Sediarii — Garde Suisse

LA « PORTANTINA » ET LES SEDIARII ATTENDANT LE PAPE



Cliché Alinari.

PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — SALLE CLEMENTINE. — (SALLE DES GARDES SUISSES)



Cliché Alinari.

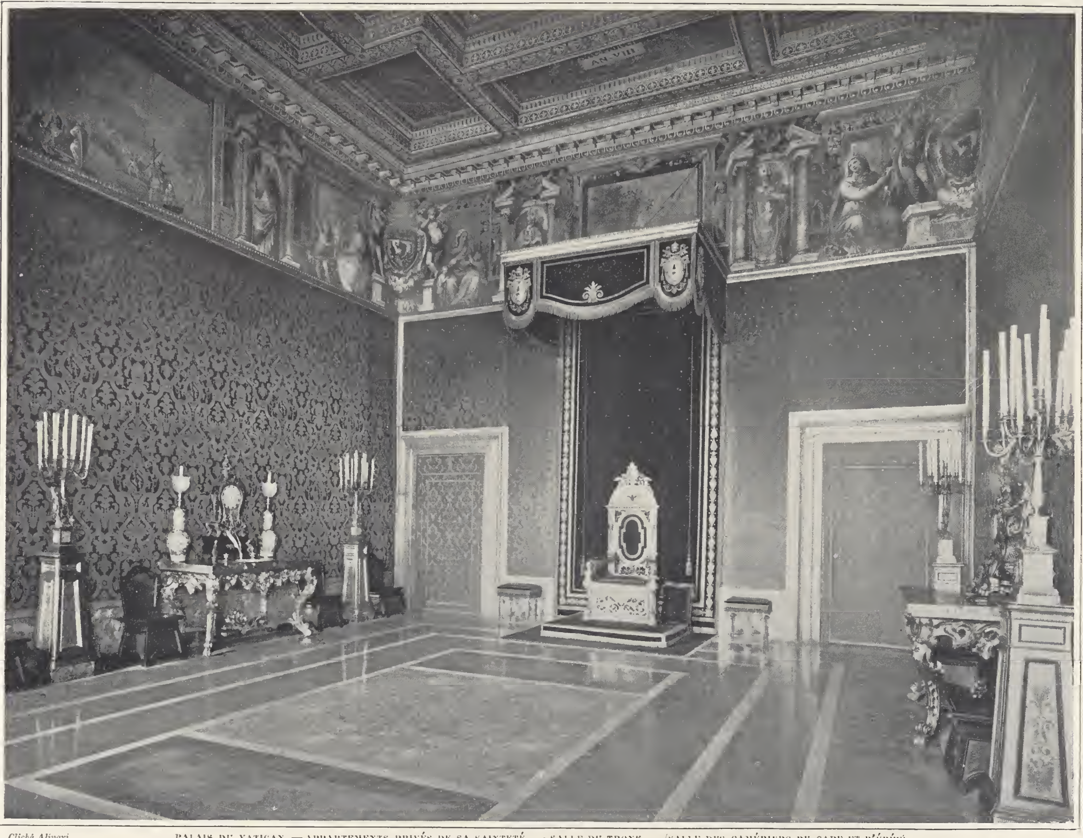
PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — SALLE DITE DELL' ANGOLO. — (SALLE DES GARDES PALATINS)



Cliché Alinari. PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — SALLE DES TAPISSERIES OU ARAZZI. — (SALLE DES GARDES-NOBLES)



Cliché Alinari. PALAIS DU VATICAN. — SALLE CONSISTORIALE. — (UNE DES SALLES ATTENANT A L'APPARTEMENT PRIVÉ DE SA SAINTETÉ)



Cliché Alinari. PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — SALLE DU TRONE. — (SALLE DES CAMÉRIERS DE CAPE ET D'ÉPÉE)

conclure que le Pape ne coûtait plus tant à faire. « C'est pour rien, et nous le referons bientôt! » disait le plaisant cardinal F... en quittant le Vatican, au premier matin du 21 février. — « Allons, en attendant, dîner chez nous! » ajoutait le gastronome cardinal M..., renouvelant les facéties du légendaire cardinal Vidoni, qui s'exclamait, pensant trouver brûlés ses *maccheroni :* « Nous mangerons du caramel! nous mangerons du caramel!... » Enfin, pour expliquer les maigres repas que le cardinal Pecci avait servis à ses collègues, un de ces derniers, auteur d'un distique mordant comme les deux dents d'un pince-sans-rire, rééditait le dernier vers de sa pasquinade déjà célèbre : « Il n'a plus de dents! il n'a plus de dents! »

Non è pio, non è clemente :
E Leone senza dente!

Si le Vatican n'avait eu à redouter que l'esprit de ses cardinaux, la *pierre* avec laquelle il est bâti n'en aurait pas subi grand dommage. Un coup plus dangereux devait lui être porté sur le chapitre des économies du Conclave, par ces hommes que le proverbe des nations eût pourtant suffi à faire connaître : « Pas d'argent, pas de suisses! » Et, dit-on, comme il y eut des suisses au Conclave, il y fallut aussi de l'argent. Les 9,958 fr. 96 offerts à la garde par le cardinal dataire Sacconi ne contentèrent pas celle-ci, qui les refusa et protesta en levant crosse en l'air. Elle voulait cent écus par tête et revendiquait l'usage admis, depuis les siècles antérieurs, pendant la vacance du Saint-Siège. Trente suisses, entre autres, se barricadèrent dans leur caserne, protestant qu'ils ne se rendraient qu'à la bourse du Pape. Léon XIII leur fit descendre, par André Boldrini et Joachim Spagna, maîtres d'hôtel des Palais Apostoliques, un bol d'excellent vin. Ils répondirent qu'ils trouvaient l'argent meilleur. Finalement, après trois jours de révolte, il fallut que le cardinal Franchi, Secrétaire d'État, leur apportât dans sa barrette rouge, l'argent de la rançon, mais à la condition qu'avant d'être payés, ils mettaient bas les

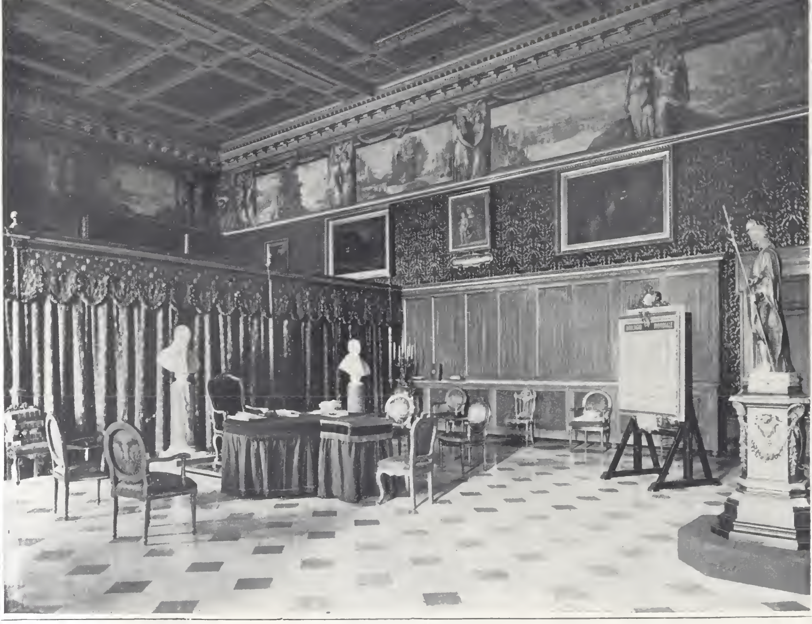


Cliché Alinari PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — L'ANTICHAMBRE SECRÈTE

armes et que les dix meneurs seraient licenciés et remplacés, d'ailleurs, par dix autres bons garçons pris, comme leurs aînés, dans le pacifique canton de Lucerne.

* * *

Cet incident nous amène à ouvrir une parenthèse en faveur de ce « pierrot » des papes habillé, dit-on, si originalement par Michel-Ange, qui remplit de ses couleurs chantantes le Vatican presque tout entier, et dont on raconte si imparfaitement l'origine.



Cliché Alinari. PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — LA BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE

Connaissez-vous une épopée plus versatile, une plus ironique palinodie, que celle du garde suisse aussi bizarre dans son costume que dans son histoire? C'est une tragi-comédie de caserne qui vaut la peine qu'on l'écoute. Elle ne date pas d'hier et remonte aussi loin, dans les âges, que le pourpoint à crevés jaunes, rouges et noirs, dont elle habille encore aujourd'hui ses hommes. Figurants de la scène où les Papes jouent leur rôle providentiel de pacificateurs des nations, plutôt que soldats du champ de bataille qu'ils connurent jadis et d'où leurs maîtres généreux les ont depuis exclus, aujourd'hui ce n'est plus à Fornoue, à Agnadel, à Palestro, à Mentana qu'il faut aller les voir; mais à la porte du Vatican, où « la justice du psalmiste a rencontré la paix » et où les Papes désarmés donnent, les premiers, à la civilisation, l'exemple d'une charité universelle que ne doit point tacher la plus petite goutte de sang. Et l'arme au pied, la main morte sur la hallebarde au repos, le garde suisse, aussi brillant dans sa souquenille tricolore que l'oiseau des îles condamné au perchoir et à la mangeoire, se



Cliché Alinari. PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — LA BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE



Clichés de Federicis (Rome). A LA PORTE DU CANCELLO. — LE PAPE MONTE EN VOITURE

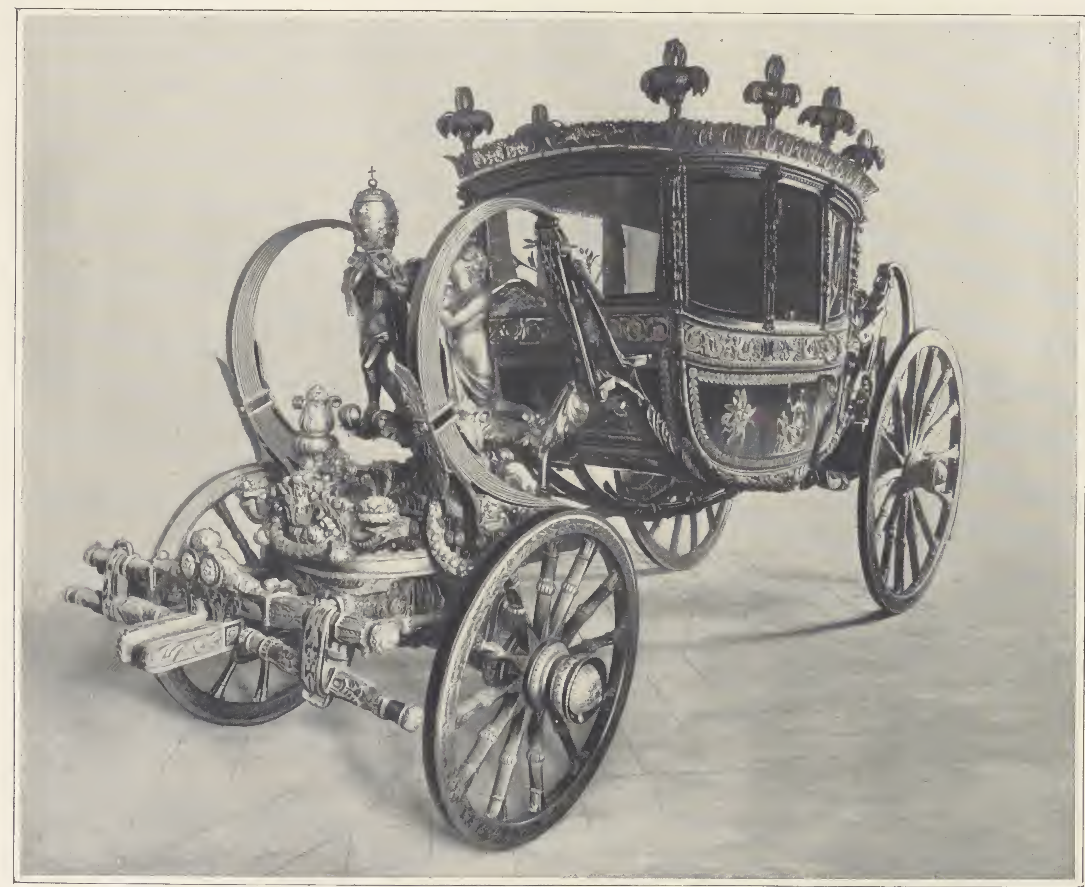


A LA PORTE DE LA TOUR LÉONINE. — LE PAPE ATTEND SA VOITURE

contente à regarder, du Portail de Bronze qu'il ne dépassera plus, la Place de Saint-Pierre et son cercle de pierres où son histoire s'est emprisonnée avec celle de ses maîtres. Et le soleil qui resplendit, au loin, ne lui rappelle que pour le souvenir ses aventures épiques qu'il ne recommencera plus, à travers le monde : semblable encore, dans la richesse de ses couleurs toujours les mêmes, au tournesol mélancolique qui porte dans son nom et jusque dans sa corolle l'image même du soleil, dont il regarde patiemment tourner l'orbe à ses pieds.

Le garde suisse est au soldat ce que le pierrot est à l'aigle. Il est à la forêt touffue des armées permanentes, ce qu'est le moineau franc des villes où un trou de gouttière lui suffit, au bord du toit. Mercenaire du maître qui l'engage, il le sert pour la solde qu'il en reçoit. « Pas d'argent, pas de suisse! » dit le proverbe, et il est vieux. Il date, au Vatican, de l'époque où Boniface VIII, — le premier pape guerroyeur, qui voulut rendre à Pierre l'épée de Malchus, au risque de se faire aussi fendre l'oreille, — les fit figurer à l'ouverture du Jubilé de l'an 1300. Ce pape en commanda la fresque à son peintre Giotto. Mais, en habile capitaine, il en dissimula les cohortes belliqueuses derrière le cortège de ses pacifiques cardinaux. A peine si les hautes mitres laissèrent voir, plus hautes qu'elles, les hallebardes de ceux-là par où l'idée sournoise de Boniface VIII commençait à se laisser deviner.

Les lansquenets du pape se démasquèrent tout à fait quand Jules II, prenant exemple sur Charles VIII, admira, avec toute l'Europe étonnée, cette superbe avant-garde de géants recrutés dans les hautes montagnes des Quatre-Cantons pour servir de mur inexpugnable à l'armée française, et de cortège éblouissant à son roi. Ce fut pendant cette trop fameuse descente de France en Italie, en 1494. Pour voir passer ces géants en jupons courts, bariolés de cent couleurs, dont les panaches rutilants agitaient au vent les dépouilles opimes de la plus fastueuse ornithologie des montagnes, on se mettait aux fenêtres. On n'ad-



LE CARROSSE DE GALA DES SOUVERAINS PONTIFES

mirait pas seulement leurs hallebardes dont le fer terrible frappait d'estoc, défiant les plus grandes épées pour la longueur et pour l'entaille. On se plaisait surtout à voir leurs sémillantes casaques de parade, sans cuirasse et sans brassard d'acier que négligeaient, en face de l'ennemi, ces colosses aux poitrines de fer et aux bras de granit. Et c'était avec le seul spectacle de leurs conquérantes personnes, que ces soldats, d'un genre nouveau, gagnaient la bataille avant que de l'avoir livrée. Que valaient même ces Gascons maigres, aux corps petits, tirant dix coups pour un, en comparaison de ces beaux Suisses qui n'eurent bientôt plus assez de bras pour y recevoir l'Italie, vaincue même avant que de se battre ? Des Suisses, de ces beaux reîtres à panaches éblouissants, il en fallut à toutes les Cours où une femme régnait. Béatrix d'Este en voulut pour le Milanais,



Cliché Braun, Clément & Cie.

F. LASZLO. — LE PAPE LÉON XIII

où Ludovic le More et Galéas Sforza ne gouvernaient plus que par elle. Isabelle d'Aragon en voulut pour son père, le roi de Naples, qui ne demandait qu'à se rendre. Clarisse Orsini en voulut pour son mari Pierre de Médicis, qui leur ouvrit jusqu'à ses banques. Comment résister à ces vainqueurs de la souquenille et du plumet, précédant la *furia francese* au pays de la *leggiadria* et de la Renaissance ?

Les papes firent comme les autres souverains de l'Italie, gagnée avant la bataille. Le fastueux Alexandre VI leur fit les honneurs du Vatican et de son peintre ordinaire, le Pinturicchio, qui les célébra au castel *Sant'Angelo* dans des fresques fameuses, malheureusement perdues aujourd'hui. Mais il nous reste de ce peintre, à la *Libreria* de Sienne, un document précieux : c'est *le Couronnement de Pie III*. Là, dans leurs merveilleux costumes, mi-partie de soie jaune et de velours noir, les gardes suisses de cette époque sonnent les trompettes à pennons ou maintiennent la foule, qui avec des bâtons courts, qui avec de longues hallebardes. En sorte que Jules II qui, dix ans après, voulut les emmener au siège de Bologne, lui en cuirasse et eux en justaucorps, n'eut à commander pour ses hommes, à

Michel-Ange, que quelques modifications au costume de ces mêmes gardes suisses que Charles VIII avait présentés au Vatican, et qui depuis y restèrent.

Cette cuirasse de Jules II, richement damasquinée, est conservée encore au Vatican. Léon XIII l'y fait exposer dans la première salle de l'appartement Borgia, en face de celle qui servit au connétable de Bourbon pendant le siège de Rome. Celle-ci porte au flanc droit la trace de la balle qui tua le Connétable et que Benvenuto Cellini se vante, dans ses *Mémoires*, d'avoir tirée lui-même sur ce Bourbon parjure, avec un fauconneau du fort Saint-Ange. Quand, avec le terrible Jules II, les guerres du Saint-Siège eurent pris fin, Léon X ne conserva des cuirasses suisses que les quatre dont le cérémonial pontifical escorte encore maintenant la *Sedia gestatoria*, avec la haute épée ou *spadone* complétant cet équipement de parade guerrière au Vatican. Le reste alla dormir à l'*Armeria*, où la poussière des casiers a remplacé, Dieu merci! la poudre des batailles dans la maison de Dieu. Et l'on ne retint, des costumes brossés par Michel-Ange pour les soldats et leurs officiers, que celui que la garde suisse porte encore aujourd'hui. Seulement, les couleurs pouvaient changer, selon les cantons auxquels appartenaient ces hommes. Indépendamment du jaune et du rouge, dont les couleurs étaient communes à chaque quartier, les Lucernois complétaient de bleu clair leur tenue d'ordonnance, et de blanc les gens de Schwitz et des autres cantons. Plus tard, le bleu clair et le blanc furent remplacés par le bleu noir sur tous les uniformes; et ce sont les trois couleurs que la garde suisse endosse encore présentement.



Cliché Federicis (Rome). Mgr della Volpe — Le Pape — Le Cte C. Pecci — Mgr Merry del Val

LE PAPE AUX JARDINS DU VATICAN

Aux suisses de son temps, Michel-Ange donna un grand chapeau à larges toises, relevé sur une aile, avec un grand plumet jaune, blanc, rouge. Ce chapeau fut ensuite changé en un casque de cuir où l'anagramme de la *Guardia Svizzera Pontificia* transparaît en lettres G. S. P. enchevêtrées, sous le panache à crins blancs des grandes cérémonies. En simple tenue, le panache est remplacé par une tige quadrangulaire, formant pique ou paratonnerre au sommet. Le sabre, qui se portait précédemment en bandoulière, fut, plus tard, fixé à un ceinturon. Il a été, depuis Pie IX, complété par un fusil.

On n'a rien retenu de précis sur l'uniforme primitif des officiers. On sait seulement qu'ils portaient toujours la cuirasse avec des culottes de velours cramoisi bouffant aux genoux, des bas de soie cramoisie et des petits souliers plats s'ouvrant sur le pied avec une languette de cuir rouge. La couleur de l'uniforme, pour les officiers, doit être rouge. Mais, ni cuirasse d'acier ni uniforme rouge n'ont été portés par eux, en signe de deuil, depuis l'occupation piémontaise de 1870.

Tel est l'historique du corps des Suisses, au Vatican. On a récemment publié l'histoire de ces corps, que les cantons fournissaient aux princes les moins libéraux qui fussent en Europe. Bien sûr n'avait-on recours à la libre Helvétie qu'au cas où, chez les nationaux, on ne trouvât point à recruter de troupes dont la fidélité et la bravoure fussent garanties. Les Suisses avaient gardé presque le monopole de cette curieuse industrie, aussi bien en France qu'en Espagne, à Naples qu'à Rome. Leurs défaites par les peuples révoltés n'en sont pas moins mémorables : témoin le 10 août 1793 et les journées de juillet 1830. On serait embarrassé d'ailleurs de trouver, depuis des temps très anciens, à citer un nom de bataille où ils aient accompli quelque acte de vigueur qu'ait couronné le succès, et le plus glorieux qu'ils aient à leur actif est sans doute celui de la Bérézina; mais, pour les émeutes médiocres et le régime intérieur de police, ils passaient pour incomparables : comme la plupart ignoraient la langue du peuple qu'ils avaient à réprimer, qu'ils restaient étrangers à ses mœurs et inaccessibles à son esprit, ils ne portaient à l'exécution des ordres qu'ils avaient reçus ni pitié, ni faiblesse, et ils se prenaient au sérieux aussi bien pour le service qu'ils remplissaient dans les palais, en défendant l'accès de telle ou telle antichambre, que pour le service qu'ils prenaient dans les rues, en barrant un pont ou en faisant évacuer une place. Ils étaient les hommes de la consigne, et cette consigne, hiérarchiquement transmise et reçue militairement, ils étaient capables d'y sacrifier leur vie. Seulement, il arrivait qu'ils ne la comprenaient point.

J'ai entendu raconter d'un vieux réengagé le fait suivant, que je demande la permission de raconter ici. Au mois de novembre 1848, quand Pie IX se réfugia à Gaëte, ce port fortifié du royaume de Naples avait pour commandant un viel Helvète, ancien soldat de Grégoire XVI, qui s'était fait officier de François II pour utiliser encore ses vieux jours et arrondir, s'il se pouvait, sa caisse de retraite. Le major Gross était son nom : espèce de cerbère, un œil fermé, l'autre sur les canons du fort qui, eux, ne regardaient plus rien, dans cette bonne ville endormie de Gaëte. Tout à coup, elle se réveilla. Pie IX, fuyant Rome, avait choisi Gaëte pour son exil. On disait même qu'il y était déjà descendu incognito à la *Trattoria del Giardinetto*. Mais l'incognito était tel que le major Gross n'avait pu reconnaître raisonnablement le Pape et sa suite dans les personnes de Madame Spaur et de sa maison, représentée par le précepteur de



Cliché Alinari

DANS LES JARDINS DU VATICAN. — LA VILLA DE PIE IV

son fils, et par le médecin de famille (sous la redingote duquel se cachait Antonelli). Et quelle ne fut pas la stupéfaction du commandant, quand on lui signala l'arrivée de plusieurs vaisseaux de guerre dans ce port qui recevait à peine des barques de pêcheurs.

Ce fut d'abord *le Tenare* qui portait l'ambassadeur de France, M. d'Harcourt en personne et qui, refusant de se faire connaître, faillit être coulé par le major, tirant sur lui... à blanc, heureusement.

Ce fut ensuite *le Tancrède*, battant pavillon du roi de Naples,



DREYFUS-GONZALEZ. — S. S. LE PAPE LÉON XIII

et le monarque lui-même qui, arrivant au port, demanda au commandant où était le Pape.

« Le Pape?... » rompit le major, qui s'était tenu à deux mains pour ne pas canonner, la veille, le vaisseau d'un prétendu ambassadeur, « le Pape?... Il est à Rome, Sire! »

— Brave commandant ! continua le Roi, le Pape est en votre pouvoir ici, depuis hier, et vous n'en savez rien ?

— !!! »

Était-ce, Dieu ! possible ?

Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le major Gross s'est mordu tout ce qui lui restait de ses terribles moustaches de Suisse, fidèle à la consigne, comme le chien de l'aveugle l'est à la sébille



Cliché Alinari. JARDINS DU VATICAN. — LA CHAMBRE DE REPOS DU PAPE A LA TOUR LÉONINE

1878, nous a conduit trop loin. Il faut revenir à cette date pour « boucler » le budget des dépenses du dernier Conclave, et savoir exactement combien coûta l'élection du cardinal Joachim Pecci au souverain pontificat.

Les frais les plus importants furent ceux que nécessita l'installation du Conclave même, dans les locaux du Vatican. Évidemment, si ce Conclave avait été tenu « en ballon », comme l'avait conseillé le plaisant cardinal Ferrieri à ses honorables collègues indécis sur le choix de Rome ou de Malte, il n'aurait pas coûté si cher. Dans le royaume des oiseaux, Aristophane n'avait-il pas déjà fait jouer, sur ce sujet, une comédie célèbre? Celle que l'architecte Vincenzo Martinucci composa, avec ses madriers non moins enchevêtrés qu'un manuscrit de scénario illisible, fut tout aussi retentissante quatre ans durant d'un procès fameux dont le malheureux architecte des sacrés palais apostoliques attend encore la conclusion en espèces sonnantes. Elles ne furent que trébuchantes.

Voici comment.

qui lui assure le pain du jour et les espoirs du lendemain

* * *

L'incident de la propine refusée aux gardes suisses par Léon XIII qui inaugurait un pontificat de stricte économie en



Cliché Alinari. JARDINS DU VATICAN. — UN SALON DU REZ-DE-CHAUSSÉE A LA TOUR LÉONINE



Froment-Meurice fecit. Cliché Durandelle.

TIARE OFFERTE PAR LA VILLE DE PARIS A S. S. LE PAPE LÉON XIII

A L'OCCASION DE SON JUBILÉ ÉPISCOPAL (1893)

De par une décision assez vieille de la Daterie les Conclaves doivent se tenir au Quirinal, dont les locaux spécialement aménagés pour ces séances extraordinaires, n'exigent que des frais minimes d'installation. En vertu de ladite décision de la Daterie, la part économisée sur ces locaux tout prêts sert à fournir une indemnité de 1,000 écus à l'architecte. C'est son pourboire. En outre, ce personnage doit être annuellement pourvu d'un emploi. Malheureusement pour cet ingénieux constructeur du labyrinthe du Saint-Esprit quand Rome l'Éternelle légifie, elle ne compte pas avec le temps qui peut modifier les contrats. En sorte, qu'en transportant le Conclave, du Quirinal au Vatican, l'architecte Martinucci ne s'aperçut qu'après coup combien il était plus difficile de déplacer les statuts de l'immuable Daterie; au surplus, voici pour mémoire, la note de Vincent Martinucci pour les travaux du susdit Conclave :

	Lires.
Pour Turani, Jean, menuisier	994 »
— Paris, Pierre-Paul, marchand de bois	1.200 »
— Monami, V. et C., marchands de fers	300 »
— Medici Louis, tailleur de pierres	910 43
— Orengo Joachim, marchand de papier	470 »
— Ricchi Quarti, quincaillier	153 »
— Dal Piaz, ramoneur	50 »
— Lanciani, fabricant de sonnettes électriques	200 »
— Anziani, Anselme, menuisier	13.000 »
— De Marchis, menuisier	4.500 »
— Cretoni Quirini, peintre	6.100 »
— Neri, Nicolas, serrurier	5.300 »
— Ciocci, François, maçon	10.237 79
A reporter	43.415 22

	Lires.
Report	43.415 22
Pour Besi, François, menuisier	3.900 »
— Manœuvres	2.847 45
— Anivetti, vitrier	2.000 »
— Masciotti, stucateur	2.827 »
— Moneta, Philippe, ferblantier-étameur	1.900 »
— Francillon, fumiste	761 »
— Carlotti, Joseph, gardien des chantiers	221 »
Lires	57.871 67

Ce mémoire fut remis par son auteur au cardinal dataire Sacconi, qui n'eut pas de peine à le trouver excessif. N'était-ce pas ce même Sacconi qui avait fait presque ouvertement campagne contre le cardinal Pecci? Ce fut au point que, lorsque le Pape élu le fit appeler dans son appartement pour lui donner ses ordres, le soir du 20 février, on ne se gêna pas pour dire dans l'antichambre pontificale :

— Le Pape et l'Antipape, qui confèrent!...

Et ce cardinal aurait eu à payer sa cruelle déconfiture avec cette note supplémentaire aux frais du Conclave qu'on a, depuis, appelé la *Sconfitta del Sacconi?* Il commença par discuter les chiffres. D'abord les sonnettes électriques n'avaient pas marché; et puis, on n'en avait nul besoin dans la maison du *Syllabus* qui avait fulminé contre les inventions modernes. Et encore, que voulait dire la somme ronde de 2,000 francs pour les seules vitres du Conclave, comme s'il se fût agi d'y réparer un désastre semblable à celui que causa, au premier Conclave des Apôtres, la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte : *Et factus est repente de cœlo sonus. tanquam advenientis spiritûs vehementis.*

Enfin le chiffre le plus convaincant était celui des 761 francs alloués au fumiste. Mais, par un mouvement tournant digne d'un maître stratégiste, le cardinal, au lieu de discuter les détails, préféra passer quitus sur l'ensemble de la note, sauf à retenir les mille écus qui revenaient à Martinucci pour ses honoraires d'architecte. Cette solution ne manquait pas de désinvolture, venant du même cardinal qui avait appliqué, à lui et à tous les employés de la Daterie, une année d'appointements pleins, à titre d'indemnité pour le temps qu'avait duré la vacance du Saint-Siège. Le dernier acte de l'Éminence Sacconi, qui fit à Martinucci rompre ses chiens, fut la préférence dont bénéficia l'architecte décorateur de la Sixtine, Virginius Vespignani, en recevant 1,500 francs de gratification sur les 2,500 que la Daterie voulait bien concéder pour l'ensemble des honoraires aux deux architectes concurrents. En outre, on avait accepté sans discussion le mémoire du même Vespignani, pour ses dépenses en Sixtine, à savoir :

	Lires.
A Romanini et Tanani, fabricants de dentelles	1.053 »
Anziani, Anselme	417 54
Mammola	5.300 00
Sinistri, Philippe, mercier	589 50
Ferri, Auguste, tapissier	1.199 »
Mammola, menuisier	1.260 »
Neri, Nicolas, serrurier	1.450 »
Florentini, Pascal, peintre en bâtiments	1.170 »
Francioni, Charles, mercier	7.522 20
Lires	19.961 24

On sait le bruit que mena cette affaire d'architecte en rupture de ban. Le chevalier Martinucci, remplacé dans sa charge par Fontana, usa à son procès les tribunaux du Pape et ceux du Roi. La diplomatie internationale s'en mêla et *l'extraterriorialita* étant prononcée en faveur du Vatican qui pouvait appeler les affaires personnelles devant ses propres tribunaux compétents, ceux de la Couronne n'eurent plus qu'à se déclarer déboutés. Ainsi, l'infortuné Martinucci, — qui attend encore sa sentence, — a appris à ses frais ce qu'il en coûte de jouer au Vatican la comédie qui a pour titre : *Beaucoup de bruit pour rien.*



Froment Meurice fecit — Cliché Durandelle

ÉCRIN DE LA TIARE OFFERTE PAR LA VILLE DE PARIS



P. MARCHETTI. — LE PAPE DANS LES JARDINS DU VATICAN



P. MARCHETTI. — UN « SPADONE »

Une autre affaire, qui coûta à Paris autant à elle seule qu'avait coûté au Vatican l'élection de Léon XIII tout entière, fut celle qui devait servir à célébrer l'anniversaire d'un pape si vénérable et d'un si laborieux pontificat. Nous voulons parler de la tiare offerte par la Ville de Paris au pape Léon XIII pour son Jubilé épiscopal. Son histoire, par où nous terminerons ce chapitre de comptabilité, mérite de sortir des archives secrètes qui la retenaient injustement.

La Ville de Paris, — qui en constitue aussi le diocèse, — voulait donc exprimer, par une œuvre digne d'elle, son hommage d'admiration au grand pape dont le pontificat allait atteindre les plus longues années des successeurs de Pierre.

Or, quelle œuvre plus digne de symboliser un pontificat qu'une tiare? Les uns, connaissant les nécessités de Léon XIII qui doit compter 21,000 francs de dépenses quotidiennes à sa Maison pontificale pour chaque jour que Dieu fait luire, avaient d'abord pensé à une bourse copieuse qui alimenterait le Denier de saint Pierre; mais ils connaissaient aussi la générosité incorrigible de ce pape à qui les opérations malheureuses de Foschi et du *Banco Romano* ne laisseraient pas même le souvenir d'un « bouillon » bu. Les autres, plus littéraires, avaient imaginé d'offrir à Léon XIII, amateur des belles-lettres, la plus belle édition complète des *Œuvres des Écrivains français*, reliée avec les cuirs les plus renommés du pays. Plus grand dans ses calculs, un artiste et un chrétien, — pourquoi ne pas le nommer, puisque nous ne compromettons que sa vertu? — l'orfèvre Froment Meurice caressait un rêve qu'il n'osait avouer qu'à lui seul : symboliser la papauté dans un trirègne et présenter cette triple couronne au front que Dieu s'était choisi, pour la porter ici-bas.



P. MARCHETTI. — UN CAMÉRIER DE CAPE ET D'ÉPÉE

Mais que serait cette nouvelle tiare, après celle de la reine Christine et celle de Napoléon Ier, qui avaient fait époque dans l'art de l'orfèvrerie contemporaine? Ainsi la tiare rêvée montait,



GROUPE DE GARDES SUISSES DANS LEURS DIFFÉRENTES TENUES

de jour en jour, plus haute et plus magnifique dans le cerveau du généreux artiste. Il commençait à regretter sa seule collaboration, quand la porte de l'atelier s'ouvrit et un deuxième coopérateur entra. A M. Froment Meurice se joignit M. Le Rebours. Le curé de la Madeleine apportait l'appoint d'une souscription qu'il se proposait de provoquer parmi les plus beaux noms de France. Le temps d'ouvrir et de clore les listes. Et la tiare projetée ne demanda plus que trois mois pour sortir, belle comme un soleil, des célèbres ateliers de la rue d'Anjou. Mais au prix de combien de croquis, aussitôt annulés que dessinés! Froment Meurice désespérait même de trouver une forme définitive qui lui convînt, quand M. Le Rebours, à qui l'orfèvre aimable se plaît à attribuer tout le mérite de cette œuvre, — qui est pourtant la sienne, — apporta, un jour, à l'atelier une photographie d'un sou. C'était la reproduction d'une des innombrables et merveilleuses créations du trop méconnu Pinturicchio. Ainsi cette merveilleuse tiare pour laquelle Paris avait fourni 300,000 francs, — sans compter le temps et l'argent de l'orfèvre, qui n'ont pas figuré sur les factures, — sortit de ce morceau de papier de cinq centimes, pris pour modèle définitif.

L'œuvre était finie et la souscription close. Mais la pluie des joyaux continuait à tomber des mains blanches et des fronts nobles qui s'en dépouillaient sans un nom, sans une adresse, en hommage de simple fidélité exprimée silencieusement par le troupeau blanc à son blanc pasteur. Diamants, saphirs, rubis, émeraudes, on n'avait employé que les quatre ordres des pierres précieuses les plus grandes, à la monture des trois couronnes et de la croix du sommet. Le reste des pierres de deuxième ordre et



Cliché Moscioni (Rome).

LE JUBILÉ. — L'OUVERTURE DE LA PORTE SAINTE (1900)

des perles fines servit à sertir l'étoffe, d'un semis blanc qui recouvrit, par milliers de points lumineux, la tiare ainsi achevée. Et, des autres bijoux qui tombaient encore, comme une pluie continuelle, on composa l'écrin formant triptyque où l'admirable don fut renfermé. Il fallut annoncer par la voie des journaux que la tiare de Paris était déjà sur le chemin de Rome, pour arrêter sur les blanches mains la pluie des diamants et des perles et, sur les têtes inclinées, l'hommage d'une foi plus admirable encore que les joyaux dont elles se dépouillaient d'une manière si chrétienne et si française à la fois.

« Et savez-vous où est, à présent, votre tiare? demandai-je à Froment Meurice, qui n'est jamais allé à Rome pour avoir plus de temps à travailler à Paris.

— Au Vatican, sans doute! » répondit-il.

Je l'ai bien demandé à Mgr Pifferi, le sacriste du Pape. Mais de peur que fût trahi le secret d'un si précieux dépôt confié, dit-on, à l'étranger, Mgr Pifferi s'est contenté d'ouvrir ses mains bien grandes et de garder le silence le plus complet. Et c'est pourquoi, je pense que cette tiare, faite de ce que nos femmes françaises ont de plus pur, des larmes diamantées de nos mères, des sourires d'or de nos épouses, des perles de nos fiancées, — a trouvé son refuge chez Léon XIII même, au plus près de son vieux cœur plein d'amour pour celle qu'il appelle son aînée et, — malgré tout, — la plus chère.

Telle est cette tiare aux trois couronnes que ceindra, le 2 mars prochain, pour le vingt-cinquième anniversaire de son élection pontificale, le front d'un des plus vieux et des plus grands papes du calendrier de l'Église, vingt fois séculaire. C'est ce trirègne, à l'or et aux diamants de France, qui remplira l'espace de ses rayons éblouissants quand, ce matin-là, par les escaliers de marbre qui vont du Vatican à Saint-Pierre, un flot de soies de pourpre et d'or amènera vers cette mer noire de foules qui auront pu trouver place sous les arceaux de cette immense basilique comme au sein d'un grand fort; amènera, dis-je, cette minuscule chose blanche, faite des cheveux blancs d'un vieillard et de la soutane blanche d'un prêtre, cette chose immaculée et cet être sans tache qui, ainsi qu'à la crête argentée des vagues sur l'océan, dominera tout cela : le Pape : Et ce sera, sur le front de Léon XIII, la charité de la France catholique, que l'Univers chrétien saluera au passage.

BOYER D'AGEN.

Directeur: M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant: G. BLONDIN.

Cie COLONIALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT Gral : *Avenue de l'Opéra, 19,* PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS

CHEMINS DE FER

DE

PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

Courses et Carnaval de Nice

Tir aux Pigeons de Monaco

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

De 1re et de 2e classes à prix réduits

De PARIS

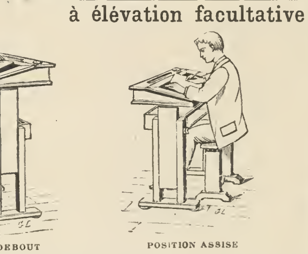
Pour CANNES, NICE et MENTON

Délivrés jusqu'au 15 février 1903

Les billets sont valables 20 jours et la validité peut être prolongée une ou deux fois de 10 jours moyennant 10 % du prix du billet. — Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

TABLE FÉRET à élévation facultative





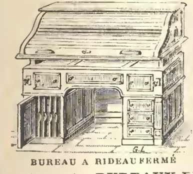
SCOLAIRE ORDINAIRE — POSITION DEBOUT — POSITION ASSISE

C'est dès le début des études qu'il est utile et même indispensable de donner aux enfants une table de travail qu'ils puissent eux-mêmes fixer à leur taille au fur et à mesure de leur croissance.

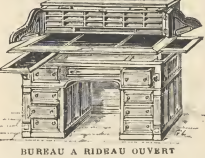
La **TABLE FÉRET** seule remplit ce but pendant toute la durée des études, aussi est-elle recommandée par toutes les sommités médicales.

Par son emploi, les déviations, la myopie et les désordres intérieurs sont évités.

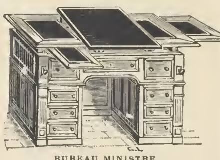
BUREAUX FÉRET à élévation automatique



BUREAU A RIDEAU FERMÉ



BUREAU A RIDEAU OUVERT



BUREAU MINISTRE

L'usage des **BUREAUX FÉRET** à élévation automatique procure le bien-être et le confort hygiéniques. En effet, il suffit d'en fixer la hauteur à sa taille et suivant ses besoins, ce qui évite la lassitude.

Les travaux alternés assis et debout sont un complément heureux et, de plus, évitent la monotonie d'une même position.

A. FÉRET, Paris, rue Étienne-Marcel, 16. — Album franco.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

ABONNEMENTS SUR TOUT LE RÉSEAU

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles en 1re, 2e et 3e classes et valables pendant un mois, 3 mois, 6 mois, 9 mois, et un an.

Ces cartes donnent le droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle il a souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue. Il est facultatif de régler le prix de l'abonnement de 6 mois, de 9 mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

Les abonnements d'un mois seront délivrés à une date quelconque, ceux de 3 mois, 6 mois, 9 mois et un an, partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre



ESPIC

OPPRESSIONS

TOUX

RHUMES, NÉVRALGIES

Le **Fumigateur pectoral ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

« Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les cigarettes antiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'Asthme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité. »

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS.



VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Epicerie et de Quincaillerie

LES CAPSULES D'**APIOL** DES DRS **JORET & HOMOLLE**

GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Dépôt Gal: Phie SÉGUIN. 165. Rue St-Honoré, Paris

ERNEST DIAMANT DU CAP, 24, Bd DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE. PRIX BON MARCHÉ

BILLARDS

ET JEUX DE SOCIÉTÉ. — *Catalogues franco*

BATAILLE, 8, boul. Bonne-Nouvelle, PARIS

CHEMINS DE FER

DE

PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

RELATIONS RAPIDES

Entre PARIS et ROME par le MONT-CENIS

TRAIN DE LUXE "PARIS-ROME"

Composé de Wagons-Lits et d'un Wagon-Restaurant

Nombre de places limité

ALLER

Les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS au départ de PARIS

PARIS	Départ . . .	1 h. 35 soir
MODANE . . .	Arrivée .	minuit 31 mat.
ROME	Arrivée . .	7 h. 15 soir

Les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES

RETOUR

Les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS au départ de ROME

ROME	Départ. . .	2 h. 20 soir
MODANE . . .	Départ. . .	7 h. 27 mat.
PARIS. . . .	Arrivée . .	6 h. 31 soir

Les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles.



FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes.



VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84



LUBIN

INSTITUT FÉMININ, École de beauté. — Pour être rayonnante de jeunesse et de beauté, ne conserver aucune trace de rides, employez la *Mousse nacréine*. — Mme LUIGGI, 58, rue Caumartin.

SAVON DENTIFRICE VIGIER Le Meilleur Antiseptique

Pharmacie VIGIER, 12, Boulᵈ Bonne-Nouvelle, PARIS.

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins

Dans toutes les bonnes Epiceries.

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS — 21 et 23, Rue Drouot, Paris — E. BOURGEOIS

PORCELAINES, FAIENCES, CRISTAUX, CÉRAMIQUE

La plus importante Spécialité de Services de Table du Monde entier.

800 MODÈLES à Choisir. — 800 MODÈLES à Choisir.

SERVICES de TABLE 12 Couverts DEPUIS **29** FRANCS

SERVICES CRISTAL 12 Couverts DEPUIS **12** FRANCS

ORFÈVRERIE — **COUTELLERIE**



JOLIE PENDULE LOUIS XV

Faïence décor Saxe sur fond ivoire et bleu, ou fond ivoire et rose. Haut. 0m35. — *La garniture, 3 Pièces* .... **70 fr.**

La même garniture se fait en décor Delft au même prix.

MOUVEMENT SONNERIE GARANTI

B. N. — *Les Catalogues sont envoyés franco sur demande.*

FLEURS-LUMIÈRE

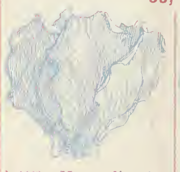
MARQUE DÉPOSÉE

Pour Lampes et Bougies électriques, Lampes à Gaz, etc.

ABAT-JOUR EN PÉTALES, ÉCRANS-FLEURS POUR PIANOS, PAPILLONS-LUMIÈRE

PARIS

35, 45, 47, rue de Sèvres et 142, rue du Bac



N° 1449. — **Mousseline** pince-bougie tulipe. Pièce : **0.60** Faisons sur pince ampoule ordinaire. Pièce : **0.75**

N° 1422 Soie **Pince-bougie** Pièce : **0.75** Tulipe

N° 2178 **Abat-jour** mignonnette. Piano. Soie **0.90** sans support Support cuivre **0.25**

N° 1432. **Ampoule** fleurie soie Pince ordinaire Pièce : **2.25**

N° 1431. — **Pavot** soie av[...] verdure. Pince ordinaire. Pièce : **1.95**

Envoi GRATUIT et FRANCO d'un joli Catalogue illustré

Bien que la "**FLEUR-LUMIÈRE**" soit déjà très répandue nous en faisons, sur demande, un échantillon-modèle, en ajoutant au montant du type choisi, 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Adresse postale : LHOMER, rue de Sèvres, 47 — PARIS (6e)

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

De Paris en Orient (via Marseille)

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec les Compagnies des Messageries Maritimes, Fraissinet et Paquet, délivre des billets simples pour se rendre, par la voie de Marseille, de Paris à l'un quelconque des ports ci-après : **Alexandrette, Beyrouth, Constantinople, Le Pirée, Smyrne, Alexandrie, Jaffa, Port-Saïd, Batoum, Salonique, Odessa, Samsoun**, etc.

Il est également délivré, dans les agences de la Compagnie des Messageries Maritimes, des billets d'aller et retour valables 120 jours, pour se rendre, via Marseille, de **Paris** à **Alexandrie, Port-Saïd, Jaffa, Beyrouth**.

Ces billets donnent droit à une franchise de 30 kilogrammes de bagages par place sur le chemin de fer ; sur les paquebots, cette franchise est de 100 kilogrammes par place de 1re classe et de 60 kilogrammes par place de 2e classe.

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M., mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares de la Compagnie.

Billets simples de France en Espagne

DES GARES CI-DESSOUS A BARCELONE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	DE BARCELONE AUX GARES CI-DESSOUS	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
	fr. c.	fr. c.	fr. c.		fr. c.	fr. c.	fr. c.
PARIS	132 80	91 55	59 45	PARIS	132 90	91 65	59 50
LYON......	83 05	57 95	37 55	LYON	83 15	58 05	37 60
MARSEILLE..	61 30	43 30	28 »	MARSEILLE..	61 40	43 40	28 05
GENÈVE	100 65	69 85	45 30	GENÈVE	100 75	69 95	45 35

De Paris aux ports au delà de Suez, ou vice versa

Les voyageurs partant de Paris à destination des ports au delà de Suez, ou de ces ports à destination de Paris, peuvent obtenir, conjointement avec leurs billets d'aller et retour de passage de ou pour Marseille, des billets d'aller et retour de Paris à Marseille ou vice versa, valables un an, aux prix suivants :

DE PARIS à MARSEILLE, ou vice versa via **Dijon-Lyon**, ou **Nevers-Lyon**, ou **Nevers-Clermont**)

1re classe : **145 francs** — 2e classe : **104 fr. 40** — 3e classe : **68 fr. 05**

Ces billets sont délivrés par la Compagnie des Messageries Maritimes.

Il peut être émis des billets de classes différentes pour le parcours en chemin de fer et pour les parcours maritimes.

CHEMINS DE FER DU NORD

SERVICES LES PLUS RAPIDES ENTRE

PARIS, COLOGNE, COBLENCE, ET FRANCFORT-SUR-MEIN

Les services les plus rapides entre **Paris, Cologne, Coblence et Francfort-sur-Mein**, en 1re et 2e classes, sont assurés comme suit :

ALLER				RETOUR			
Paris-Nord....	dép.	1 50 s.	9 25 s.	Francfort-s-Mein	dép.	8 25 m.	5 48 s.
Cologne......	arr.	11 20 s.	7 58 m.	Coblence	dép.	11 19 m.	8 39 s.
Coblence	arr.	2 52 m.	10 12 m.	Cologne......	dép.	1 45 s.	11 19 s.
Francfort-s-Mein	arr.	6 32 m.	mid. 17	Paris-Nord	arr.	11 » s.	8 20 m.

En utilisant le Nord-Express **1re et 2e classes entre Paris et Liège** et le train de luxe OSTENDE-VIENNE entre LIÈGE et FRANCFORT-SUR-MEIN, le trajet de PARIS-NORD à COBLENCE s'effectue en **10 heures** et celui de PARIS-NORD à FRANCFORT-SUR-MEIN en **12 heures** par les itinéraires indiqués ci-dessous pour l'aller et le retour.

ALLER		Nord-Express 1re, 2e cl.	RETOUR		VIENNE-OSTENDE Train de Luxe
Paris-Nord.........	dép.	1 50 soir	Francfort-sur-Mein...	dép.	min. 36
Liège............	arr.	7 06 —	Coblence	dép.	2 49 matin
		OSTENDE-VIENNE Train de Luxe	Cologne..........	dép.	4 16 —
	dép.	8 08 soir	Liège	arr.	6 » —
Cologne...........	arr.	11 51 —			1re, 2e cl.
Coblence	arr.	1 22 matin		dép.	6 30 matin
Francfort-sur-Mein....	arr.	3 33 —	Paris-Nord.........	arr.	mid 50

NOTA. — Les indications concernant les heures étrangères sont données sous toutes réserves. En prévision de modifications dans les horaires, consulter les affiches de service.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanche et fêtes compris) et toute l'année — Trajet de jour en 9 heures 1re et 2e cl. seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 43 fr. 25 ; 2e classe, 32 francs ; 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour valables pendant un mois : 1re classe, 72 fr. 75 ; 2e classe, 52 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.
MM. les voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 francs par billet simple et de 10 francs par billet d'aller et retour en 1re classe ; de 3 francs par billet simple et de 6 francs par billet d'aller et retour en 2e classe.

Départs de Paris (Saint-Lazare) : **10** h. matin, **9** h. soir.
Arrivées à Londres (London Bridge) : **7** h. **05** soir, **7** h. **40** matin.
— — (Victoria) : **7** h. **05** soir, **7** h. **50** matin.
Départs de Londres (London Bridge) : **10** h. matin, **9** h. soir.
— — (Victoria) : **10** h. matin, **8** h. **50** soir.
Arrivées à Paris (Saint-Lazare) : **6** h. **55** soir, **7** h. **15** matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice versa comportent des voitures de 1re et de 2e classe à couloir, avec W.-C. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes, avec W.-C. et toilette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, des petits guides-indicateurs du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

HIVER 1902-1903

EXCURSIONS

AUX

STATIONS THERMALES & HIVERNALES

Des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.

TARIF SPÉCIAL **G. V. N° 106** (ORLÉANS)

Des Billets d'aller et retour, avec réduction de 25 0/0 en 1re classe et de 20 0/0 en 2e et 3e classes, sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du réseau du Midi, et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), **Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn**, etc.

Durée de validité : **33 jours** non compris les jours de départ et d'arrivée.

FIGARO ILLUSTRÉ



Appartient à M. Ch. Hessèle.

P.-G. JEANNIOT. — Un coin du Pesage à Auteuil

ÉDITEURS :
MANZI, JOYANT & Cie
24, boulevard des Capucines
LE FIGARO
26, rue Drouot
PARIS

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50



CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dans sa dernière séance, le Conseil d'administration des Chemins de fer de l'Ouest a décidé de proposer à la prochaine assemblée générale des actionnaires, la nomination de M. Foulon, actuellement secrétaire général de la Compagnie, comme administrateur, en remplacement de M. Edward Blount, démissionnaire.

CHEMINS de FER de PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

Relations de PARIS avec BÉZIERS, le MIDI DE LA FRANCE et l'ESPAGNE (service d'hiver)

1° Via ARVANT-NEUSSARGUES

Voitures directes, 1re, 2e et 3e classes

ALLER			RETOUR		
Départ de	PARIS	8 h. 00 soir	Départ de	BÉZIERS	9 h. 20 mat.
Arrivée à	ARVANT	5 h. 32 mat.	Départ de	ARVANT	8 h. 10 soir
Arrivée à	BÉZIERS	3 h. 20 soir	Arrivée à	PARIS	5 h. 40 mat.

2 Via LYON-CETTE

ALLER

		1re, 2e, 3e cl.	1re cl.
Départ de	PARIS	7 h. 10 soir	9 h. 15 soir
Arrivée à	AVIGNON	6 h. 56 mat.	7 h. 47 mat.
		1re, 2e, 3e cl.	
Arrivée à	CETTE	11 h. 00 mat.	
Arrivée à	BÉZIERS	midi 21	
Arrivée à	CERBÈRE	3 h. 01 soir	
		1re cl.	
Arrivée à	BARCELONE	7 h. 14 soir	
Arrivée à	VALENCE (Espagne)	8 h. 25 mat.	

RETOUR

		1re cl.	
Départ de	VALENCE (Espagne)	6 h. 57 soir	
Départ de	BARCELONE	9 h. 25 mat.	
Départ de	CERBÈRE	2 h. 25 soir	
		1re, 2e, 3e cl.	
Départ de	BÉZIERS	5 h. 20 soir	
Départ de	CETTE	6 h. 48 soir	
		1re cl.	1re, 2e, 3e cl.
Départ de	AVIGNON	9 h. 55 soir	10 h. 38 soir
Arrivée à	PARIS	9 h. 00 mat.	10 h. 38 mat.

Voiture directe lits-salon et 1re classe entre PARIS et CERBÈRE (rapides 1re classe)

CHEMINS DE FER DU NORD

Services entre PARIS, la BELGIQUE, la HOLLANDE, l'ALLEMAGNE, la RUSSIE, le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE

5 EXPRESS SUR BRUXELLES. — TRAJET EN 4 H. 30

Départ de **Paris-Nord** : 8 h. 25 matin, midi 40, 3 h. 40, 6 h. 20 et 11 h. soir.
— **Bruxelles** : 8 h. 21, 8 h. 57 mat., midi 59, 6 h. 10 soir et minuit 10.

3 EXPRESS SUR LA HAYE ET AMSTERDAM. — TRAJET : LA HAYE, 8 H. ; AMSTERDAM, 9 H.

Départ de **Paris-Nord** : 8 h. 25 matin, midi 40 et 11 h. soir.
— **Amsterdam** : 8 h. 28 matin, midi 42 et 6 h. 15 soir.
— **La Haye** : 9 h. 23 matin, 1 h. 44 et 7 h. 24 soir.

4 EXPRESS SUR FRANCFORT-SUR-MEIN. — TRAJET : 12 HEURES

Départ de **Paris-Nord** : 1 h. 50, 6 h. 20, 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Francfort** : 8 h. 20 matin, 5 h. 45 et 11 h. 16 soir et minuit 36.

5 EXPRESS SUR COLOGNE. — TRAJET : 8 HEURES

Départ de **Paris-Nord** : 8 h. 25 matin, 1 h. 50, 6 h. 20, 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Cologne** : 4 h. 16, 6 h. 03 et 9 h. 07 matin, 1 h. 45 et 10 h. 45 soir.

4 EXPRESS SUR BERLIN
TRAJET : 18 HEURES. — PAR LE NORD-EXPRESS, TRAJET : 17 HEURES

Départ de **Paris-Nord** : 8 h. 25, 1 h. 50, 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Berlin** : midi 55, 9 h. 50 et 11 h. 50 soir.

2 EXPRESS SUR SAINT-PÉTERSBOURG ET 1 SUR MOSCOU
TRAJET : SAINT-PÉTERSBOURG, 51 HEURES
PAR LE NORD-EXPRESS BI-HEBDOMADAIRE. — TRAJET : 46 HEURES
TRAJET : MOSCOU, 62 HEURES

Départ de **Paris-Nord** : 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Saint-Pétersbourg** : 11 h. 45 matin et 10 h. 15 soir
— **Paris-Nord** : 9 h. 50 soir.
— **Moscou** : 4 h. soir.

2 EXPRESS SUR COPENHAGUE ET CHRISTIANIA
TRAJET : COPENHAGUE, 28 HEURES ; CHRISTIANIA, 53 HEURES

Départ de **Paris-Nord** : 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Christiania** : 9 h. 40 matin et 11 h. 15 soir.
— **Copenhague** : midi 30 et 8 h. 13 soir.

2 EXPRESS SUR STOCKHOLM. — TRAJET : 43 HEURES

Départ de **Paris-Nord** : 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Stockholm** : 9 h. 10 matin et 7 h. soir.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

TARIF G. V. N° 105 (ORLÉANS)

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comportant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les stations balnéaires des Pyrénées et du golfe de Gascogne.

1er Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2e Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*via* Montauban-Cahors-Limoges ou *via* Figeac-Limoges).

3e Itinéraire. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*via* Montauban-Cahors-Limoges ou *via* Figeac-Limoges).

DURÉE DE VALIDITÉ : 30 JOURS (non compris le jour du départ). — Prix des billets : 1re cl., **163** fr. 50 ; 2e cl., **122** fr. **50**

La durée de validité de ces billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 % des prix ci-dessus.

BILLETS POUR PARCOURS SUPPLÉMENTAIRES non compris dans les itinéraires des billets des voyages circulaires ci-dessus

Il est délivré de toute station des réseaux d'Orléans et du Midi, pour une autre station de ces réseaux située sur l'itinéraire des billets d'excursion, ou inversement, des billets d'**Aller et Retour** de 1re et de 2e classe, avec réduction de 25 % en 1re classe et de 20 % en 2e classe sur le double du prix ordinaire des places.

Vingt et unième année. MARS 1903 Deuxième série. — N° 156

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | PUBLICATION MENSUELLE Paraissant le 2e samedi de chaque mois | TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS Du *Figaro* quotidien

P.-G. JEANNIOT



P.-G. JEANNIOT. — CHEZ LE COUTURIER



P.-G. JEANNIOT. — REZONVILLE (16 Août 1870)

P.-G. JEANNIOT



L'ILLUSTRATION est un art français par excellence. L'Allemagne a beau présenter ses xylographies triomphales, l'Angleterre ses originales gravures coloriées, la France apporte dans l'ornementation des livres par l'image une grâce, un sens de la vie, une vivacité, un entrain, qui sont incomparables.

Pour ne pas remonter trop haut, faisons simplement partir cet art délicieux du xviiie siècle. Est-il rien de plus charmant et de plus complet que les vignettes et les pages de Moreau, de Gravelot, d'Eisen, et de tant d'autres petits maîtres? C'est une forme d'art spontanée, inventée, qui s'appuie à la fois sur la réalité et l'imagination, sur l'observation et le caprice. Elle a toute la sobriété et la mesure qui appartiennent aux œuvres françaises, et toute la séduction qui peut se dégager de la communication directe avec la vie.

Au commencement du xixe siècle, les illustrations même les plus conventionnelles, les plus rococo, ont repris pour nous un agrément et un amusement très vifs. D'ailleurs même à cette époque déshéritée (tout est relatif, et il faut entendre ce mot pour ce que nous voulons lui faire dire) de grands artistes comme Prud'hon maintiennent l'exquise tradition. C'est même grand dommage que cet adorable peintre n'ait pas exécuté plus d'illustrations, car il en avait à la fois le goût et le génie.

Il y a ceci de remarquable, en effet, dans l'illustration française, c'est que les meilleurs artistes, les peintres les plus habiles s'y sont adonnés avec bonheur. Nous allons en avoir une preuve de plus avec l'artiste que nous étudierons ici. Mais poursuivons notre rapide revue préliminaire de l'illustration avant d'arriver à l'analyse du talent d'un illustrateur apprécié entre tous. A mesure que le xixe siècle s'avance, on n'a que l'embarras du choix. La période romantique nous montre Nanteuil, Johannot, Dévéria, Meissonier, Steinheil, et bien d'autres. Eugène Delacroix retrace magnifiquement les scènes de *Faust* et d'*Hamlet*. Plus tard, c'est Gustave Doré, qui ne demeure, tout compte fait, que comme un illustrateur, mais d'une imagination unique. C'est Brion qui exécute un chef-d'œuvre : l'illustration des *Misérables*. Puis l'illustration devient, d'une part, si recherchée, si raffinée, que les artistes les plus célèbres travaillent pour les bibliophiles, tandis que d'autres continuent a faire œuvre populaire. Rodin enrichit de dessins à la plume un exemplaire unique des *Fleurs du mal*. Besnard fait des compositions superbes pour *l'Affaire Clémenceau* et pour *la Force psychique*. Jean-Paul Laurens fait de très beaux



P.-G. JEANNIOT. — LA CORVÉE DE PAIN



P.-G. JEANNIOT. — L'APPEL DES RÉSERVISTES

dessins pour *Faust*, de sévères eaux-fortes pour *le Pape*. Grasset illustre inoubliablement *les Quatre fils Aymon*.

Enfin nous arrivons, — car il faut en passer d'excellents, — à ce quatuor d'illustrateurs vraiment surprenant, et tel qu'aucun pays actuellement ne saurait présentement lui opposer de rivaux : Daniel Vierge, Paul Renouard, Jeanniot et Steinlen. Le premier est espagnol de naissance, mais français de qualité et d'œuvre; il a rajeuni l'illustration avec une audace étonnante. Renouard, c'est le peintre de la vie moderne dans toutes ses manifestations d'ensemble, depuis les plus amusantes jusqu'aux plus grandioses; il est en même temps le peintre du geste et de l'expression chez ses contemporains. Steinlen apporte à sa tâche ses qualités de couleur et de robustesse.

Quant à Jeanniot, auquel nous allons à présent nous tenir, et de qui le petit tableau qui précède ne pouvait que faire ressortir l'importance, il est à la fois peintre, illustrateur et graveur, digne de prendre place au meilleur rang parmi et à la suite de si illustres émules. Nous nous rendrons tout à l'heure compte de l'importance de l'œuvre, mais on nous demandera peut-être, après avoir ainsi revendiqué une place si importante dans l'art pour



P.-G. JEANNIOT. — LES DERNIERS TAMBOURS



P.-G. — JEANNIOT. — LES FLANQUEURS

l'illustration française, de définir un peu ce que nous entendons par « un bon illustrateur ». En essayant cette définition, nous aurons déjà commencé à tracer le portrait de Jeanniot.

Le bon illustrateur est, tout d'abord, un passionné du dessin. Il dessine sans cesse, à toute heure du jour, dans toutes les circonstances de la vie. Tout lui est prétexte à composition, tout lui est occasion d'étude. C'est lui, non moins que l'auteur dramatique, qui est sans relâche à l'affût de la *Scène à faire;*



P.-G. JEANNIOT. — LES ÉLÈVES CAPORAUX



P.-G. JEANNIOT. — LA MARCHE (SOUVENIR DE GUERRE)



M. G. Faure — Mme Jacques Normand — M. Forain — Mme Duez — M. Louis Ganderax — Le Chansonnier Gibert — M. Jacques Normand — Mme L. Ganderax — M. Duez — Mme Roger Jourdain — M. Roger Jourdain — Mlle Suzette Lemaire — Mme Madeleine Lemaire — M. Jacques-Émile Blanche — Mme Jeanniot — M. Paul Hervieu

P.-G. JEANNIOT. — LA CHANSON *(Tableau)*

ou du moins il est toujours en quête de la *Scène à rendre*. Il dessine d'un crayon infatigable, et lorsque son crayon se repose, il dessine de l'esprit. Il faut qu'il en soit ainsi, parce qu'aucune difficulté matérielle ne doit pouvoir l'arrêter. La plupart du temps la beauté des scènes de la vie est si rapide, si fugace, qu'il faut lutter avec elle de promptitude pour pouvoir la fixer. La photographie ne donne qu'un moment de ces aspects, un moment infiniment restreint. Elle immobilise; et elle prend ainsi une apparence figée. En éternisant un moment d'un être, d'une scène, elle leur donne l'apparence de la mort. L'illustrateur au contraire, dans son dessin, doit exprimer et conserver tous les moments à la fois. Il sait présenter les choses de façon si vraie, si vraisemblable et en même temps si agréable que l'agrément ne peut nuire à la vérité, ni la vérité à l'agrément; car il est tenu non seulement de raconter, mais encore de séduire. Aussi acquiert-il, s'il aime passionnément son métier, une souplesse extraordinaire, et aucune des nuances d'une expression, aucun des mouvements d'une action ne peuvent-ils l'arrêter dans sa rage de dessin. C'est à lui, mieux qu'à tout autre, que s'applique le mot de Delacroix sur la nécessité de pouvoir dessiner au passage un homme qui tombe du cinquième.

Mais ne croyez pas qu'il soit quitte à si bon compte. Cet acrobate doit être doublé d'un philosophe. La curiosité de son esprit est aussi aiguisée sur tous les spectacles que la dextérité de sa main est entraînée à tous les tours de force. Il a vu tant de choses et tant de gens : il a assisté à tant d'épisodes de l'histoire contemporaine et les a si souvent enregistrés, qu'il devient un sage très informé, souvent indulgent, parfois moqueur, mais toujours intéressé. C'est le *spectateur* par excellence, sans cesse en éveil, et qui, par des grâces d'état spéciales, se trouve à point nommé au moment et à l'endroit significatifs. Enfin, que vous dirai-je, il a quelque analogie avec ce littérateur contemporain par excellence, le reporter. De même que l'on a vu de notre temps des reporters habiles être des écrivains remarquables, ce qui ne gâtait rien, au contraire, de même l'illustrateur peut être et doit être un artiste de premier ordre.



P.-G. JEANNIOT. — ÉTUDE POUR UN PORTRAIT *(Eau-forte polychrome)*

C'est le portrait de Jeanniot que je viens de vous tracer là, et c'est presque sa vie que je vous ai racontée. Vous allez voir que pour entrer dans le détail de sa carrière, les faits viendront s'appliquer d'eux-mêmes sur ce squelette et le feront vivre.

M. Georges Jeanniot naît à Genève en 1848; mais, bien entendu, il est Français de race et de famille. Sa mère est issue d'une famille piémontaise venue en France sous Louis XV, et quant à son père, il est fils de gros cultivateurs francs-comtois. Comme sa mère comptait parmi les siens un maréchal de France, le jeune Jeanniot fut destiné à la carrière militaire depuis son enfance. Mais son père était peintre !

M. Jeanniot père, établi à Dijon, était élève de Calame et de Diday, peintres très en vogue à l'époque. Calame est ce paysagiste aussi savant qu'il nous apparaît aujourd'hui ennuyeux, qui eut alors une si grande célébrité. M. Jeanniot s'adonna aussi au paysage, mais le peu que nous avons vu de lui indique un tempérament plus souple, plus fin, et plus de goût pour la nature sous ses aspects sobres et simples. Il y a aussi de lui des dessins de paysage un peu chargés de détails comme on les comprenait alors, mais d'une étonnante dextérité et légèreté. Ayant donc, dès l'enfance aussi, vécu dans l'atelier de son père, Jeanniot trouve le moyen de tout concilier : on le destina à l'armée et il se destina à la peinture.

Il fait ses études au lycée de Dijon, puis à celui de Besançon. Il est reçu à Saint-Cyr, à l'âge de dix-huit ans ; la guerre de 1870 le trouve sous-lieutenant au 23e de ligne, division Frossard.

Alors commence, pour ne pas durer moins de vingt ans, une existence de soldat-artiste qu'il serait attachant comme un roman d'Alfred de Vigny de conter par le menu. Il est peut-être encore à l'heure actuelle quelques vieux officiers qui, si vous leur montriez un tableau de Jeanniot ou un livre illustré par lui, vous répondraient fièrement : « J'ai connu un capitaine qui s'appelait aussi Jeanniot et qui avait joliment du talent pour le dessin. La preuve est qu'il a été reçu au Salon! »

Ce fut, cette période de la guerre, tout un monde d'émotions et de spectacles pour l'homme et pour l'artiste. Quelle école du mouvement et de l'expression pour un peintre! Quelle école de pensée pour un homme! L'esprit de Jeanniot s'est formé là à une sorte de bonté et d'humanité qui est un des côtés de son caractère. Il a vu tant de souffrances et il y a tellement compati dans la mesure du possible, les tueries l'ont si peu endurci quant au cœur, que l'on s'explique mieux cette sorte de bonhomie indulgente dont se pare sa droiture, et qui le rend si sympathique à tous ceux qui l'approchent.

Il prend part aux combats du 2 août à Sarrebrück, à la bataille du 6 août à Forbach. Son capitaine, son lieutenant sont



P.-G. JEANNIOT. — LA LETTRE (Portrait de M[lle] J...). — *Pastel*

tués, cinquante-six hommes de sa compagnie sont mis hors de combat. C'est une assez rude entrée de jeu, et s'il n'eut pas le temps de dessiner beaucoup pour commencer, du moins eut-il l'occasion de se remplir les yeux de mouvements véhéments, de paysages terribles, de toute cette animation folle et morne de la guerre qui vous fait douter du bon sens de l'humanité, mais qui présente une singulière beauté dans l'horreur. Une de ces batailles le frappa particulièrement, celle du 16 août, à Rezonville. Il y vit, se traînant et hurlant pitié, des soldats qui avaient été de ses camarades de collège. Il a fait, de mémoire et sans doute aussi à l'aide de quelques croquis sténographiques, cette *Bataille du 16*, qui lui valut une blessure, le grade de lieutenant et la croix de la Légion d'honneur. Elle lui a valu aussi, à distance, un beau succès d'artiste, car cette peinture, exposée en 1885, eut un réel succès. Elle est maintenant au musée de Pau. Vous pouvez en voir ici la reproduction. Cela vous a une



P.-G. JEANNIOT. — ÉTUDE POUR UN TABLEAU : « FIVE O'CLOCK CHEZ LE PATISSIER A LA MODE »

(Dessin)

vie, un accent de vérité vraiment rares et que l'on retrouve peu communément dans tant de peintures militaires qui sont faites sagement d'après des choses... non vues. Chacun de ces hommes a son nom : ce clairon qui se traîne et vous fixe d'un œil hagard, c'est le camarade de lycée qui, les deux chevilles percées d'une balle, suppliait son lieutenant de l'emmener. Cet officier qui fait le coup de feu a son nom et son état civil. Ce n'est pas plus un « modèle » que ce gaillard qui épaule en se servant comme de rempart du corps d'un de ses compagnons; celui-là a fait le coup de feu pendant une journée entière... Voilà comment le lieutenant Jeanniot a débuté dans la carrière d'illustrateur.

Pendant sa convalescence à Metz, il continue cette fois son apprentissage de dessinateur de la vie et du mouvement, mais de façon un peu plus raisonnée et paisible. Il dessine beaucoup dans les rues de la ville et en dehors des fortifications, multipliant les croquis de campement, de paysages, de troupiers, de chevaux, etc. Vous avez là l'explication de cette souplesse et de cette science si précieuses que je vous signalais dès le début. Vous savez aussi le pourquoi du si remarquable accent de vérité qui règne dans les tableaux de bataille ou de vie militaire reproduits dans ce numéro. Il est certain que l'homme qui a longuement et à mainte reprise croqué, dessiné des chevaux, des armes, des objets de toute sorte, qui peut rendre le mouvement d'une main en action, comme l'évolution d'une compagnie dans la campagne, et qui, d'autre part, a pu seconder cette étude attentive par d'excellents dons naturels, a fréquenté là la meilleure École des Beaux-Arts que l'on puisse trouver, et la seule vraiment efficace en l'occasion. Jeanniot est réellement un autodidacte. Tout ce qu'il a conquis en fait de savoir il le doit à lui seul. Il a été constamment son propre maître et son critique.

Suite de ses études : la capitulation de Metz lui fait encore des loisirs. Prisonnier de guerre, il est interné à Schlesswig Holstein, et là, il achète une boîte d'aquarelle et exécute de nombreuses études de la ville et des environs. Détail assez piquant: une de ces aquarelles, envoyée au Salon de 1872, est une des premières œuvres qui datent dans sa carrière artistique proprement dite. Ce souvenir de captivité fut une des premières étapes de sa nouvelle carrière ; j'entends par là que s'il n'avait pas été reçu au Salon, comme s'y attendaient assez goguenardement ses supérieurs, peut-être Jeanniot serait-il aujourd'hui colonel. Mettons même général. Mais il n'aurait pas illustré *Adolphe*, ni même, peut-être, connu M. Degas. Mais ceci encore toute une histoire à raconter.



P.-G. JEANNIOT. — CHEZ LA MODISTE (*Pastel*)

Après sa captivité, l'officier rentre en France par mer. Il débarque à Cherbourg ; il est incorporé au 94e régiment d'infanterie, dans un camp perdu du Cotentin. Le voilà titulaire d'un lit de paille dans un baraquement en carton goudronné, sans draps, sans rien. Que faire pour tromper cette absence de confortable et pour tuer le temps? Reprendre la boîte d'aquarelle et s'en servir passionnément.

Mais la Commune arrive. Elle interrompt les études. Les interrompt-elle absolument? Non pas, car si ce n'est plus le moment de dessiner, il va y avoir pour l'observateur les spectacles les plus horribles, les plus extraordinaires, les plus affreusement dramatiques que l'esprit humain puisse concevoir et dont un œil d'artiste puisse douloureusement se repaître. Jeanniot est de ceux qui sont envoyés pour rétablir l'ordre dans Paris désespéré et exaspéré. Sa compagnie entre dans la ville par le Point-du-Jour; pendant huit effroyables journées il connaît les combats des rues, pied à pied, les atroces sensations de la guerre civile, l'horreur de l'admirable cité transformée en un indicible pandémonium. Du Point-du-Jour au Trocadéro,



P.-G. JEANNIOT. — JOUEURS DE BILLARD *(Tableau)*



P.-G. JEANNIOT. — PORTRAIT DE JEUNE FILLE *(Tableau)*

du Trocadéro à la gare Saint-Lazare, de là à l'Opéra, de là au Louvre, c'est une série d'étapes lugubres et forcenées en même temps. A la gare Saint-Lazare, il voit cette chose terrible. Une bombe part d'une grande maison du coin de la rue de Rome et vient fracasser une dizaine de soldats; l'officier commandant le détachement, d'un geste et d'un mot, ordonne à ses hommes de faire cette maison nette! Les soldats se précipitent, dans une clameur. Ils envahissent la maison, poussent les habitants affolés d'étage en étage, et Jeanniot, demeuré sur la place (ou plus exactement alors, sur les escaliers de bois de la gare), assiste, épouvanté, à une défénestration que la nécessité de la lutte justifiait, mais qui n'en était pas moins terrible. Du dernier étage, on précipitait indistinctement dans la rue tous ces malheureux.

Vers la rue Auber, sa section occupe la boutique d'un marchand de vin. Celui-ci dit au lieutenant Jeanniot : « *J'en ai un* de caché sous mon comptoir. » Jeanniot, écœuré de cette délation, ordonne à son sergent, d'aller voir dans la cave s'il ne se cache pas encore quelque insurgé. Pendant ce temps, il dit au malheureux tremblant sous ce comptoir : « Filez! » Et celui-ci ne se le fit pas dire deux fois, tandis que le mastroquet regarde avec une stupeur coléreuse et sournoise cet étrange officier.

Cependant, Jeanniot a le chagrin de voir tomber à ses côtés son capitaine, tué net par une balle venue d'on ne sait où et sans que personne ait entendu le coup. Il prend le commandement de sa compagnie, et l'on peut être sûr, d'après ce qui précède, que pendant ces quelques heures encore il fut à la fois brave et humain. Heureusement, il n'eut pas à commander les pelotons d'exécution ni à voir de tout près les suprêmes convulsions. D'autres sensations, non moins désolantes mais moins agitées, l'attendaient. Envoyé au Mont-Valérien, et de là à Cherbourg, il fut chargé de garder les combattants de la Commune, prisonniers aux îles Chausey. Là, son œil, rempli de spectacles de violence et de mort, put observer mainte expression de maladie et de misère.



Appartient à M. Cousin. P.-G. JEANNIOT. — PRÉPARATIFS POUR LE BAL MASQUÉ *(Dessin)*

Épuisés par cette longue suite de beuveries qu'avaient été pour eux le Siège et la Commune, par l'émotion terrible des derniers jours, ces prisonniers étaient, pour la plupart, perclus ou grelottants de fièvre. Les consignes les plus sévères étaient données pour surveiller les assassins des otages et prévenir leurs intelligences au dehors. Le métier de geôlier était dur et pénible. Jeanniot obtint de s'en aller et revint à Paris, cette fois comme officier d'ordonnance du général Berthaut.

Les drames étaient à peu près finis maintenant ; mais on se rend compte combien d'y avoir été mêlé comme spectateur et



P.-G. JEANNIOT. — PORTRAIT DE Mlle MARCELLE JEANNIOT *(Tableau)*

acteur a pu former un esprit et un regard de peintre. Pendant tout ce temps, l'officier n'avait pu se séparer de l'artiste. Ce que sa main ne pouvait exécuter pendant ces brûlantes journées, son œil en notait avidement l'atroce beauté, son excellente mémoire emmagasinait des mouvements, des physionomies, des scènes entières. C'est à cela certainement que Jeanniot doit ses facultés de composition, l'aisance avec laquelle il peut agencer n'importe quel ensemble et mettre sur pied l'illustration de tout un livre, la plus compliquée comme aussi celle qui, très simple de mise en scène, ne comportera que du drame condensé ou de subtiles nuances d'amour, de haine ou de douleur.

L'officier d'ordonnance du général Berthaut put se livrer sans obstacles à sa passion pour l'art. Son service lui laissait beaucoup de loisir, et la boîte d'aquarelle désormais ne chôme plus. Si, auparavant, Jeanniot était un soldat qui s'amusait à dessiner, il sera surtout maintenant, pour quelques années encore, un artiste qui s'amuse à demeurer officier. Les dessins de chevaux, les vues de Paris, du bois de Boulogne, les études de



Appartient à M. Ch. Hessèle.

P.-G. JEANNIOT. — SADA YACCO DANS « LA GEISHA ET LE CHEVALIER »

(Tableau)



Appartient à M. Ch. Hessèle.

P.-G. JEANNIOT. — KAWAKAMI ET SADA YACCO. — LA MORT DE LA « GEISHA »

(Tableau)



Appartient à M. Bartholomé

P.-G. JEANNIOT. — LE BUVEUR D'ABSINTHE *(Tableau)*



P.-G. JEANNIOT. — JOUEURS DE BILLARD *(Tableau)*



P.-G. JEANNIOT. — LES VOYAGEURS *(Tableau)*

soldats de toute sorte, se multiplient dans ses cartons, et il ne se passera plus un Salon où Jeanniot ne fasse un envoi. Cela ne l'empêche pas d'être nommé capitaine au 79e, à Troyes, en 1874, et de continuer à prendre, jusqu'à nouvel ordre, sa profession militaire très au sérieux. Puis il est envoyé successivement en garnison à Toul, à Neufchâteau, etc. Il épouse à ce moment Mademoiselle Grandjean, fille de l'agent de change, cette Parisienne exquise qui depuis a partagé sa vie, ses travaux, et s'est elle-même adonnée à l'art avec succès.

* * *

Dans la vie mondaine, Jeanniot puisera désormais encore plus d'un sujet d'observation, et il dessinera ces thèmes élégants, ces figures souples et vivantes avec la même bonne grâce entraînante que les êtres rudes et les aspects tristes ou violents. Tout cela ne complète-t-il pas parfaitement tout ce que nous vous disions plus haut sur l'éducation de l'illustrateur? N'est-ce pas une excellente explication de la variété de son talent, de la ferme prestesse de son exécution?

Jeanniot a même pu faire un jour sur sa propre personne une étude de mouvement assez dramatique. Dans une promenade en voiture avec sa jeune femme, le cheval se cabre, fait une volte imprévue sur une route bordée d'un côté par un remblai, de l'autre par un ravin. Voyant que son équipage allait opter sans retard pour le ravin, Jeanniot a le temps de déposer vivement sa compagne sur la route, mais n'ayant plus, lui, le temps de sauter, voiture et cheval l'entraînent en dériboulant sur la pente raide, sur un parcours tout parsemé de broussailles et d'arbres. Protégé par la capote, il fait panache cinq ou six fois, pouvant observer (et, ce qu'il y a de beau, ne s'en faisant pas faute!) du paysage en mouvement. Seulement, lorsqu'il s'arrête, il se brise une jambe. Ce malheur lui est bon à quelque chose, car il vient à Paris en congé de convalescence, et là il fait la connaissance de l'éditeur Georges Charpentier, qui venait alors de fonder *la Vie Moderne*. Cet éditeur devient pour Jeanniot le plus



P.-G. JEANNIOT. — MÉDITATION *(Dessin à la gouache)*

encourageant des patrons et le plus dévoué des amis, et il pousse de toutes ses forces l'officier, son collaborateur, à se consacrer entièrement à l'art.

Incertain de l'avenir, le capitaine Jeanniot hésitait encore, malgré de réels succès; mais on peut dire que dès ce moment ce n'était plus qu'une affaire de jours : un accident de voiture et une entrée dans le journalisme sont dans une carrière des circonstances décisives.

Cependant, retourné en garnison, il continue d'envoyer des dessins à *la Vie Moderne*, et sur ces entrefaites, il est nommé capitaine adjudant-major au 4e bataillon de chasseurs à pied. C'est justement son avancement qui décide de ses adieux à la profession des armes. Le travail de bureau que ce grade comporte devient si contraire à la nature de l'artiste qui a de plus en plus pris conscience de lui-même, qu'il finit par donner sa démission, et le capitaine Jeanniot fait décidément place à Georges Jeanniot, illustrateur, peintre remarqué, aquarelliste applaudi. C'est vers ce moment que l'artiste fit la connaissance de M. Degas, chez le comte Lepic. M. Degas ne lui ménagea ni la sympathie, ni cette sorte de critique bienveillante et bourrue dont un homme comme Jeanniot était trop modeste et trop intelligent pour ne pas faire son profit. Mais son talent était alors complètement formé, et n'ayant jamais eu de maître, il était trop tard pour en avoir.



P.-G. JEANNIOT. — ILLUSTRATION POUR UN CONTE CHINOIS (*Dessin*)

Si, je me trompe, il eut un maître, à un moment, et ne le vit que quelques rares fois. Ce fut Édouard Manet, de qui *la Serre* aujourd'hui au musée de Berlin aperçue au Salon, fut pour Jeanniot une révélation et un encouragement à peindre.

L'officier rencontrait à quelques jours de là Manet dans la rue Pigalle, et il n'osait pas lui dire, malgré l'impulsion qu'il en ressentait, et malgré tout le plaisir qu'il savait devoir causer au peintre, son admiration absolue.

Mais, à un autre congé, il prenait son courage à deux mains, plus tremblant certes qu'à Rezonville; il entrait dans l'atelier de la rue d'Amsterdam où Manet lui faisait un excellent accueil, et sur le vu de quelques études peintes, l'engageait à lâcher carrément le métier militaire.

Désormais toutes les fois que Jeanniot vint à Paris, il alla voir Manet, étudia avec l'ardeur que l'on pense, les œuvres admirables qui gisaient pêle-mêle dans un capharnaüm attenant à son atelier; il revit ces œuvres après la mort du maître, dans la maison de Gennevilliers, où Madame Manet les avait recueillies.

« Ces journées-là, m'a dit Jeanniot, ont été remplies par l'admiration la plus pure. Ce sont elles qui m'ont donné l'avidité d'apprendre. Elles m'ont conduit aux maîtres anciens. »

L'admiration pour Manet, et l'acharnement au travail,

P.-G. JEANNIOT. — LA LECTURE D'UN ROLE (*Tableau*)

nécessaire à un officier pour se livrer, au milieu des devoirs du service, à des travaux dans lesquels la pratique manuelle joue un rôle presque aussi grand que la réflexion, — voilà ce qui a fait de Jeanniot un bon peintre.

La période d'alors est certainement une des très originales dans la carrière de notre artiste. En 1881, il expose *les Derniers Tambours*, cette « École » reproduite ici, et dont la critique fut avec raison très enthousiaste. C'était là, vraiment, de l'excellente peinture de mœurs militaires, avec un accent de vérité, de naturel et d'art, tel que ce genre en présentait rarement aux Salons annuels. *L'Arrivée des Réservistes*, que nous reproduisons également, est un tableau plein d'humour, d'observation juste, nullement chargée, d'une composition très bien agencée, et si bien peint, que cela semble tout à fait un bonheur pour l'artiste de n'avoir pas passé par l'École des Beaux-Arts. Le métier qu'on aurait cru lui enseigner là ne vaudrait certainement pas celui qu'il s'était fait lui-même. Ce fut un gros succès de public et de presse; le peintre était définitivement connu et lancé.



P.-G. JEANNIOT. — SADA YACCO (ÉTUDE). — *(Aquarelle)*

Je poursuis maintenant l'énumération de ses principaux travaux à partir de ce moment, avant de conclure par une appréciation générale du talent et de l'œuvre.

En 1883, Jeanniot expose un portrait de femme. En 1884, *les Flanqueurs*, scène de grandes manœuvres dont on trouvera également dans ce numéro la reproduction. Le tableau, médaillé, est au musée de Vesoul. L'on voit qu'il ne tenait qu'à lui de se faire, dans le genre militaire, une spécialité fructueuse. Mais sa curiosité d'homme était trop aiguisée et sa conscience d'artiste trop délicate pour rechercher uniquement les occasions de susciter les émotions trop faciles. Aussi le tableau de l'année suivante, *les Pays*, marque-t-il une très curieuse et très louable évolution dans sa manière. Ce troupier et sa payse flirtant gauchement dans un fossé



P.-G. JEANNIOT. — PORTRAIT DE Mlle J. L... *(Dessin)*





P.-G. JEANNIOT. — EAUX-FORTES POUR L'ILLUSTRATION DE « ADOLPHE »

des fortifications fut extrêmement remarqué, sinon des faiseurs de romances, du moins de tous ceux qui pensent et observent. Il y avait là un accent de sincérité, de sympathie humaine très attachant et très neuf; la lourde et maladroite tendresse de ces inconscients et humbles héros de roman, était rendue avec beaucoup d'art. Un art qui par plus d'un point était analogue à celui de Goncourt et de l'école mi-naturaliste, mi-coloriste, qui donna à cette époque une note si particulière. Aussi Jeanniot était-il comme fatalement destiné à illustrer *la Fille Élisa*, et il a fait de cette illustration une de ses œuvres les mieux senties. Nous avons parlé plus haut de *la Bataille de Rezonville*, exposée en 1886, et qui est actuellement au musée de Pau. Puis viennent divers portraits, notamment celui de Léon Hennique. En 1889, Jeanniot prend part à l'Exposition universelle comme hors concours. Au moment de la scission, il quitte la Société des Artistes français, et devient un des sociétaires les plus aimés de la Société nationale des Beaux-Arts. A partir de ce moment, les envois deviennent trop nombreux pour que nous puissions en donner une liste. Ce sont des portraits, des scènes de la vie parisienne, comme ce *Concert* gravé dans le présent fascicule, où l'on reconnaît spirituellement et véridiquement portraiturés Madame Madeleine Lemaire, MM. Paul Hervieu, Ganderax, Jacques Blanche, Forain, Duez, etc.; des tableaux de mœurs, comme ce curieux *Appel des Conscrits au Conseil de revision* ou cette *Marche forcée* qui s'éloignaient encore si heureusement de la traditionnelle peinture militaire; ou bien encore comme ce beau tableau des *Femmes* qui est au musée du Luxembourg, ou comme *le Vieux Ménage* (musée d'Alais), ou celui si finement observé de *la Présentation*, qui est au musée du Petit Palais; ou enfin





P.-G. JEANNIOT. — EAUX-FORTES POUR L'ILLUSTRATION DE « ADOLPHE », PAR BENJAMIN-CONSTANT (1816)



P.-G. JEANNIOT. — LE JEU DE POLO : ÉTUDE DE CAVALIER *(Dessin à la gouache)*

des figures, comme *Alexandrine Lefèvre*, et cette petite fillette, *Eugénie Depel*, en manteau et bonnet gros vert, achetée par Puvis de Chavannes, de qui elle fit les délices.

Je me rappelle encore l'émotion avec laquelle le maître me dit, un des derniers jours de sa vie, combien cette simple étude avait charmé la princesse Cantacuzène. Puvis de Chavannes, déjà brisé par la douleur et ravagé par le mal, se mit à sangloter... j'aurais bien voulu n'être pas là...





P.-G. JEANNIOT. — LE JEU DE POLO : ÉTUDES DE CAVALIERS *(Dessins à la gouache)*



P.-G. JEANNIOT. — AU POLO



P.-G. JEANNIOT. — A BAGATELLE : LE POLO

(Tableau)



P.-G. JEANNIOT. — TYPES DE CAVALIERS (JEU DE POLO)

(Dessin à la gouache)



P.-G. JEANNIOT. — ÉTUDE POUR LE TABLEAU « LES VOYAGEURS » *(Dessin)*



P.-G. JEANNIOT. — LES REPORTERS *(Dessin)*

Je terminerai l'énumération des peintures par *Au Bord de l'eau* (une fille et un soldat), divers portraits, des paysages de Honfleur très variés et d'une grande finesse, enfin ces *Parties de Polo à cheval*, pour lesquelles Jeanniot a fait des dessins de tout premier ordre, dont on verra ici quelques échantillons.

Comme principaux travaux d'illustration, tout d'abord la collaboration initiale à *la Vie Moderne*. Puis *les Contes* de Maupassant; *la Curée* et *la Débâcle*, d'Émile Zola; *Germinie Lacer-*



P.-G. JEANNIOT. — PARISIENNE *(Dessin)*



P.-G. JEANNIOT. — LA MUSIQUE (*Tableau*)

teux; la Fille Élisa, d'Edmond de Goncourt; *les Misérables*, superbe illustration de deux cent cinquante sujets, qui sont d'un genre tout différent des dessins de Brion, mais très curieux d'évocation historique et de nerveuse sensibilité; *Pœuf*, de Léon Hennique; *le Calvaire*, d'Octave Mirbeau; *Boule de Suif*, de Maupassant, etc.

Mais depuis quelque temps, M. G. Jeanniot a pris un grand parti que nous trouvons, pour notre part, des plus heureux. Il a résolu de ne plus faire que des illustrations originales. Il ne veut plus de la collaboration de ces graveurs, même les plus remplis de talent, traducteurs qui, malgré leurs excellentes intentions, sont toujours plus ou moins de sympathiques traîtres. De cette résolution est née tout d'abord comme gage, cette superbe illustration, entièrement gravée par lui, de l'*Adolphe*, de Benjamin-Constant, qui est un véritable chef-d'œuvre de psychologie dessinée. L'édition, épuisée en un rien de temps, a déterminé l'artiste à poursuivre par *les Liaisons dangereuses* qu'il est en train d'illustrer de gravures en couleur.



P.-G. JEANNIOT. — LISEUSE (*Dessin*)

Et maintenant, après le récit d'une vie aussi bien remplie quoique bien loin d'être close, et après l'énumération d'une œuvre aussi nourrie, aussi pleine de sens et de saveur artistique, vraiment moderne, je crois que la conclusion la plus rapide sera la meilleure. Autrement, notre « illustration » de la carrière de G. Jeanniot manquerait de la qualité même de ses ouvrages, l'esprit, la concision, l'horreur de l'ennui sous toutes ses formes.

Celui-là est un artiste excellent, qui a été de son temps et qui a eu l'amour de son métier. Or, Jeanniot a eu ces deux qualités au plus haut point. Il a vu les choses en homme d'esprit, les a senties en brave homme, et les a rendues en homme de talent. Cela paraît tout simple, cette constatation d'une triple qualité. Eh bien, le critique n'a pas tous les jours l'occasion de la faire, et lorsqu'elle se rencontre, ce sont même ses rares jours fériés.

ARSÈNE ALEXANDRE.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

BAGAGES NON ACCOMPAGNÉS

Les sept grands réseaux de chemins de fer français ont mis à l'essai, depuis deux ans, un tarif permettant l'expédition, à titre de bagages, des objets non accompagnés qui sont à l'usage personnel des voyageurs.

Ces dispositions permettent aux voyageurs (touristes, bicyclistes, automobilistes, etc.) de se faire adresser à l'avance, dans les gares de leur itinéraire, ceux de leurs bagages dont ils n'ont pas jugé nécessaire de se faire accompagner.

La faveur avec laquelle cette innovation a été accueillie du public a engagé les Compagnies à maintenir ce tarif à titre définitif.

CHEMINS DE FER DU MIDI

EXCURSIONS AUX GORGES DU TARN

ges / ires { 4 itinéraires au départ de Paris; 2 — — Bordeaux; 1 — — Toulouse } Un livret-guide concernant les excursions aux Gorges du Tarn est mis en vente au prix de 0 fr. 25.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

POUR LES STATIONS THERMALES ET BALNÉAIRES DES PYRÉNÉES

ets délivrés toute l'année avec réduction de 25 % en 1re classe et 20 % en 2e et ses dans les gares du réseau du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans et s gares du Midi situées à 50 kilomètres au moins de la destination. Durée : 33 jours, mpris les jours de départ et d'arrivée.

BILLETS DE FAMILLE

POUR LES STATIONS THERMALES ET BALNÉAIRES DES PYRÉNÉES

lets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le eur, et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours et retour compris) d'au moins 300 kilomètres : Pour une famille de 2 personnes, 20 %; ersonnes, 25 %; de 4 personnes, 30 %; de 5 personnes, 35 %; de 6 personnes ou 0 %.

ceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, lets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en nt au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque re de la famille en plus de trois.

rêts facultatifs sur tous les points de parcours désignés sur la demande. Durée : rs, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 %

Ces billets doivent être demandés au moins 4 jours à l'avance à la gare du départ.

IS. — *Un livret indiquant en detail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers s d'excursions, de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrondissement), le montant franchissement dudit livret, soit 0 fr. 25.*

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

ABONNEMENTS SUR TOUT LE RÉSEAU

Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement tives et personnelles en 1re, 2e et 3e classes et valables pendant un mois, 3 mois, 6 mois, 9 mois, et un an. s cartes donnent le droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle il a souscrit.

es prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue. Il est facultatif de régler le prix de l'abont de 6 mois, de 9 mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

es abonnements d'un mois seront délivrés à une date quelconque, ceux de 3 mois, 6 mois, 9 mois et un an, t du 1er et du 15 de chaque mois.

CHEMINS DE FER DE PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

RELATIONS RAPIDES

Entre PARIS et ROME par le MONT-CENIS

TRAIN DE LUXE "PARIS-ROME"

Composé de Wagons-Lits et d'un Wagon-Restaurant

Nombre de places limité

ALLER

Les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS au départ de PARIS

PARIS. . . .	Départ . . .	1 h. 35 soir
MODANE . . .	Arrivée . .	minuit 31 mat.
ROME. . . .	Arrivée . .	7 h. 15 soir

Les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES

RETOUR

Les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS au départ de ROME

ROME	Départ. . .	2 h. 20 soir
MODANE . . .	Départ. . .	7 h. 27 mat.
PARIS. . . .	Arrivée . .	6 h. 31 soir

Les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES

CHEMINS DE FER

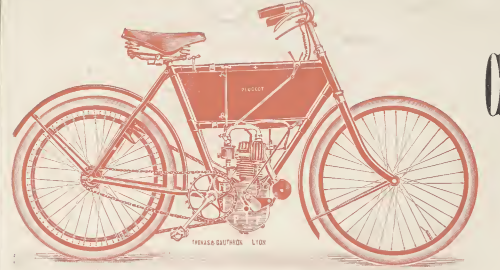
DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée organise avec le concours de la Société anonyme des « *Voyages Duchemin* » :

1° Une excursion en **Algérie** et en **Tunisie,** du 20 Mars au 20 Avril 1903. — Prix (*tous frais compris*) : 1re cl. : 1,150 fr.; 2e cl. : 1,050 fr.

2° Une excursion en **Italie,** à l'occasion de la Semaine Sainte, à Rome, du 4 au 30 Avril 1903. — Prix (*tous frais compris*) : 1re cl. : 990 fr.; 2e cl. : 900 fr.

S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de la Société anonyme des « *Voyages Duchemin* », 20, rue de Grammont, à Paris.



CYCLES PEUGEOT

MOTOCYCLETTES, moteur PEUGEOT vertical 2 H.P.

LA GRANDE ATTRACTION DU DERNIER SALON DU CYCLE

LE SUCCÈS DE L'ANNÉE

Les Fils de **Peugeot frères**, à **Valentigney** (Doubs)

Catalogue franco sur demande aux agences et succursales

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

PARIS. — 21 & 23, rue Drouot, 21 & 23. — PARIS

PORCELAINES, FAIENCES, CRISTAUX, CÉRAMIQUE

La première Maison du Monde pour les Services de Table



SERVICE BELLEVUE (dits Paysages)

Imprimé en bleu vert sur pâte ivoire.

Table, 12 couverts, 74 pièces . . **35** fr. | Dessert, 12 couverts, 42 pièces . **20** fr.

N.B. — Le **Grand Dépôt** envoie franco sur demande le Catalogue spécial de Porcelaines, de Faïences et de Cristaux

CHEMINS DE FER
DE
PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

De Paris en Orient (via Marseille)

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec les Compagnies des Messageries Maritimes, Fraissinet et Paquet, délivre des billets simples pour se rendre, par la voie de Marseille, de Paris à l'un quelconque des ports ci-après : **Alexandrette, Beyrouth, Constantinople, Le Pirée, Smyrne, Alexandrie, Jaffa, Port-Saïd, Batoum, Salonique, Odessa, Samsoun,** etc.

Il est également délivré, dans les agences de la Compagnie des Messageries Maritimes, des billets d'aller et retour valables 120 jours, pour se rendre, via Marseille, de **Paris** à **Alexandrie, Port-Saïd, Jaffa, Beyrouth.**

Ces billets donnent droit à une franchise de 30 kilogrammes de bagages par place sur le chemin de fer ; sur les paquebots, cette franchise est de 100 kilogrammes par place de 1re classe et de 60 kilogrammes par place de 2e classe.

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M., mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares de la Compagnie.

Billets simples de France en Espagne

DES GARES CI-DESSOUS A BARCELONE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	DE BARCELONE AUX GARES CI-DESSOUS	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
	fr. c.	fr. c.	fr. c.		fr. c.	fr. c.	fr. c.
PARIS	132 80	91 55	59 45	PARIS	132 90	91 65	59 50
LYON.	83 05	57 95	37 55	LYON.	83 15	58 05	37 60
MARSEILLE. .	61 30	43 30	28 »	MARSEILLE. .	61 40	43 40	28 05
GENÈVE	100 65	69 85	45 30	GENÈVE	100 75	69 95	45 35

De Paris aux ports au delà de Suez, ou vice versa

Les voyageurs partant de Paris à destination des ports au delà de Suez, ou de ces ports à destination de Paris, peuvent obtenir, conjointement avec leurs billets d'aller et retour de passage de ou pour Marseille, des billets d'aller et retour de Paris à Marseille ou vice versa, valables un an, aux prix suivants :

DE PARIS à **MARSEILLE,** ou vice versa (via **Dijon-Lyon,** ou **Nevers-Lyon,** ou **Nevers-Clermont)**
1re classe : **145 francs** — 2e classe : **104** fr. **40** — 3e classe : **68** fr. **05**

Ces billets sont délivrés par la Compagnie des Messageries Maritimes.

Il peut être émis des billets de classes différentes pour le parcours en chemin de fer et pour les parcours maritimes.

CHEMINS DE FER DU NORD

SERVICES LES PLUS RAPIDES ENTRE

PARIS, COLOGNE, COBLENCE, ET FRANCFORT-SUR-MEIN

Les services les plus rapides entre **Paris, Cologne, Coblence** et **Francfort-sur-Mein,** en 1re et 2e classes, sont assurés comme suit ;

ALLER				RETOUR			
Paris-Nord	dép.	1 50 s.	9 25 s.	**Francfort-s-Mein**	dép.	8 25 m.	5 48 s.
Cologne	arr.	11 20 s.	7 58 m.	**Coblence**	dép.	11 19 m.	8 39 s.
Coblence	arr.	2 52 m.	10 12 m.	**Cologne.**	dép.	1 45 s.	11 19 s.
Francfort-s-Mein	arr.	6 32 m.	mid. 17	**Paris-Nord**	arr.	11 » s.	8 20 m.

En utilisant le Nord-Express **1re et 2e classes entre Paris et Liége** et le train de luxe OSTENDE-VIENNE entre LIÈGE et FRANCFORT-SUR-MEIN, le trajet de PARIS-NORD à COBLENCE s'effectue en **10 heures** et celui de PARIS-NORD à FRANCFORT-SUR-MEIN en **12 heures** par les itinéraires indiqués ci-dessous pour l'aller et le retour.

ALLER		Nord-Express 1re, 2e cl.	RETOUR		VIENNE-OSTENDE Train de Luxe
Paris-Nord	dép.	1 50 soir	**Francfort-sur-Mein**	dép.	min. 36
Liége	arr.	7 06 —	**Coblence**	dép.	2 49 matin
		OSTENDE-VIENNE Train de Luxe	**Cologne**	dép.	4 16 —
	dép.	8 08 soir	**Liége**	arr.	6 » —
Cologne	arr.	11 51 —			1re, 2e cl.
Coblence	arr.	1 22 matin		dép.	6 30 matin
Francfort-sur-Mein . . .	arr.	3 33 —	**Paris-Nord**	arr.	mid. 50

NOTA. — Les indications concernant les heures étrangères sont données sous toutes réserves. En prévision de modifications dans les horaires, consulter les affiches de service.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST
PARIS A LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanche et fêtes compris) et toute l'année — Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e cl. seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 43 fr. 25 ; 2e classe, 32 francs ; 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour valables pendant un mois : 1re classe, 72 fr. 75 ; 2e classe, 52 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.
MM. les voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 francs par billet simple et de 10 francs par billet d'aller et retour en 1re classe ; de 3 francs par billet simple et de 6 francs par billet d'aller et retour en 2e classe.

Départs de Paris (Saint-Lazare) : **10** h. matin, **9** h. soir.
Arrivées à Londres (London Bridge) : **7** h. **05** soir, **7** h. **40** matin.
— — (Victoria) : **7** h. **05** soir, **7** h. **50** matin.
Départs de Londres (London Bridge) : **10** h. matin, **9** h. soir.
— — (Victoria) : **10** h. matin, **8** h. **50** soir.
Arrivées à Paris (Saint-Lazare) : **6** h. **55** soir, **7** h. **15** matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice versa comportent des voitures de 1re et de 2e classe à couloir, avec W.C. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes, avec W.C. et toilette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, des petits guides-indicateurs du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS EN TOURAINE, AUX CHATEAUX DES BORDS DE LA LOIRE

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande

Tarif G. V. n° 5 (Orléans)

1er Itinéraire

1re classe : ***86 francs.*** — 2e classe : ***63 francs***

DURÉE : **30** JOURS

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à **Tours, Loches,** et retour à **Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande,** et retour à **Paris,** via **Blois** ou **Vendôme,** ou par **Angers** et **Chartres,** sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

2e Itinéraire

1re classe : ***54 francs.*** — 2e classe : ***41 francs***

DURÉE : **15** JOURS

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à **Tours, Loches,** et retour à **Tours, Langeais** et retour à **Paris,** via **Blois** ou **Vendôme.**

Les voyageurs porteurs de billets du premier itinéraire auront la faculté d'effectuer sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire dans les bateaux de la Compagnie Française de Navigation et de Constructions navales et anciens établissements Satre réunis.

La durée de validité du premier de ces itinéraires peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix primitif du billet.

Billets de parcours supplémentaires

Il est délivré, de toute station du réseau pour une autre station du réseau située sur l'itinéraire à parcourir, des billets aller et retour de 1re et de 2e classe aux prix réduits du Tarif spécial **G. V. n° 2.**

FIGARO ILLUSTRÉ

N° 157

JEANNE D'ARC



ALBERT LYNCH. — Jeanne d'Arc

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & CIE — 24, boulevard des Capucines | LE FIGARO — 26, rue Drouot

PARIS

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

FIGARO ILLUSTRÉ

CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE D'ART ET DE BEAUTÉ

RÉSULTAT DU CONCOURS :

Les Abonnés et les Lecteurs du « **Figaro Illustré** » ont porté à voter un entrain remarquable. Le nombre des suffrages acquis a été singulièrement plus considérable que nous n'eussions pu le penser, et le dépouillement par le Jury a donné les résultats suivants :

PRIX DE MILLE FRANCS : AU NUMÉRO 4

L'Ouverture des plis a appris que l'épreuve n° 4 avait été envoyée par THE BURR Mc INTOSH ART STUDIO (New-York)

Noms des 23 autres concurrents qui avaient été désignés par le Jury du Concours et dont les envois ont été publiés dans le FIGARO ILLUSTRÉ (**n° 154, Janvier 1903**).

Lafayette	Londres	(N° 1)	**Albin**	Paris	(N° 14)	**Oricelly**	Paris	(N° 9)
Aimé Dupont	New-York	(N° 20)	**Boissonnas & Taponier**	Paris	(N° 3)	**E. Audra**	Paris	(N° 16)
Henri Manuel	Paris	(N° 24)	**Arthur Schneider**	Munich	(N° 11)	**Davis & Sanford**	New-York	(N° 21)
Paul Boyer	Paris	(N° 13)	**Du Guy**	Paris	(N° 8)	**Atelier Seiling**	Munich	(N° 18)
Falk	New-York	(N° 6)	**Nerlien-Vergès**	Bergen	(N° 23)	**Cte Primoli**	Rome	(N° 10)
Cautin & Berger	Paris	(N° 5)	**Cte Tyszkiewicz**	Paris	(N° 12)	**Carle de Mazibourg**	Paris	(N° 17)
Pach Brothers	New-York	(N° 22)	**Webster**	Edimbourg	(N° 19)	**Warburg**	Franeker, Danemark	(N° 15)
Mme Binder Mestro	Paris	(N° 2)	**Gerschel Aîné**	Nancy	(N° 7)			

Vingt et unième année. AVRIL 1903 Deuxième série. — N° 157

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



Mme VIRGINIE DEMONT-BRETON. — JEANNE AUX CHAMPS



Cliché Lecadre. BASTIEN-LEPAGE. — JEANNE D'ARC ÉCOUTANT SES VOIX DANS LE JARDIN DE SON PÈRE

Jeanne d'Arc dans l'Art



Cliché Corroy. JEANNE D'ARC
Statue placée au-dessus de la porte de la maison de Jeanne à Domremy.

Après la guerre néfaste qui, en amputant la France de deux de ses provinces de l'Est, a détruit l'équilibre national et, dans ce conglomérat où chacune des races qui le formaient apportait, avec ses qualités et ses défauts, les balancements nécessaires, a jeté un trouble profond d'où sont sorties ensuite la plupart de nos misères, une figure a surgi, doublement sainte, en ce qu'elle représente à la fois la résistance victorieuse à l'étranger et l'une au moins des provinces sacrifiées. Bien que Domremy, la patrie de Jeanne d'Arc, soit resté à la France, c'est à la Lorraine, dont est Domremy, que va, en Jeanne, une part du culte qui lui est dédié.

Sans doute depuis les siècles où elle vécut, la France ne s'était point montrée ingrate; des monuments s'élevaient à sa mémoire à Orléans qu'elle délivra, comme à Rouen où elle fut mise à mort.

Il n'est même point inutile de rappeler que le monument d'Orléans ayant été détruit pendant la Révolution, le conseil municipal de cette ville, en nivôse an XI, prit une délibération pour ouvrir une souscription en vue de le rétablir, et qu'alors le Premier Consul écrivit en marge du rapport :

« Écrire au citoyen Crignon des Ormeaux, maire d'Orléans, que cette délibération m'est très agréable. L'illustre Jeanne d'Arc a prouvé qu'il n'est pas de miracle que le génie français ne puisse produire dans les circonstances où l'indépendance nationale est menacée.

« Unie, la nation française n'a jamais été vaincue; mais nos voisins, plus calculateurs et plus adroits, abusant de la franchise et de la loyauté de notre caractère, semèrent constamment parmi nous ces dissensions d'où naquirent les calamités de cette époque et tous les désastres qui rappellent notre histoire. »

Ces paroles de Bonaparte définissent et expliquent mieux que tous les discours quelle valeur doit garder aux yeux des Français, l'enseignement patriotique que Jeanne est venue donner. Elles précisent et affirment le but que le Restaurateur poursuivait, lorsqu'il érigeait à la fois le monument de Jeanne à Orléans et celui de Jean Bart à Dunkerque, hors de toute idée confessionnelle et de toute préoccupation religieuse, uniquement pour appeler ces grandes ombres à servir encore la France



Cliché Braun, Clément & Cie

ANTONIN MERCIÉ. — LA VOCATION DE JEANNE

MONUMENT NATIONAL DE DOMREMY



Cliché Neurdein frères. J.-E. LENEPVEU. — JEANNE D'ARC EST FAITE PRISONNIÈRE A COMPIÈGNE

(Peintures murales du Panthéon)

dans sa lutte contre les Anglais et pour attester leur exemple.

Il n'eût pas tenu à lui que, dans ces conditions, le culte des Héros ne prît un caractère national, mais les hommages rendus à Jeanne, si mémorables qu'ils fussent, gardèrent un caractère local; Domremy, où elle naquit et où sa maison natale, religieusement conservée, voyait pourtant s'effacer, déjà du temps de Montaigne, les fresques qui retraçaient ses gestes; Orléans, où le monument de bronze érigé par Charles VII, en 1458, ayant eu toutes ses figures, sauf celle du Roi, brisées par les protestants en 1567, était relevé en 1571, détruit de nouveau en 1793 et fut remplacé en 1805 par la statue assez vilaine de Gois; Rouen, où la fontaine érigée au début du XVI[e] siècle sur l'emplacement du bûcher, avait été remplacée en 1756 par une imposante architecture: tels étaient les trois centres où la mémoire de l'héroïne restait présente; plus à Orléans que partout ailleurs, car la fête traditionnelle de la Délivrance, le panégyrique chaque année prononcé dans la cathédrale où les meilleurs orateurs de la chaire tenaient à s'affirmer devant un auditoire de plus en plus nombreux, la procession où figuraient d'obligation toutes les autorités, rangées sous un drapeau qu'on disait celui de Jeanne d'Arc, entretenaient le culte, lui donnaient l'attrait joyeux de la victoire, le rendaient présent et vivant, si abolis que fussent d'ailleurs les souvenirs réels.

C'est d'Orléans, sans nul doute, qu'est parti, en 1871, le mouvement auquel nous assistons depuis trente années et qui, atteignant maintenant son maximum d'intensité, a non seulement dressé des statues de Jeanne sur tous les points du territoire où elle a laissé un souvenir, mais élevé en son honneur, en attendant que ce soit sous son invocation, des basiliques grandioses et superbes; de là, est parti le mouvement qui, dans la littérature et les arts, a produit des œuvres mémorables, par qui tout artiste s'est trouvé inspiré, par qui des penseurs subtils, des philosophes attentifs, des historiens scrupuleux ont été émus à leur tour: et l'auteur de ce mouvement a été l'évêque d'Orléans, Monseigneur Dupanloup.

Peut-être conviendra-t-il à l'éminent biographe de Richelieu, qui étudie en ce moment avec une passion d'exactitude l'histoire contemporaine et qui va en publier un premier volume, de rechercher si Monseigneur Dupanloup, lorsqu'il remettait en honneur et qu'il répandait, dans l'Église et par l'Église, la vénération de la Vierge lorraine, ne portait point, à établir une dévotion si éminemment française, des idées personnelles où les questions politiques jouaient aussi leur rôle; il faut laisser à M. Gabriel Hanotaux le soin de dégager si, en prenant une telle initiative, l'illustre champion de la minorité au Concile du Vatican n'avait point, cette fois encore, été guidé, dans une mesure, par la pensée d'opposer aux formules ultramontaines une formule de dévotion nationale. Quoi qu'il en soit, il rencontra partout, dans tous les partis, une unanimité d'adhésion et il se trouva secondé par



Cliché Giraudon. JEANNE D'ARC (?). — Statuette bronze. — XV[e] siècle

(Musée de Cluny)



Cliché Neurdein frères. J.-E. LENEPVEU. — L'ENTRÉE DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS
(Peintures murales du Panthéon)

une émulation graphique qu'on peut bien dire sans exemple.

Ce sont les causes, c'est en quelque sorte la philosophie de cette émulation graphique qu'il serait intéressant de dégager. On peut bien croire, en effet, que, avec Napoléon, mais pour des causes différentes et avec des différences qu'il faut signaler, Jeanne est devenue la figure la plus fréquemment présentée en France, celle à laquelle le plus d'artistes se sont attachés, celle qui devra longtemps encore inspirer le plus d'œuvres d'art.

Mais, tandis que la figure de Napoléon s'impose par des lignes précises qui ne sauraient être ni méconnues ni confondues; que tout en est populaire, les traits du visage, et chacun de ces traits, le costume, et chaque détail de ce costume, les habitudes du corps, les gestes et les façons coutumières, la figure de Jeanne, mythique et non réelle, ne se distingue à rien qui puisse paraître historique. On ignore son visage, ses vêtements de pastoure, son costume de guerre, jusqu'à l'aspect général et à la silhouette de sa personne. De là, pour les artistes, sans doute, une carrière sans limite ouverte à leur imagination et à leur talent; mais, de là aussi, pour la masse populaire qui a besoin d'images nettes, un trouble qui explique certaines défaillances. La figure n'est point encore cristallisée dans son imagination et sa mémoire, et l'on peut même affirmer qu'elle ne le sera jamais, à défaut de documents contemporains certains et multiples qui l'aient répandue et qui donnent une certitude de réalité. Elle n'aurait pu se formuler d'une façon satisfaisante que si, à une époque lointaine, presque contemporaine des événements, un grand artiste s'en était inspiré et en avait résumé le caractère sous une forme immortelle. Nul ne peut penser que Julien et Laurent de Médicis aient été autres que Michel-Ange les a représentés sur leurs tombeaux de la Sagrestia Nuova, et pourtant tous les documents graphiques les plus précis attestent que ces statues n'ont jamais été faites à leur ressemblance. Ils vivent devant la postérité non tels que leur mère les fit, mais tels que l'artiste les a voulus. Jeanne, au contraire, n'a trouvé de son temps ni dans un temps assez approché d'elle pour donner une satisfaction à l'imagination critique, nul peintre et nul sculpteur. Elle a déclaré dans ses interrogatoires qu'elle ne s'était jamais fait peindre. Dans l'immense bibliographie de Jeanne, où abondent les dissertations sur tous les points de sa vie qui ont pu être abordés avec quelque certitude, à peine rencontre-t-on sur son iconographie trois mémoires, l'un de Vergnaud-Romagnesi *(Des portraits de Jeanne d'Arc et de la fausse Jeanne d'Arc)*; l'autre de Vallet de Viriville *(Recherches iconographiques sur Jeanne d'Arc)*; le troisième de MM. E. de Bouteiller et G. de Braux *(Notes iconographiques sur Jeanne d'Arc)* et leurs conclusions nous laissent également indécis. Tout au plus, permettent-ils des doutes au sujet d'une statuette en bronze qui représente une femme en costume



Cliché Giraudon. F. RUDE. — JEANNE D'ARC
(Musée du Louvre)



Cliché Giraudon. FRÉMIET. — JEANNE D'ARC
Place des Pyramides (Paris)

de guerre, d'un bout de tapisserie, d'un fragment de statue, d'une grossière peinture de date incertaine. Mais est-ce là, en en admettant l'authenticité, quoi que ce soit sur quoi puisse se fixer l'imagination populaire et qui satisfasse la pensée? Nulle image d'elle ne s'est traditionnellement imposée; nulle n'a reçu du prestige du génie une autorité définitive. Les siècles ont passé et les artistes, la plupart médiocres, qui, au XVII[e] et au XVIII[e], l'ont représentée en quelque acte de sa vie, l'ont costumée à la façon de leur temps ou, ce qui était pis, à la façon dont leur temps imaginait l'époque de Jeanne.

Ils l'ont travestie en troubadour, lui ont imposé les façons qu'ils imaginaient chevaleresques; d'ailleurs, fort peu s'y sont arrêtés. Jeanne, si l'on peut dire, n'était pas alors *actuelle;* pour que, du monde poétique où elle servait alternativement d'héroïne épique à Chapelain et de prétexte grivois à Voltaire, elle rentrât dans le monde historique, il a fallu le mouvement des études qui a fait l'honneur du dernier siècle, la reprise des textes sur qui est fondée notre histoire nationale, l'éclosion des idées nettes de nationalité — le dirai-je? cette institution du Musée de Versailles, du premier musée historique et iconographique français où la réalisation montre d'inévitables défaillances, mais où la pensée initiale est une des plus généreuses, des plus utiles et des plus largement profitables qu'ait conçues un gouvernement.

Au courant d'idées qu'ont fait parallèlement éclore la publication des textes historiques français et l'institution du Musée de Versailles — deux œuvres du gouvernement de Juillet et du roi Louis-Philippe — ne faut-il pas rattacher l'œuvre personnelle d'une princesse artiste, laquelle a donné de Jeanne l'image devenue et restée encore la plus populaire? La statue de la princesse Marie d'Orléans est la première qui ait atteint et ému la masse; elle a été reproduite à des millions d'exemplaires, par tous les procédés connus et dans toutes les matières usitées; elle a plus encore peut-être été répandue par la gravure, et, malgré ses imperfections, quoiqu'elle ait à coup sûr les défauts de son époque et qu'elle révèle bien des inexpériences de la part de son auteur, elle est demeurée, durant soixante ans, — elle demeure toujours — la formule adoptée, l'expression qui synthétise la vierge, la croyante et la guerrière.

En est-il une autre à présent qui l'emporte en popularité? Non, malgré l'effort tenté de tous côtés. A coup sûr, la statue de M. Frémiet a plu et devait plaire; mais, outre que les réductions s'en vendent cher, le côté d'art supérieur ne permet point cette naïveté un peu romantique, un peu enfantine qui attendrit les simples. Cette victorieuse amazone est inspirée sans doute, mais il faut regarder à sa bannière pour y trouver par quel dieu.

De la statue de la princesse Marie à celle de M. Frémiet, il y a un long chemin parcouru, et depuis que celle-ci fut érigée sur la place des Pyramides, combien d'autres l'ont été partout: celle de Paul Dubois, au parvis de la cathédrale de Reims et sur la place Saint-Augustin, à Paris; celle d'Allar, à la basilique de Domremy; celle de Roulleau, à Chinon; celle de Foyatier, à Orléans; celle d'Émile Chatrousse, boulevard Saint-Marcel, à Paris; celle de Fossé, au Crotoy; celle de Barrias, à Rouen, et le monument de Beaurevoir et celui de Bonsecours...

Et il y en a encore dans des musées ou des églises des statues de Rude, de Chapu, d'Antonin Mercié, de Chatrousse, d'Albert Lefeuvre, d'Etex, d'André Massoulle, de Bogino, de G. Clère, de Loiseau-Bailly, de Le Véel, de Madame la duchesse d'Uzès, d'Allouard, de Champigneule, de Moreau et P. Le Nordez, de Beylard, d'Émile Lafont, de Saint-Marceaux, de P. d'Épinay, du comte G. du Passage, de Caravaniez, de L. Cugnot, de Kley, d'Hercule; et de toutes ces tentatives de représentation sculpturale, nulle n'est typique, nulle ne s'impose, nulle ne s'inscrit dans la mémoire. Sans parler de certaines qui peuvent sembler caricaturales, et à propos desquelles il est permis de se demander pour quel compte et avec quelles permissions de telles œuvres ont été posées sur les places publiques; sans citer de noms d'auteurs, il est loisible de penser que, hormis les deux effigies, d'ordre très divers, qui sont dues à la princesse Marie et à M. Frémiet, il n'a pas été produit en sculpture une seule œuvre telle que, par les traits généraux prêtés à l'héroïne, aussi bien que par la simplicité de la pose, la pureté de la pensée, et la beauté de l'exécution, elle se substitue aux deux premières.

Ce n'est point à dire que le talent y manque ou même que l'inspiration y soit médiocre; ce n'est point à dire que certaines n'eussent point mérité d'être élues pour la pensée qu'elles apportaient, mais la plupart prétendaient exprimer un moment très bref et assez peu caractéristique de l'existence de l'héroïne.

Beaucoup s'attachaient par exemple à *l'inspiration* et



Cliché Neurdein frères. GOIS. — JEANNE D'ARC
Statue érigée en 1805 à Orléans

présentaient une pastoure plus ou moins âgée, vêtue d'une robe de bure, écoutant debout, agenouillée ou étendue, les voix lointaines des Saints protecteurs de la France. De telles effigies ne portent aucun symbole : elles ne s'adaptent point à l'essentiel de la vie du personnage. De même est-il des Jeanne d'Arc à Chinon ou des Jeanne d'Arc à Rouen. Le bûcher est un épisode; ce qui emplit cette vie, ce qui la rend à jamais mémorable, ce sont les treize mois écoulés du 29 avril 1429 au



Cliché Neurdein frères. J.-E. LENEPVEU. — SIÈGE D'ORLÉANS. — ATTAQUE DES BASTILLES DES ANGLAIS
(Peintures murales du Panthéon)

24 mai 1430, les jours où Jeanne d'Arc fut l'âme victorieuse de la Patrie, les jours où elle rua sur l'Anglais les bourgeois, les soldats et le peuple, laissant les commandants des gens de guerre à leurs combinaisons savantes et vraisemblablement fructueuses.

Donc, il faut que Jeanne porte l'armure, et nul ne devrait penser à la figurer autrement; mais, en même temps, la vierge chrétienne ne saurait être dépourvue d'un essentiel emblème qui précise son caractère et qui le marque d'un trait que nul ne méconnaisse. C'est ce que la princesse Marie a admirablement



J.-P. LAURENS. — JEANNE D'ARC
Carton d'une tapisserie exécutée à la manufacture des Gobelins et offerte à S. S. le Pape Léon XIII

compris en faisant de son épée une croix; c'est ce que M. Frémiet a moins littérairement rendu, quoique l'attitude de Jeanne, brandissant l'étendard et tenant l'épée au fourreau, et, l'étendard même, si on l'examine, portent signification suffisante. Hormis ces deux et ceux qui les ont copiés, nul n'a satisfait aux deux termes du problème, car il ne suffit pas que l'héroïne lève les yeux au ciel pour être une chrétienne, et les emportements de bataille ne sont pas pour elle; elle ne doit ni frapper de grands coups, ni pousser des galops de charge. Au héros quel qu'il soit, dont on dresse la statue équestre, le calme convient seul, le calme qui seul est sculptural, qui seul est artistique, qui seul donne une impression de définitif, repose et élève l'âme. A Jeanne, ce calme monumental s'adapte mieux qu'à qui que ce soit. C'est la Pensée qui brûle en elle, c'est l'Idée qu'elle porte qui fait la victoire, c'est sa prière et c'est sa parole, ce ne sont pas ses coups de sabre, ni ses coups de lance.

Cette observation que suggèrent les œuvres de sculpture, s'affirme bien plus fortement encore dans les œuvres peintes où l'anecdote et le momentané s'adaptent encore mieux au procédé d'expression artistique. Il s'est agi pour la plupart des peintres, non pas de donner de Jeanne une image résumant son caractère, synthétisant sa mission, mais de fournir des épisodes, plus ou moins ingénieusement contés, de son histoire: il eût été singulièrement difficile déjà de représenter la Pucelle; on a ajouté l'obligation de la placer dans le paysage adéquat, dans le milieu contemporain, de grouper autour de sa figure principale toutes les figures historiques, de rechercher les costumes et les meubles, de retrouver les passions et les gestes, de reconstituer des ensembles, où, naturellement, les anachronismes ont abondé, où les incertitudes des documents graphiques ont provoqué de singulières erreurs, où, enfin, le mauvais goût a pu se donner carrière au gré de la mode.



Cliché E. Fiorillo. ALLOUARD. — APRÈS LA VICTOIRE

Sans doute, s'est-on d'abord attaché à la *vocation* de Jeanne; là, point d'embarras: la figure de la bergère ou de la fileuse était isolée; tout au plus, comme dans le tableau de Benouville, des ombres légères de saint Michel et de sainte Catherine flottaient autour d'elle; le paysage présentait d'agréables motifs, on pouvait même l'écrire d'après nature; il y avait à donner une étude curieuse des horizons lorrains et de la maison de Domremy. Mais ce qu'on peignait ainsi c'était une extatique entendant des voix, ce n'était point Jeanne... Peut-être vaut-il mieux ne point détailler les épisodes isolés où elle se trouve jouer un rôle plus ou moins heureux. En aucun de ces tableaux quel que soit le talent qui y a été dépensé, on ne trouve une image de Jeanne d'Arc qui puisse passer pour définitive, sauf dans la *Jeanne d'Arc au Sacre* de M. Ingres.

Là, l'effort de pensée est grand; là, l'intention de synthèse est évidente; là, le triomphe de la vierge guerrière



Cliché Neurdein frères.

J.-E. LENEPVEU. — JEANNE D'ARC AU SACRE DU ROI

Peintures murales du Panthéon. — Paris



P. DUBOIS. — JEANNE D'ARC

PARVIS NOTRE-DAME, A REIMS. — PLACE SAINT-AUGUSTIN, A PARIS

et chrétienne est exprimé. Sans doute peut-on dire que la toile du maître n'a pas toutes les qualités de ses études sur la nature et de ses portraits ; sans doute blamera-t-on la couleur, certains détails de costume. La tête peut sembler trop académiquement belle et dépourvue du caractère national : c'est ici, malgré les armoiries peintes ou brodées sur la robe militaire, une belle fille de Rome, une vierge d'atelier qui n'a rien de la France et de la nature lorraine; mais, du moins, deux des éléments qui constituent Jeanne, se trouvent puissamment exprimés : c'est bien une guerrière et c'est bien une chrétienne. Vêtue de son armure de bataille, elle se repose en sa foi devant l'autel sur lequel elle a posé sa dextre, et de l'autre main elle tient d'un geste admirable son étendard qui fut à la peine et qu'elle porte à l'honneur. Cet effort en vue de créer une figure définitive de la Pucelle est d'autant plus remarquable qu'il est isolé. Il n'est pas entièrement heureux; l'on ne saurait dire ni qu'il contente absolument, ni qu'il doive toujours durer, mais, jusqu'ici, l'on ne saurait en citer un qui le surpasse, l'égale ou l'approche.

Il est, à la vérité, une autre forme, analytique celle-là, de représenter Jeanne d'Arc. C'est, dans une série de compositions concordantes et combinées, de peindre les épisodes principaux de sa vie et de produire ainsi, devant le spectateur, l'ensemble du drame depuis la vocation jusqu'à la mort. Les scènes nécessaires ne sont pas en tel nombre qu'elles ne puissent trouver place dans une décoration d'église, et le genre de la fresque se prête à des gestes plus simples, des costumes moins historiquement exacts, de même qu'il exclut les effets de lumière et qu'il établit la composition sur un plan presque unique. Marouffler des tableaux sur des murs, ce n'est pas faire des fresques.



Cliché J. Leroy fils.

ROULLEAU. — JEANNE D'ARC
(Statue érigée à Chinon)

De cette sorte, le récit de la vie de Jeanne parle aux yeux et à l'imagination et laisse dans l'esprit une trace aussi profonde que pourrait l'imprimer la figure synthétique, mais quelles difficultés sans nombre présente une telle œuvre! Déjà, dans ce qui n'était point la fresque et ne tenait point à la grande peinture murale, dans la série des compositions illustrant un récit de la vie de Jeanne, combien ont échoué, à commencer par Bida. Rien à dire des lithographies de Chasselat et des dessins de MM. Trouvé et Carot pour le *Bréviaire de Jeanne d'Arc :* ce qu'on appelle communément l'illustration ne donnerait rien qui méritât l'attention, si M. Boutet de Monvel, avec son album de Jeanne d'Arc, n'avait produit une œuvre tout à fait hors de pair et qui est destinée à vivre.

M. Boutet de Monvel avait vraisemblablement d'abord pensé à donner simplement un de ces albums de jour de l'an, où il a excellé à représenter le petit monde et qui constituent sur l'enfant moderne un document sans prix. Le système qu'il emploie des à-plat de couleurs, l'agrément d'un dessin toujours serré, d'une précision admirable, où l'art des sacrifices est autant à remarquer que la justesse du détail, ont fait de chacun de ces petits livres des chefs-d'œuvre, partout imités, mais qu'un artiste de race a pu seul mettre au point. Les autres ont passé, ceux-ci demeurent.

La science de M. Boutet de Monvel, son goût de recherche et d'exactitude historique, l'esprit avec lequel il groupe les personnages et leur fait dire ce qu'il faut qu'ils disent, tous les dons qu'il a prodigués en des illustrations qui seront les plus recherchées de notre temps, le mettaient déjà à égalité avec un tel sujet, mais il y portait de plus une tournure d'âme qui, si elle n'est point mystique, le fait exceller à rendre ce qui est mystique, une compréhension des êtres qui dénote l'intelligence la plus affinée et une haute culture intellectuelle. Cet Album pour les enfants, sans s'écarter un instant de son but, est devenu une merveille d'art, et sans doute est-ce l'étude qu'avait ainsi faite M. Boutet de Monvel qui l'a porté à désirer retracer pour les grandes personnes, sur les murs de la basilique de Domremy, cette histoire qu'il avait d'abord contée aux petits enfants.

Il avait été devancé dans une tentative analogue par M. Lenepveu; mais c'était sur une commande du gouvernement que l'honorable membre de l'Institut avait décoré quelques murs du

Panthéon d'une histoire de Jeanne d'Arc, en tableaux honnêtes, d'une composition classique, d'une exécution lourde, et où seulement quelques détails, tels que des frises, montrent une recherche personnelle. On ne saurait dire que ces fresques prétendues sortent en quoi que ce soit des moules reçus où, depuis M. Delaroche, est coulée une certaine peinture officielle. Cela n'est ni meilleur ni pis que les tableaux courants de Versailles, ceux, s'entend, qui furent produits sur des commandes aux peintres de cet ordre.

Tout autre, en la partie d'œuvre qu'il a réalisée jusqu'ici, est la tentative de M. Boutet de Monvel : dans l'immense basilique de Domremy, ses fresques opulentes et sobres vêtent les murs de radieuses pages d'histoire; c'est une vision du passé



Cliché Neurdein frères. LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS. — JEANNE D'ARC

qui apparaît, avec la curiosité des costumes patiemment retrouvés, l'éclat des têtes fines qui semblent autant de portraits, et, dans le cadre merveilleusement dressé, l'héroïne, que nul ne peut méconnaître, à qui vont tous les regards et que désigne la composition même.

Cela est à part, sans exemple dans l'art contemporain, et de très grands noms du passé viennent à l'esprit quand on rencontre en ce coin de terre lorraine, après l'émotion de cette course à travers les souvenirs, cette œuvre toute fraîche, toute vivante, d'un si grand style et d'une philosophie si profonde. M. Boutet de Monvel, qui n'a point obtenu jusqu'ici, par dédain ou malechance, la renommée que mérite son talent, aura inscrit là pour la postérité le nom d'un grand artiste — et il nous aura donné une Jeanne d'Arc.

FRÉDÉRIC MASSON.



Photo. communiquée par la Revue Art et Décoration.

BOUTET DE MONVEL. — JEANNE D'ARC, A CHINON, DÉSIGNE, AU MILIEU DE SA COUR, LE DAUPHIN CHARLES VII.

FRESQUE POUR LA BASILIQUE DE DOMREMY



Photo. communiquée par la Revue Art et Décoration.

BOUTET DE MONVEL. — JEANNE D'ARC, A CHINON, DÉSIGNE, AU MILIEU DE SA COUR, LE DAUPHIN CHARLES VII.

FRESQUE POUR LA BASILIQUE DE DOMREMY

LE BERCEAU DE JEANNE D'ARC

(DE VAUCOULEURS A DOMREMY)

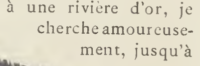
Pour ce pèlerinage au chaume de la « doulce pucelle », j'avais choisi un matin d'août dernier. J'étais arrivé dans les sillons de Vaucouleurs, à l'heure où les alouettes montaient dans le soleil et où, sur cette belle plaine inondée de bleuissante lumière et de blés mûrs, la faucille des moissonneurs brillait sur les épis tombants. En Lorraine, l'heure de la moisson ne sonne qu'au plus tard de l'été; et je trouvais un nouveau charme de voyage, à la splendeur de ces vastes champs plats, de Vaucouleurs à Chalaine, s'agrémentant de bandes de luzerne et de blé, comme un damier fait de morceaux verts et jaunes. Là-dessus, s'intallent les villages aux toits de briques rouges, que surmontent leurs clochers coiffés d'ardoise en forme de casques haut montant empanachés de la girouette au coq d'or.

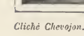
Ainsi s'assied Vaucouleurs, tout en plaine et tout en longueur de maisons, dont la plus belle est la Maison de Dieu, faisant face à la Maison de ville. A hauteur du clocher qui la coiffe, comme un lancier du temps des seigneurs de Lorraine, on devine un tertre planté de chênes verts et de sapins des Vosges. A cette place, où je m'élève vite par un petit sentier qui contourne l'église, fut jadis le château du sire de Baudricourt. Aujourd'hui on n'en voit plus que des ruines. Une basilique, encore à fleur du sol, a voulu y surgir naguère en l'honneur de Jeanne d'Arc. Une femme du voisinage tient les clefs de cette louable entreprise du zélé Mgr Pagis, qui n'a pu arriver à se donner autant d'honneur que de peine au pays de celle qui devait, même chez elle, « être à la peine plus qu'à l'honneur ». Par une porte de barrage, aux bois déjà tout vermoulus, j'entre sur un chantier abandonné. La pluie et l'usure y ont remplacé les charpentiers sur les madriers droits encore, et les maçons sur les murs émergeant des fondations imposantes. Celles-ci montent seulement à fleur de terre, à peine assez haut pour que les ronces les puissent recouvrir et dévorer déjà.

L'œuvre devait comprendre assez originalement une tour carrée, à la suite de laquelle la basilique projetée se disposerait en chapelles. La partie principale en serait une monumentale statue de Jeanne d'Arc qui, de là-haut, — de son bûcher d'honneur, cette fois, — regarderait, de Vaucouleurs à Domremy, sur vingt kilomètres de plaine, son pays natal tout entier. Hélas! après le bûcher de bois de Rouen, le bûcher de pierre de Vaucouleurs! On avait choisi, pour ériger celui-ci, du granit de Gevey qui porte jusque dans son grain, noir et blanc, le deuil du monument inachevé. Un petit chemin de fer Decauville sillonne le chantier, et le visiteur en foule les rails disjoints déjà, comme le plan d'une entreprise arrêtée à ses débuts. Cependant, la partie qu'on oserait appeler principale était finie avant même que le monument sortît du sol. C'était la reconstitution de la chapelle souterraine, dépendante du château des sires de Vaucouleurs. Là, Jeanne d'Arc, venant implorer à maintes reprises une audience de Baudricourt, était entrée souvent pour s'agenouiller. Ce sanctuaire minuscule portait le nom de *Notre-Dame des Voûtes*, apparemment pour la belle ordonnance des pleins cintres que les fidèles y admiraient. L'architecte de Mgr Pagis, ayant deviné cette ancienne chapelle dans l'atelier de tisserand qu'un paysan de l'endroit s'en était fait, avait pris les nervures de la voûte à la naissance des quatre piliers d'encoignure, restés intacts, et avait conduit celle-ci jusqu'à son entier revêtement. Dans cette chapelle aux quatre murs encore nus, où, comme au temps de Jeanne, le jour pénètre de haut par quelques rares soupiraux en ogive très étroite, l'émotion est intense pour quiconque sait évoquer le passé.

D'autres souvenirs de la Bonne Lorraine sont encore à Vaucouleurs. Il y a, à quelques pas du château de Baudricourt, la *Porte de France*, que Jeanne d'Arc passa tant de fois pour venir implorer son sire. Les ruines du château voisin et la marche des siècles l'avaient enfouie presque à niveau de son attique, si naïvement coiffée d'une toiture en bât d'âne. Les amis des *Monuments historiques de France*, en la classant parmi les œuvres qu'ils restaurent, ont découvert son modeste arc de cercle, dégagé ses piliers et permis au passant de fouler avec religion le seuil de pierre que les pieds nus de Jeanne avaient foulé avec une si patriotique émotion. Dans l'imagination de la Pucelle, cette *Porte de France*, s'ouvrant vers Domremy, n'était-elle pas celle qui ouvrait aussi sur le plus beau royaume de Dieu et sur sa prochaine délivrance?

En repassant sous cette porte, la bergère, éconduite du sire de Baudricourt, suivait la route de Châteauneuf, pour s'en aller conter sa peine aux Dames mystérieuses du Bois-Chesnu. Le long de cette même route, qui serpente en ruban blanc par les prés verts où la Meuse miroite et par les guérets blonds où le blés mûrs ondulent, pareils aussi à une rivière d'or, je cherche amoureusement, jusqu'à





Cliché Chevojon.

LA BASILIQUE DE DOMREMY SOUS LE BOIS-CHESNU

SÉDILLE et DUMAY, architectes



MAQUETTE DES VITRAUX DESSINÉS PAR M. LIONEL ROYER, EXÉCUTÉS PAR M. CH. LORIN, VERRIER A CHARTRES

Basilique de Domremy



Cliché Giraudon.

ALBERT LEFEUVRE. — JEANNE AUX CHAMPS



Cliché G. Daveau. BARRIAS. — JEANNE PRISONNIÈRE



Cliché Giraudon.

CORDONNIER. — JEANNE AU BUCHER

(Musée du Luxembourg)

Domremy distant de vingt milles, le souvenir de Jeanne perpétué par ces mêmes ruisseaux et ces mêmes prairies, à droite et à gauche du chemin.

Derrière ce paysage Vaucouleurs, aux toits fumants, n'était qu'un point perdu à l'horizon. Serait-il autre chose qu'une première halte dans l'épopée qui allait commencer? Domremy seul serait le reposoir où Jeanne laisserait son cœur. Là il faudrait revenir, dans la suite des âges, pour l'y sentir palpiter encore entre les sapins noirs du Bois-Chesnu, agités par les robes des Dames mystérieuses, frémissants aux voix qui parlaient entre les branches. Pour les voir au plus tôt et évoquer dans leur fraîcheur l'âme immortelle qui les peuple encore, je hâte le pas.

.˙.

A mesure que vous vous rapprochez de Domremy, vous sentez croître en vous une anxiété naturelle pour quiconque a pris l'habitude de proportionner les effets à leur cause et d'adapter adéquatement le drame à la scène qui le reproduira. D'où sera sortie l'épopée de Jeanne? De quels contrastes de nature ou de quelles harmonies de paysage? Quels décors épouvantablement sauvages ou idylliquement champêtres auront servi de cadre à ce visage de bergère qui, des agneaux alla aux loups, de la quenouille à la lance, de la bucolique des champs aux tragédies de la guerre? Déjà, à quelques kilomètres de Domremy, l'aride côte de Montbras vous prépare, avec sa haute masse calcaire et abrupte, à une espèce de Golgotha où votre fantaisie émue suspend la croix sur laquelle finissent, d'ordinaire, tous les Prométhée de l'histoire, qu'ils s'appellent Jésus ou Bonaparte. Mais Jeanne d'Arc!...

Écoutez le *do ré mi* des cloches qui s'élève joyeusement pour l'angélus matinal, de toutes les paroisses voisines. Ce sont des clochers uniformément hauts et casqués d'ardoise, où vibre le soleil. Veulent-ils nous parler avec leurs cloches, pour annoncer plus clairement Domremy qui se devine. là-bas, dans la plaine? Représentez-vous tout à coup, au tournant des collines, un tout petit village de cinquante chaumes à peine, alignés sur la route blanche qui les traverse. Un bourg plus important précède Domremy et s'y confond presque, par ses dernières maisons attenantes : c'est Goux-Court. Les deux communes, aux basses et vieilles maisons, où des géraniums et des résédas tapissent les fenêtres, sont entourées de vastes prairies tout en fleurs blanches qui les émaillent et leur donnent l'illusion d'une couche de neige, en plein été. Cette blancheur neigeuse est traversée par les eaux vertes de la Meuse et par d'autres ruisselets coulant entre les prés, sans talus ni bordure. Saint-Elophe et Coussey s'étagent sur les collines du levant. La voie ferrée se devine contre la côte de Juan, qui court vers Châteauneuf et vers les Vosges. Un tableau donne bien l'impression de cette plaine, c'est celui que Virginie Demont-Breton y a peint avec Jeanne construisant un enfantin et prophétique bûcher de brindilles, parmi les fleurs champêtres de sa terre natale. Comme sainte déjà vouée à l'holocauste, son visage pensif



Cliché Giraudon. E. FRÉMIET. — JEANNE D'ARC AU SACRE



Cliché Neurdein frères.

J.-E. LENEPVEU. — JEANNE D'ARC EST BRULÉE A ROUEN

Peintures murales du Panthéon. — Paris



MAQUETTE DES VITRAUX DESSINÉS PAR M. LIONEL ROYER, EXÉCUTÉS PAR M. CH. LORIN, VERRIER A CHARTRES

Basilique de Domremy



Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).

VAUCOULEURS. — ÉTAT ACTUEL DE LA CHAPELLE SOUTERRAINE DU CHATEAU DE BAUDRICOURT
où Jeanne attendit l'audience du Sire de Baudricourt

s'y encadre d'une auréole de cheveux aussi blonds que les blés qui mûrissent par traînées jaunes, entre les foins. Ceux-ci verdoyent le fond du paysage, où Domremy et le Bois-Chesnu se devinent. C'est un tableau aussi charmant que lamentable.

* * *

De la gare de Coussey à la maison de Jeanne, le courrier a vite fait les deux kilomètres de route qui séparent ces deux points. Il en faudra un demi encore pour atteindre, en montant la rampe du Bois-Chesnu, à la basilique qui émerge, là-haut, contre les verdeurs profondes de ce bois, pour faire admirer de partout, sur son tertre dominant fièrement la vallée, sa robe toute neuve de granit vosgien et de bronze doré.

La première station de cet impressionnant pèlerinage est, à l'orée extrême du village, l'avant-dernière maison de celui-ci. Je veux dire l'église paroissiale, telle aujourd'hui que la Pucelle



Clichés Ad. Weick (Saint-Dié).



VAUCOULEURS. — UNE TOURELLE DU MUR D'ENCEINTE



VAUCOULEURS. — LA PORTE DE FRANCE

la fréquenta dans son enfance. La route passe devant le porche. Celui-ci est surmonté d'une haute mansarde dont l'abat-voix fait deviner le modeste clocher. Contre ce porche et ce clocher-pigeonnier, une peinture murale défraichie occupe le torchis, avec une scène de la vie de Jeanne dont la statue figure aussi sur un côté, en humble accoutrement de bergère. Vous avez hâte d'entrer dans cette simple église de village. Le mauvais goût d'aucun fanatique ne l'a heureusement travestie en cathédrale. Et comme elle est intime et familiale, à l'intérieur, avec ses brancolantes solives surbaissées formant la voûte de la pauvre vieille! Celle-ci s'étançonne partout à des chevrons vermoulus, ses béquilles! Voici le bénitier de pierre usée, le même encore où Jeanne autrefois se signait. Voici, sur un des bas-côtés de l'église, qui n'en est pas plus grande, les fonts baptismaux où la fille de Catherine Romée reçut son nom et sa foi de chrétienne. Voici les bancs étroits, tordus, cassés, moulus, où sa douce jeunesse s'agenouilla jusqu'à dix-sept ans et où, après elle, tant de vieillesses aimables sont passées. Et puis enfin, là-haut, devant le pauvre autel en bois de cette courte église si vite vue dans son entier, voici la sainte table où elle reçut pour la première fois le Dieu qui lui inspirerait le plus grand courage dont paysanne ait jamais eu besoin pour quitter son clocher et aller à la guerre. Je ne veux pas sortir d'ici sans remarquer, au fond de la nef obscure, contre le pilier gauche où le bénitier est adossé, un banc plus vieux encore que tous ceux qui remplacent, dans cette église, les chaises absentes. Il n'offre qu'une place, entre ses planches mal clouées. Et je m'agenouille sur ce pauvre débris qui valut à la France un trône restauré par les mains blanches de la vierge qui s'y joignirent jadis. Et j'en baise aujourd'hui la trace, avec cet amour qu'inspire la jeunesse martyre, et qui sait faire monter une larme aux plus dures paupières.



Cliché Lemage. DOMREMY. — DÉTAIL DES SCULPTURES ET DE LA STATUE AU-DESSUS DE LA PORTE DE LA MAISON DE JEANNE

. ˙ .

Un coup d'œil, en sortant de l'église de Domremy, sur le petit cimetière qui l'entoure; comme si cette aïeule veillait encore, pour un plus long sommeil et dans un autre genre de berceaux, les pieux enfants qui sont nés d'elle.

Et voici la dernière maison du village. Elle est, comme ses voisines, basse des murs et sans grande largeur. Mais à la grille ouvragée qui l'entoure et au parc planté de sapins opulents, on devine la relique historique qu'est pour le monde cette pauvre chaumière. C'est la maison de Jacques Darc et de Catherine Romée. Jeanne, leur fille, y naquit en 1412. Là, elle grandit jusqu'en 1429. A quelques cents pas, verdoie encore le Bois-Chesnu où la bergère montait garder ses bêtes. Sous les ombrages du petit parc, on a placé la *Jeanne d'Arc* du sculpteur Mercié. J'en aime, en face d'une si modeste maisonnette, le marbre riche où resplendit l'héroïne, moitié effrayée et moitié sûre de la mission divine que l'archange de France lui confia avec



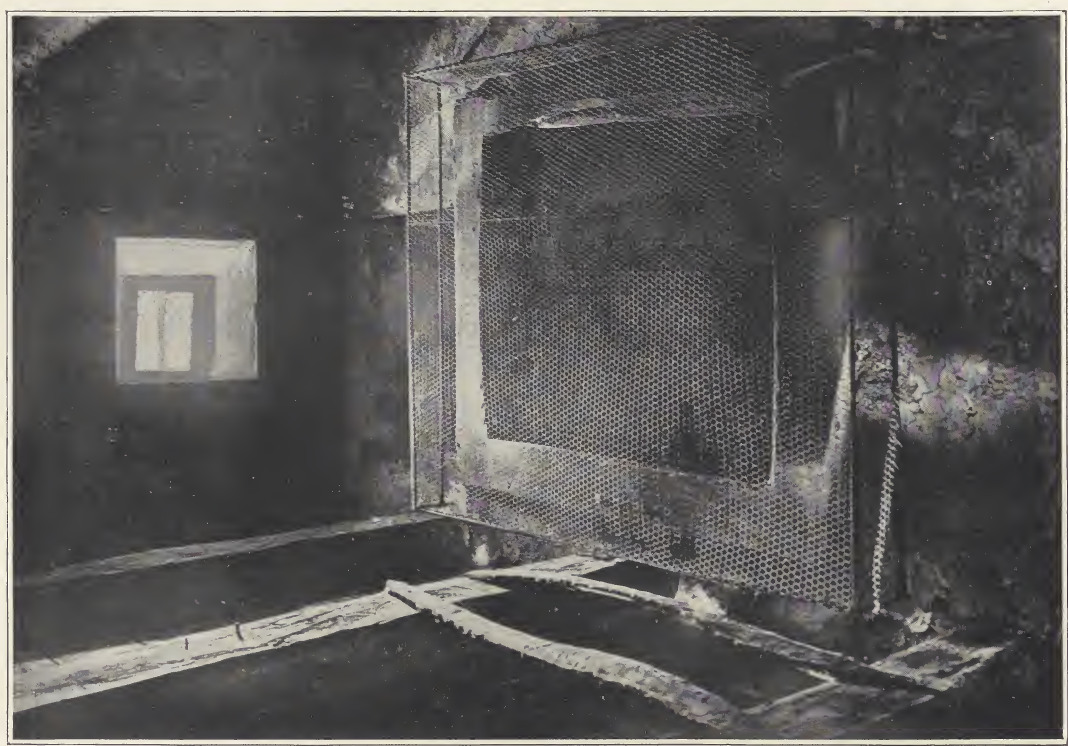
Cliché Ad. Weick (Saint-Dié). DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC ET MONUMENT NATIONAL PAR ANT. MERCIÉ



Cliché Lesage.

DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC. — SALLE BASSE

l'épée de Fierbois. Sur la porte basse de l'unique entrée, en forme de tympan gothique, un roi de France a fait sculpter les armes dont il a annobli la famille Darc, après le martyre de sa libératrice. Sur champ d'azur, l'épée de Fierbois porte en pointe la couronne de France, avec la devise qui court dans le tortil : VIVE LE ROY LOYS. Au-dessus de ce triptyque, la guerrière,



Cliché Lesage.

DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC. — SA CHAMBRE
(A droite, l'armoire de Jeanne garantie par un treillis en fer)



Clichés Ad. Weick (Saint-Dié). DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC
CHEMINÉE DE LA SALLE BASSE



DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC
SALLE HAUTE TRANSFORMÉE EN MUSÉE

en cotte de mailles, est sculptée à genoux et joignant ses mains, avec une fraise opulente pour hausse-col à son petit visage, si féminin et si martial à la fois. Le tout est surmonté d'un dais à clochetons gothiques dans un style sobre, dont la simplicité n'injurie pas cette pauvre cabane de trois pièces que nous allons visiter.

La première, sur laquelle ouvre la porte du dehors, fut, avec sa grande cheminée de milieu et avec son carcel pendu encore à un angle, la pièce principale où la famille se groupait pour ses repas et ses veillées. Là, à la lueur de l'âtre, Jeanne rêva longtemps de délivrer la France. Là, sa mère l'appela folle. Là, son père, chienne. De là, elle partit enfin pour sauver sa patrie et ne plus revenir. Des bustes glorieux l'y couronnent, à présent, des lauriers de la victoire, comme dans un musée dont cette maison a l'aspect.

La pièce, qui fut la chambre particulière de Jeanne, s'ouvre sur un coin de celle-ci. Le jour, qui y pénètre par un soupirail à grillage, est si sombre qu'on y distingue à peine, dans le mur, les quelques étagères qui servirent d'armoires à la pauvre fille. En sorte qu'on se demande, dans cette espèce de cachot, si celui de Rouen fut plus noir, et si la douce gaieté qu'y manifesta la prisonnière ne lui venait pas d'une habitude qu'elle avait prise avec la nuit, chez ses parents mêmes.

Dans un coin, je remarque une statue de marbre blanc qu'un Anglais original y avait fait transporter, la veille même de ma visite. Elle représente une jeune fille en prière dans son costume de nuit, tout ingénuement et selon le goût douteux qui distingue la race albione. Le donateur a fait inscrire sur le socle :

Jeanne d'Arc

levée à minuit pour écouter les Voix.

En agréant cette épave artistique pêchée, dit-on, dans une vente publique de Londres et baptisée par l'acquéreur comme l'on sait, le Conseil municipal de Domremy a surtout reçu l'hommage rendu à la victime des Anglais par ses bourreaux eux-mêmes. Et l'on oublie vite cette imagerie, comme toutes les



Cliché Lessye. DOMREMY. — CHEMIN CONDUISANT DU VILLAGE A LA BASILIQUE



Cliché Ad. Weick (Saint-Dié). DOMREMY. — INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE PAROISSIALE



Cliché Delcominète. DOMREMY. — FONDS BAPTISMAUX DE L'ÉGLISE PAROISSIALE
AU MUR FIGURE LA PIERRE TOMBALE DU FILS DE LA VEUVE THIESSELIN, MARRAINE DE JEANNE

autres qui peuplent assez médiocrement le *Musée de Jeanne d'Arc*, ouvert dans la partie supérieure de la maison qu'on a exhaussée d'un étage pour ce besoin. On sort chercher dehors, en route vers le Bois-Chesnu, une vision plus digne de Jeanne que toutes ces statues qui la représentent jeune fille ou jeune femme, bergère ou guerrière, et pas une peut-être telle que fut son modèle réel. Comme on se plaît mieux, chemin faisant, à retrouver les traits perdus de la « Bonne Lorraine », dans ces visages blonds de ses sœurs puînées que bride le bavolet à grandes ailes blanches. Les hommes vont aux moissons, une faucille à la main; les femmes aux pâturages en tenant la houlette du bercail.



Cliché Delcominète. DOMREMY. — ÉGLISE PAROISSIALE
BENITIER CONTEMPORAIN DE JEANNE

Parmi ces paysages verts et jaunes de Domremy, tout ce peuple de douces travailleuses épand son vol de cornettes agiles, comme du temps de Jeanne qui se coiffa du même bavolet pour vaquer aux mêmes besognes.

Et voici enfin, après quelques cents mètres de montée en longueur de la route, la rampe presque abrupte du Bois-Chesnu où Jeanne aimait tant à aller se perdre, pour entendre ses Voix lui parler de la France. La paroi et le faîte en sont encore tapissés de ces sapins des Vosges aux verdeurs si sombres et aux murmures si mystérieusement tragiques, quand le moindre vent les fait frémir comme des armées de fantômes en marche. Les robes



Cliché Lesage. DOMREMY. — FAÇADE DE L'ÉGLISE PAROISSIALE



Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).

DOMREMY. — PANORAMA DU VILLAGE PRIS DU CHEMIN DE LA BASILIQUE



Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).

DOMREMY. — LE CHEMIN DU BOIS-CHESNU



Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).

GOMBERVAUX (PRÈS DE VAUCOULEURS). — RUINES DU CHATEAU



Cliché Corroy.

ENTRE COUSSEY ET DOMREMY. — PAYSAGE LORRAIN

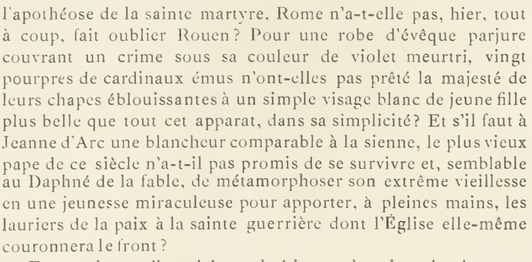
des Saintes qu'y vit notre providentielle libératrice, furent-elles faites d'autres étoffes et d'autres aiguilles que celles de ces sapins haut vêtus? La voix de l'archange eut-elle d'autre souffle que celui du vent, quand il fait résonner ces branches comme autant de clairons de la guerre? Eh ! qu'importe ce que Jeanne vit ou entendit là, si, par cette simple fille des champs, la France, un jour, perdue fut sauvée ?

Et c'est pour célébrer ce miracle de la faiblesse triomphant de la force et de la grâce terrassant la puissance, qu'à la place où Jeanne entendit ses Voix, une basilique a surgi. Féminine et élégante dans ses nobles atours, de sa crypte à sa flèche, cette admirable construction n'est, à la lumière qui l'envahit de toute part, qu'un éblouissant reflet de marbre et d'or. Dédiée à Notre-Dame des Armées avec la plus idéale des guerrières pour chef de file, elle éperonne en avant vers la plaine de Domremy qu'elle domine, et vers la terre de France tout entière à qui elle parlera longtemps de courage dans les défaites et de relèvement dans les chutes. Capitaine de pierre, n'est-elle pas un merveilleux symbole de vaillance et d'honneur, de pied en cap couverte d'un semis de lis d'or et armée d'une moisson d'épées d'argent, en souvenir des armes que le Roy donna aux descendants de Jeanne : *d'azur à une épée d'argent en pal soutenant une couronne d'or, accostée de deux fleurs de lys de même.* Et c'est justice, que la houlette de la bergère ait fleuri en lis et que sa quenouille ait piqué en épée, et qu'une église répète ici une histoire que tous connaissent. Les trois étapes de cette prodigieuse épopée, les plus petits enfants les épèlent, entre les boucles blondes de leurs cheveux inondant la page où rougeoie tant de sang, où tant de flammes crépitent, où une fleur de lis surnage toujours blanche : Orléans et ses preux, Reims et ses pleutres, Rouen et ses bourreaux. Mais, de Rouen aux lueurs de bûchers sanglants, quel besoin d'évoquer la triste image ici dans la splendeur des pierres blanches et des fleurs d'or ? En promettant



Cliché Corroy.

S. G. MGR FOUCAULT
Évêque de Saint-Dié



l'apothéose de la sainte martyre, Rome n'a-t-elle pas, hier, tout à coup, fait oublier Rouen? Pour une robe d'évêque parjure couvrant un crime sous sa couleur de violet meurtri, vingt pourpres de cardinaux émus n'ont-elles pas prêté la majesté de leurs chapes éblouissantes à un simple visage blanc de jeune fille plus belle que tout cet apparat, dans sa simplicité? Et s'il faut à Jeanne d'Arc une blancheur comparable à la sienne, le plus vieux pape de ce siècle n'a-t-il pas promis de se survivre et, semblable au Daphné de la fable, de métamorphoser son extrême vieillesse en une jeunesse miraculeuse pour apporter, à pleines mains, les lauriers de la paix à la sainte guerrière dont l'Église elle-même couronnera le front?

En ces jours d'apothéose chrétienne, le triomphe des yeux sera pour les grandeurs de ce monde qui seront toutes du cortège. Mais aujourd'hui, dans le silence immérité de l'Histoire où une plume sans valeur essaie de célébrer l'héroïne à sa guise, peut-être sera-t-il permis à un humble Cadet de Gascogne de revendiquer pour quelques-uns de sa race l'honneur d'avoir été les gardes du corps de Jeanne jusqu'à la victoire et à la mort. Ce furent trente capitaines hauts panachés, toute une bande de ces cadets aussi joyeux que fidèles qui, d'Orléans à Compiègne et au delà, firent à l'héroïne un premier rempart de leurs poitrines : Géraud de la Palhère et Naudonnet de Lustrac, Xaintraille et ses lansquenets à toute épreuve, La Hire et ses Garonnais de tout cœur, ce bon La Hire qui ne faisait à Dieu que la prière de « ne pas faire à La Hire ce que Dieu n'eût pas voulu que La Hire lui fît », et qui aima tant Jeanne qu'à lui seul il voulut essayer l'assaut suprême de Rouen pour enlever aux Anglais leur prisonnière. A son audace il ne gagna que les blessures dont il revint mourir à Montauban. Et c'est justice que son pennon, ayant été à la peine, flotte à l'honneur dans les vitraux de l'éblouissante basilique qui attend, toute prête, la glorification de sa Sainte.

BOYER D'AGEN.

FIGARO ILLUSTRÉ N° 158

LES SALONS DE 1903. — SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS



LES SALONS DE 1903. — ABEL FAIVRE. — Portrait de Mme Hélène CHAUVIN et de sa fille.

ÉDITEURS :
MANZI, JOYANT & Cie
24, boulevard des Capucines
LE FIGARO
26, rue Drouot
PARIS

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

Breveté S.G.D.G. **LA "DECORATIVE"** Marques déposées

Guirlandes en papier parcheminé, non collées, imperméables, se développant et se repliant instantanément. - Sert plusieurs fois.

RÉSISTE INDÉFINIMENT A L'HUMIDITÉ ET A PLUIE PROLONGÉE



DEMANDEZ petite Guirlande à **LHOMER**, Rue de Sèvres. 47, Paris. **GRATUIT FRANCO**

♣ **BROSSERIE MODÈLE** ♣

ROUY

42, Boulevard Haussmann, (DERRIÈRE L'OPÉRA).
PARIS

SPÉCIALITÉ DE BROSSES ET OBJETS DE TOILETTE
POUR CORBEILLES DE MARIAGE

ARTICLES de MÉNAGE — ARTICLES de VOYAGE
ALUMINIUM PUR pour le MENAGE et le VOYAGE

PARFUMERIE à PRIX RÉDUITS Marques Garanties
Catalogue Franco sur demande

GROS - DÉTAIL *TÉLÉPHONE 297-51*

Marque Déposée SPONGIA-SEL Pour nettoyer les Eponges sans altérer leur tissu. Pour nettoyer les Brosses sans les détériorer.

TROUSSES GARNIES DEPUIS 12 fr. 90

Trousses et Sacs de voyage sur commande. Prix très modérés

SPÉCIALITÉ DE NÉCESSAIRES, PIÈCES ALUMINIUM POUR AUTOMOBILISTES ET CYCLISTES

Les plus légères, les plus solides, les plus pratiques



CHEMINS DE FER
DE
PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

VOYAGES INTERNATIONAUX
Avec ITINÉRAIRES FACULTATIFS

Il est délivré toute l'année, dans les gares du réseau P.-L.-M., des livrets de voyages avec itinéraires établis au gré des voyageurs et pouvant comporter des parcours sur les chemins de fer français de P.-L.-M., de l'Est, du Nord et de l'Ouest, et sur les chemins de fer allemands, austro-hongrois, belges, bosniaques et herzégoviniens, bulgares, danois, finlandais, luxembourgeois, néerlandais, norwégiens, roumains, serbes, suédois, suisses et turcs (1). Ces voyages, qui peuvent comprendre certains parcours par bateaux à vapeur ou par voitures, doivent, lorsqu'ils sont commencés en France, comporter obligatoirement des parcours à l'Étranger.

Minimum de parcours total : 600 kilomètres.

Validité : 45 jours jusqu'à 2,000 kilomètres, 60 jours au-dessus de 2,000 kilomètres.

Arrêts facultatifs dans toutes les gares de l'itinéraire.

Les demandes de Livrets internationaux sont satisfaites le jour même aux gares de Paris et de Nice lorsqu'elles leur parviennent avant midi. Dans toutes les autres gares, les demandes doivent être faites quatre jours à l'avance.

(1) A partir du 1er juin 1903, les chemins de fer français de l'État, de l'Orléans et du Midi, ainsi que les chemins de fer italiens et siciliens, participeront à ces voyages.

LA TABLE EXTENSIBLE RUSCHEWEYH

Breveté S. G. D. G

La Table extensible Ruscheweyh, a obtenu les plus hautes récompenses à toutes les Expositions.

Elle est en vente *dans toutes les bonnes maisons de meubles.*

Un enfant peut dresser **instantanément** cette table qui obéit à la simple pression d'un doigt, soit pour **l'allonger**, en **doublant, triplant** ou **quadruplant** sa superficie ; soit pour la **refermer** ; elle évite ainsi l'ennui de rechercher les rallonges plus ou moins tordues, le dévissage et le revissage ainsi que l'ajustage très fatigant des tables à rallonges. — La solidité de la **table extensible** est à toute épreuve, et le parfait fonctionnement de chaque table est **garanti**. — Les pieds d'appui se **lèvent** et **baissent automatiquement** sans qu'on ait à s'en occuper. — Les prix, **depuis 175** fr., en sont très abordables ; ces tables se font pour **salle à manger, bureaux, ateliers, jeux, etc.**, en toutes dimensions et styles. — Sur un **empiètement déjà existant**, on peut appliquer le dessus des **TABLES EXTENSIBLES**, contenant le système complet.

Demander dans toutes les bonnes maisons de meubles

Pour le gros, s'adresser 21, Faub. St-Antoine, Paris. **LA TABLE EXTENSIBLE RUSCHEWEYH**

CHEMINS DE FER DE PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE
(Service d'hiver)

Relations entre PARIS et la COTE D'AZUR

Train temporaire très accéléré (lits — salon — sleeping-car — 1re classe)

PARIS-NICE en 15 heures. — Nombre de places limité

ALLER : Départ de Paris	7 h. 25 soir.	— Arrivée à Nice	10 h. 34 matin.
RETOUR : Départ de Nice	8 h. » soir.	— Arrivée à Paris	11 h. 03 matin.

Retenir ses places d'avance à la gare de Paris P.-L.-M., ou dans les bureaux de ville de Saint-Lazare Sainte-Anne, pour le sens de Paris sur Nice ; dans les gares de Menton, Monte-Carlo, Nice, Cannes et Toulon pour le sens de Nice sur Paris.

Ce train sera mis en marche à une date qui sera fixée ultérieurement.





Vingt et unième année. MAI 1903 Deuxième série. — N° 158

FIGARO ILLUSTRÉ

Les Salons de 1903. — Société Nationale des Beaux-Arts



GASTON LA TOUCHE. — LA GRACE (PANNEAU DÉCORATIF)

(Appartient à M. A. André)

Société Nationale des Beaux-Arts

LES SALONS DE 1903

Le Salon de la Société Nationale n'est pas un des meilleurs que nous ayons vus depuis sa fondation. Il est intéressant cependant par ce qu'il nous révèle sur l'état des esprits, par je ne sais quoi d'incertain et de flottant qui trahit comme une lassitude et le vague désir d'autre chose. Je ne veux pas cacher, dès le début, que l'absence d'un maître comme Eugène Carrière s'y fait cruellement sentir. Une haute direction d'esprit, la profondeur d'émotion et le sens des vérités générales, c'est ce qui manque le plus à l'art d'aujourd'hui. Il a plus de surface que de fond, et plus de brillant que de chaleur. Ce Salon contient, d'ailleurs, des œuvres fort distinguées, mais rien qui s'impose impérieusement. Devant certains efforts très méritoires qui n'aboutissent qu'à des demi-succès, on est forcé de se rappeler que le don de création artistique est exceptionnel et rare, et que la meilleure volonté du monde ne saurait y suppléer. Il y a décidément trop d'artistes, je veux dire de gens qui font profession d'art, sans en posséder suffisamment le métier, et chez qui l'ambition est supérieure au désir. Quand tout le monde parle à la fois, comment se faire écouter? L'œuvre d'art est une parole publique, faite pour éveiller les consciences et retentir dans les esprits. Elle suppose une méditation forte, une faculté d'expression spéciale, une philosophie de la vie. A combien de toiles cette définition pourrait-elle s'appliquer?



CAROLUS-DURAN. — PORTRAIT DE Mme C. H... (DE LONDRES)

On fera, certes, de jolies trouvailles dans ce pêle-mêle anarchique de formules et de tendances où il serait vain, pour le moment, de chercher une direction générale. Prenons ce que l'heure nous offre, et goûtons-le sans bouder. Tout effort sincère m'arrête et m'intéresse, et je ne crois pas cependant que la sincérité soit une qualité suffisante. Qui pourrait d'ailleurs définir la sincérité? Le menteur est sincère quand sa nature est de mentir; l'imitateur imite avec sincérité; le copiste copie naïvement parce qu'il ne peut pas faire autre chose. De tout temps les hommes qui pensent par eux-mêmes, qui voient et qui savent, ont été des exceptions.

L'exposition de Carolus-Duran souhaite la bienvenue aux visiteurs. Le portrait de *Madame C. H.* est une œuvre pimpante sans tapage, d'aimable et haute allure. On ne saurait refuser son hommage à cette beauté brune dont l'image souriante s'encadre de noirs, de gris, de blancs et d'ors savamment harmonisés, d'un charme opulent et discret. Le portrait d'un *Vieux Lithographe* fait mieux valoir encore la verve heureuse et la sobre justesse d'un pinceau qui n'a jamais paru plus alerte et plus sûr de son fait. Cela est direct, admirablement senti, très vivant de physionomie, de type et d'allure. La sympathie qui, on le devine, est allée de l'artiste au modèle, se communique au spectateur. J'aime moins, je l'avoue, un paysage qui semble fait de pratique, et la tête d'un gavroche, bien que vivement enlevée, ne retient pas longtemps. C'est un fort bel ensemble, épanoui dans la bonne grâce et la belle humeur, facile et ferme, libre et bien équilibré, où par moment l'art se fait oublier.

Besnard est un prestigieux artiste, un esprit étendu et qui se plie à bien des métamorphoses. Le portrait de *Madame B...*, assise dans une pose très simple, au milieu de l'atelier froid et nu, est une œuvre pleine d'émotion grave. Elle me rend peut-être injuste pour des fantaisies et des variations brillantes, mais quelque peu arbitraires. L'imagination de l'artiste ne marche pas toujours du même pas que sa raison, et l'on dirait qu'il compte

parfois sur le hasard pour combler le déficit de sa volonté. Ces caprices inspirés du XVIII[e] siècle et qui font penser à Fragonard, *les Cygnes*, *Solitude*, *au Bord du Ruisseau*, empreints d'une sensualité légère et fine, ont des souplesses de lumière et de couleur comme seul ce grand virtuose en peut trouver au bout de son pinceau, mais aussi des lourdeurs, des acidités et des insistances qui viennent par moment rompre le sortilège, et rabattent l'esprit tout prêt à suivre le charmeur.

Besnard, dans toute la force de son talent, nous doit des œuvres de plus belle unité et de plus grande envergure.

Les bons portraits sont ce qu'il y a de moins rare ici. Le plus exquis à mon sens est celui de *Madame P. L.*, par Aman-Jean; on verra aussi avec plaisir ceux de *Claude-A. Debussy* et de *Lucien Simon*, par Jacques Blanche; de *Madame D. B.*, par Desvallières; de *Ch. Léandre*, par Thévenot, et de *Madame M. A.*, par Rosset-Granger.

Si l'on me demandait quelles sont dans ce Salon un peu décousu les œuvres auxquelles je repense le plus volontiers, et qui m'ont donné la plus vive et la plus fraîche sensation d'art, je répondrais sans hésiter : celles de Maurice Denis. J'ai cherché plus d'une fois querelle à ce délicat artiste pour ses balbutiements voulus et pour les bizarreries préméditées d'un accent enfantin et vieillot. Il me choquait surtout quand il se faisait primitif en des sujets tout modernes. Et je ne dis pas qu'il ait renoncé cette fois à ses partis pris, du moins les a-t-il revêtus d'une grâce insinuante à laquelle je ne saurais résister.

Dans cette jeune génération qui parvient aujourd'hui à la maturité, Lucien Simon s'est fait une belle place. Sa fine volonté et son beau désir éveillent les plus vives sympathies, et l'on voudrait n'avoir à noter que des progrès incessants. Il faut bien avouer cependant que cette année il a plutôt versé dans le sens de ses défauts qu'abondé dans celui de ses qualités. Avec ses dons exquis d'intelligence et de sensibilité, il néglige trop le métier sans lequel rien ne dure. Une exécution lourde et hâtive à la fois ne permet pas aux délicatesses de sentiment de se faire jour. L'intimité s'évapore sous la brusquerie de la touche qui ne dit pas toujours du premier coup ce qu'elle veut dire. Dans le *Portrait de Madame S. et de ses enfants*, les intentions sont délicates; on entrevoit des fraîcheurs lumineuses et blondes, une douceur maternelle, un jeune visage mutin; mais l'exécution lourde et tapotée d'une robe, l'à peu près de certains visages déconcertent. Cela reste trop à l'état d'esquisse sans avoir le charme vif et prime-sautier d'une esquisse bien venue. Le faire me semble trop sommaire aussi et trop brutal dans son *Asile de Vieillards*. Il ne faut pas modeler un visage humain comme une nature morte. Et puis, tous ces personnages sont vus comme à bout portant. L'artiste ne prend plus le recul nécessaire; il ne laisse plus s'interposer entre lui et la réalité ce voile de poésie qui éloigne de nous les choses et les transpose Je me souviens de sa *Peinture*, de certains paysages doux et lointains, hospitaliers au rêve, et je crains qu'il ne prenne pour de la puissance des brusqueries trop soudaines qui me semblent peu d'accord avec ses meilleures visées. La beauté du métier, c'est encore une forme de recueillement et d'amour; c'est la langue choisie à qui l'on confie le plus cher de sa pensée, lentement, le cœur ému et les lèvres serrées, de peur d'en rien laisser échapper.

Quelques-unes de ces remarques pourraient s'appliquer aussi à Cottet, bien que ses envois de cette année ne soient pas inférieurs aux précédents. Je ne lui reprocherai nullement de s'attarder au pays breton, s'il en sait exprimer toute l'humanité dolente et rude. Mais ce serait une erreur de croire que pour traduire des êtres frustes, l'art ait le droit d'être lui-même fruste et court dans ses moyens d'expression. Or, s'il y a des finesses dans l'art de Cottet, finesses d'œil, de sensation et d'émotion, on y perçoit aussi des arrêts, des heurts, des insuffisances. Le modelé des figures manque d'ampleur et de logique continue, ne vient pas de loin, ne se prolonge pas. Sa Bretagne présente une simplification un peu factice. Il la voit et la veut ainsi, austère et nue; habillée de deuil, de noir, de vert olive ou de vert bronze. Elle a pourtant, même en cet extrême Finistère, ses splendeurs et ses mirages de bleus lointains, de violets mouillés, d'émeraudes étincelantes, d'atmosphère humide et irisée. Mais enfin c'est son droit de se restreindre aux aspects mornes et calmes. De cette gamme riche dans son uniformité, Cottet sait tirer parti. Dans *une Crique (Bretagne)*, dans *la Côte près le Cap de la Chèvre*, la fuite oblique d'un chemin sur la falaise, le dessin du littoral, ont de la grandeur et de la noblesse : les tons de l'eau de la lande et du ciel ont une finesse exquise : dans la seconde pourtant les rochers se raccordent mal à la mer. Le *Deuil marin* saisit d'abord par l'immobilité sculpturale et morte des trois figures assises au bord du chemin sur le mur de pierres sèches. A les regarder de plus près, l'impression ne s'approfondit pas; elle s'affaiblit plutôt. L'aïeule aveugle a quelque chose de grimaçant, réel, je le veux bien, mais qui dépare la douleur. La



ROLL. — MATERNITÉ



VICTOR PROUVÉ. — TOILE DÉCORATIVE

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté... »

BAUDELAIRE.

tête de la jeune fille, en sa pâleur mate, s'enlève très heureusement sur le ciel morne ; la mère a l'expression concentrée et dure, est peut-être vraie, mais n'atteint pas à la beauté. Cottet suggère plus qu'il ne réalise. De là une demi-déception qui ne nous empêche pas de reconnaître ce qu'il y a de saveur âpre et de forte véracité dans ces œuvres incomplètes.

Dans un tout autre milieu, Dinet mêle l'imagination poétique à l'étude de la réalité. Il emprunte son sujet au Coran, et raconte à la manière arabe la légende de Joseph et de la femme de Putiphar. L'œuvre est pleine de talent. Les femmes arabes, éblouies par la beauté de Joseph, l'entourent d'un cercle ardent de regards énamourés; ce que l'on voit le moins, à vrai dire, c'est comment *Elles se coupèrent les mains*, en croyant taillader des oranges. Le texte le dit, la peinture ne pouvait guère le montrer.

Gaston La Touche est lui aussi un imaginatif qui se souvient des fêtes galantes, et se plaît à renouer le présent au passé. Il me semble qu'il se dégage de la couleur jaunâtre qui déparait ses toiles. Son métier prend plus de souplesse et d'ampleur. Dans *le Salon vert*, la couleur a de la richesse : la belle personne qui flirte passionnément est bien saisie dans son mouvement de retraite si proche de l'abandon. J'aime moins *la Jeunesse* et *la Grâce* (quels titres! et que ne faudrait-il pas pour les justifier!) ;



P.-A. BESNARD. — PORTRAIT DE Mme B***

d'effet trop vague et trop dispersé, sans motif dominant, sans formes impérieuses. Il y a de bons morceaux encore dans le panneau décoratif qu'il intitule *Portraits*. Des femmes d'aujourd'hui, qui font penser aux Colombines de la Comédie italienne, aux robes gentiment surannées, aux doux regards pensifs, avec un garçonnet mutin, sont juchées un peu bizarrement sur une balustrade, et semblent moins assises que suspendues dans les airs. A côté de ces bergerades où l'esprit de l'artiste se meut à son aise et dans son élément, on est un peu surpris de voir une *Descente de Croix*, plus violente d'effet que profonde d'expression. Non que je défende à l'artiste de mêler le sacré au profane, mais il ne me semble pas que sa manière de sentir et de concevoir ait le moindre rapport avec le recueillement qu'exige un thème religieux.

Les rares exemplaires de peinture décorative que nous offre le Salon de la Société Nationale ajouteront, je le crains, peu de chose à la renommée de l'art français. Et l'on ne peut se défendre, à ce propos, de quelques réflexions mélancoliques. Nous avons des artistes admirables qui ont fait leurs preuves comme décorateurs. On les ignore dans les cercles officiels. On a pu peupler de statues le nouvel Hôtel de Ville sans faire appel à un homme tel que Rodin. La distribution des commandes obéit au plus incohérent caprice. On se demande où les



L.-A. LHERMITTE. — GLANEUSES PRÈS DES MEULES



E.-H. ROUART. — NAUSICAA

il est un peu trop égal d'exécution, lui aussi, manque de sous-entendus; laisse voir des mollesses. L'intérêt, dispersé sur chaque chose, ne se ramène pas suffisamment au principal. Il faut que le peintre apprenne à concentrer l'effet, non pas d'une

LUCIEN SIMON. — PORTRAIT DE Mme S*** ET DE SES ENFANTS



BOLDINI. — PORTRAIT

manière artificielle, mais par le sentiment juste de ce qui est le plus vivant, par le sentiment et l'émotion qu'il éprouvera devant la vie. Nous ne savons rien en dehors de ce que nous sommes. Et notre seul devoir est de nous développer dans le sens de notre meilleur désir.

Parmi les peintres de mœurs, Prinet, intelligence avertie, peintre délicat, se plaît à nous dépayser par le décor. *Le Pique-nique*, une toile un peu molle et dispersée, avec le mail-coach, les carricks, les écharpes, les claires mousselines, fait penser au premier chapitre d'un roman anglais. La *Musique d'ensemble*, un excellent petit tableau, sobre et riche de ton, très bien composé, illustrerait fort bien le début d'une nouvelle passionnée. Ailleurs, le décor se rapproche de nous et reste pourtant d'hier; c'est l'acajou, le reps et le velours d'Utrecht de nos pères. Et cela est charmant, cette intelligence attentive et subtile du passé qui nous fait revivre un instant des sensations abolies et des émotions tamisées par le lointain. Prinet ne s'en cache pas, il est rétrospectif parce qu'il le veut bien. Je crains que M. Morisset ne le soit à son insu et par impuissance à saisir le caractère moderne des êtres et des choses. La *Terrasse de Café*, qui est pourtant bien située place Clichy et met en scène des personnages de nos jours, a quelque chose de vieillot dans la couleur et dans l'allure. Une autre toile, *A l'Opéra*, montre une certaine incompréhension des modes et des gestes contemporains. Je goûte davantage le charme timide et réservé de Saglio, qui nous montre une jeune femme mettant son chapeau *Devant la glace*, une jeune artiste à son chevalet, un *Modèle*, tout gêné de sa nudité, avec un accent doux, harmonieux, un peu triste. M. Saglio doit se méfier de certains verts un peu cruels. J'aime la cordialité délicate de Guiguet qui fait raconter par la grande sœur à une fillette ravie *une Jolie Histoire*, bien jolie sans doute, car l'enfant est aux anges, ou qui, sans mièvrerie, nous dit le geste berceur de *l'Enfant à la Poupée*. Peinture un peu mince, mais d'une jolie fleur, souple dessin, sentiment toujours exquis. Delachaux, qui enveloppe davantage, qui compose avec une application un peu pénible, a de la simplicité, mais quelque mollesse et quelque rondeur.



JOSÉ FRAPPA. — PORTRAIT DE LÉO CLARETIE

Si le mot d'intimité n'existait pas, il faudrait le créer pour exprimer le charme discret des fleurs de Madame Lisbeth Devolvé. Elles vivent dans un tendre recueillement où s'exhale



FRITS THAULOW. — LA PÉNICHE



RENÉ THIRY. — PORT DE PÊCHE

leur âme légère : azalées, chrysanthèmes, orchidées aux nuances pâles, ouatées de gris chantants, elles vivent leur douce vie qui se reflète au miroir d'une âme charmante, et leurs confidences sont les siennes. La jeune artiste ne se contente pas d'ailleurs des résultats obtenus. Il est aisé de voir que son métier, sans rien perdre de sa souplesse et de sa légèreté, prend de la résolution et de la puissance.

Maurice Lobre continue d'évoquer les grandeurs passées de la monarchie dans le décor majestueux et froid de Versailles. Il le fait avec un talent parfait, et chacune de ses toiles est merveilleuse de fini, d'éclat et de richesse : on finit pourtant par se demander, avec une certaine inquiétude, combien le palais de Versailles compte encore de chambres ?

Revenons aux conteurs de la vie moderne. S'il s'agit de la vie mondaine, il n'en est pas de plus averti ni de plus incisif que Jeanniot. Il a le sens et le goût de l'heure présente. Quand il nous mène au *Thé de cinq heures*, ou nous fait assister à la *Conversation*, le spirituel observateur ne nous dit pas que les apparences, il découvre des caractères, il fait parler les réticences, il déjoue les calculs et raconte d'une ironie froide et pincée, les mines et les manèges du monde.

Jean Veber, à son ordinaire, se charge de nous dérider. Son

ZULOAGA. — PRÉPARATIFS POUR LA COURSE DE TAUREAUX

tableau *le Soleil luit pour tout le monde* est bien la chose du monde la plus exhilarante. Cette auberge du pays de Cocagne, où de grotesques humains s'en donnent à cœur joie de toutes les façons, l'accueil de l'hôtelier pansu, les allures si vraies de ce petit monde si plaisamment déformé, tout est de l'invention la plus comique. Dans *les Bouches inutiles*, la verve, plus mordante, n'est pas moins heureuse; le geste d'un corpulent orateur et le contraste entre la solennité froide des huissiers et le grouil-



F.-H. MORISSET. — A L'OPÉRA

lement forcené des parlementaires sont des choses trouvées.

En plein règne impressionniste, René Ménard eut l'originale volonté de restaurer le paysage classique, ses constructions nobles et savamment équilibrées. Il mêle aux aspects de la nature les souvenirs de l'histoire et la poésie de l'humanité. Jamais il ne l'a fait avec autant de puissance et de charme qu'en son *Égine*, où les colonnes brisées et l'entablement d'un temple dorique inscrivent sur le ciel clair d'azur verdi la douceur de

leurs marbres patinés et dorés par le temps. Le gris harmonieux et doux de la pierre s'oppose si heureusement à de fortes verdures presque noires, aux sombres violets des collines lointaines! C'est encore un beau poème que *les Errants*, avec le rythme heureux de la courbe longue qui cerne la mer, l'étagement des croupes noirâtres qui barrent l'horizon de leurs masses horizontales, couronnées par le fronton neigeux d'un Taygète : la fumée du foyer allumé en plein air pour réchauffer les vagabonds, monte et se perd dans un ciel silencieux et pur. « La nature est un temple », a dit Baudelaire, et René Ménard commente cette parole; il cherche à manifester l'ordre et la logique tranquille qui préside à ses constructions.

Dauchez applique des principes analogues à l'étude de la Bretagne; soucieux avant tout de la structure des terrains, de la planimétrie, il maintient ses toiles dans une gamme uniformément terne et morne, gris violacés et verts atténués, non dépourvus d'une saveur mélancolique. Le *Feu de goémon*, *la Plaine*, *la Dune*, donnent une forte impression des monotones étendues au charme captivant et triste, aux lignes sinueuses, qui vont mourir à l'horizon.

Meslé, qui se souvient des sourdines émues de Cazin, aime les clairs de lune, les gris crépuscules, les soleils voilés. Il y a bien du charme et du mystère dans son *Vallon (soleil couchant)*, avec l'homme et le cheval blanc qui rentrent du travail par le chemin creux, avec la fuite à demi effacée des terrains. Il rend bien finement les gris bleutés et les rayons pâlement jaunes du crépuscule, le silence et l'apaisement de l'heure mystérieuse, entre chien et loup. Moullé dit la gloire du couchant, la chaude limpidité des soirs d'été, quand les lumières sont orangées, quand les ombres bleuissent. Sous les arches d'un pont dont les pierres se dorent, les reflets calmes s'approfondissent, les masses de feuillage immobiles baignent dans la lumière et répandent sur le sol une sombre douceur.

A côté de ces notations calmes et attentives, la verve heureuse de Lebourg aborde de nouveaux problèmes. Ses toiles, datées des bords du lac de Genève, sont merveilleuses d'audace prime-sautière, de limpidité fraiche, traversées d'humides lueurs dansant sur l'eau, sur les fonds montagneux et forestiers. C'est une évocation soudaine, insaisissable, une vivante synthèse où l'effet d'ensemble se reconstitue à distance par la témérité libre et sûre de la facture.

Et voici, dans une manière plus fondue, les aimables impressions de Damoye, *la Prairie*, *Dans la Bruyère;* les fraîches clartés de Dagnaux, *le Pont de Mantes*, *la Vieille Route;* les violets délicats et les verts de Clary, *Ferme au bord de la Seine* et *Ruines du Château-Gaillard;* les crépuscules de Billotte, d'un sentiment fin, d'une facture un peu épinglée et menue; un panneau décoratif de Chudant, *la Préfecture du Doubs*, qui a du style; les paysages francs-comtois de Muenier, *les Vieux Toits*, la *Fin de journée*, de fine atmosphère brouillée; les marines puissantes, un peu trop jaunâtres, d'Ulmann, ses vues du port de Hambourg, avec ses puissants déroulements de fumée sur des ciels dorés par le couchant; les marines normandes de Boulard et les paysages picards de Braquaval, les hauts plateaux d'Auvergne un peu secs de Kœnig, et les fines brumes rouennaises de Chevalier, les claires visions de Costeau et les délicatesses un peu enfumées de Griveau, le *Ciel d'orage* de Francis Jourdain et *la Baie de l'Orne* de Mademoiselle Esté. Montenard est fidèle à sa Provence claire, bleue et blonde, et Le Goût-Gérard à ses ports de Bretagne. Smith nous raconte Venise et baigne dans un chaud rayon de soleil le campanile rouge de l'église Saint-Georges; Vail est amoureux de Venise, lui aussi, tandis que Gillot, de sa manière vive et preste, raconte les aspects familiers de Paris, *la Seine et Notre-Dame*, *la Rue des Saints-Pères*, *le Pont des Arts*. Jules Flandrin, qui me paraît encore hésitant dans un *Portrait*, un peu lourd et gauche dans un grand tableau d'autel, révèle des qualités de paysagiste hardi, en des toiles riches de couleur et d'un sentiment décoratif comme *la Vallée de l'Isère (automne)* ou l'*Église de Corenc*. Ce n'est certes pas un artiste banal que celui qui raconte, dans un tapage fort harmonieux de couleur, *Une Audience à Venise*. Il me paraît encore tiraillé en des sens divers, mais il trouvera sa voie.

Guillaume Roger a, lui aussi, de très jolies qualités de limpidité et de fraîcheur prime-sautière. Il a bien fait de réduire le format de ses toiles. Sa peinture y paraît plus corsée, plus nourrie, sans rien perdre de sa vive justesse.

Lhermitte reste au premier rang de ceux qui mêlent la figure au paysage. Probe historien des gens de la terre, il connaît leurs gestes et leur allure; il les



J. RAFFAELLI. — LA JEUNE FILLE AU PETIT CHIEN

établit dans leur milieu avec toujours plus d'autorité. Ses botteleuses et ses moissonneurs sont surpris bien naïvement dans leur action coutumière. Dans *la Marne*, sa manière s'élargit, la lumière diffuse et brouillée, pénétrée de gris, flotte dans l'air et se répercute dans les eaux. C'est une page simple, grande et vraiment magistrale. Lhermitte est en pleine possession de son art.

Lebasque est un des jeunes qu'il faut suivre avec le plus d'attention. Il a, lui aussi, l'ambition de faire vivre l'humanité en accord avec la nature ambiante. Par un métier qui procède de l'impressionnisme, il cherche à rendre la vibration douce de la lumière autour des êtres. Les réussites sont inégales. Il a des gaucheries encore. Sa *Maternité* est lourde par places. Mais *le Goûter sur l'herbe* serait une chose tout à fait exquise, si l'enfant n'était maladroitement rendu; la mère assise dans l'herbe, la fillette debout, sont de délicieux morceaux, et l'ambiance lumineuse est parfaitement réalisée.



H. GERVEX. — PORTRAIT

Nombreux sont les étrangers qui exposent à la Société Nationale. Quelques-uns s'en plaignent et je n'en saisis pas bien le motif. Pourquoi déplorer que Paris reste le centre de la production artistique, et que les meilleurs viennent nous demander la consécration de leur renommée ?

L'École espagnole est brillamment représentée cette année. Le réalisme pimenté et fringant de Zuloaga fait une vive impression. Cet artiste, fort habile et des mieux doués, expose trois toiles d'inégale valeur. Celle du milieu, *Préparatifs pour la course de taureaux*, n'est pas la meilleure. On y sent trop l'étude agrandie; elle est un peu cahotante et vide. J'aime beaucoup mieux *Gitane et Andalouse*, où le type de la vieille est fortement caractérisé, où la jeune femme est vraiment savoureuse et hardie comme un Goya. Dans *un Mot piquant*, le rustre gouailleur qui poursuit d'une raillerie à l'emporte-pièce la Chula riante, à la démarche de chèvre, rappelle un peu trop exactement un des buveurs de Vélasquez; le geste de la fille est bien saisi. Tout cela est troussé lestement et pris sur le vif. Zuloaga doit, je crois, se méfier de cette rare facilité qui lui permet de rapprocher, sans trop de disparate, des morceaux inégalement personnels. Il a une prise assez directe sur la nature, une exécution assez ferme pour ne plus parler que d'après lui-même. Je citerai aussi la somptuosité funèbre d'Anglada, les *Jardins* de Rusinol, le *Barcelone* tragique de Casas.

L'art italien est présent par le talent acéré et sûr de Boldini. Son *Portrait* du caricaturiste Sem étincelle de verve, pétille de



MAURICE DENIS. — NOTRE-DAME DE L'ÉCOLE

vie arrêtée et surprise au passage. Cela est peint de premier jet, avec une sorte de furie endiablée et d'impeccable brio. On est confondu et charmé à la fois par ce nerf d'exécution, par cet audacieux accent de vérité qui vous fait entrer une physionomie dans les yeux et dans l'esprit.

L'Angleterre a toujours d'excellents portraitistes. Depuis Reynolds et Gainsborough, ses artistes savent donner à leurs modèles cette fleur de bon ton et ce comme il faut par où se distingue la gentry la plus aristocratique du monde. Rien de plus distingué, de plus avenant et de plus simple à la fois qu'un portrait de John Lavery, intitulé *le Chou bleu :* une jeune femme blonde, en costume noir et gris, dont les yeux bleu pâle s'accordent si bien avec le chou bleu coquettement posé dans ses cheveux. C'est d'un goût exquis. Neven Du Mont n'est pas moins heureux dans une donnée analogue. Le *Portrait de Madame Alfred N.-D. M...*, dans la même note gris et bleu, est plus sec, il est vrai, mais non moins gracieux de tournure.



MARCEL JEFFERYS. — FIN D'ÉTÉ

Austen Brown y met un peu plus de malice. Sa facture enveloppée recule le modèle et le dépouille des réalités grossières. La couleur assourdie vibre doucement dans un chatoiement mordoré; l'essence de l'être transparaît. Le portrait de Madame T. Austen Brown est une œuvre très expressive. Le Canadien Morrice est un des plus charmants paysagistes d'aujourd'hui. Ses *Tuileries*, son *Jardin public (Venise)*, son *Effet de neige (Canada)*, rappellent à la fois Manet et Whistler, par la justesse large de la touche et par un certain attrait de poésie mystérieuse. Dans les *Régates (Saint-Malo)*, ces voiles gonflées et blanches comme du lait font une tache des plus savoureuses sur le ciel; l'atmosphère est humide et touffue; la couleur transposée est d'une saveur exquise. Une des meilleures toiles du Salon est l'*Enterrement hollandais* par un temps de neige de Bartlett.

L'art américain a beaucoup de points communs avec l'art anglais. Il se différencie pourtant par plus de désinvolture et de



EMILE FRIANT. — LE VIEUX CHEVAL





J.-J. WEERTS. — FÊTE DU LENDIT OU FOIRE AUX PARCHEMINS A SAINT-DENIS AU XVe SIÈCLE
Panneaux décoratifs pour la Grande Galerie de la grande cour d'honneur de la nouvelle Sorbonne



R. PRINET. — LE PIQUE-NIQUE



H.-W. MESDAG. — APRÈS L'ORAGE

brio. *Les Demoiselles Hunter*, de Sargent, sont des Anglaises émancipées. Assises sur les trois côtés d'un pouff, elles nous regardent de leurs yeux vifs et candides ; l'air de famille est bien finement indiqué. C'est d'un métier admirable. Je citerai aussi *la Nuit au Monastère*, de Rolshoven. Frieseke whistlérise toujours avec agrément.



P.-E. DAMOYE. — LE THOUET A BAGNEUX



Saint François allant au secours de la mouette blessée — Saint François apaisant la tempête — Saint François taquiné par les hirondelles

L.-H.-M. FRÉDÉRIC. — TRIPTYQUE

D'excellents paysages belges. De Courtens, les *Vieilles Femmes de l'Hospice de Schiedam;* un passage de cornettes blanches et de mantes violettes dans la pénombre fraîche, sous la caresse du clair de lune, une peinture grasse, sonore, d'une extrême richesse; des canaux de Buysse, surtout le *Canal, lever de lune*, avec cette eau noirâtre, cette voile gris-brun de nuit et la rangée de peupliers pâlis dans la douceur crépusculaire, une harmonie de toute justesse; de claires visions de Claus, la *Route dorée*, le *Matin*, l'*Eveil de Printemps*, toutes choses fort délicatement fleuries; *le Labour* et *le Semeur*, de Verstraete, de large sentiment, d'exécution libre et ferme, tous produits d'une forte école qui suit son chemin gravement et sûrement, qui a sa tradition robuste et fine. Frantz Charlet introduit dans cet art très sain une fantaisie plus ailée, une sorte d'indécision fluide et errante qui a beaucoup de charme. Plus encore que ses tableaux je goûte ses poétiques aquarelles, *la Ronde (île de Marken)*, ou *les Passantes*. Léon Frédéric fut souvent mieux inspiré que le jour où il peignit ses deux triptyques *Saint François au bord de la mer* et *Saint François dans les dunes*. Je retrouve bien, en ces paysages archaïques, la naïveté de ce peintre qui aime les Primitifs de son pays, de jolies intentions, des candeurs touchantes. Mais sa manière s'y amaigrit jusqu'à la dessiccation, sa naïveté balbutie.

De Norvège nous revient cette année Skredsvig un peu aminci. Le Suédois Gustave Albert, acclimaté en France, y développe son beau talent.

Thaulow triomphe avec six toiles que l'on voudrait toutes citer; s'il faut choisir, je choisirai donc *la Péniche*, d'une gaieté de couleurs si fleurie, ou *la Porte en marbre*, d'un effet si original, ou *la Sentinelle*, d'une coupe si heureuse. Mais je vais les citer toutes. Cela chante et bruit, c'est une odeur de nature, c'est une vision originale, c'est un métier sûr de lui, c'est un amour des choses qui s'en donne à cœur joie. Après cela, la naïveté un peu fruste de Holmboe dans sa *Vieille Fabrique en Norvège*, est loin de nous déplaire, non plus que la fantaisie décorative du Danois Willumsen. Cet art du Nord est plein de verdeur et prodigue de promesses dont quelques-unes déjà sont tenues.

La Suisse grave et puritaine s'exprime par le *Repos de Christ à Béthanie*, de Burnand, où l'accent de conviction est si profond; la Suisse francisée nous offre *l'Enfant aux longs cheveux*, de Mademoiselle Breslau, un des plus pénétrants portraits de cet âge qu'elle comprend si bien que l'excellente artiste ait signés.

L'âme slave apparaît, avec son étrange nervosité, sa sensibilité fuyante dans les effigies souples, vibrantes, insufflées sur la toile, de Mademoiselle Boznanska. L'Allemagne est insuffisamment représentée par Borckhardt, un peu sec et dur, ou par Sohn-Rethel, un peu timide. D'Arménie nous vient un talent neuf et original : Mademoiselle Babaian expose une *Lecture* qui annonce une finesse d'œil et de sentiment indéniable.

Si nous revenons, pour finir, à la peinture française, nous trouverons encore à glaner quelques jolies toiles. Il y a beaucoup de jeunesse d'imagination et comme une fraîche nouveauté de coloris dans la *Nausicaa*, de M. Rouart. L'idylle homérique y revit avec sa grâce innocente et son ingénuité vigoureuse. La fille d'Alcinoüs apparaît bien parmi ses compagnes, comme la fière et pure Artémis parmi les Nymphes chasseresses. *Le Vieux Cheval*, de Friant, est une œuvre adroitement composée, où le dessin savant et précis de l'artiste exprime nettement son intention sans la souligner. Enfin je signalerai les fortes études vendéennes de Milcendeau, d'Enders une chose très délicate de facture et de sentiment : *Une Cérémonie religieuse dans le Sauget à Montbenoit* et de Gaston Prunier des paysages pyrénéens, pleins de force et de saveur.



F.-C. DE MADRAZO. — PORTRAIT DE Mme DE M...



ANDRÉ DAUCHEZ. — NAVIRE A QUAI

On le voit, en somme, les œuvres d'imagination sont rares à la Société Nationale des Beaux-Arts; ce qui domine, c'est la peinture de mœurs, et plus encore le paysage. On se demande avec une certaine inquiétude si notre École française qui par deux fois, au dernier siècle, a renouvelé ce genre, n'est pas sur le point de laisser passer le sceptre en d'autres mains. Il est vrai que les créateurs les plus originaux, un Monet, un Pissarro, ne sont pas représentés ici; mais, parmi tous les jeunes talents qui se pressent à leur suite, on cherche leurs successeurs. Ici encore, parmi la multiplicité des notations, et la variété des sensations, ce qui manque le plus, c'est l'esprit de synthèse. Il semble qu'on s'attache plus à la pellicule, à la surface, aux apparences des choses, qu'aux vérités foncières, à la structure permanente.

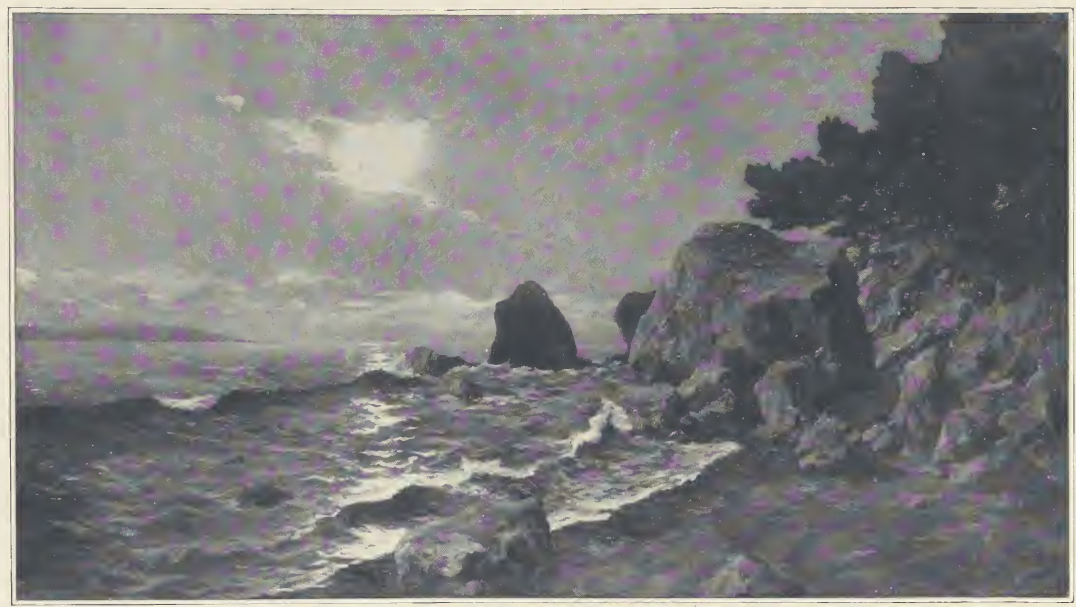
Sauf quelques citadins endurcis qui ont le courage de leur opinion, qui n'aime la nature en France depuis que Jean-Jacques nous l'a révélée, depuis que l'École de 1830 a chanté ses beautés émouvantes et que l'impressionnisme a renouvelé en mille modes éclatants la merveilleuse et toujours jeune chanson? Qui ne sent frémir en soi une âme de paysagiste depuis



AUGUSTE DURST. — NEIGE D'AUTOMNE (SAINT-VAAST-D'EQUIQUEVILLE)



FRÉDÉRIC MONTENARD. — ENTERREMENT DE JEUNE FILLE EN PROVENCE



E. DAUPHIN. — NUIT D'ÉTÉ AUX ENVIRONS DE TOULON

que la mer et la montagne, la forêt et la lande sont à la portée de presque toutes les fantaisies? Pour modeler une figure, pour lui donner tournure et caractère, expression et style, il faut un apprentissage, une science de métier. Il semble, à première vue, que la nature, ce modèle complaisant, soit accessible à tous et même aux plus naïfs. Pourtant il suffit de considérer la campagne ouverte, le modelé fuyant et souple des terrains, la profondeur des horizons, la fluidité insondable des ciels toujours en rapport avec le sol, pour se rendre compte que c'est un art singulièrement ardu et mystérieux, celui qui fait tenir sur quelques pieds de toile toute la logique sévère et complexe de la nature. Ici encore le plus sincère désir, la volonté la plus obstinée ne



JEAN VEBER. — LE SOLEIL LUIT POUR TOUT LE MONDE



Cliché E. Crevaux.

CHARLES COTTET. — DEUIL MARIN



LE GOUT-GERARD. — PIAZZA DELLE ERBE (VÉRONE)



LUCIEN MÉTIVET. — L'OLYMPE

Les Dieux se mettent à rire en voyant Vulcain faire l'empressé.
(HOMÈRE.)



Cliché Henri Garnier.

JACQUES BAUGNIES. — PORTRAIT

suffisent pas. Il y faut, avec le don, une passion entière, une méditation forte et continue. De jolies apparences, un agrément superficiel, cela se rencontre. Mais la construction solide, le sens de l'espace et de l'étendue, la largeur et la souplesse des plans qui passent insensiblement l'un dans l'autre, et là-dessus la manie changeante de la lumière, l'atmosphère impondérable, cela est et sera toujours singulièrement rare. Il ne suffit pas d'aimer, il faut encore comprendre et savoir exprimer. Les procédés techniques, les hachures et le pointillé, la notation des complémentaires, cela s'apprend et se transmet ; l'art, qui est une science animée par le sentiment, est un don personnel et non transmissible ; et c'est pourquoi, malgré toutes les explications et les analyses, il restera toujours un mystère.

Nous voici parvenus au terme de ce premier voyage. Nous n'avons pas rencontré de ces œuvres absolues qui nous emportent au delà des réalités sensibles, dans le domaine du rêve et de l'idéal. L'idéal, en effet, l'amour ardent de la vérité, l'ardeur de conquête manquent un peu à notre époque, du moins dans le domaine de l'art. Notre École semble quelque peu essoufflée. Elle n'ose pas ; elle ne croit pas à la mission qu'elle a de relever



C.-J. COLIN. — LE FEU AU THÉATRE



MAURICE DE LAMBERT. — DOMINO JAUNE



A. STENGELIN. — LA MEUSE A DORDRECHT (HOLLANDE)



Mme CAMILLE MÉTRA. — PORTRAIT *(pastel)*



Mme H. LE ROY D'ETIOLLES. — JEUNE FEMME

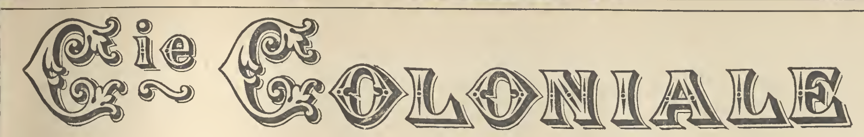
les esprits, de les maintenir sur les hauteurs. Il faut à l'humanité des héros qui la précèdent et l'invitent à souffrir pour mériter la gloire. Si les jeunes voient leurs maîtres hésiter ou s'endormir sur les situations acquises, ils perdent la notion de l'effort douloureux sans lequel on ne fait rien de grand. Ce que nous avons appris, ce que nous savons vieillit dans notre esprit, perd sa spontanéité, sa force d'impulsion, dès que nous ne renouvelons pas la force acquise par une conquête nouvelle. On a toujours le droit de n'être pas un héros, mais dès lors on perd celui de s'appeler un maître. Et quand je demande à l'artiste de se renouveler, je n'entends nullement par là qu'il doive nous étonner et s'étonner lui-même, par de brusques changements de masque et par des pirouettes imprévues. Qu'il reste lui-même, au contraire, et qu'il soit toujours plus lui-même; qu'il prenne une conscience plus forte et plus entière de sa personnalité vraie et de son meilleur désir; qu'il se ramène à son centre, au foyer de sa force. C'est par un travail intérieur que s'acquiert la maîtrise, qui est le refus des jougs imposés et des disciplines extérieures, qui est l'expansion libre et joyeuse de notre être intime.

MAURICE HAMEL.



WILLIAM SHAEKLETON. — BALCONY AT SIENA

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT Gral : *Avenue de l'Opéra, 19,* PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS





Après les repas 2 ou 3

PASTILLES
VICHY-ÉTAT

facilitent la digestion



FAC-SIMILÉ DE LA PASTILLE


Annuaire Général Héraldique

ORGANE OFFICIEL DE LA NOBLESSE

WIGNIOLLE et Cie, Éditeurs

15, rue de Surène (VIIIe). — Téléphone 305-73

ché	20 francs (port en sus)	Relié pl. peau . . .	45 francs (port en sus)
ié toile	30 — —	Sur japon luxe . . .	60 — —

tion pour 1903 de ce précieux ouvrage indispensable aux membres de l'aristocratie vient de paraître. , entre autres innovations remarquables, une monographie sur la Maison de France, illustrée d'une composition donnant les armoiries en couleurs de la famille royale, et les portraits-médaillons de ic et de Madame la Duchesse d'Orléans. Près de 5,000 blasons en noir et en couleurs sont reproduits pages, où l'on trouve, en outre, 25,000 noms et adresses des représentants actuels de la noblesse.

L'ANNUAIRE GÉNÉRAL HÉRALDIQUE

conteste, le monument bibliographique le plus luxueux qui soit, de nos jours, consacré à la noblesse.

hme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

GARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS

TOUX

UMES, NÉVRALGIES

Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

l médical de Russie prenant en consideration que les cigarettes iques Espic sont reellement efficaces dans les accès d'Asthme, ntrée en Russie de cette spécialité. »

TES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

E EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Epicerie et de Quincaillerie

LES CAPSULES D'APIOL DES Drs JORET & HOMOLLE

GUÉRISSENT Les DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS des ÉPOQUES

Décôt Gal Phie SÉGUIN 165 Rue St-Honoré, Paris

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû p u 2 manivelles. — FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes. — VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

"Exposition Lille, 1902 — GRAND PRIX"

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle

Chemins de Fer

DE L'OUEST

Abonnements sur tout le Réseau

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles en 1re, 2e et 3e classes et valables pendant un mois, 3 mois, 6 mois, 9 mois, et un an.

Ces cartes donnent le droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle il a souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue. Il est facultatif de régler le prix de l'abonnement de 6 mois, de 9 mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

Les abonnements d'un mois seront délivrés à une date quelconque, ceux de 3 mois, 6 mois, 9 mois et un an, partent du 1er et du 15 de chaque mois.



BILLARDS

TABLES-BILLARDS — JEUX DE SOCIÉTÉ

BATAILLE, 8, Bd Bonne-Nouvelle, Paris — *Catalogues franco*

ERNEST DIAMANT DU CAP, 24, Bd DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE. PRIX BON MARCHÉ

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS.

STORES EN TOUS GENRES

TOILE DEPUIS 25 FRANCS

TOUT POSÉ

BOURRELETS CHENILLE LAINE

MESNARD JEUNE

130, Boulevard Saint-Germain,

PARIS

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins

Dans toutes les bonnes Epiceries.

FIGARO ILLUSTRÉ

LES SALONS DE 1903. — SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



LES SALONS DE 1903. — FRANÇOIS FLAMENG. — Mlle CÉCILE SOREL, de la Comédie-Française

ITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines. — Prix : **3 fr.**; Étranger : **3 fr. 50**



ANDRÉ BROUILLET. — PORTRAIT DE S. M. LA REINE DE GRÈCE

Société des Arti

SALON DE 1903

Pascal a eu beau s'élever contre « la vanité de la peinture » qui excite l'admiration sur des objets que l'on n'admirerait pas dans la réalité, le prestige des images demeure, et c'est justement la raison que Pascal donnait contre elles qui plaide en leur faveur.

Que dirait, en effet, Pascal, et que diraient tous les gens de son temps, s'ils parcouraient un de nos Salons actuels? En vérité, ils n'y comprendraient absolument rien! Ils s'expliqueraient bien difficilement le goût de notre époque, si totalement différent du goût de la leur. Ils s'intéressaient fort peu aux menus épisodes de la vie des gens de la campagne, des ouvriers, de ce qu'on a appelé de notre temps les humbles. Et, aujourd'hui, il faut que nous nous y intéressions prodigieusement, puisque ce sont peut-être ces sortes de sujets qui se trouvent retracés dans nos expositions avec le plus d'abondance. Faisons-nous réellement une aussi grande consommation d'intérieurs de chaumières et de scènes de la vie bretonne? Ou bien sont-ce les peintres qui veulent nous persuader que rien n'est plus digne de notre attention parce que c'est cela qu'ils ont le plus facilement à leur portée ? Toujours est-il que les peintures de mœurs et les tableaux rustiques sont en proportion chaque année plus considérable, et qu'au contraire les sujets héroïques, les sujets « nobles », qui jadis faisaient le principal des expositions, s'y restreignent à un très petit nombre de spécimens, ainsi que nous le verrons par la simple revue que nous allons passer des uns et des autres.

Pour faire plaisir à la fois à Pascal et aux peintres, nous aurons du moins la ressource de commencer, parmi les peintures de mœurs, par celles qui se rattachent à la vie religieuse. Le Salon en offre quelques-unes, et elles se trouvent être, en général, assez remarquables.



ÉDOUARD BISSON. — PORTRAIT DE MADAME DE R...



A. DAWANT. — MISÈRES

JEAN-PAUL LAURENS. — JEANNE D'ARC. — TRIPTYQUE — FRAGMENT : JEANNE MONTE AU BUCHER

La plus remarquée sera certainement celle de M. Joseph Bail, *le Bénédicité des Hospitalières de Beaune*. Le bel endroit que cet hospice de Beaune! Comme la vie du Moyen âge s'y est merveilleusement conservée, dans son cadre intact, comme par une faveur spéciale! On croirait, en parcourant ses salles, ses cloîtres, ses cours, se promener dans d'immenses enluminures, dans des miniatures de Foucquet en action. Il y règne une vie claire et calme toute particulière, et, comme intensité de sentiment, on serait tenté de dire, comme beauté d'œuvre d'art, l'hospice de Beaune ne le cède en rien au célèbre Hôpital Saint-Jean de Bruges. Il y a même de très belles peintures de Primitifs qui ne seraient pas déplacées à côté des célèbres Memling. On ne saurait donc être surpris que la peinture de ces lieux ait tenté des artistes, et s'il y avait un étonnement, ce serait précisément qu'ils ne les aient pas étudiés plus fréquemment. M. Bail doit donc être loué tout d'abord du choix de son sujet. Il y a apporté son habituelle attention et son beau métier de peintre, et c'est pour cela que le tableau apparut, tout bien examiné, un des meilleurs de l'exposition. Mais il nous semble que s'il a bien exprimé le calme de cette vie hospitalière, il n'en a point rendu la clarté et la paisible joie. Il a transposé le tableau dans une gamme vraiment bien sombre, et, il faut ajouter, bien artificielle. La scène a l'air de se passer à Beaune, puisque ce sont bien là les costumes des religieuses et que la salle où elles se réunissent a été peinte d'après des notes exactes, mais elle se passe en réalité dans le même lieu où les personnages habituels de l'artiste font de la dentelle, transvasent des cornichons ou se livrent à tels ou tels travaux de ménage.

Le métier est certainement beaucoup moins attrayant et la couleur encore bien moins séduisante dans une autre peinture de mœurs se rapportant également à des préoccupations mystiques, mais le sentiment en est singulièrement plus intense. Nous voulons parler de *la Lecture de la Bible*, par M. Dierckx. La scène se passe, cette fois, franchement chez des paysans. Les types sont grossiers et rudes; la peinture est dans une tonalité sombre de gros bleu, ce gros bleu des blouses de cultivateurs. Le tableau n'est pas des plus agréables à regarder, mais il est d'une vérité rare. Il y a notamment un vieux bonhomme, le chef de la famille, une tête taillée, comme on dit, à coups de serpe, qui respire l'attention et la foi la plus profonde. Cela est vu vraiment et simplement.

Autre tableau encore de la vie de l'âme, et qui est peut-être, de tous ceux du Salon, le plus vraiment ému, *le Viatique*, par M. Émile Renard. Dans une cellule de Bénédictines, une religieuse est mourante, et un moine, en habits sacerdotaux, lui apporte la communion. Deux autres religieuses assistent leur compagne avec douleur et avec ferveur; une quatrième, à l'écart, prie dans l'ombre. La lumière qui éclaire ce tableau est à la fois mystérieuse et véridique. L'expression, d'une grande beauté, réside non seulement dans les visages, mais encore dans les attitudes et dans toute l'atmosphère du tableau, qui est fortement et délicatement peint.



G. CLAIRIN. — LA FÊTE DES MASQUES

Il y a encore quelques autres tableaux se rattachant au même ordre d'idées, mais traités dans une note plus agréable et tant soit peu plus anecdotique. Voici les plus réussis. M. Georges Claude a décrit une *Procession de la Fête-Dieu* chez les Bénédictins d'une façon à la fois pittoresque et exacte, et c'est un bon petit tableau, peint avec soin. Madame de Wentworth nous montre une religieuse blanche se promenant dans la solitude d'un jardin de couvent. M. Émile Adam a observé deux religieuses qui brodent une chasuble, et très finement rendu l'imperceptible sentiment de satisfaction et de fierté qui les anime dans cet ouvrage. M. Van Hollebeke se plaît à montrer un curé dans son jardin, et, bien qu'il l'ait déjà montré, ce bon curé ne manque pas d'un certain agrément. M. Pharaon de Winter a portraituré des *Enfants de Marie* avec simplicité, et il a rendu, en bon peintre, la fraîcheur des blancs, qui justement est exprimée d'une façon si soutenue et montée presque jusqu'au jaune par M. Bail. Ce seront donc là deux types de la façon dont une même impression peut être rendue, en peinture, dans des esprits diamétralement opposés. Enfin, désirez-vous, pour terminer avec ces intimités mystiques, que je vous entretienne des cardinaux comiques et des prêtres plus ou moins hilares qui font partie obligée de chaque Salon, à ce qu'il paraît, car ils se montrent tous les ans avec une rare persistance et avec une non moins rare monotonie? Non, n'est-ce pas? Ce sont là des articles de commerce, mais je me suis toujours demandé à quelle clientèle ils s'adressaient.

Mieux vaut prendre pour transition de la vie mystique à la vie familière le tableau de M. Struys, *la Célèbre Dentellière de Malines*. Tout à l'heure nous parlions de la belle École flamande contemporaine. M. Alexandre Struys en est un des plus probes et des plus vigoureux représentants, et cette œuvre-ci en est un des plus riches et des plus savants spécimens. C'est peut-être le tableau le plus solide et le plus magistral de tout le Salon. M. Struys a représenté un ecclésiastique rendant visite à une sorte de vieille paysanne, la célèbre dentellière. Avec sa pauvre robe, son tablier bleu, son visage ridé, cette artiste paraît bien modeste et bien humble. Pourtant on voit qu'elle ne reçoit pas sans satisfaction les éloges connaisseurs de son visiteur, penché attentivement sur le tambour où



J.-L. GÉROME. — VUE DE MÉDINET-EL-FAYOUM (H^{TE}-ÉGYPTE)

s'enchevêtrent les fils et pendent les bobines. Par la fenêtre ouverte de la pauvre chambre, on aperçoit le magnifique clocher, la tour immense et ouvragée de la cathédrale de cette curieuse petite cité de Malines, et un bout de rue avec des toits rouges, le tout bien éclairé par un gai soleil. Le beau tableau que celui-là! C'est certainement une chose de prix, et c'est une peinture qui se rattache directement aux belles traditions de la peinture flamande.

J'ignore si les étrangers trouvent à nos peintures de mœurs autant d'accent et de saveur que nous en trouvons de notre côté aux leurs, comme pour ce tableau de M. Struys. Mais véritablement, certaines choses racontées par eux tranchent sur la moyenne des expositions d'une manière impossible à passer sous silence. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'est rien de plus curieux ni de plus amusant que le tableau de M. Nico Jungmann, *Procession des Pèlerins hollandais de Kévelaar, à Volendam*, long panneau aux multiples figures, exécutées avec un soin ingénu de primitif et un bariolage de couleurs tout à fait



FERDINAND HUMBERT. — PORTRAIT DE MADAME B... ET DE SES ENFANTS

réjouissant. C'est évidemment une façon de rendre la Hollande très différente de celle qui a rendu illustre M. Israëls. Mais il n'y a pas à dire, lorsqu'on se promène dans ces curieux pays qui s'appellent Edam, Volendam, l'île de Marken, les choses et les gens ont très bien cet aspect de joujous; on s'amuse à en regarder le détail, on en goûte, comme dans la peinture de M. Nico Jungmann, la délicieuse puérilité, la fantaisie comme découpée à l'emporte-pièce.

Cette Hollande, rendue sincèrement par un Hollandais, a plus de curiosité, et, disons-le franchement, plus de vérité que celle des meilleurs de nos artistes qui vont la peindre avec des préoccupations d'atelier. Par exemple, il est difficile d'apporter plus de talent et plus de sens d'une chaude harmonie que M. Wéry à cette vue d'un canal près duquel jouent des gamins néerlandais. Mais je sens trop l'accent français et aussi le goût de peinture des Salons, le désir inconscient, je le veux bien, de faire un tableau apprécié ici, pour que cette toile des *Petits* soit pour moi vraiment hollandaise. De toute façon, c'est un bon tableau et qui se rapproche plus de la Hollande vraie que *les Ménagères* et que l'étude, rapportées par M. Comoreyt.

Mais que de tableaux hollandais, mon Dieu, qui ne sont pas si hollandais qu'ils en ont l'air! Décidément la Hollande et la Bretagne sont les seuls pays dont les peintres de ce temps semblent avoir entendu parler. Je citerai encore, parmi les meilleurs, le *Cabaret hollandais* et l'*Intérieur hollandais*, de M. Max Silbert, *le Soir en Hollande, près d'Amsterdam*, de M. Benoît-Lévy; mais il y en a bien d'autres encore.

Pour la Bretagne, il n'y a que l'embarras du choix; toute-



JOSEPH BAIL. — LE BÉNÉDICITÉ DES HOSPITALIÈRES DE BEAUNE

fois peut-être ne trouverez-vous pas dans l'assortiment une seule scène ou un seul paysage d'un aspect bien nouveau. Nous nous contenterons donc de signaler au passage les divers marchés, pardons, scènes de pêche et autres de MM. Trigoulet, Guillou, Deyrolle; Fantin-Lescure, qui du moins nous raconte un petit fait assez amusant, celui de *l'Imagier*, pauvre ouvrier ambulant, fresquiste ingénu, qui décore sur son passage les plus humbles chaumières; Granchi-Taylor; Grégoire; le petit *Intérieur*, de Mademoiselle Jeanne Barbey. Puis, pour en finir avec l'Armorique, je signalerai tout particulièrement la très bonne figure de *Jeune Roscovite*, très bien peinte et d'un sentiment exquis, de Mademoiselle Marguerite Delorme. Enfin, les deux intérieurs de M. Alexis Vollon sont excellemment peints et attestent de la part de cet artiste un progrès considérable.

Cet accent particulier, pénétrant, mordant, qui fait seul les bonnes études de mœurs et les distingue du courant de la pein-



H.-J. HARPIGNIES. — BORDS DE L'ALLIER



H.-D. ETCHEVERRY. — VERTIGE

ture salonnière, cet accent qu'il nous semblait rencontrer dans certains tableaux d'étrangers, et qui donne un si grand prix aux anciens peintres hollandais ou flamands de rusticités, nous le trouvons cette année dans deux petits envois de M. Victor Bourgeois, qu'il faut tout à fait mettre à part. L'un est *l'Arrivée du Pêcheur*, l'autre une *Vieille Paysanne méditant*. Le second surtout est des plus remarquables. C'est une vieille, dans un enclos; elle a posé sa quenouille près d'elle et elle médite sur quelque patenôtre. Il pourrait bien y avoir là un artiste à suivre; notez son nom, de toute façon.

Cette force de sentiment un peu ironique, imperceptiblement satirique, s'affirme bien mieux dans de petites toiles de ce genre que dans des grands tableaux déclamatoires où l'éternel ouvrier sans ouvrage attend sur son éternel banc. Certes, rien n'est plus triste que certaines misères, mais rien n'est plus déclamatoire que certaines façons de les raconter. Et l'on



E. MAXENCE. — LE CALME DU SOIR

s'étonne qu'un artiste de la valeur de M. Adler ait consacré, à retracer une scène aussi connue, autant de talent en un aussi grand tableau. Son *Banc* ne dit rien de nouveau depuis les nombreux *Bancs* que nous ont signalés M. Besson et bien d'autres à sa suite. Son *Nocturne*, qui est l'étude d'un vieux vagabond, encore que plus serré, n'est guère plus original. M. Adler peut et doit mieux faire que cela.

On ne saurait, je pense, imaginer contraste plus complet qu'entre ces études prolétariennes et les études d'élégances que nous offrent certains artistes. C'est même un contraste assez banal. Quelques peintres l'ont jadis traité en tableaux à « pendants », par exemple les deux figures de M. Duez, qui firent naguère tant de tapage. Mais enfin, prenons ce contraste comme il se présente et regardons-le avec les yeux de notre visiteur du dimanche, que nous avons envié au début de cette promenade. Dans cet ordre de peinture gracieuse, élégante, mondaine, il est peu de tableaux plus réussis cette année que le *Bal blanc*, de M. Avy. Il rappelle un peu, comme invention, celui de M. Prinet, que l'on ne peut avoir oublié, mais il est si joliment exécuté, d'une couleur à la fois si gaie et si délicate, il renferme en un mot de si aimables qualités, que l'on ne songe pas à lui faire un reproche de cette similitude, — d'ailleurs c'est un thème assez attrayant pour solliciter plus d'un artiste, — et que nous ne le chicanerons même pas sur son format, un peu grand pour un tableau de genre.

Ce reproche, que nous ne pouvons pas faire à M. Avy, nous l'adresserons du moins à M. Etcheverry, de qui le tableau intitulé *Vertige* est tout à fait démesuré pour une anecdote. Tout ce qu'il faut pour raconter ces aimables choses de notre temps, ce sont les petites toiles de M. Bréauté, ou, dans le genre familial, de M. Albert Thomas.

M. Rieder et M. Victor Lecomte se sont fait une spécialité d'éclairer ces scènes d'intérieur par la lumière artificielle des lampes. Ils réussissent admirablement dans cette spécialité, et il faut signaler une fois de plus leurs petits tableaux, impeccables dans ce genre.

M. Raymond Woog a du moins trouvé une idée nouvelle et finement observée dans son tableau *Sollicitude mercenaire*. On ne lui dissimulera pas que ce tableau est un peu trop grand, lui aussi, et que les réelles qualités de peintre qui s'y affirment auraient gagné à se condenser dans des dimensions moitié moindres. Quoi qu'il en soit, le sujet est joli de cette jeune femme qui donne un dernier coup d'œil à son enfant, mais un plus dernier encore à sa toilette, tandis que la *nurse*, sauf son costume professionnel, a, plutôt que l'autre, les façons de la véritable mère. Il y a en M. Raymond Woog un peintre d'avenir : la nature morte de son tableau le prouve à souhait.



AUGUSTE LEROUX. — PORTRAIT DE MADEMOISELLE MITZY-DALTI, DE L'ODÉON

C'est aussi une scène mondaine, mais d'un autre genre, que nous décrit M. Heyerdahl dans son tableau *Aveux*. Il a un peu déconcerté les critiques pendant leur promenade d'avant vernissage; sans doute, à plus forte raison, il ne déconcertera pas moins le public. Ces deux personnages, grandeur nature, appartiennent peut-être à la famille Ibsénienne, mais ce qui est intéressant, passionnant même dans le dialogue, devient parfois un peu lourd et appuyé une fois immobilisé dans le dessin et la couleur. Ce monsieur n'a pas l'air fort content, bien qu'il ne laisse pas éteindre sa cigarette, ce qui est l'indice d'un flegme très septentrional; cette dame le regarde du coin de l'œil après lui avoir fait, je suppose, les aveux si contrariants, et elle semble plutôt se moquer de son partenaire ou attendre que l'orage soit passé. C'est ainsi que beaucoup de personnes ont interprété le tableau. Mais, comme le titre lui-même prête à quelque ambiguïté, peut-être faut-il voir tout simplement dans cette scène scandinave, décrite par un peintre d'un très grand et très noble talent, une déclaration d'amour... De toute façon, le monsieur ne laisse pas s'éteindre sa cigarette. C'est la seule certitude que nous laisse le tableau.

Comme tableaux de mœurs encore remarquables, nous avons les suivants à vous signaler. L'*Intérieur en Ecosse*, de M. Hutchison, avec la mère penchée sur ses trois ou quatre babies couchés dans le même berceau, tableau des plus délicats comme éclairage et de la meilleure facture. Les *Petites Marionnettes* et les *Petites Couturières parisiennes* de M. Chayllery, le second surtout, excellent tableautin gai, vif de couleur, personnel au possible, et qui s'ajoute à tant d'autres œuvres modestes et réussies de ce gentil peintre. Les petits tableaux d'enfants de M. Degrave, toujours d'un accent très original. La petite scène provençale de M. Guillonnet et sa messe bretonne. *Les Amateurs ; — Promenoir supérieur aux Concerts Lamoureux*, très grand et très curieux tableau de M. Gumery, qui, à côté de qualités d'observation d'une véritable intelligence, a des



Cliché E. Crevaux.

HENRI MARTIN. — PANNEAUX DÉCORATIFS. — FRAGMENTS D'UN ENSEMBLE POUR LE CAPITOLE DE TOULOUSE

discordances de couleur très difficiles à supporter et qui viennent de ce que l'artiste a voulu se mesurer avec un effet d'éclairage extrêmement complexe, réel sans doute, mais difficile à rendre dans son ensemble sur une même toile, surtout quand on veut le rendre sans sacrifices. Les *Braves Gens* de M. Armand Lejeune, deux bons vieux types, étudiés et rendus honnêtement. Les deux scènes de M. Sorolla y Bastida, la *Fabrication des raisins secs*, petite peinture d'une étourdissante habileté, et la scène dans une barque, *Après le bain*, habile aussi, mais un peu vide. Les *Ciseleuses de raisins*, peinture consciencieuse et sage de M. Frank Bail, avec un côté de nature morte rendu très savamment. Les deux fort jolies petites toiles de M. Souza-Pinto, les *Blanchisseuses* et *le Soir*, toutes deux très délicates.

Est-ce un tableau d'imagination ou de réalité que celui de Cavalleri, *un Tourbillon*, qui représente une procession de blanches jeunes filles, interrompue et dispersée par une bourrasque? Soit l'un, soit l'autre, c'est un séduisant spécimen de l'art italien contemporain qui, à défaut de grandeur, a tant de finesse et de nerveuse amabilité.

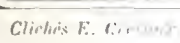
M. Albert Maignan n'a pas voulu, lui, faire un tableau aimable avec *la Journée finie; — mines de la Loire*. Il a voulu donner une note d'une grande énergie et montrer qu'il pouvait composer un tableau de la vie moderne avec toute sa puissance. La tentative était louable. Elle n'a pas complètement réussi. M. Louis Roger avait envoyé de Rome et expose de nouveau ici un grand tableau, *Histoire*, des ouvriers pratiquant des fouilles dans la campagne romaine d'un bien plus grand accent, mais malheureusement bien sombre.

Mademoiselle Hélène Dufau a voulu, elle aussi, à sa façon, exécuter une scène réaliste, avec *une Partie de Pelote au pays basque*. Cette composition en longueur, toute fourmillante de personnages, est amusante et juste dans son effet général. Il y a des types basques bien observés et indiqués spirituellement, sans appuyer. Un groupe de femmes, notamment, au premier plan est bien marqué au cachet de cette curieuse artiste. Maintenant, est-ce dans son esprit une œuvre d'importance? non sans doute. Le paysage en est du moins très réussi.

Pour un tableau canaille, *la Fouille au Dépôt*, de M. Zier, est un tableau canaille, mais, bien qu'il ait plutôt le caractère d'une illustration, il est bien venu et sera remarqué. Cette grande fille qui se laisse fouiller avec un cynisme insolent par la préposée à ces sortes d'opérations, et qui dissimule sous une bravade la colère qu'elle éprouve à voir découvrir les bijoux qu'elle avait confiés à une cachette intime, est bien un type de Paris, et ma foi, mieux vaut un type juste mais canaille, que vingt types convenables, — mais convenus. Et puis, n'oublions pas que nous sommes ici pour nous amuser à regarder des images. C'est pour cela que la grande diablesse crapuloïde de M. Zier nous attire beaucoup plus, en tout bien tout honneur pictural, que la *Carmen* si maniérée de M. Quinsac. Jamais il n'y a eu







Clichés E. Crevaux.

HENRI MARTIN. — PANNEAUX DÉCORATIFS. — FRAGMENTS D'UN ENSEMBLE POUR LE CAPITOLE DE TOULOUSE



DEBAT-PONSAN. — LA SORTIE DU COMMUNAL

d'Espagnoles de ce genre, sinon à l'Opéra-Comique, — et encore !

Il y aurait bien d'autres tableaux de la vie à commenter. Mais d'autres sujets nous sollicitent, et force nous est de nommer en bloc les peintres qui cette année ont réussi à nous donner les meilleures toiles de genre, de types ou de mœurs. Ce sont : Checa, Marcel Bain, Bellemont, Coulter, Porcheron, Devambez, Claude Firmin, d'Estienne, Brispot, Caucaunier, Jimenez, Béroud (nous parlons seulement de son *Intérieur du Louvre*), Fraipont, Besson, Charpin, Denet, Agreda, Cresswell, Guinier, V. Gilbert, Darien, Dickson, Fournier, Gelhay, Grau, Gueldry, Gourdault, Decamps, Gibbs, Lobrichon, Borough Johnson, Letourneau, Stephen Jacob, Lemeunier, Mayet, Richard Muller, A. Lambert, Mezquita, Thurner, Matet, Paul Leroy, Malhoa, Robbi, Fernandès, Najera, Jean Thirion, Perlmutter,



GEORGES CLAUDE. — LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

[redacted]

Saubès, Alizard. Orchardson, Schwarzenwald, Chabannes la Palice, Bellan, Swieykowski, Troncy, Synave, Lobel-Riche, Selmy, Alberti, Alcala Galliano, Sawe, Cayron, Palin, Coëylas, Brugairolles, et Mesdames Susan Watkins, Lovering, Lucas-Robiquet, Klumpke, Desportes, Demanche, Herland et Charlotte Chauchet.

Il aurait fallu mentionner dans cette catégorie de tableaux les peintures de mœurs exotiques, arabes, orientales, etc., faute d'en pouvoir faire, vu leur nombre restreint cette année, une catégorie spéciale. Elles ne se trouvent, en effet, guère représentées que par le tableau un peu vague de dessin, mais curieux d'ensemble de M. Fraipont, *Théâtre populaire annamite*. Puis, par les deux petites peintures de M. Gérome qui sont, au contraire, la précision même. La *Prédication dans la Mosquée* est un de ces tableaux minutieux, exacts et curieux qui nous plaisent mieux que ceux où le maître se livre à l'allégorie ou à la fantaisie pure, car dans ce dernier cas, ses qualités de rigoureux fini contrastent justement avec le caprice et l'entravent. Dans cette *Prédication*, les costumes, les attitudes, le rendu des murailles avec leur revêtement de claires faïences, tout cela est d'une netteté remarquable et demeure d'un métier exemplaire. Cependant nous trouvons encore beaucoup plus d'agrément à l'autre petit tableau, *Vue de Médinet-el-Fayoum (Haute-Égypte)*, qui tient à la fois du paysage et de la peinture de mœurs. Sa tonalité bleuâtre est douce et reposante, et rien n'est plus agréable et plus amusant à regarder que les petits groupes de femmes qui le parsèment, les unes se rendant à l'eau avec leurs grandes jarres de forme quasi biblique, les autres paresseusement arrêtées dans quelques graves et futiles entretiens. Cela donne l'idée d'une vie pour ainsi dire rétrospective, car l'on sent, et M. Gérome l'a parfaitement exprimé, que paysage et êtres n'ont pas changé ici depuis des siècles.



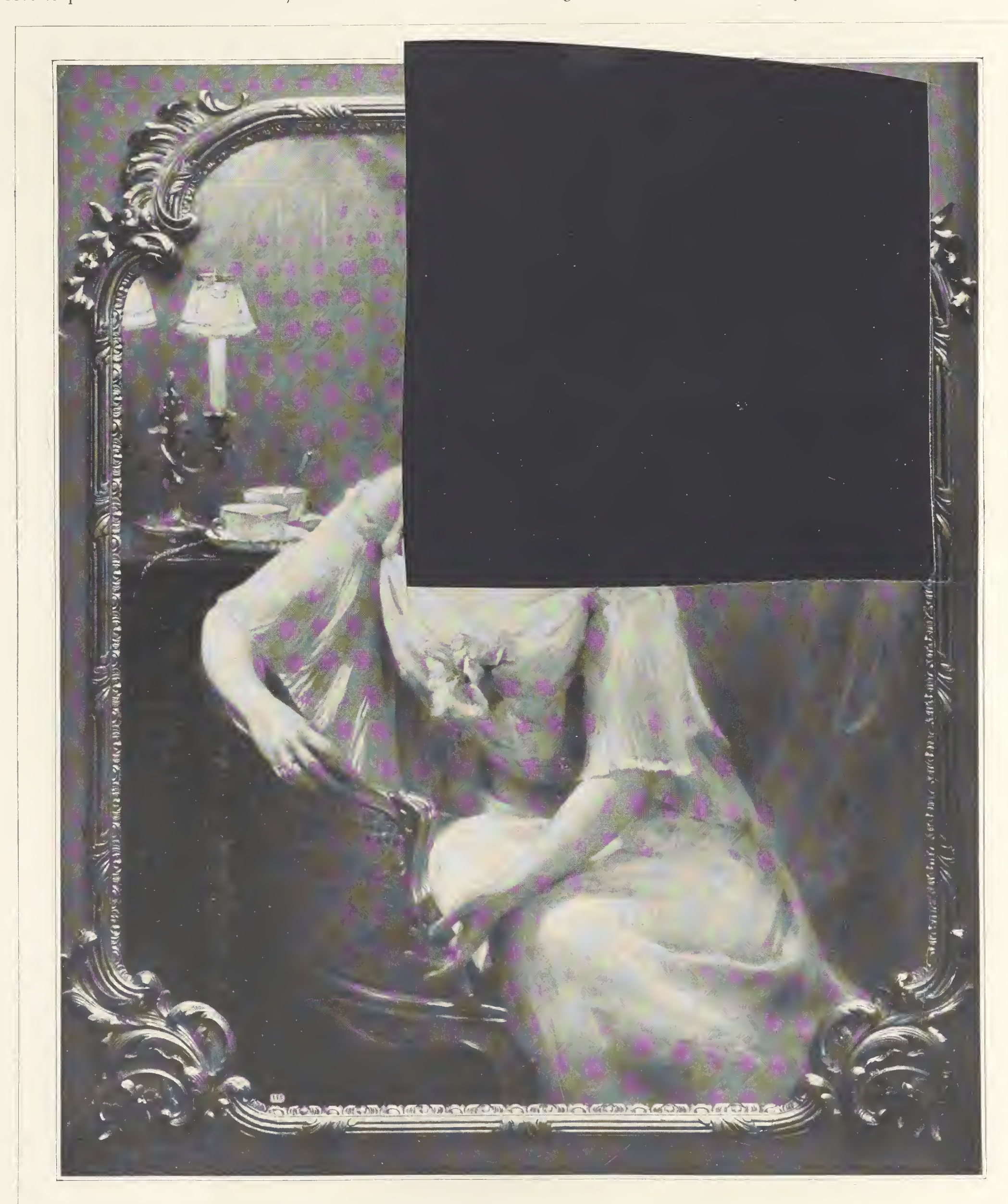
TONY ROBERT-FLEURY. — SOUS LA RÉVOLUTION

Un esprit du même genre règne dans la

toile de M. E. Weeks, *la Princesse de Bengale reçoit le Prince de Perse*. Sous couleur de nous évoquer une scène des Mille et une Nuits, M. Weeks a évidemment pris des personnages et un lieu actuels, empruntés à ses nombreux voyages en Asie, et c'est précisément ce qui fait l'attrait en même temps que la vérité de sa scène.

Cette toile est entre les images les plus amusantes, les plus touchantes ou les plus nouvelles que nous apporte la récolte de 1903, mais à côté, il n'en est pas de plus réussies dans cette récolte que la *Mascarade* de M. Zo, la *Muse de la Misère* de M. Danguy, l'*Harmonie* de M. L.-A. Leclercq, et *Mortes?* de M. L.-O. Merson.

La *Mascarade* de M. Zo est une toile joyeuse, j'entends dans le sens où Banville intitulait un de ses recueils de vers : « Trente-six ballades joyeuses », c'est-à-dire avec une recherche de verve dans la facture et d'entrain dans le mouvement. Ces dames à grandes robes qu'intriguent dans un parc des Trivelins et des Mezzetins facétieux, ces négrillons porteurs de queues tout effrayés des façons de ces élégants drôles, toute cette bourrasque de gaieté et de tintamarre est parfaitement rendue dans les



PAUL CHABAS. — PORTRAIT DE MADAME ANDRÉ B...

lignes, et plaît aux yeux par le sobre chatoiement de la couleur. M. Clairin a exposé un tableau du même genre, *la Fête des Masques*, et qui agréera par les mêmes qualités. M. Hippolyte Lucas également, avec son tableau, *Aventure*, d'une assez délicate coloration et d'un preste métier, est de la même famille, ainsi que M. Triquet et sa *Servante*, très gracieuse soubrette, porteuse de rafraîchissements.

D'un tout autre esprit sont les peintures de M. Danguy et de M. L.-A. Leclercq, car si elles appartiennent à la fantaisie, c'est à la fantaisie mélancolique. La *Muse de la Misère* de M. Danguy est une page d'une grâce triste qui vous pénètre singulièrement. C'est une pauvre fillette, aux traits simples et très doux, vêtue d'une sorte de cilice grisâtre. Peut-être chante-t-elle quelque plaintive et mélodieuse chanson ; elle rêve du moins, dans cet âpre et silencieux paysage de pierrailles, avec un horizon de maisons pauvres. Le noble et humain sentiment qui règne là dedans ! Que cela est douloureux sans déclamation ! Que cela vous émeut sans revendications violentes ! Cette pauvre petite *Muse* rappelle un peu, quoique l'œuvre soit parfaitement personnelle, la petite *Espérance* de Chavannes. Mais celle-ci du



COURSELLES-DUMONT. — APOTHÉOSE DU TRAVAIL COURONNANT L'ART
Plafond pour l'Hôtel de Ville d'Asnières

moins tenait le rameau reverdissant. Celle-là n'a rien dans ses mains déformées par le travail; et elle n'est que la muse de la résignation.

M. L.-A. Leclercq, peintre très attentif et très délicat, avec de curieuses naïvetés, jette toujours sur ses peintures comme un voile de mélancolie. Son *Harmonie* de cette année est une des plus importantes compositions qu'il ait données : des enfants qui, dans une sorte de parc, chantent au piano, une femme qui les écoute avec un autre enfant qui se presse tendrement contre elle, tels sont les éléments de cette peinture à la fois claire et triste, très travaillée, très complexe, et cependant d'un aspect très simple et très doux.

Le point d'interrogation que M. Luc-Olivier Merson a ajouté au titre de son petit panneau prouve que ce n'est pas une idée absolument de négation et de désespérance qu'il a voulu exprimer. La Justice et la Vérité gisent sur le sol, fâcheusement mises à mal. Ce sont les éternelles poignardées. Elles y sont habituées. Elles sont souvent mortes, et souvent elles ressuscitent et cela s'écrit ainsi : *Mortes?* De toute façon, les minuscules figures dont M. Merson a rendu d'un pinceau délicat la pâleur, sont comme l'incarnation de la plainte d'un poète, légère et timide.

Sans vouloir écrire une idée quelconque, M. G. Scott a eu une charmante inspiration avec ses *Jardins d'Espagne*. Parmi les architectures de marbre et de verdure de Séville, il a fait apparaître au crépuscule une svelte figure de Parisienne, costumée à ravir, et pour nous, il semble voir dans cette jolie peinture, plus allégorique que mainte allégorie, l'image de la jeunesse surgissant du passé, de ce passé qui vit, lui aussi, et se perpétue.

Que vous citerons-nous après ces quelques exemples, parmi les tableaux de genre ou de fantaisie? Nous vous signalerions bien ceux de M. Ridel, s'ils n'étaient pas toujours et toujours conçus dans le même sentiment et dans les mêmes harmonies.

M. Maxence, en paraissant donner aussi des œuvres du même genre que les années précédentes, fera comprendre ce que nous voulons dire par cette réticence. Il poursuit son goût pour certaines costumeries et certains types, mais il en varie complètement cette fois-ci l'esprit et l'harmonie : Son *Calme du soir* est une variation réussie sur le thème qu'il a choisi et traite depuis longtemps. Il y a certainement du charme et de la délicatesse dans la grande toile de M. Paul Chabas, *les Petites Fées*, mais, bien que l'effet en soit différent, elle rappelle par trop



J. WAGREZ. — A VENISE AU XVe SIÈCLE



Cliché E. Fiorillo.

L.-A. CABIÉ. — LA VILLE DE LALINDE (DORDOGNE); — EFFET DU SOIR

comme coupe et comme esprit général celles du même genre que l'artiste a exposées jusqu'ici. Il peut, lui aussi, renouveler ses thèmes; ce sera excellent pour lui et pour nous.

Nous aurons enfin, au cours de notre promenade, pris quelque plaisir à regarder les deux petites pochades, — cartes de visite de M. Cormon, *le Bal des Quat'z'Arts* et la *Tentation de saint Antoine; les Fidèles au Pardon* de M. Saccagi, qui sont comme d'un Maxence italien; le fin buste rêvé de M. Antonin Mercié, qui a été inspiré, paraît-il, au maître par le *Chef-d'œuvre inconnu*, de Balzac; l'*Icare* de M. Séon, d'une inspiration noble et d'une tenue sévère; la svelte et sévère *Hélia* de M. Jules Lefebvre; la jolie composition de M. Kennington, sorte de mythologiade intitulée *Serena;* le conte de fée ou la légende moyenâgeuse bien peinte que M. John da Costa baptisa *Una*, voulant probablement dire *Sola;* le tableau, un peu grand pour une peinture de genre, mais plein de qualités comme à l'habitude de M. Joy, *la Faiseuse de drapeaux*. Si nous citions les deux tableaux de M. Gervais, *la Conseillère* et la *Marine d'autrefois*, l'une, étude de nu qui, malgré son apparente suavité, n'est pas la distinction même, et l'autre, caprice rétrospectif qui est dur et décousu, ce ne serait pas précisément, comme on voit, pour en faire un grand éloge. D'autre part, nous sommes enclin à penser que les visiteurs du Salon auront trouvé du plaisir aux envois de MM. Artigue, Foubert, Wagrez, Guinier, Thiérot, Adrien Demont, Glaize, Ehrmann, Hitchcock, Numa Gillet, Greene, J. Girardet, Detti, J. Benner, Thomson, Weiss, Atalaya et Mademoiselle Elisabeth Sonrel.

Nous n'avons qu'un pas à faire pour aller de la fantaisie costumée à l'histoire peinte sur des sujets déterminés et datés. Cette fois, il y en a deux surtout, très consciencieusement exécutées et d'une documentation louable. C'est d'abord la *Séance de la Conférence de la*



F.-J. LAYRAUD. — PORTRAIT DE LA MÈRE DE M. LOUBET, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Haye, par M. Danger, avec quantité de portraits de diplomates; puis, surtout le panneau historique de M. André Brouillet, *Jules Ferry approuvant les projets de reconstruction de la Sorbonne*, œuvre destinée à la décoration de ce palais même.

Comme toujours, dans les évocations historiques proprement dites, M. Tattegrain se montre avec le *Gué d'Etaples, 16 septembre 1544*, érudit aussi documenté que metteur en scène habile et naturel. Voici le sujet de sa composition : « Le surlendemain de la prise de leur ville, les Boulonnais restés fidèles à la France, s'acheminèrent vers la Picardie. Et fut ce tant désolé peuple poussé par les Anglais, contraint de passer à gué le havre d'Esaples, où beaucoup demeurèrent noyés... Et jamais tout ainsi qu'au déluge ne cessoit de pleuvoir. »

M. Bergès a cherché également le drame dans son *Espagne*



Cliché Lunsiaux.

CH. FOUQUERAY. — A L'ABORDAGE !

Prise à l'abordage dans le golfe de Biscaye, le 14 décembre 1798, de la frégate anglaise l'*Embuscade*, de 32, capitaine Jenkins, par la corvette française la *Bayonnaise*, de 20, capitaine Richer. *(Histoire de la Marine)*

(1809) (l'année où, chacun le sait, nous prîmes Saragosse), mais il n'a réussi qu'à nous donner une page sombre et confuse, où rien ne se détache, où rien ne saisit, et qui, de plus, montre certains attachements de membres assez douteux; telle la jambe d'une Espagnole dans le coin droit inférieur du tableau. Il y avait là dedans un gros effort; c'est dommage que le résultat en soit négatif. MM. Adrien Moreau, Maurice Orange et L. Sergent se montrent moins ambitieux quant aux dimensions, et ils anecdotisent non sans agrément, le premier avec un *Napoléon allant au-devant de Marie-Louise*, le second avec l'*Ermitage (1790)* et un *Départ de conscrits (1815)*, le troisième avec *les Savants de l'expédition d'Egypte (1798)*. M. Boutigny, dans cet ordre d'idées, et avec cette prédilection pour l'époque impériale qu'il partage avec tant de peintres de genre historique, nous donne à choisir entre deux tableaux; un grand représentant des voyageuses arrêtées par Fra-Diavolo, et ne se montrant pas autrement



PAUL VAYSON. — MOINE BERGER DE L'ABBAYE DE SENANQUES (Vaucluse)

mécontentes de cette dramatique aubaine; un petit, retraçant la supplication de la princesse de Hatzfeld à Napoléon. Tous deux sont très soignés, mais le petit sera celui que nous préférerons, pour la seule raison que le grand est trop grand.

Dans l'ordre biblique, le sombre triptyque de M. de Laparra sur les *Épreuves de Job;* dans l'ordre préhistorique, *un Peintre décorateur à l'âge de la pierre*, de M. Jamin; dans l'ordre révolutionnaire, le *Départ de Charlotte Corday pour l'échafaud* de M. Pujol; dans l'ordre romantique, le triptyque de la vie de *Chopin* par Balestrieri; voilà encore quelques tableaux qui témoignent d'efforts et de recherches.

Un tableau se distingue de la plupart des autres par son allure rétrospective, non seulement en tant que sujet, mais aussi en tant qu'exécution. C'est celui de M. Verhaert, *le Magistrat d'Anvers complimente les capitaines des navires, venus avec du sucre, des îles Canaries (1508)*. Cette peinture, exécutée avec les procédés des peintres flamands du XVe siècle, et avec un soin de détails et de types analogue à celui qui attirait tant notre attention dans celle de M. Nico Jungmann, est tout à fait intéressante, qu'on la considère comme œuvre d'art, ou simplement comme très sérieuse besogne archéologique. M. Lybaërt est aussi un de ces primitifs modernes qui ont conservé toutes les traditions de la peinture ancienne, — ou qui les ont retrouvées. Il expose une figure d'homme peinte avec le soin et l'exactitude d'un Dürer ou d'un Amberger.

A mentionner, pour finir notre revue des peintures d'histoire, *la Santé de la Mariée* de M. Mac-Cameron; la *Rome s'amuse* de M. Du Mond; les peintures militaires de MM. Rouffet, Arus; *la Bénédiction des épées*, de M. G. Clairin; le tableau de M. Dawant, *Misères*, épisode des guerres de Vendée; *la Sainte Famille*, grande toile de M. Grosso; *l'Abordage* annuel de M. Fouqueray; et le *Cabinet de travail d'un général sous la première République* par M. Delahaye.



G. ROCHEGROSSE. — PORTRAIT DE Mme G. ROCHEGROSSE

Si on la rattache à la peinture historique, la peinture religieuse semble former d'année en année une section plus restreinte. Elle se borne cette année à une quinzaine d'œuvres, même en comprenant dans le nombre les médiocres et les mauvaises. C'est peu sur un total de près de dix-huit cents tableaux. Il en est au moins deux ou trois qui sont puissantes ou raffinées.

Celle qui mérite entre toutes ce dernier qualificatif, est la petite *Annonciation* de M. Luc-Olivier Merson. Au fait, est-ce bien l'*Annonciation* qui nous est retracée ici? C'en est plutôt le prélude, et l'idée n'en est que plus jolie et plus nouvelle. Vraiment M. Luc-Olivier Merson est un artiste des plus ingénieux. Ce qu'il n'a pas en puissance et en robustesse, il le donne en finesse et en fraîcheur. La Vierge est pensive dans sa petite maison toute fleurie de lis au dedans et au dehors. L'ange gravit le perron et va frapper à la porte. La Vierge ne l'a pas encore entendu; elle ne bouge pas de sa fenêtre. Ce petit tableau est la blancheur et la gentillesse mêmes. L'artiste qui l'a conçu (sans péché) a vraiment, avec un langage tout moderne, de douces et plaisantes impulsions de primitif.

M. Gabriel Ferrier, lui, n'a pas cette ingénuité de sentiment. Il a exécuté à grand labeur une vigoureuse *Pietà*, qui est de sa part une tentative très méritoire vers un art plus sérieux que celui auquel il nous avait habitués depuis quelques années. Est-ce une amende honorable? Il faut, en tous les cas, auparavant, passer par le



Mlle GERTRUDE LEESE. — RETOUR DES CHAMPS



JAMES DESVARREUX-LARPENTEUR. — A LA CHÊNAIE (YONNE)



J. GEOFFROY. — « L'ŒUVRE DE LA GOUTTE DE LAIT » (AU DISPENSAIRE DE BELLEVILLE); triptyque

Purgatoire, c'est-à-dire rendre encore quelques sentiments conventionnels avant d'en éprouver un vrai. La peinture, de toute façon, est serrée, savante, et ne manque point d'une académique vigueur. Mais il est difficile d'être plus littéral, et tranchons le mot, plus vulgaire que dans cette tête de Christ, à la bouche ouverte et aux plaies béantes. Que nous sommes loin du farouche et lyrique réalisme d'un Grünewaldt! Quoi qu'il en soit, cet effort sera compté à M. Ferrier dans le ciel de la peinture.

M. Jules Lefebvre, sous le titre de *Douleur de Marie-Madeleine*, a représenté la pécheresse dans une toilette noire à ceinture lilas qui avait déjà très bien réussi dans une ou deux précédentes images non de demi-mondaines, mais de dames ou de jeunes filles du meilleur monde. Madeleine est ici prostrée au pied de la Croix; au pied est bien le mot, car on ne voit que ceux du Christ, et le tableau semble tout de même coupé net par le haut. La peinture du moins, malgré son incontestable froideur, est le soin et la correction incarnés.

M. Bouguereau, avec le même soin et la même correction, a, dans sa note spéciale, exécuté une *Sainte Famille* en forme de *tondo;* M. Joseph Aubert, une de ces compositions académiques que l'on sait. M. de Richemont peut être rattaché aux peintres religieux avec son tableau de *l'Encens*, où l'on voit, dans une chapelle, la fumée qui sort de l'encensoir prendre la figure d'un ange. M. Moreau-Néret a tenté un *Magnificat* dont l'originalité n'est pas des plus grandes. M. Thirion a peint avec une certaine grâce une Vierge, et M. Pierre un Calvaire dans la note de Gustave Moreau et ses élèves. M. Bridgman nous a fait assister à un tendre dialogue entre le Christ et Madeleine; M. Amédée Buffet au *Retour de Tobie*, et M. Jacquier nous donne une *Fuite en Égypte*.

MM. Jean Brunet et Blatter sont, bien entendu après M. L.-O. Merson, les deux peintres qui auront montré cette année le plus d'invention dans le récit des vieux thèmes religieux. Tous deux ont été inspirés par le Calvaire. M. Blatter ne nous offre guère qu'un paysage; mais le Golgotha qu'on aperçoit au loin, se découpant sur un ciel livide, avec, au premier plan, toute une vaste solitude, est d'un effet assez saisissant. Quant à M. Jean Brunet, il imagine, par un procédé de drame qui n'est pas du tout maladroit, que les corps des larrons sont traînés au bout de cordes vers quelque voirie, tandis qu'au loin on aperçoit un pieux et douloureux cortège accompagnant vers le sépulcre le corps auréolé du Christ. Et voilà absolument tout pour la peinture de religion et d'histoire.

Nous pourrions vous parler maintenant de quelques grandes toiles, rares aussi, qui combinent l'histoire avec la



Mme VALLET-BISSON. — LE DÉPART

décoration, et qui ont une destination ornementale déterminée. Mais nous préférons, avec votre assentiment sans doute, vous parler, en guise de diversion, de cette histoire contemporaine en cent actes divers, qu'est la collection annuelle des portraits. Car vous trouvez, je suppose, que nous avons beaucoup tardé de passer en revue, c'est le mot, cette nombreuse armée qui fait l'objet d'une des principales curiosités, et de la part du public en général, et des portraiturés en particulier.

Vous saurez donc que le *Portrait de M. le général André* est certainement un des plus réussis de cette année et que cette fois, sans restriction, il fait le plus grand honneur à M. Gabriel Ferrier. Comme tenue générale, comme soin de dessin, comme caractère, enfin comme sobriété de couleur, c'est peut-être le meilleur morceau qui soit jamais sorti du pinceau de M. Ferrier.

On ne regardera guère moins les portraits de *Madame Hartog* et du *Président Roosevelt*, par M. Chartran. Il est certain que le premier, dans son harmonie blanche, est plus séduisant que le second, avec quelque soin que celui-ci soit peint. Mais justement la question est là. M. Roosevelt n'est-il pas, à ce qu'on nous a dit, un type d'énergie extrême, alors que nous voyons ici un correct et agréable gentleman dont cet aspect est pour nous un peu inattendu?


CH. PELLICER. — PORTRAIT DE Mlle DE L...

Madame Juana Romani a fait des progrès constants. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu d'elle des morceaux plus réussis, comme couleur et dessin, que ce portrait de *Madame la duchesse de Palmella* et celui, de rouge drapé, de la gracieuse *Mademoiselle Emmanuela de Luynes*. M. Roybet expose un portrait féminin, et aussi un portrait du *Comte Potocki*, d'une sobriété et d'une sévérité qui font regarder à deux fois avant d'être bien certain du nom de l'auteur.

Parmi les tentatives très importantes, on aura à signaler les deux très grandes toiles de M. Lazlo, *Portraits de la famille du duc de Gramont*. Sans doute l'effort du peintre hongrois est considérable, et l'on ne trouve rien à reprocher matériellement à ces deux grandes toiles. Mais il semble qu'il y ait dans l'ensemble quelque gêne et froideur, résultant de la résolution de trop bien faire. Il me semble que l'art de M. Laszlo comporte ordinairement plus de fougue, plus de verve. Dans un des tableaux, certaine robe rouge n'est pas des plus élégantes, j'entends comme choix de couleur. Et, à tout prendre, le principal défaut de ces deux honorables et importantes peintures est de n'être ni tout à fait hongroises, ni tout à fait françaises.

Au contraire, ce qui nous séduit extrêmement dans les portraits de M. Lorimer, et surtout dans le portrait de dame âgée, avec la robe noire, le petit bonnet, l'*apron*, et les parures d'argent, qui sont si caractéristiques, c'est leur saveur franche-


BENOIT-LÉVY. — SOIR EN HOLLANDE. PRÈS D'AMSTERDAM



WILLIAM DIDIER-POUGET. — LE MATIN; — HAUTS PLATEAUX DE LA CORRÈZE; BRUYÈRES EN FLEURS

ment de race et de société déterminées. Ce portrait féminin est peint avec beaucoup de netteté, mais sans mièvrerie. Son aspect un peu lisse, un peu ingresque pour ainsi dire, peut ne pas attirer tout d'abord, mais celui qui le regardera avec attention y trouvera de plus en plus d'intérêt.

Il se trouve que le *Portrait de M. Eugène Guillaume*, par M. Bonnat, est en même temps une œuvre d'actualité et un des morceaux de peinture les plus solides du Salon. Il a l'étonnante fermeté de toutes les œuvres de M. Bonnat, fermeté qui va parfois jusqu'à la dureté, comme dans le *Portrait de Mademoiselle Lucienne Bréval*, mais il a certainement beaucoup de caractère. L'éminent directeur de l'École de Rome, de qui l'image aura ainsi figuré au Salon l'année du Centenaire de cette institution si discutée et si persistante, est, comme on dit, « frappant de ressemblance » morale et physique. Peut-être, au point de vue de l'exécution, trouverait-on à remarquer que la tête vient un peu en relief par rapport au corps qui demeure un peu plat.

Si vous voulez encore quelques portraits d'actualité, sûrs de leur effet de curiosité et en même temps bien peints, voici ceux de *Madame Loubet mère*, par M. Layraud; de *M. Émile Combes*, par M. Lenoir; de *Madame Charlotte Wyns*, la grande et si gracieuse artiste, par M. Georges Sauvage; l'élégant portrait de *Mademoiselle Sorel*, par M. Flameng; celui du *Président Kruger*, par Mademoiselle Thérèse Schwartze; de *Willy et Colette*, par M. Pascau; de *M. Michel Provins*, par M. Galliac; de *M. Redelsperger*, par M. Laissement; de *M. Dumény*, par M. Richomme; de *M. Doumer*, par M. Surand; de *S. M. la reine de Grèce*, par M. André Brouillet; de *M. Maurou*, par M. Patricot; du *Général Balaman*, par M. Zwiller; du *Général Donop*, par M. Fougerat. En voilà, comme vous voyez, pour tous les désirs.



JOSÉ DE SOUZA-PINTO. — BLANCHISSEUSES

Inutile de vous dire que, comme d'habitude, les deux envois de M. Hébert, le maître d'une si étonnante jeunesse, se distinguent par l'harmonie et la dignité. Enfin, malgré son costume un peu théâtral, le *Garde du Roi*, de M. Garrat, est bien un portrait, et des mieux étudiés. Puis, malgré tout le plaisir que nous aurions à commenter quelques-uns d'entre eux plus en détail, nous sommes forcés, dans cette légion d'effigies (c'est peut-être le portrait qui fournit la catégorie la plus nombreuse de toutes, sans excepter le paysage lui-même), de vous signaler comme les plus remarquables ceux qui portent la signature de MM. Devillario, Balizart, F. Humbert, A. Midy, Remsen, Brugnot, Angerville, Harrington, Mana, Baschet, Th. Du-



JULES LEFEBVRE. — DOULEUR DE MARIE-MADELEINE

Tardieu, Rochegrosse,
J. Sonrel, L. Berthault, P. Sinibaldi, Quinsac,
gin, Pellicer, Boiley, Ruffe, Seymour Thomas, Cesbron, Schmalz, Tony Tollet, P. Tavernier, U. Bourgeois, Marec, Trouessart, P. Steck, E. Bisson, W. Thor, Wattelet, Aviat, Charavel, Vergeot, Troncet, Willems, Commerre, Cayron, P. Chabas, Sedillot, Barrias, Crès, Cazaban, Axilette, Checa, Zigliara, Bertram, Barthalot, Cabanes, Pascal Blanchard, Styka. La liste est un

et Muraton.

Nous pouvons revenir maintenant à notre revue des grandes toiles décoratives ou historiques dont cette histoire en cent actes ou en cent visages divers nous avait éloignés. Elles sont d'ailleurs peu nombreuses. La plus remarquée de toutes sera sans contredit celle de M. Henri Martin, consacrée aux travaux des



Cliché Henri Garnier.

JULES CAYRON. — CHANT DU CRÉPUSCULE

J.-B.-A. GUILLEMET — MORET

champs, et que le livret désigne simplement sous la mention de « panneaux décoratifs, fragments d'un ensemble pour le Capitole ». Nous serions bien surpris s'il ne s'agissait pas du Capitole de Toulouse. Et, au surplus, y a-t-il un autre Capitole au monde? Ces panneaux décoratifs sont d'une vigoureuse couleur, la plus vigoureuse même que nous ait montrée jusqu'à présent M. Henri Martin. L'on ne peut nier qu'ils apportent une fort belle impression rustique qui, non seulement n'est pas gâtée cette fois-ci par le procédé haché spécial à M. Henri Martin, mais qui encore tire de ce procédé même une impression vibrante d'atmosphère toute particulière. Le paysage semble se continuer à travers les trois parties du triptyque, mais il est bon de savoir que ces parties se trouveront séparées par de larges fenêtres. Cela ne fera que donner plus de variété à la composition dont la coupe ternaire, sans cela, ne s'expliquerait pas, ou serait peu justifiée. Le panneau principal représente des faucheurs : le panneau de gauche a pour principal motif une idylle paysanne qui se passe, comme de juste, dans la partie la plus printanière, la plus fleurie de ces campagnes; et, dans le panneau de gauche, plus austère, se trouve une vieille femme avec une chèvre et un bicot. Encore une fois, ce qui fait l'attrait de cette grande page, c'est la couleur et la vérité du sentiment rustique. Cette simplicité vaut mieux que mainte allégorie, et nous n'exceptons pas celles que peignit naguère M. Henri Martin.

Reste encore à citer exceptionnellement les grandes compositions de M. Jean-Paul Laurens sur *Jeanne d'Arc*, destinées à l'hôtel de ville de Tours : la réception de Charles VII, le bûcher, et après le supplice. Bien que les deux premières portent la marque de l'érudite imagination de M. Laurens, la dernière, dans sa dramatique sobriété, sera jugée la plus saisissante et la mieux trouvée : le bourreau est le seul personnage qui l'anime lugubrement ; il descend, pensif, les funèbres degrés.

Le triptyque (décidément c'est une bonne année pour les triptyques) de M. Jean Geoffroy, le *Dispensaire de la Goutte de Lait, à Belleville*, est-il une décoration ayant une destination précise ? On serait tenté de le croire, car un artiste n'entreprendrait pas une machine de cette importance, en lui donnant cette coupe, sans but arrêté. Enfin, l'on y trouve les qualités et les défauts habituels à M. Geoffroy, c'est-à-dire une conscience un peu appuyée, un dessin un peu rond, une certaine monotonie de types, mais un sérieux, une volonté de bien faire des plus respectables. Il y a, cela va de soi, de bonnes observations de mouvements, soit maternels, soit enfantins, chez ce peintre qui a fait depuis longtemps sa spécialité de ces sortes de sujets.

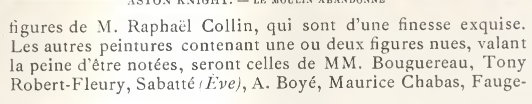
Après ces trois importantes décorations, nous ne voyons à citer, en dehors de celles de MM. Béraud et Lalyre, qui sont négligeables, que celles de MM. Schommer, Courselles-Dumont, Albert Thomas, Maricton et Achille Cesbron, qui dénotent du talent ou de la distinction. La mode des *très grandes* toiles passerait-elle ? Ce serait le commencement de la sagesse, mais il resterait encore toutes les trop grandes.

Comme corollaire de la peinture de décoration et d'histoire, il nous reste à dire deux mots du *nu*, un genre qui, lui aussi, du moins cette année, paraît se restreindre. La revue en sera vite passée. Aucun morceau de nu vraiment magistral, sauf la *Nymphe endormie*, de M. Henner, qui est d'ailleurs dans sa note habituelle, et les deux



Mlle LOUISE ABBÉMA. — PORTRAIT DE LA COMTESSE P. S.





ASTON KNIGHT. — LE MOULIN ABANDONNÉ



G. GUÉRIN. — LE SEUIL FLEURI

figures de M. Raphaël Collin, qui sont d'une finesse exquise. Les autres peintures contenant une ou deux figures nues, valant la peine d'être notées, seront celles de MM. Bouguereau, Tony Robert-Fleury, Sabatté (*Ève*), A. Boyé, Maurice Chabas, Faugeron, Fesch Bruning (la *Jeune Sorcière*), R.-M. Guillaume, Gorguet, Gourdault, Anglade, Joannon, Maurice Lard, Rochegrosse, Bastet, Lavalley, Oswald Birley, Schwarzenwald, Saintpierre, Penot, Edgard Muller, Henri Amédée et Madame Oppenheim.



ALBERTO PINTO. — CHEZ LES PAYSANS (BASSE-BRETAGNE)

Il faudrait consacrer au paysage de bien longues pages, ou alors une simple liste. C'est ce dernier parti que nous prendrons, car la citation d'un grand nombre de noms de campagnes, de villes ou de villages, et l'appréciation des saisons, heures et phénomènes atmosphériques n'iraient pas sans quelque monotonie. Disons donc rapidement, avant d'entrer dans l'énumération des plus habiles paysagistes, les sujets des quatre ou cinq plus beaux paysages. Peut-être le plus vigoureux et le plus simple de tous est-il le *Vallon (Haute-Alsace)*, de M. Zuber. Comme force d'exécution et vigueur de couleur, c'est le plus réussi que nous ayons vu de cet excellent artiste. Il y a toujours une sévère et grandiose austérité dans les envois de M. Pointelin, et il nous donne cette année un *Lever de lune* bien complexe dans son apparente simplification et réellement impressionnant. Le *Village perdu*, de M. Gagliardini, est encore une chose bien venue dans sa manière habituelle. Des deux paysages de M. Boggio, il en est un, le *Temps lourd*, qui est d'une invention et d'une couleur fort originales. M. James Kay, de qui nous ignorions le nom, nous montre, avec sa *Rivière du Nord*, une chose d'une âpreté et d'une vérité superbes; on y a le frisson. Enfin l'on aimera la fraîcheur qui règne dans ceux de M. E. Quost. Cela dit, nous nous excuserons auprès des amateurs de paysages et des paysagistes eux-mêmes, en signalant simplement aux premiers les noms de ceux qui, parmi les seconds, leur donneront cette année les plus franches et les plus agréables sensations de nature. Ce sont MM. Guillemet, avec ses jolis paysages de Moret, H. Stanton, Debon, Grimelund, A. Girard, R. Juste, Cazotte, Tenré, Buffet-Chaillé, Bellanger-Adhémar, P. Bertrand, E. Carpentier, Dameron, Deshayes, Bouchor, Cachoud, Chigot, G. Dufour, Hill, Furt, Décanis, Hidalgo, Dambéza, Diéterle, Demont, Downie, Carl Rosa, Thiérot, Eaton, Gransire, Gagneau, Dabadie, Alfred East, Cabié, Dufner, Guéry, Laurent-Desrousseaux, Gibon, Franc-Lami, Dupuy, Gruppe, Foreau, J. Didier, Flahaut, Debat-Ponsan, Garibaldi, P. Lecomte, Gross, Aston Knight, Harpignies, Hareux, Grosjean, Marché, Japy, O. Chéron, Isembart, Joubert, A. Lumière, Laronze, Le Sénéchal, Moisset, Luigi Loir, E. Michel, Morlot, Maillart, Montholon, Marché, Marais, Moteley, Petitjean, Massé, Bourdon, J. Desbrosses, Noirot, Maury, J. Simon, Nozal, Ravanne, P. Saïn, Rigolot, Aumonier, Allan, Bertram, Saint-Germier, Masure, Jean de Provisy, Marcel Berthon-Chincholle, J. Rémond, Calvès, Sabatté, Vayson, Palézieux, Mostyn, Rotig, Balouzet, Wallet, A. Boulard, Bompard, G. Busson, Baillet, E. Busson, Boudot, Berthelon, Beauvais, E. Bourgeois, J. Breton, Bauverie, de Burggraff, A. Buffet, Swieykowski, A. Bouché, P. Buffet, Allègre, José Weiss, Boggs, et Mesdames Duran-Max, Valentine Pepe, Juliette Leluc, Nanny Adam, Gabrielle Morin et Diéterle.


J. MALHOA. — LA PROCESSION


RAYMOND-DESVARREUX. — PRISE D'UN DRAPEAU

Et c'est tout... Que les oubliés, suivant une formule commode, mais sincère, nous pardonnent... Mais, à propos d'oubliés, qu'allions-nous faire, justes cieux! Nous allions omettre les bons peintres de fleurs et de natures mortes; ce serait dommage, étant donnés les vigoureuses pommes, si bien brossées par Madame Valérie Havard, et les divers tableaux ou les choses à respirer — ou à manger — de MM. Chaplin, Grün, Kind, Rouby, Eug. Claude, Bergeret, Cauchois, C. Rivière, et Mesdames Foyot d'Alvar, Jeanne Amen et Dury-Vasselon.

Dans toutes ces œuvres règne un évident désir de bien faire, et le talent ne manque nulle part. Mais il a semblé, en général, qu'il y avait une certaine fatigue et de la part des artistes et de la part du public. Espérons que l'an prochain, nous assisterons à quelque renouveau.

Il y a tant de mérite dans tous ces efforts, que nous ne pouvons nous décider à traiter le Salon en « blague ». C'est vraiment trop facile.

Nous préférons nous réjouir de la bonne nouvelle qui nous arrive à la dernière heure : la décoration d'officier de la Légion d'honneur attribuée au grand paysagiste Pointelin et au charmant peintre de fleurs E. Quost, et le ruban rouge décerné à l'habile paysagiste Allègre.

Cette fois, c'est bien tout. Il ne nous resterait qu'à conclure. Aussi ne conclurons-nous pas. Il nous sera toujours possible, pour le Salon de l'année prochaine, de nous servir, si on l'exige absolument, des conclusions que nous tirâmes du Salon de l'année dernière.

ARSÈNE ALEXANDRE.


L.-P. SERGENT. — PIÈCE DÉMONTÉE ; ARTILLERIE A PIED DE LA GARDE
(Wagram, 6 juillet 1809)

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Cie COLONIALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT Gral : *Avenue de l'Opéra, 19*, PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS

"LE TRIOLET"



LUBIN

11, rue Royale, PARIS (VIIIe)

CATALOGUE FRANCO

ICHY ÉTAT

Après les repas 2 ou 3

PASTILLES VICHY-ÉTAT

facilitent la digestion

ICHY FAC-SIMILÉ DE LA PASTILLE



LES CAPSULES D'

APIOL

DES Drs

JORET & HOMOLLE

GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES

Dépôt Gal : Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris



Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

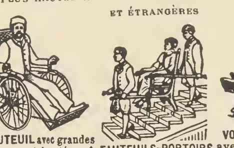
DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles. — FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes. — VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900. 2 médailles d'or

"Exposition Lille, 1902 — GRAND PRIX"

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84



BILLARDS

TABLES-BILLARDS — JEUX DE SOCIÉTÉ

Catalogues franco

BATAILLE, 8, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

ERNEST DIAMANT DU CAP, 24, Bd DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE. PRIX BON MARCHÉ

STORES EN TOUS GENRES

TOILE DEPUIS 25 FRANCS

TOUT POSÉ

BOURRELETS CHENILLE LAINE

MESNARD JEUNE

130, Boulevard Saint-Germain,

PARIS

CRÈME SIMON

POUDRE

SAVON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR VELOUTER la peau du visage et des mains

Refuser les Imitations

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre



ESPIC

OPPRESSIONS

TOUX

RHUMES, NÉVRALGIES

Le **Fumigateur pectoral ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

« Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les cigarettes « antiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'Asthme, « autorise l'entrée en Russie de cette spécialité. »

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette





VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Epicerie et de Quincaillerie

---

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. — Phie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins

Dans toutes les bonnes Epiceries.

CHEMINS DE FER DU MIDI

Voyages Circulaires

1° Paris — Centre de la France — Pyrénées

TROIS VOYAGES DIFFÉRENTS AU CHOIX DU VOYAGEUR

Billets délivrés toute l'année aux prix uniformes ci-après pour les trois itinéraires :

1re classe : **163** fr. **50** — 2e classe : **122** fr. **50**

Durée 30 jours non compris celui du départ

2° Pyrénées et Provence

PRIX :	1er, 2e et 3e parcours.	**68** francs en 1re classe ;	**51** francs en 2e classe
	4e, 5e, 6e et 7e parcours	**91** francs —	; **68** francs —
	8e parcours	**114** francs —	; **87** francs —

Durée 20 jours pour les 7 premiers parcours et 25 jours pour le 8e

En outre, il est délivré des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits en vue de permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire ; notamment les **Eaux-Bonnes** et les **Eaux-Chaudes**, stations thermales desservies par la gare de Laruns-Eaux-Bonnes. La durée de validité des billets spéciaux est la même que celle des billets de voyages circulaires.

3° Gorges du Tarn

VOYAGES CIRCULAIRES	4 itinéraires au départ de Paris		Un livret-guide contenant les excursions aux Gorges du Tarn est en vente au prix de 0 fr. 25.
	2 — —	Bordeaux	
	1 — —	Toulouse	

Durée 30 jours non compris celui du départ

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Villes d'eaux desservies par le réseau P.-L.-M.

1°. — Billets d'Aller et Retour collectifs (de famille)

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effect[uer] un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, [des] billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours, pour les stations thermales suivantes : Aix-[en-]Provence, Aix-les-Bains (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpent[ras] (Montbrun), Cette (Balaruc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes-Sai[nt-]Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Sallières-les-Bains), Divonne-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphio[n]) Genève (Champel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Plot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Sai[nt-]Gervais, Le Luc et Le Cannet (Pioule), Lépin-Lac-d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Gréoul[x]) Menthon (Lac d'Annecy), Montélimar (Bondonneau), Montpellier (Palavas), Montrond (Montrond-Geyser), Moulins (Bo[ur]bon-l'Archambault), Moutiers-Salins (Salins, Brides), Pontcharra-sur-Bréda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémi[lly] (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtelguyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-d[e-]Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Ju[ra]) Santenay, Sarrians-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains-la-Bégude, Vandenes[se] St-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes), [le] prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivant[es].

ARRÊTS FACULTATIFS. — Faire la demande de billet quatre jours au moins à l'avance à la gare où le voy[age] doit être commencé.

2°. — Billets d'Aller et Retour individuels

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau, des billets d'aller et retour de [1re,] 2e et 3e classes, comportant une réduction de 25 pour cent en 1re classe, et de 20 pour cent en 2e et 3e classes, pour [les] stations thermales dénommées ci-dessus.

Validité : 10 jours. — Faculté de prolongation. — Arrêts facultatifs.

CHEMINS DE FER DU NORD

SERVICES LES PLUS RAPIDES ENTRE

PARIS-NORD, COLOGNE, COBLENCE, & FRANCFORT-S/-MEIN

Les services les plus rapides entre **Paris, Cologne, Coblence** et **Francfort-sur-Mein**, en 1re et 2e classes, sont assurés comme suit :

(*) En utilisant le Nord-Express **1re et 2e classes entre Paris et Liége** et le train de luxe OSTENDE-VIENNE entre LIÉGE et FRANCFORT-SUR-MEIN, le trajet de PARIS-NORD à COBLENCE s'effectue en **10 heures** et celui de PARIS-NORD à FRANCFORT-SUR-MEIN en **12 heures.**

ALLER		(*) NORD-EXPRESS Luxe			RETOUR				(*) VIENNE-OSTENDE Luxe
		soir	soir	soir			matin	soir	
Paris-Nord	dép.	1 50	1 50	9 50	**Francfort-s-Mein**	dép.	8 20	5 48	min. 42
Cologne	arr.	11 28	11 08	8 »	**Coblence**	dép.	11 10	8 36	2 47
Coblence	arr.	1 26	2 50	11 08	**Cologne**.	dép.	1 45	11 05	4 16
Francfort-s-Mein	arr.	3 28	6 27	mid. 17	**Paris-Nord**	arr.	11 »	7 30	mid. 50
		matin	matin				soir	matin	

NOTA. — Les indications concernant les heures étrangères sont données sous toutes réserves. En prévision de modifications dans les horaires, consulter les affiches de service.

PARIS-NORD A BERLIN-POTSDAM

Sans changement de voiture en 1re et 2e classes

Les communications entre **Paris** et **Berlin** et vice-versa sont assurées en 1re et 2e classes **sans changement de voiture** par les trains ci-après :

		1re, 2e classes			1re, 2e classes
Paris-Nord.	dép.	9 50 soir	**Berlin-Potsdam**	dép.	midi 55
Cologne	arr.	8 » matin	**Cologne**	arr.	10 26 soir
	dép.	8 26 matin		dép.	10 45 soir
Berlin-Potsdam	arr.	6 03 soir	**Paris-Nord**.	arr.	7 30 mat.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Saison Thermale :

LA BOURBOULE, LE MONT-DORE, ROYAT, NÉRIS-LES-BAINS, ÉVAUX-LES-BAINS

A l'occasion de la saison thermale, la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans organise chaque année [un] double service direct de jour et de nuit, qui fonctionne du 8 Juin au 20 Septembre inclus, par **Vierzon, Mon[t]luçon** et **Eygurande**, voie la plus directe et trajet le plus rapide entre **Paris** et les stations thermales de **Bourboule** et du **Mont-Dore.**

Ces trains comprennent des voitures de toutes classes et, habituellement, des wagons à lits-toilette, d[ans] chaque sens du parcours.

La durée du trajet est de 10 heures environ, à l'aller et au retour.

Prix des places au départ de Paris (trajet simple) **ou vice versa**

DES GARES CI-CONTRE aux GARES CI-DESSOUS *ou vice versa*	PARIS-QUAI D'ORSAY 1re cl.	2e cl.	3e cl.	PARIS-PONT St-MICHEL 1re cl.	2e cl.	3e cl.	PARIS-AUSTERLITZ 1re cl.	2e cl.	3e cl.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
La Bourboule	50 85	34 30	22 35	50 60	34 15	22 25	50 40	34 »	22 20
Le Mont-Dore	51 40	34 70	22 60	51 20	34 55	22 50	50 95	34 40	22 40
Royat.	56 45	38 10	24 85	56 35	38 05	24 80	56 »	37 80	24 65
Chamblet-Néris	37 95	25 65	16 70	37 85	25 55	16 65	37 65	25 40	16 55
Évaux-les-Bains	40 10	27 05	17 65	39 85	26 90	17 55	39 65	26 75	17 45

Par les trains express de jour les voyageurs de ou pour **Néris-les-Bains** effectuent le trajet entre **Paris** [et] la gare de **Chamblet-Néris** *sans transbordement* en 6 heures environ. (Omnibus de correspondance à tous [les] trains, à la gare de **Chamblet-Néris** pour **Néris** et *vice versa.)*

Billets d'ALLER & RETOUR de Famille pour les Stations Thermal[es]

DE

Chamblet-Néris (Néris-les-Bains), Évaux-les-Bains *Moulins* (Bourbon-l'Archambault), *Saint-Gervais-Châteauneuf* (Châteauneuf-les-Bains), La Bourboule, Le Mont-Dore, Royat, *Rocamadour* (Miers), Vic-sur-Cère, Le Lioran

Réduction de **50 %** pour chaque membre de la famille en plus du deuxième

TARIF **G. V. N° 6** (ORLÉANS)

Il est délivré du **15 Mai au 15 Septembre,** aux familles d'au moins trois personnes payant place entiè[re] et voyageant ensemble, des **Billets d'aller et retour de famille** de 1re, 2e et 3e classes, au départ de toutes [les] gares du réseau, pour les stations ci-dessus indiquées, distantes d'au moins 125 kilomètres de la gare de dépa[rt].

Il peut être délivré au Chef de famille titulaire d'un Billet de famille et en même temps que ce Billet, u[ne] **Carte d'identité,** sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du Tarif génér[al] pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le Bill[et].

Le Chef de famille conserve le choix de la classe dans laquelle il pourra effectuer ses voyages à demi-tarif.

L'itinéraire à suivre pour ces voyages sera l'itinéraire inscrit sur le billet collectif ou un itinéraire plus cou[rt] sans arrêt en cours de route.

Exceptionnellement, le Chef de famille peut être autorisé à revenir seul à son point de départ, à la conditi[on] d'en faire la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas il lui est délivré un Coupon spécial pour s[on] voyage de retour, lequel doit être signé par le titulaire avant usage.

La durée de validité des billets, à compter du jour du départ, ce jour non compris, est de 30 jours.

Cette durée peut être prolongée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours, moyennant supplém[ent]

FIGARO ILLUSTRÉ



Cliché de M. Vittorio Sella.

EN DAUPHINÉ. — Une crevasse aux Écrins *(Vue prise du Glacier Blanc)*

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE

AIX-LES-BAINS

Rendez-vous de l'Aristocratie Française et Étrangère et de l'Élite de la Société Parisienne

LA REINE DES VILLES D'EAUX



AIX-LES-BAINS. — LE GRAND CERCLE

GRAND OPÉRA — OPÉRA-COMIQUE — COMÉDIE
Principaux artistes de Paris

CONCERTS SYMPHONIQUES
FESTIVALS

CHAQUE SEMAINE
Grandes Fêtes de Nuit
BALS

Chemin de fer à crémaillère
du MONT-REVARD (1545m)



AIX-LES-BAINS. — LA VILLA DES FLEURS

Station balnéaire et de villégiature, ville des plaisirs artistiques, centre merveilleux de promenades et ascensions innombrables, point de départ pour les grandes excursions dans les Alpes Françaises, Aix-les-Bains, dont on a dit qu'elle était « la reine des séjours et le séjour des reines », possède et réunit tous les avantages et toutes les ressources ; aussi, sa réputation, consacrée par les siècles, est-elle justement universelle.

Située au pied du *Mont-Revard* (alt. 1545m), dans une riche et verdoyante vallée, aux grandioses proportions, à quelques pas du lac bleu du *Bourget*, chanté par Lamartine, à une altitude moyenne (env. 230-260m), jouissant d'un climat sec et tempéré, la station d'Aix-les-Bains est véritablement privilégiée.



AIX-LES-BAINS. — ÉTABLISSEMENT THERMAL

* *

Mais, Aix-les-Bains doit, tout d'abord, sa légitime réputation et sa prospérité inouie aux précieux avantages de ses eaux thermales et minérales :

Aix-les-Bains est un centre unique, d'innombrables promenades et excursions, justifiant à elles seules un séjour dans ce pays enchanteur.

(Nombreux services de cars-alpins pour excursions.)

AVANT-PROGRAMME DE LA SAISON :

COURSES
Première réunion : 23, 26, 29 Juillet, 2 août
(80,000 francs de Prix)

TIR AUX PIGEONS
(50,000 francs de Prix)
Du 25 Juin au 9 Août

CONCOURS HIPPIQUE
Le 9 Août

Du 1er Juillet au 30 Septembre

TRAIN DE LUXE
"Paris-Aix-les-Bains"
TRI-HEBDOMADAIRE

Départ de Paris à 8 h. 1/2 du matin. — Arrivée à Aix-les-Bains, à 4 h. 1/2 du soir.

Départ d'Aix-les-Bains, à 10 h. 1/2 du matin. — Arrivée à Paris, à 6 h. 1/2 du soir.

RÉGATES INTERNATIONALES
Le 15 Août

BATAILLE DE FLEURS
Le 23 Août

COURSES
Deuxième réunion : 6 et 9 Septembre

Vingt et unième année. JUILLET 1903 Deuxième série. — N° 160

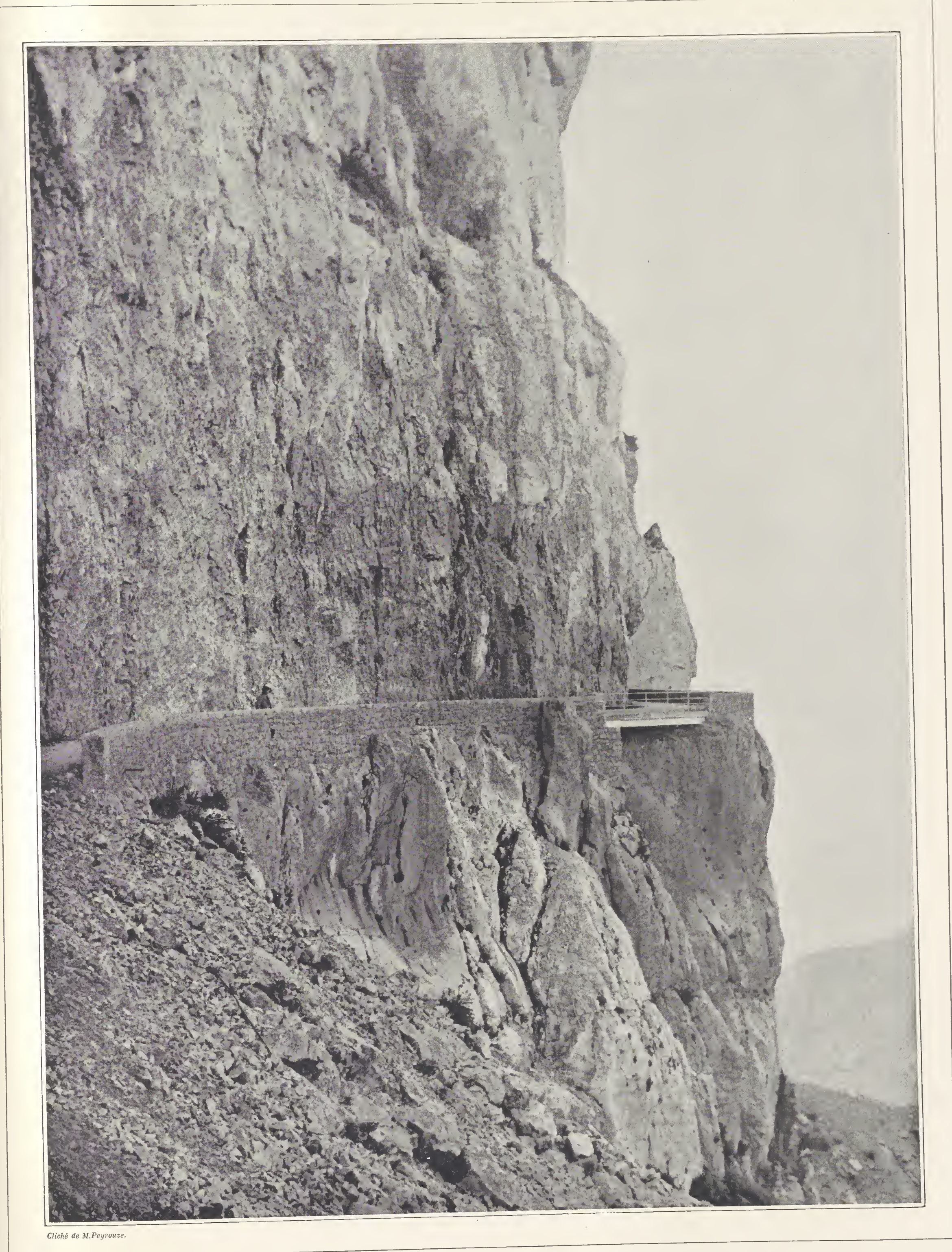
FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 1er samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



Cliché de M. Peyrouze.

ROYANAIS ET VERCORS. — LA ROUTE FORESTIÈRE DE LENTE



Cliché de M. Eugène Charpenay (La Tronche). GRENOBLE ET LES ALPES (Chaîne de Belledonne)

EN DAUPHINÉ

Lorsque, vers l'an 1110, par une raison inexpliquée, Guigue IV plaça dans son blason un dauphin d'azur, crêté, oreillé et barbelé de gueules, il fournit son nom énigmatique et célèbre à la région sur laquelle il régnait et qui se compose aujourd'hui de trois départements, la Drôme, l'Isère et les Hautes-Alpes.

Dauphiné! dans ces trois syllabes unies, quelle puissance d'évocation! un monde de héros, d'artistes, de savants, un passé de gloire, une terre de poésie et de beauté se présentent à la pensée émue, oppressée par ce flot de souvenirs. C'est la beauté de la terre, seule, qu'il s'agit de raconter en ces quelques pages, l'œuvre purement divine qui demeure, destinée à réjouir les hommes durant leur vie passagère.

Si l'on cherche à dégager, du prodigieux morceau de sculpture qu'est ce pays, ainsi que d'un ouvrage d'art, le caractère dominateur, l'idée de grandeur surgit, indiscutable et violente, presque implacable. La nature n'y marivaude point. Elle est féodale. Si quelques parcelles de grâce se rencontrent, elles sont isolées et submergées par leur entourage dévorant, semblables aux îlots battus et rongés par les vagues dans l'immense océan. Vercors, Grésivaudan, Oisans, tels sont les noms sonores de ce royaume alpestre.



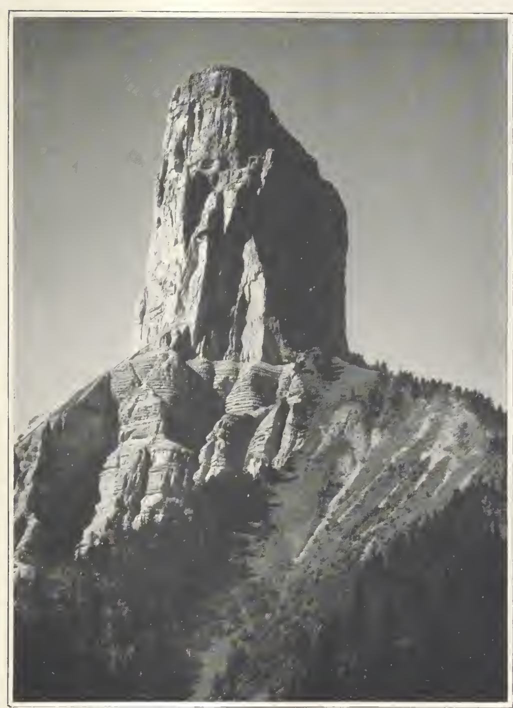
Cliché de M. Duchemin. LES GRANDS GOULETS. — VERCORS

Qu'on imagine un plateau élevé de 800 mètres au-dessus des plaines rissolées de la Drôme, couvert de paturages, déchiré de profondes vallées au fond desquelles se précipitent des eaux furieuses, surmonté de rochers pareils à des ruines de châteaux forts ou à des palais écroulés, plaqué de vastes forêts, troué de grottes mystérieuses, baigné dans une lumière de féerie, voilà le Vercors, debout comme un gigantesque escalier qu'il faut gravir pour pénétrer dans le pays des sommets neigeux aperçus de loin comme la terre promise. Généralement les touristes l'esquivent comme un lever de rideau insignifiant. Ils le sacrifient à la grande pièce dont le premier acte se passe à Grenoble. En quoi ils ont tort. Le grand Veymont (2,346 mètres), La Moucherolle (2,289 mètres), la forêt de Lente, les gorges d'Omblèze, la route extraor-



Cliché Neurdein frères.

LE COUVENT DE LA GRANDE CHARTREUSE



Cliché de M. L. Poulat. LE MONT-AIGUILLE

dinaire des Goulets conquise sur le roc vif, Pont-en-Royans, l'étrange petite ville dont les maisons sont soutenues au-dessus des berges à pic de La Bourne par des échafaudages ou des consoles de pierre, méritent bien l'intérêt du voyageur, fût-il armé du piolet et animé de hautes ambitions.

Le Vercors aboutit vers Grenoble à Sassenage et au sud se termine par le Mont-Aiguille. Les Cuves de Sassenage et ce mont ont fait partie du groupe légendaire des merveilles du Dauphiné qui en possédait sept présidées par des fées, hantées ou miraculeuses. Le progrès des sciences a débouté ces merveilles de leur prestige, sauf le Mont-Aiguille qui se recommande par son mérite pittoresque et un passé historique curieux. Cette bastille aérienne, haute de 2,097 mètres, a été gravie pour la première fois en 1492, sur l'ordre de Charles VIII, par Antoine de Ville, capitaine de Montélimar, assisté de François Bosco, notaire apostolique, qui célébra la messe sur le sommet. La seconde ascension ne fut faite qu'en 1834 par un habitant du pays, Jean Liotard. Depuis des câbles ont été installés pour faciliter l'escalade. M. O. Vizioz a raconté en détail dans l'Annuaire de la Société des alpinistes dauphinois l'histoire intéressante de cette merveille, la septième du groupe.

Avant de descendre dans la vallée du Grésivaudan, pénétrons dans les montagnes de la Grande Chartreuse qui se trouvent de l'autre côté de l'Isère, précisément en face de Sassenage.

La Grande Chartreuse est enfouie dans une des vallées supérieures du massif des montagnes qui porte son nom, entre Grenoble et Chambéry. Nul site n'est plus célèbre en France. Par l'imprévu de ses paysages, la sauvagerie de ses gorges, la fureur de ses torrents, la fierté de ses rochers, l'exubérance de sa végétation, il représente le type idéal de la nature pittoresque — sans toutefois les glaces éternelles; mais si cette blanche parure lui est refusée, il exerce sur l'esprit cet attrait puissant et délicieux que produisent les souvenirs d'un long passé humain, mêlés aux splendeurs de la terre.

En 1084 un prêtre de Cologne, nommé Bruno, arriva à Grenoble avec six compagnons, cherchant un endroit propice pour se livrer à la vie ascétique. Voici comment un chroniqueur, dom Pierre Dorlande, s'exprime au sujet de cet événement : « Il y a en Dauphiné, au voisinage de Grenoble, un lieu affreux, froid, montagneux, couvert de neige, environné de précipices et de sapins, appelés d'aucuns Cartuse et d'autres Grande Chartreuse. C'est un ermitage fort ample et étendu, mais habité seulement par des bêtes et inconnu des hommes pour l'âpreté de son accès. Il y a des rochers hauts et élevés, des arbres silvestres et infructueux, et sa terre est si stérile et inféconde que l'on n'y peut rien planter ou semer. En ce lieu Bruno désigna sa demeure et n'ayant là aucunes cellules, ils demeuraient dans les pertuis des rochers. »

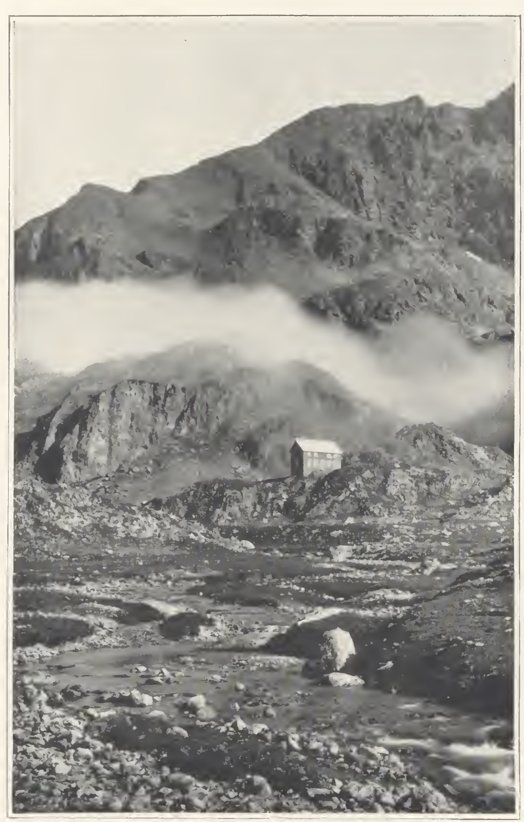
Depuis, les siècles ont passé. D'autres sentiments animent les modernes à l'égard de la nature sauvage. Ce lieu leur semble aimable et ils admirent le choix de Bruno en rendant visite au théâtre de ses pénitences devenu une des curiosités du monde.

Dans la seconde moitié du dernier siècle toute la jeunesse française cultivée a passé à la Grande Chartreuse. Là s'accomplissaient les fiançailles du jeune homme épris de vie et de liberté avec la nature. La conquête de la nature est difficile. Nuancée, elle échappe aux esprits neufs. Elle doit leur être livrée luxueuse et violente. De Saint-Laurent-du-Pont au monastère, les paysages sont d'une si imposante beauté qu'ils ouvrent avec fracas à l'imagination les portes du monde invisible. L'entrée du Désert, le pont de Saint-Bruno, le rocher de l'Œillette, les chutes du Guiers, le couvent soudainement apparu au fond de son vert précipice, forment comme les étapes de la révélation du beau de la nature.

Pour apprécier la saveur d'une visite à la Grande Chartreuse il faut maintenant revenir en arrière par la mémoire, car le charme séculaire est brisé. La poésie sombre et douce qui habitait ces lieux a disparu. Une nuit passée dans une cellule du couvent devient une page d'histoire. Le paysage n'a pas changé, il est aussi somptueux et pourtant il cause une sensation profonde de vide et de tristesse, de même que ces demeures historiques dévastées qui restent sans maîtres. Il n'exprime plus l'état d'âme pour lequel il était fait. L'âme s'est enfuie. Les anciens, plus artistes que les modernes, n'auraient pas chassé de leurs montagnes les Oréades protégées par les Dieux.

Les hauts sommets du massif s'appellent la Dent de Crolles (2,066 mètres), Chamechaude (2,087 mètres) et le Grand Som (2,033 mètres). Ce dernier, bien qu'un peu moins élevé que les deux autres, mérite la préférence des touristes à cause de sa situation centrale et de l'immense horizon qu'il domine. Lorsque le ciel est pur, un peu avant le lever du soleil, toute la chaîne des Alpes se dessine comme au trait dans l'aurore, depuis l'Obiou, le Pelvoux, le Viso, Belledonne, les Sept Laux jusqu'au Mont-Blanc. De l'autre côté, c'est la plaine du Rhône et, par delà, les monts du Forez et de l'Ardèche; au nord, le mont du Chat, le lac du Bourget et le Jura. Lorsque le soleil a paru, le spectacle se fond doucement dans les vapeurs bleues du matin ; leur gaze légère amollit les contours, comble les vallées, couvre les plaines, puis la vision de rêve s'évanouit dans la dure clarté du grand jour.

En plongeant le regard au-dessous de soi, on aperçoit le monastère comme au fond d'un trou, un trou de mille mètres,



Cliché de M. H. B. LE CHALET — HOTEL DE LA PRA — CHAINE DE BELLEDONNE



Cliché de M. Henri Ferrand. REFUGE DE BELLEDONNE

hérissé de sapins noirs; découpé par son enceinte, avec sa profusion de clochers, il produit l'effet d'un joujou placé sur une pelouse.

Quel sort attend définitivement la Grande Chartreuse? Lorsqu'on sait qu'elle a été pillée par les bandes du baron des Adrets, qu'elle a subi un éboulement, huit incendies et que la Révolution — la première — en a fait un bien national, il est permis de supposer qu'elle n'a pas achevé ses destinées.

De la Grande Chartreuse, on descend sur Grenoble par le Sappey pour jouir de l'admirable vue qu'offre de ce côté la vallée du Grésivaudan. Il se peut qu'il n'y ait pas dans le monde de vallée plus magnifique et plus opulente. Avec ses moissons, ses mûriers, ses noyers, ses vignes escaladant les arbres, ses jardins, ses châteaux et ses villages étagés sur les escarpements de la chaîne de Belledonne et des montagnes de la Chartreuse qui se font vis-à-vis, elle cause une impression d'éblouissement et semble un fleuve de beauté coulant à pleins bords, versé sur l'Isère par la Savoie. En deux endroits, la montagne se déchire pour laisser fuir deux torrents; l'un vient d'Allevard, l'autre d'Uriage, ces parcs anglais dominés par les neiges des SeptLaux et de Belledonne. Belledonne c'est la parure et la gloire de Grenoble. Si un coup de vent chassait de l'horizon cette couronne aérienne, la ville cesserait aussitôt d'être la reine des Alpes françaises. Les trois pics de Belledonne sont célèbres, bien qu'aucun n'atteigne trois mille mètres. La nature a gâté ces montagnes. Elle y a accumulé ses séductions : paysages frais et gracieux, noires forêts, torrents exaspérés, lacs dormeurs, gorges sauvages et précipices formidables, neiges et glaciers éternels. Celui qui veut du plaisir sans peine n'ira pas plus loin. Le chalet-hôtel de la Pra que le Club alpin français a fait construire au centre du massif, à 2200 mètres d'altitude, lui met pour ainsi dire sous la main cette admirable nature. Les montagnes



Cliché de M. Duchemin. CHATEAU DE VIZILLE





Clichés de M. Joseph Lemercier. MANŒUVRES DE CHASSEURS ALPINS



Cliché de M. Henry Bregeault.

MER DE NUAGES

VUE PRISE DU SOMMET DE LA CROIX DE BELLEDONNE (ALT. : 2,913^{m})



Cliché de M. A. Lezer (Marseille).

LE FRÉNEY-D'OISANS

des Sept Laux ou des Sept Lacs sont un prolongement de la chaîne de Belledonne et procurent avec un peu plus d'aisance encore, mais avec moins d'abondance les sensations de la haute montagne.

Allevard et Uriage sont rivales. Elles possèdent l'une et l'autre des eaux guérissantes, un casino et une chartreuse. La chartreuse de Saint-Hugon appartient à Allevard, la chartreuse de Prémol à Uriage. Elles sont inhabitées depuis la Révolution qui les a détruites autant qu'elle a pu, mais ce qui en reste est délicieux. La nature a réparé le tort que les hommes leur ont fait et pansé leurs plaies avec un soin maternel qui est devenu un art exquis. Mais tandis que le site de Saint-Hugon est farouche,



Cliché de M. Eug. Charpenay (La Tronche).

GLACIER DU MONT-DE-LANS

Au fond, col de La Lauze et pic de la Grave

pressé entre les flancs puissants, hérissés de sapins, de hauts monts qui fuient dans le ciel, le paysage de Prémol cause une sensation de douceur caressante et reposante. Dans la clairière que font les bois complaisants aux ruines de Prémol, l'imagination cherche plutôt des nymphées que des souvenirs ascétiques. C'est que cette chartreuse fondée en 1234 par Béatrice de Montferrat était féminine. La fondatrice avait sagement choisi un asile moins âpre, approprié à des âmes tendres et délicates froissées par le monde et amoureuses de solitude.

Le Vercors est la première étape de l'initiation alpestre que continue la Grande Chartreuse. Belledonne et les Sept Laux



Cliché de M. A. Lezer (Marseille)

VALLÉE DE VÉNÉON. — PLAN DU LAC

constituent la seconde étape en découvrant au touriste le monde glaciaire qui succède aux pâturages et aux forêts. Les moraines, les névés, les glaciers apparaissent, mais encore sans rigueur, dociles et familiers. A l'émotion esthétique ne s'ajoute pas le sentiment de la difficulté vaincue et du danger présent. La jouissance contenue dans l'alpinisme n'est pas entière. C'est l'Oisans qui la procure. Voici la définition que donne de ce pays M. Henri Ferrand, son historien érudit : « Avec ses pins noirs et ardus, ses glaciers, ses entassements de roches et ses torrents, l'Oisans présente bien la synthèse de la haute nature alpestre. L'Oisans a quelque chose d'austère et de moyenâgeux : c'est le vieux burg où s'enferme le génie de la montagne, c'est l'autel reculé et secret où les fervents se livrent au culte de l'alpinisme. »

A Uriage nous sommes sur la route de l'Oisans. Voici



Cliché Neurdein frères.

ROUTE DE SAINT-CHRISTOPHE-EN-OISANS ET TÊTE DES FÉTOULES

Vizille et son célèbre château bâti par le connétable de Lesdiguières, propriété des Créqui puis des Casimir-Perier. — De là on peut gagner La Mure et le couvent de La Salette par les lacs de Laffrey. Le retour s'effectue alors sur Grenoble au moyen du chemin de fer hardi qui longe le précipice au fond duquel coule le Drac. — Continuons à suivre la Romanche, bientôt dominée des deux côtés sans interruption par des montagnes resserrées qui forment une tranchée de 2,000 mètres de profondeur. Les paysages entrevus sont moroses et éveillent à la pensée les tristes contrées où s'exploitent des mines. Parfois une tache de neige, un groupe de sapins mettent une note alpestre accueillie avec joie dans cette misère de la nature. Tout à coup le paysage s'élargit, c'est le Bourg-d'Oisans.

Le Bourg-d'Oisans (780 m.), capitale de la haute région glaciaire du Dauphiné, comprend dans son domaine 17,000 hectares de glaces éternelles. Ce village de montagne est depuis quelques années devenu un séjour estival fréquenté grâce à quelques confortables hôtels installés par le Syndicat d'initiative de Grenoble. Sa situation dans la partie fertile de l'Oisans explique sa prospérité et son voisinage de la vallée du Vénéon justifie la faveur dont il jouit auprès des alpinistes. C'est là que s'amorce la célèbre vallée ou plutôt l'impasse extraordinaire qui s'enfonce comme une épée dans le cœur des Alpes les plus mystérieuses et les plus sauvages de la France.

Il est traditionnel de comparer la formidable poussée de glaciers qui s'étale de Bourg-d'Oisans à Ville-Vallouise, de La Grave à La Chapelle-en-Valgaudemar, à un gigantesque fer à cheval dont l'ouverture se trouverait entre les glaciers du Mont-de-Lans et du Vallon, marquée par la vallée du Vénéon. C'est le massif du Pelvoux qui pointe vers le ciel plus de cinquante sommets dépassant 3,500 mètres. Ce massif est ainsi nommé sans doute parce que le Mont Pelvoux placé à l'extrémité centrale de cette guirlande de glaciers semble la soutenir à la façon d'un clou énorme. Son altitude seule, en effet, n'autoriserait pas cet honneur souverain car il possède deux vassales, La Barre des Écrins et La Meije, plus superbes que lui.



Cliché de M. Paul Duport.

SAINT-CHRISTOPHE-EN-OISANS

Suivons la route conduisant à Briançon par La Grave et Le Lautaret; nous retrouverons tout à l'heure Le Bourg-d'Oisans et la vallée du Vénéon.

Cette route qui suit le cours de la Romanche permet d'assister au mariage de cette rivière avec le Vénéon, union parfois tumultueuse et qui transforme en lacs de vastes étendues toutes préparées du reste par la nature pour recevoir ces débordements. Quelques maisons accrochées à un petit plateau incliné sur le torrent, à 1,300 mètres d'altitude, produisent l'effet d'un troupeau de chèvres en train de brouter sur le bord d'un abîme. C'est Auris. Puis l'on traverse des tunnels dont le plus long s'appelle tunnel de l'Infernet et précède Le Frêney-d'Oisans, hameau qui s'efforce de mettre un peu de grâce dans ces paysages sévères. Lorsque le regard se porte vers le ciel, il aperçoit la frange éblouissante du glacier du Mont-de-Lans, le plus considérable des glaciers de l'Oisans, ayant huit kilomètres de longueur sur trois de largeur. De l'autre côté s'ouvrent les chemins qui pénètrent dans les massifs des Grandes Rousses et des Arves dont la Savoie reven-



Cliché de M. Vittorio Sella.

LA MEIJE. — LE VALLON DES ÉTANÇONS. — LE PIC GASPARD

VUE PRISE DU SOMMET DE LA TÊTE DE LA MAYE (ALT. : 2,522^{m})



Cliché de M. A. Lezer (Marseille).

LE LAUTARET. — GLACIER DE L'HOMME

dique sa part. — Les maisons de La Grave sont éparpillées en face de la Meije dont les escarpements glaciaires trempent dans la Romanche et si près du village qu'ils produisent une sensation d'oppression et excitent une curiosité indiscrète, presque honteuse, au lieu de l'admiration qu'ils méritent. Ici la nature ne nous livre pas un ouvrage délicat et léché. De même que certains tableaux où le faire du peintre s'accuse brutalement, ce colosse demande du recul pour être bien vu et apprécié à sa valeur. Montez donc au plateau de Paris, un lieu triste et nu, mais où vous vous trouverez au juste point pour contempler la reine de l'Oisans dans sa gloire. — La Grave est un centre d'innombrables excursions et possède des guides célèbres : les Faure, les Pic, les



Cliché de M. Joseph Lemercier.

MANŒUVRES DE CHASSEURS ALPINS



Cliché Neurdein frères.

LA MEIJE. — VUE PRISE DU PLATEAU DE PARIS

Mathon et Mathonnet sont connus des grimpeurs du monde entier. La Meije a été leur rude éducatrice. — Au delà de La Grave, après Le Villar-d'Arêne, humble village qui reste privé de soleil pendant cent jours d'hiver, le paysage s'élargit et soudain surgissent les Écrins dans leur gaine de roches, apparition d'une violente beauté. Voici Le Lautaret (2,075 mèt.), refuge et hôtel au centre d'une prairie qu'entourent des sommets si artistement découpés que le site prend l'aspect d'un décor d'opéra devant servir à l'accomplissement de quelque romantique spectacle. Le gazon dru et lustré qui feutre le sol devient en été un immense champ de fleurs dont se réjouissent les botanistes.

Dès que la route quitte Le Lautaret, elle descend d'une pente rapide le long de la Guisane vers le Monêtier et Briançon. A gauche se dessine le chemin en lacets qui mène au col du Galibier puis en Maurienne. Briançon met le point final à cette tournée classique. Revenons en arrière pour remonter la Vallée



Cliché de M. Vittorio Sella.

LA BRÈCHE DE LA MEIJE. — VUE PRISE DE LA PYRAMIDE DUHAMEL

PIC GASPARD
(Alt. 3.880m)

MONT VISO (Alt. 3.843m)

MONTAGNE DES AGNEAUX (Alt. 3.660m)

PIC DE NEIGE

GRANDE SAGNE
(Alt. 3.779m)

MONT PELVOUX
(Alt. 3.954m)

BARRE DES ECRINS
(Alt. 4.103m)

AILEFROIDE
(Alt. 3.925m)

LES BANS

PANORAMA DE LA MEIJE OCCIDENTALE

PYRAMIDE
Alt.

PUISEUX
Alt. 3.954m

PIC SANS NOM
(Alt. 3.915m)

COL DU GLACIER NOIR

Alt. 3.854m

Alt. 3.880m

PANORAMA DU PIC COOLIDGE (3,756m)

du Vénéon, moins aisée, mais plus surprenante encore, et atteindre Saint-Christophe et La Bérarde.

On dirait que la nature en un jour d'ivresse ait jeté pêle-mêle ses trésors les plus merveilleux sur ce chemin perdu : sommets désolés, glaciers étincelants, rochers chaotiques, oasis d'intense verdure éclatant au milieu d'une aridité féroce, c'est la folie de la beauté. Un amoncellement d'énormes blocs éboulés des cimes est célèbre sous le nom bizarre de Clapier de Saint-Christophe. Au Plan du Lac s'offre une vue admirable sur la Tête des Fétoules, les Pointes Jeanne et Lemercier. Saint-Christophe, écrasé entre deux contreforts de l'Aiguille du Plat de La Selle, vivant de quelques maigres champs conquis sur des éboulis de moraines, semble la manifestation suprême de l'isolement et de la pauvreté du village alpestre. — Et l'esprit s'étonne que tant de misère puisse être unie à tant de beauté. De même que La Grave, Saint-Christophe possède des dynasties de guides fameux : les Gaspard, les Roderon, les Rodier, les Turc sont nés ici.

Dans le cimetière, juste derrière l'église, se trouvent les tombes de deux victimes de la Meije, E. Zsigmondy et E. Thorant.

Le hameau des Étages qui précède La Bérarde doit faire la joie des artistes. C'est un tableau qui apparaît. Les montagnards qui ont groupé harmonieusement leurs chaumières sur la rive du torrent, en face de La Barre des Écrins dont le pâle visage se montre au fond de la sauvage vallée, méritent la reconnaissance des passants, car ils ont accompli une œuvre d'art d'un effet délicieux. A La Bérarde (1,738 mèt.) on éprouve la sensation de toucher le bout du monde. Au milieu d'un site grandiose et clos de toutes parts, à la rencontre des torrents du Vénéon et des Étançons qui prennent leur vie bruyante dans les glaciers voisins, la société des Touristes du Dauphiné a édifié un hôtel permettant aux alpinistes de séjourner dans ce centre unique d'excursions. Pour sortir de là, il faut retourner sur ses pas ou s'armer du piolet afin de franchir les dures barrières de glace qui bouchent les issues. Nous sommes dans le sanctuaire de l'alpinisme. De ce lieu l'on peut atteindre les Écrins par l'ouest, le Pelvoux par le nord et la Meije par le sud. C'est de ce côté que la Meije est le plus opportunément attaquée aujourd'hui. Parlons d'elle.



Cliché de M. Vittorio Sella.

Mont-Blanc (4,810m) — Mont Pourri (3,788m) — Grande Casse (3,861m) — Dent Parrachée (3,712m) — Grand Paradis (4,061m)

LE MONT-BLANC ET LES ALPES GRAIES. — VUE PRISE DE LA MEIJE OCCIDENTALE (Alt. : 3,987m)

La Meije a été appelée injustement le Cervin français. La montagne française, moins saisissante d'aspect que le pic valaisan, est plus compliquée. C'est une muraille de rochers couronnée de trois sommets : grande Meije occidentale (3,987 mèt.), Meije centrale (3,970 mèt.), Meije orientale (3,911 mèt.). Sa conquête est relativement moderne. Ce n'est qu'à partir de 1870 qu'elle attira sérieusement les grimpeurs. De cette année-là, jusqu'en 1877, elle fut l'objet de dix-huit tentatives dont une seule faillit réussir, accomplie par Miss Brevoort et M. W. A. B. Coolidge. Ils atteignirent le pic central, nommé le Doigt de Dieu, qui s'incline sur le vide comme une tour de Pise alpestre et qu'une arête alors jugée impraticable sépare du pic occidental plus élevé. L'honneur de vaincre la Meije devait appartenir à un tout jeune homme, M. Emmanuel Boileau de Castelnau, qui, à force d'énergie, parvint le 16 août 1877, avec les deux guides, Gaspard père et fils, au sommet du redoutable pic. La Meije a conféré immédiatement l'immortalité à son nom.

Contrairement à ce qui arrive le plus souvent pour les plus grands sommets qui, une fois vaincus, se prêtent aisément aux ascensions, la cime de la Meije est restée formidable. Tandis que le Cervin représente aujourd'hui une course ordinaire, bien que Whymper ait mis plusieurs années à le gravir, la possession de la Meije demeure réservée à un petit nombre d'alpinistes. Le second vainqueur de la Meije fut M. Coolidge qui la gravit l'année suivante, ayant pour guides les deux Almer. MM. Salvador de Quatrefages et Paul Guillemin lui succédèrent. La quatrième ascension fut faite sans guides par MM. Ch. Pilkington et Fr. Gardiner, exploit rarement renouvelé. M. Vittorio Sella, dont les magnifiques photographies sont reproduites ici, fit l'ascension le 9 août 1888. Le premier pied féminin qui se posa sur la grande Meije appartenait à Miss Katharine Richardson. Elle fut imitée par Mesdames Thorant, Nagy Gérard, Makuis, Mrs. E. Main, Mesdemoiselles Louise et Marie Lacharrière, Marguerite Maignien. En 1901, Madame Maurice Maquet, de Lille, actuellement la plus vaillante alpiniste française, atteignit le terrible sommet et faisait quelques jours après l'ascension de la Barre des Écrins. A part le Caucase plus asiatique qu'européen, aucune montagne sur notre continent n'offre les difficultés de la Meije. Elle a ses clients, ses amants, qui se proclament *Meijistes*. N'est pas Meijiste qui veut.

Un meijiste lyonnais, M. Achille Escudié, a publié dans l'Annuaire du Club alpin français un récit de la traversée qu'il

fit de La Bérarde à La Grave par les arêtes de la montagne, où se trouvent exprimées avec une belle puissance, la passion du grimpeur et la sensation que produit le contact de la Meije. On souhaiterait que cette page fût réunie, dans une anthologie



Cliché de M. Joseph Lemercier. GLACIER D'ARSINE ET SA MORAINE. — EXCURSION DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

alpestre, aux récits émouvants des Whymper, des Mummery, des Russell et des Schrader.

Les Écrins — le sommet le plus élevé du massif, puisqu'il atteint 4,103 mètres — n'excitent pas le même intérêt passionné. Ils ne sont cependant pas d'un accès moins malaisé. Lorsque Whymper eut accompli, le 26 juin 1864, la première ascension des Écrins, accompagné de MM. Moore et Walker et



Cliché de M. Henry Duhamel.

MANŒUVRES DE CHASSEURS ALPINS. — TRANSPORT D'ARTILLERIE

des guides Michel Croz et Christian Almer père, il écrivit : « Si quelqu'un m'eût dit : il faut que vous soyez fou pour être venu là, j'eusse répondu en toute humilité : ce n'est que trop vrai. Et si mon censeur eût ajouté : jurez que vous ne ferez plus au-



Cliché de M. A. Lezer (Marseille).

MONT PELVOUX. — VALLÉE D'AILEFROIDE. — LES CLAUX



Cliché de M. Vittorio Sella.

LE PIC SANS NOM (ALT. : 3,915m) ET LE PELVOUX (ALT. : 3,954m)

VUE PRISE DU GLACIER DU SÉLÉ



Cliché de M. A. Lezer (Marseille). LAC DE L'EYCHAUDA

cune autre ascension si vous réussissez à descendre sain et sauf des Écrins, j'aurais, je le crois bien, prêté le serment demandé. » (*Escalades dans les Alpes*. Traduction d'Adolphe Joanne.)

Le second vainqueur des Écrins fut un Français, M. Vincent, qui atteignit le sommet le 18 juillet 1867. Lui succédèrent : M. Coolidge en 1870, M. Georges Devin, le célèbre avocat, un des fondateurs du Club alpin français, et Lord Wentworth, en 1874. L'ascension se faisait alors uniquement par la face nord qui opposait aux grimpeurs une des plus belles et des plus dangereuses pentes de glace de toutes les Alpes, précédée d'une formidable bergschrund. En 1880, M. H. Duhamel a découvert sur la face opposée une route moins dure à la montée. De même que la Meije, les Écrins ont causé la mort de trois personnes, MM. Thore, Mestrallet et le guide Pierre Estienne qui se sont tués le 7 août 1900 en glissant sur la fameuse pente. Le martyrologe de ces montagnes est bref, parce que leur mine sévère en éloigne les grimpeurs novices.

Il en est des vastes panoramas qui s'offrent à la vue, du haut des pics dominateurs, comme des tableaux soumis à l'appréciation des amis de l'art. Chacun les voit à sa façon. Madame Maurice Maquet, que nous avons rencontrée à Ville-Vallouise, encore émue de l'ascension qu'elle venait d'accomplir, nous a dit qu'aucun spectacle ne surpassait en splendeur celui qu'elle avait eu sous les yeux. C'est cette impression toute fraîche recueillie que nous recommandons à ceux qui aiment la montagne pour sa pure et divine beauté.

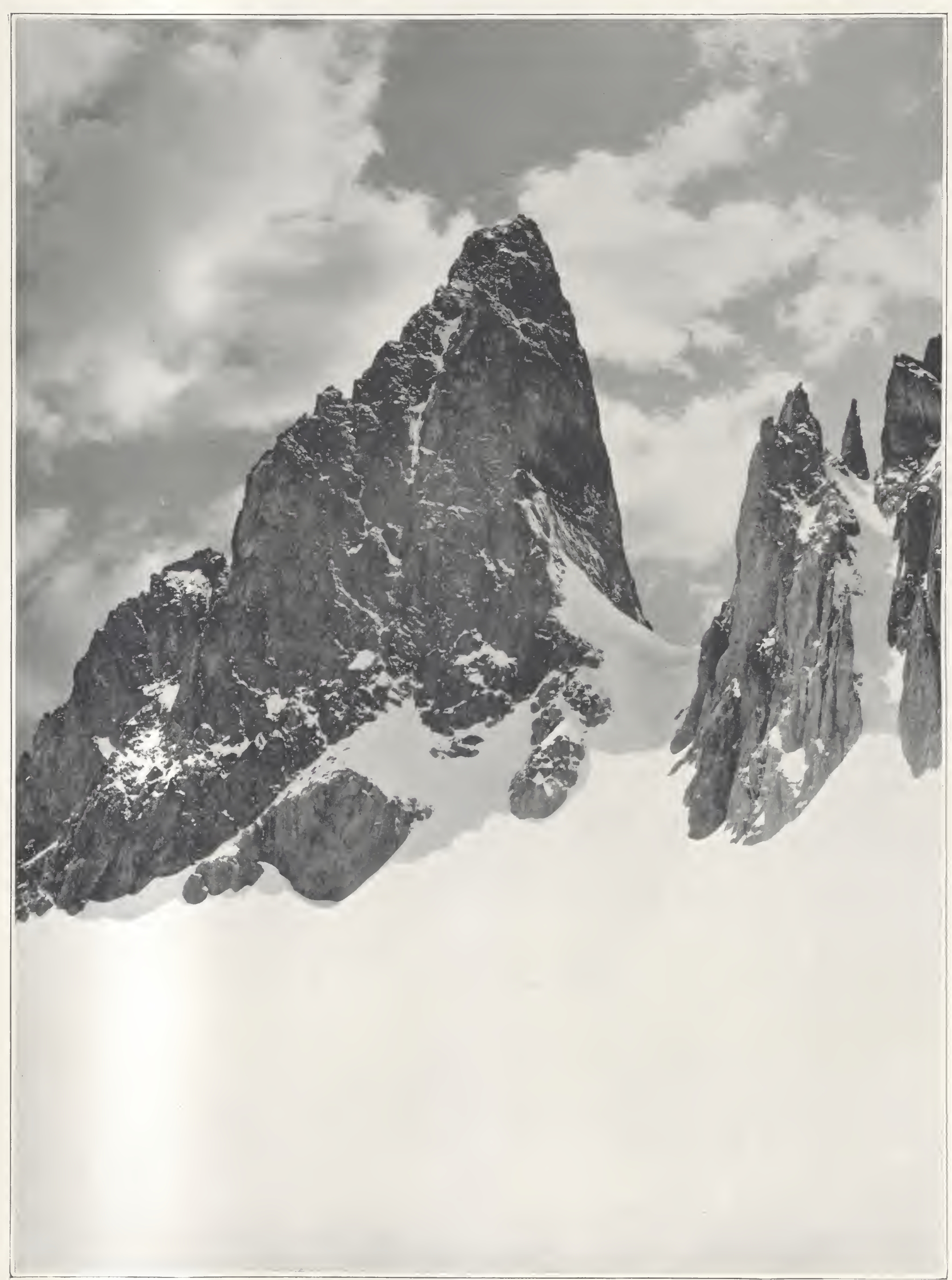
La Vallouise, c'est un morceau de l'Oberland tombé au milieu de cette nature sauvage : d'accessibles collines, des bois, de verts pâturages, des torrents apaisés dans une vallée élargie et cultivée, procurent à l'esprit surmené par tant de tumultueux aspects une délicieuse sensation de repos et de bien-être. C'est là que les alpinistes se reposent de la tempête sublime des monts ou se disposent à l'affronter. Il y a pendant les mois chauds de l'année, entre La Bérarde et Ville-Vallouise, un échange continuel de touristes. Ville-Vallouise est un centre merveilleux



Cliché de M. Antoine Chaltier. EXERCICES DE SKIS, DU 159e RÉGIMENT D'INFANTERIE SUR LE *Prorel*, SOUS LA DIRECTION DU CAPITAINE CLERC ET DE LA MISSION NORWÉGIENNE. — TRAÎNEAU FORMÉ PAR DES SKIS

d'excursions pour ceux qui aiment, comme pour ceux qu'intimide la haute montagne.

C'est de là que se fait classiquement l'ascension du Pelvoux. Cette montagne a deux sommets, l'un (3,937 mèt.) a été gravi en 1830, du 6 au 9 août, par le capitaine Adrien-Armand Durand du corps des ingénieurs géographes. Un savant, Victor Puiseux, depuis membre de l'Institut, a escaladé l'autre qui est plus élevé (3.954 mèt.), le 19 août 1848. C'est le même guide, Pierre Barnéoud, qui a servi aux deux grimpeurs, mais lorsque Puiseux l'a employé, il était devenu vieux et n'a pas été sans causer quelque embarras à son client. Durand et Puiseux n'étaient point bavards. C'est grâce au général Arvers et à M. Paul Guillemin que la gloire de ces deux alpinistes a pu être assaisonnée de quelques détails. Les deux sommets du Pelvoux qu'ils ont les premiers gravis portent justement leurs noms.



Cliché de M. Vittorio Sella. LE PIC BOURCET (altitude : 3,697m). — VUE PRISE AUPRÈS DU COL DE LA CASSE DÉSERTE

L'ascension du Pelvoux, facilitée aujourd'hui par le refuge Lemercier, n'est pas difficile, mais longue et pénible. La vue que présente le sommet passe pour une des plus rares des Alpes,

parce que les yeux se promènent d'un côté sur les Alpes françaises, de l'autre sur les Alpes italiennes.

L'excursion dite d'Ailefroide, qui se fait aisément depuis Ville-Vallouise, permet de pénétrer au cœur du Pelvoux et de saisir sur le vif les opérations mytérieuses des glaciers en lutte avec les hommes pour la possession du maigre sol de cette région tantôt prairie, tantôt moraine. Tout au fond de l'impasse, un petit espace, où croissent de souffreteux mélèzes entourés de quelques brins d'herbe douloureusement parvenus à se frayer un chemin à travers les cailloux, porte le nom bizarre de Pré de



Cliché de M. Vittorio Sella.

UNE CREVASSE AU GLACIER DU CHARDON

Madame Carle. Madame Carle fut, dit-on, la femme d'un président au parlement de Grenoble qui posséda cette propriété extraordinaire. Actuellement, s'élève en ce lieu un refuge appelé Cézanne, du nom d'un président du Club alpin français, et qui met à la portée des touristes d'immenses et de magnifiques territoires glaciaires.

Un des alpinistes qui connaissent le mieux le Dauphiné, M. Maurice Paillon, vante un massif voisin, ramification du Pelvoux, qu'éclairent les glaciers de Seguret-Foran. Dans le vaste Oisans c'est son domaine particulier. Il en a gravi toutes les cimes avec le noble souci d'être le premier explorateur de ce morceau méconnu des Alpes dauphinoises. Nous l'avons vu en 1901, à Briançon, rempli d'anxiété à l'idée qu'un touriste indélicat pouvait lui ravir l'honneur de faire l'ascension d'une certaine Tour de Clouzis, le seul sommet du massif auquel il eût encore laissé sa virginité. Nous l'avons revu quelques jours



Cliché de M. Vittorio Sella.

LES BANS. — VUE PRISE DU COL DU SÉLÉ



Cliché de M. Joseph Lemercier. MANŒUVRES DE CHASSEURS ALPINS. — DÉFENSE DU COL DU SÉLÉ (3.202 mètres)

plus tard descendant de cette Tour, victorieux, mais fort égratigné et à peu près déshabillé par les aspérités de roches qui s'étaient vigoureusement défendues. Dans ces parages a péri l'année dernière un officier de Chasseurs alpins, M. de Saint-Guilhem. De ce côté se trouvent le chemin qui conduit au Monêtier de Briançon et aussi le lac de l'Eychauda qu'un prêtre artiste, l'abbé Guétal, a rendu célèbre en le traduisant dans un admirable tableau placé au musée de Grenoble. C'est une des rares pages connues, où l'art s'attaquant à la nature solitaire et hautaine des grandes Alpes n'ait pas été par elle vaincu.

Le joli village de la Chapelle-en-Valgaudemar, situé au sud du pic d'Olan, fait en quelque sorte pendant à Ville-Vallouise sur l'autre flanc du Pelvoux. Il est le point de départ d'intéressantes excursions. C'est surtout du refuge-hôtel édifié au Clot que s'accomplissent les grandes courses de montagne, notamment les excursions des Rouies, des Bans et du Sirac.



Cliché de M. Vittorio Sella. PIC EXTRÊME DES ROUIES. — VUE PRISE DU GLACIER DU CHARDON



Cliché de M. Vittorio Sella.

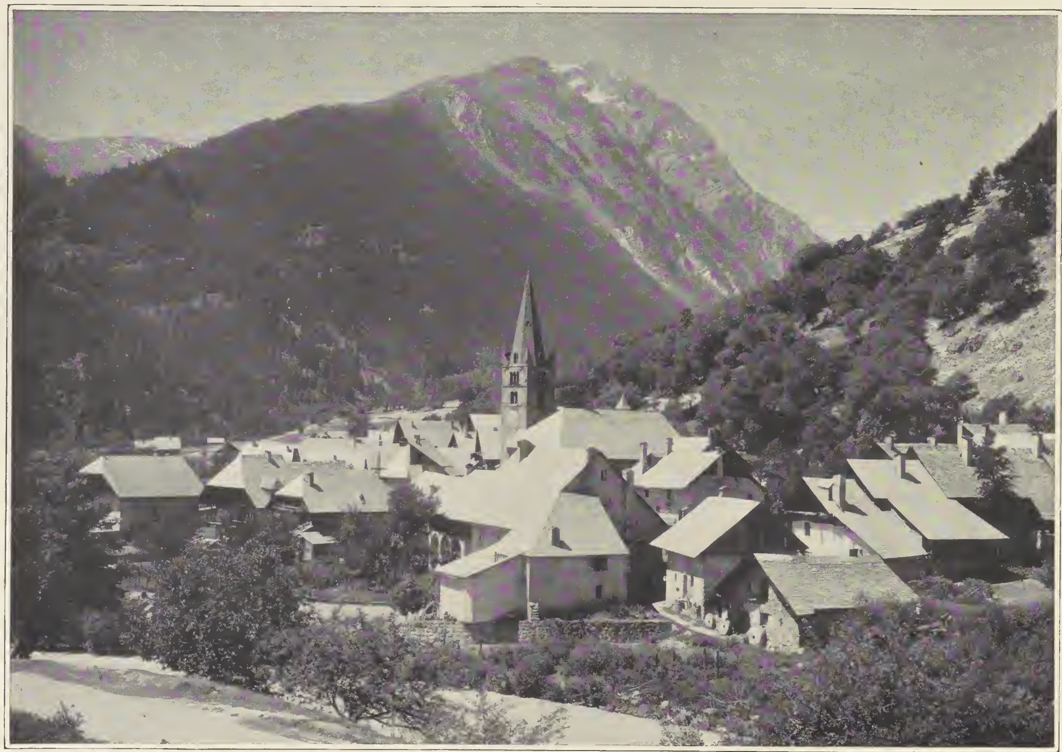
LA GRANDE SAGNE. — LES ÉCRINS

CREVASSES ET SÉRACS. — VUE PRISE DU GLACIER BLANC



Cliché de M. Vittorio Sella.

OISANS. — UNE AVALANCHE SUR LE TORRENT DE LA PILATTE



Cliché de M. A. Lezer (Marseille). VILLE-VALLOUISE

Au delà c'est le Dévoluy, le Champsaur, le Gapençais, l'Ubaye, le Queyras. En se faisant méridional, le Dauphiné se termine par des pays secs, d'un pittoresque dur parce qu'ils ont perdu l'éclatante parure des glaciers sans avoir acquis la grâce et la fraîcheur que procurent les bois. La vallée du Guil est une surprise dans cette nature rugueuse. Elle s'ouvre comme une porte dérobée pour faciliter l'évasion du touriste lassé, déchirure profonde et saisissante qui aboutit au doux paysage d'Abriès et à la blanche apparition du Mont-Viso.

VALBERT CHEVILLARD,
Secrétaire général du Club alpin français.



Cliché de M. Vittorio Sella. SERACS DU GLACIER BLANC. — VUE PRISE DU REFUGE TUCKETT

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnieres. Le Gérant : G. BLONDIN.

Cie Coloniale

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT G^RAL^ : *Avenue de l'Opéra, 19,* PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS



AU SALINE SULFUREUSE PURGATIVE

ure Thermale

CURE D'AIR



URIAGE-LES-BAINS

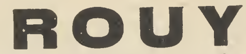
Station d'Enfants

MALADIES DE LA PEAU

SAISON DU 25 MAI AU 15 OCTOBRE

RIAGE GRAND HOTEL DU MIDI

120 chambres — Grand jardin. Central
ort. — Cuisine renommée. — Lumière électrique dans toutes les chambres. — Omnibus.
En hiver : HOTEL CHATEAUBRIAND, Hyères. — ROBIN, *directeur*



♣ BROSSERIE MODÈLE ♣

ROUY

42, Boulevard Haussmann, (DERRIÈRE L'OPÉRA).
PARIS
SPÉCIALITÉ DE BROSSES ET OBJETS DE TOILETTE
POUR CORBEILLES DE MARIAGE
ARTICLES de MÉNAGE — ARTICLES de VOYAGE
ALUMINIUM PUR pour le MÉNAGE et le VOYAGE
PARFUMERIE à PRIX RÉDUITS Marques Garanties
Catalogue Franco sur demande
GROS - DÉTAIL TÉLÉPHONE 297-51

Marque Déposée — SPONGIA-SEL — Pour nettoyer les Eponges sans altérer leur tissu. Pour nettoyer les Brosses sans les détériorer.

TROUSSES DE VOYAGE GARNIES DEPUIS 12 fr. 90
Trousses et Sacs de voyage sur commande. — Prix très moderés

SPÉCIALITÉ DE NÉCESSAIRES, PIÈCES ALUMINIUM
POUR AUTOMOBILISTES ET CYCLISTES
Légèreté et solidité incomparables
BOITES A VIVRES, BOUTEILLES, TIMBALES, COUVERTS, etc., pour paniers d'Automobiles

AU DE SUEZ
entifrice antiseptique
Préserve et conserve les DENTS
Vaccine de la bouche
UDRE & PÂTE de SUEZ
seul dentifrice guérissant les MAUX DE DENTS
En vente partout
DÉPÔT : Pharmacie BÉRAL, 14 Rue de la Paix - PARIS -



VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils
Successeur de son Père
Toutes les boîtes portent en timbre sec
JEUNET, INVENTEUR
Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Epicerie et de Quincaillerie

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle

sthme & Catarrhe
GUÉRIS PAR LES
CIGARETTES ou la Poudre
ESPIC



OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉVRALGIES
Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace
ous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires
IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les cigarettes tiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'Asthme, torise l'entrée en Russie de cette spécialité. »
TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette



Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux
10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)
PARIS
LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles. — FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes. — VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or
"Exposition Lille, 1902 — GRAND PRIX"
SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84



BATAILLE
Billards de Précision et Tables-Billards
JEUX DE SOCIÉTÉ
8, Bd Bonne-Nouvelle, PARIS — *Catalogue franco*



ERNEST DIAMANT DU CAP, 24, Bd DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE. PRIX BON MARCHÉ

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epiceries.

FIGARO ILLUSTRÉ

IGNACIO ZULOAGA



I. ZULOAGA. — LA VEILLE DE LA COURSE DE TAUREAUX (*fragment*)

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines. — Prix : **3 fr.; Étranger : 3 fr. 50**

Chemins de Fer de l'Ouest

EXCURSION

Sur la Côte nord de Bretagne

DE GRANVILLE A BREST

Mont-Saint-Michel, Cancale, Baie de Saint-Malo, la Rance, Baie de Saint-Brieuc, Paimpol, Roscoff, etc.

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest délivre, à partir des Fêtes de Pâques et jusqu'au 31 octobre, une carte d'abonnement spéciale qui, moyennant **100** francs pour la 1re classe et **75** francs pour la 2e classe, permet à celui qui en est porteur de partir d'une gare quelconque du réseau pour une gare à son choix de la ligne de Granville à Brest, avec droit d'arrêt sur son parcours, de circuler ensuite librement, pendant un mois, non seulement entre Granville et Brest, mais aussi sur tous les embranchements de cette ligne qui conduisent à la mer, et, enfin, une fois ses excursions terminées, de revenir à son point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Toute personne qui souscrit, en même temps que son abonnement, un ou plusieurs autres abonnements en faveur des membres de sa famille, précepteurs, gouvernantes et domestiques habitant avec elle, sous le même toit, bénéficie, pour ces cartes supplémentaires, des réductions indiquées ci-après :

		1re CLASSE	2e CLASSE
1re Carte	Prix pleins	100 francs	75 francs
2e —	Réduction de 10 o/o	90 francs	67 fr. 50
3e —	— 20 o/o	80 francs	60 fr. »
4e —	— 30 o/o	70 francs	52 fr. 50
5e —	— 40 o/o	60 francs	45 fr. »
6e — et au delà	— 50 o/o	50 francs	37 fr. 50

Pour plus de renseignements, s'adresser à toutes les gares du réseau qui délivrent ces cartes à condition que la demande en soit faite 5 jours au moins à l'avance.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

EXCURSIONS EN DAUPHINÉ

La Compagnie offre aux touristes et aux familles qui désirent se rendre dans le Da[uphiné], vers lequel les voyageurs se portent de plus en plus nombreux chaque ann[ée], diverses combinaisons de voyages circulaires à itinéraires fixes ou facultatifs, permettant [de] visiter à des prix réduits les parties les plus intéressantes de cette admirable région :

La **Grande-Chartreuse**, les **Gorges de la Bourne**, les **Grands-Goulets**, les massifs d'**Allevard** et des **Sept-Laux**, la route de **Briançon** et le massif [du] **Pelvoux**, etc...

La nomenclature de ces voyages, avec prix et conditions, figure dans le Livret-Guide horaire P.-L.-M qui est mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares du réseau ou envo[yé] contre 0 fr. 85 en timbres-poste adressés au Service Central de l'Exploitation (publicité), *20, boulevard Diderot, Paris.*

Le "SAVOIE-EXPRESS"

Train de luxe de jour, composé d'un wagon-restaurant et de wagons-salons de la Compagnie des Wagons-Lits, circulera trois fois par semaine, à partir du 1er JUILLET, entre **Paris, Aix-les-Bains, Chambéry, Évian** et **Genève**, et sera continué par un train ordinaire entre **Annemasse** et **Chamonix.**

ALLER : les Mardi, Jeudi, Samedi

RETOUR : les Lundi, Mercredi, Vendredi

ALLER :		RETOUR :	
PARIS . . . . dép.	8 30 mat.	CHAMONIX . . . . . dép.	5 13 mat.
AIX-LES-BAINS	4 28 soir.	LE FAYET-St-GERVAIS .	6 15 —
CHAMBÉRY	4 54 —	ÉVIAN	8 10 —
GENÈVE	5 26 —	GENÈVE	9 28 —
ÉVIAN	7 18 —	CHAMBÉRY	10 10 —
LE FAYET-St-GERVAIS .	9 18 —	AIX-LES-BAINS	10 36 —
CHAMONIX . . . . arr.	10 43 —	PARIS . . . . arr.	6 31 soir.

Chemins de Fer d'Orléans

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS DE FAMILLE

En vue de donner de nouvelles facilités pour les déplacements des personnes qui voyagent en famille, la Compagnie d'Orléans vient de soumettre à l'homologation de l'Administration Supérieure une proposition ayant pour objet de délivrer **pendant toute l'année** aux familles composées d'au moins trois personnes des billets collectifs de toute gare à toute gare distante d'au moins 125 kilomètres.

Les membres de la famille admis au bénéfice de ces billets sont : les père, mère, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille et les serviteurs de la famille.

Les délais de validité sont les mêmes que ceux des billets d'aller et retour ordinaires.

Les prix s'obtiennent ainsi : pour les trois premières personnes : prix des billets d'aller et retour ordinaires ; pour chaque personne en sus, à partir de la quatrième, réduction de 50 o/o sur le prix des billets simples applicable aux trajets d'aller et retour. Chacune de ces personnes supplémentaires bénéficie ainsi, par rapport au prix déjà réduit des billets d'aller et retour actuels, d'une nouvelle réduction de 25 o/o en 1re classe et de 30 o/o en 2e et 3e classes.

Ces facilités applicables aux déplacements de courte durée, sont indépendantes de celles qui existent actuellement pour les vacances, les bains de mer et les stations thermales ; ces dernières sont elles-mêmes améliorées de la manière suivante :

Les prix sont ramenés aux taux des nouveaux billets ci-dessus, ce qui représente pour les trois premières personnes une réduction supplémentaire de 8,3 o/o en 1re classe et de 3,3 o o en 2e et 3e classes.

La durée de validité (33 jours ou 30 jours) est étendue à 2 mois sans supplément et à 3 mois avec supplément de 20 o o.

Ces nouvelles facilités données aux voyages de familles seront certainement très appréciées.

La Compagnie d'Orléans a organisé dans le grand hall de la gare Paris-Quai-d'Orsay une exposition permanente d'environ 1.600 vues artistiques (peintures, eaux-fortes, lithographies, photographies), représentant les sites, monuments et villes, des régions desservies par son réseau.

Chemins de Fer du Nord

SAISON DES BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 octobre

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Prix (non compris le timbre de quittance) et durée du trajet au départ de Paris

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES CI-DESSOUS	BILLETS HEBDOMADAIRES (a) 1re classe	2e classe	3e classe	BILLETS D'EXCURSION (b) 2e classe	3e classe	DURÉE du TRAJET
Berck	31 »	24 15	17 »	11 15	7 35	3 h. 1/2
Boulogne (ville)	34 «	25 70	18 90	11 10	7 30	3 h. 1/4
Calais (ville)	37 90	29 »	21 85	12 35	8 10	3 h. 1/2
Cayeux	29 30	23 05	15 95	11 »	7 25	3 h. 1/2
Conchil-le-Temple	28 80	22 50	15 75	9 75	6 35	3 h. 1/2
Dannes-Camiers	31 70	24 40	17 50	10 50	6 85	3 h. 1/2
Dunkerque	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 heures
Etaples	30 90	23 95	17 «	10 35	6 75	3 h. 1/4
Eu	25 40	20 10	13 70	8 85	5 75	3 h. »
Ghyvelde (Bray-Dunes)	39 95	31 15	23 40	12 50	8 20	5 h
Gravelines (Petit-Fort-Philippe)	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4
Le Crotoy	27 90	21 95	15 15	10 25	6 75	3
Leffrinckouke	39 40	30 55	23 05	12 50	8 20	5
Le Tréport-Mers	25 75	20 35	13 90	9 »	5 85	3
Loon-Plage	38 75	29 90	22 50	12 50	8 20	4
Marquise-Rinxent	35 60	26 80	20 05	11 75	7 70	4 h
Noyelles	26 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h.
Paris-Plage (*Tramway du 15*						
mai au 15 octobre)	32 10	24 95	18 «	11 35	7 75	3 h.
Quend-Fort-Mahon	28 30	22 15	15 45	9 60	6 25	3 h. 1
Saint-Valery-sur-Somme	27 15	21 35	14 75	9 30	6 05	3 h.
Wimille-Wimereux	34 55	26 10	19 30	11 25	7 40	3 h. 1/2
Woincourt	26 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h. »
Zuydcoote	39 80	30 95	23 25	12 50	8 20	5 h. »

(a) Valables du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales.

Des carnets comportant cinq billets d'aller et retour sont délivrés dans toutes les gares et stations du réseau à destination des stations balnéaires ci-dessus, — le voyageur qui prendra un carnet pourra utiliser les coupons dont il se compose à une date quelconque dans le délai de 33 jours, non compris le jour de distribution.

(b) Valables pendant une journée les dimanches et jours de fêtes légales.

Une réduction de 5 à 25 °/o est faite selon le nombre des membres de la famille.

NOTE IMPORTANTE. — Pour les heures de départ et d'arrivée, ainsi que pour les autres billets spéciaux de bains de mer, consulter les affiches.

Vingt et unième année. AOUT 1903 Deuxième série. — N° 161

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

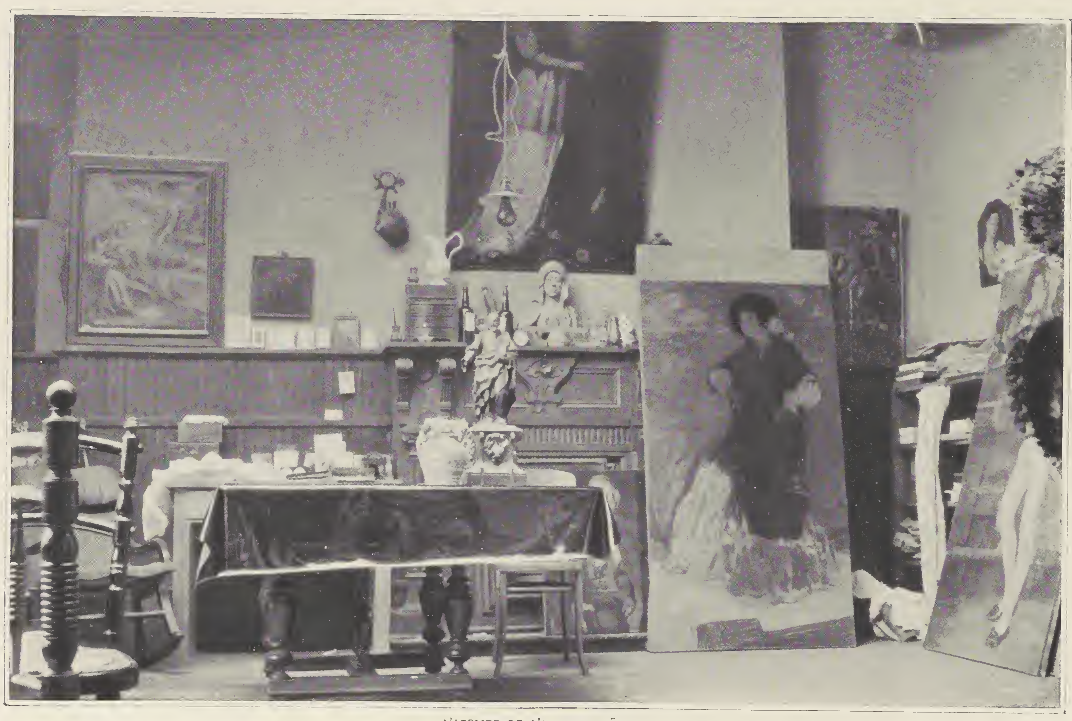
PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 1er samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DE L'ACTRICE CONSUELO

(Au Musée de Brême)



L'ATELIER DE L'ARTISTE A EÏBAR

IGNACIO ZULOAGA

Par une dérogation spéciale aux affirmations de la géométrie, la ligne droite est le chemin le plus long pour connaître l'Espagne.

Celle-ci est tout entière en dehors de la grande route qui conduit chaque année quelques milliers de touristes d'Irun à Madrid, avec le petit embranchement sur Tolède, et de Madrid à Séville, avec le prolongement, déjà méritoire, de Séville à Grenade.

L'on s'en revient fièrement après avoir découvert Velazquez — car on ne voit pas Velazquez, on le découvre, — discuté Goya, entrevu le Greco, et méprisé Murillo. Une course de taureaux, une flânerie nocturne autour de la Giralda ; pour les gens fastueux, l'émotion tarifée et la gloire d'avoir sa montre chipée par les gitanos de la compagnie Cook ; — et voilà un ignorant de plus. Heureux quand cet ignorant ne fait pas un livre à son retour pour révéler l'Espagne aux Espagnols.



Cliché Panajou frères (Bordeaux).

M. IGNACIO ZULOAGA

Or les Espagnols ont la sagesse de ne pas vouloir la connaître. Ils y vivent, c'est assez. Ils y vivent une vie puissante et antique, instinctive, intrinsèque. Ils font partie intégrante du sol et des villes, des montagnes et des masures. Ils constituent tout ce grand mystère d'un pays trop connu et pas assez exploré. Dès qu'un étranger met le pied dans quelque coin de cette terre, elle se replie sur elle-même, se cache, s'évanouit ou se transforme, comme les paysages des contes, abusant le voyageur de formes illusoires et d'apparences vaines. Elle ne redevient elle-même que lorsque le voyageur est parti.



I. ZULOAGA. — PROMENADE APRÈS LA COURSE DE TAUREAUX

Toute notre ambition doit donc se borner à recevoir quelques brusques et puissants aperçus. Si nous avons sur l'Espagne des idées toutes faites, nous sommes perdus. Si nous n'apportons pas beaucoup d'attention, de simplicité et de modestie à étudier cette vie intense et cachée, nous ne la comprendrons point. Si nous n'avons pas la conviction que les Fables de la Fontaine sont beaucoup plus espagnoles que *Carmen*, et que Louis XIV a enrichi le répertoire des sottises célèbres d'une de ses plus



Cliché J. M. Cañellas.

I. ZULOAGA. — LA RUE DE L'AMOUR
A M. Carl Faelle, de Barmen

grosses perles lorsqu'il a prononcé qu'il n'y avait plus de Pyrénées, nous ne somme dignes que d'avoir le Bædeker pour Bible, et les décors de l'Opéra-Comique pour images de la contrée.

C'est pour ces raisons et pour quelques autres encore que l'on verra, au cours de cette étude, que la personnalité et l'œuvre de M. Ignacio Zuloaga sont aussi difficiles à expliquer qu'elles sont attrayantes et loyales.

Lorsque, peu de temps après la frontière passée — qu'est-ce ici que deux heures de chemin de fer? — on s'écarte de la grande ligne pour se rendre de Zumarraga à Eïbar, on se trouve soudain au milieu de contrées insoupçonnées qui ont la fertilité verdoyante de la Touraine et le pittoresque montueux du Jura. Des cultures plantureuses, des industries, des mines, donnent à cette région des privilèges de richesse et d'activité. On traverse une ville insoupçonnée, Vergara, qui est douée d'une beauté altière et farouche dont Fontarabie ne peut donner qu'un pâle avant-goût. Le temps passe sans que l'on s'en aperçoive tandis que la route monte et descend au milieu de tant de labeur et de fraîcheur. Et l'on est à Eïbar, sorte de Tolède du nord, où toute une population forge des armes à feu, damasquine des coffrets et des bijoux, trempe des lames de sabres et de coutelas; où il y a encore des nains comme ceux de Velazquez et une église tapissée de boiseries sans pareilles.

Une vieille maison, entre autres, est parmi des jardins, avec, à proximité, des hangars, des étables, des ateliers. Image de l'Espagne elle-même, elle est tout unie, simple, et comme petite à l'extérieur, et, dès le seuil franchi, offre la surprise de salles immenses et d'escaliers monumentaux. C'est la contre-partie de cette autre image non moins fréquente et non moins véridique



Cliché J.-M. Cañellas.

I. ZULOAGA. — UNE LOGE AUX COURSES DE TAUREAUX
A M. Tchoukine

de la même Espagne, où l'on voit des façades de palais admirables dissimuler simplement de misérables cours de ferme qui n'ont pour dorure que celle du fumier, ou des portails d'église tout brodés de féeriques sculptures être simplement la préface d'un atelier de charron ou d'un magasin de hardes militaires.

Cette maison est celle de Placidio Zuloaga et de ses ascendants, armuriers, damasquineurs de grands-pères en petits-fils, artistes d'oncles en neveux, gens pleins d'énergie, d'endurance, d'esprit d'entreprise, pratiques et rêveurs, c'est-à-dire cherchant dans le rêve des tâches qu'ils réaliseront demain en se jouant. Placidio Zuloaga, rénovateur de l'incrustation sur métaux en Espagne, grand, nerveux, caractérisé, violent, courtois, spirituel, comme un personnage de Cervantès, officier de la Légion d'honneur chez nous, et oublié des honneurs chez lui, ce dont il se console.

Un tel caractère est fait d'opiniâtreté, de verve et d'indépendance, et ces qualités se transmettent comme le plus sûr et le plus noble patrimoine.

De ce père et dans cette maison est né, en 1870, le peintre Ignacio Zuloaga. Son arrière-grand-père exerçait la profession d'armurier; son aïeul avait beaucoup contribué au développement et à l'entretien de l'*Armeria real* et il avait été lié avec Goya. Quant à Placidio Zuloaga, qui avait, comme on voit, de qui tenir, il vint dans sa jeunesse à Paris, où il fut ouvrier d'art, étudia avec Liénard, travailla à la manufacture de Sèvres, avant de revenir à Eïbar diriger la vieille maison, et répandre à travers le monde ces fers sombres et polis, relevés d'or, qui ont été

depuis imités par maints concurrents. Ajoutons, pour compléter la dynastie, que le vieux et vaillant chef de la maison a un frère, Daniel, qui a donné à Ségovie une extension brillante à la céramique d'art, que deux autres oncles d'Ignacio sont ou furent des peintres, que de ses tantes furent mariées à des artistes, et lorsqu'on saura tout cela, on n'aura plus qu'à apprendre, tout naturellement, que la vocation de notre peintre rencontra les plus grands obstacles, et que ses débuts furent les plus pénibles que l'on saurait imaginer.

Ignacio fit d'abord l'apprentissage du métier de damasquineur,



I. ZULOAGA. — PORTRAITS DE DANIEL ZULOAGA ET DE SES FILLES
Au Musée du Luxembourg

se refusant à devenir, comme son père l'aurait souhaité, un ingénieur. Il pouvait déjà gagner sa vie avec ce métier lorsque son père l'emmena un jour avec lui dans un voyage à Madrid. La vue des œuvres renfermées au Prado mit cet enfant dans un état extraordinaire. Je voudrais éviter de vous dire qu'il admira Velazquez, mais ce qui a plus de saveur, c'est que le portrait d'homme en noir avec la collerette de dentelle, par le Greco, distança pour lui tout le reste, et l'on sait quel reste! Il supplia son père, séance tenante, de le laisser devenir un peintre. Don Placidio consentit à lui acheter une boite de couleur, tout en lui annonçant qu'il s'opposerait énergiquement à ses projets. Alors, du premier coup, Ignacio fit du gentilhomme portraituré par le vieux Theotocopuli une de ces copies inexplicablement complètes et belles, qu'un peintre exercé en son art serait inca-

pable de mener à bien, mais qu'un enfant passionné accomplit sans savoir pourquoi ni comment. Ignacio Zuloaga a conservé cette copie qui a gagné une belle patine et pour laquelle on lui a déjà offert un gros prix mais dont il a fait comme un vœu de ne se séparer jamais.

Cette épreuve ne fut point jugée comme décisive. Le père continua de s'opposer à ce que son fils devînt peintre, au point de vue de son intérêt bien entendu ; sa tendre et excellente mère, aussi, au point de vue du salut de son âme. Toutefois, il fit si bien, après ces difficiles tiraillements, qu'on le laissa partir pour Rome. Il y resta quelques mois à peine, dans le malaise d'une atmosphère qui n'était point celle de son tempérament, et dans le trouble de ces doutes qui sont pour un débutant pires que la plus noire nuit.

Il s'arracha à Rome, à la mal'aria académique, et vint droit à Paris. L'idée n'était point si mauvaise, puisque jadis son père l'avait eue, mais c'était en même temps que le vrai commencement d'une carrière d'artiste, le commencement des luttes et des épreuves. La légitime fierté, le sentiment de la dignité, cette idée juste et salutaire qu'un homme ne saurait trop tôt conquérir son indépendance dans la vie sont des traits fortement marqués chez les jeunes gens d'Espagne, depuis le paysan jusqu'au fils de famille, et font qu'un Zuloaga, arrivé à Paris par un acte de volonté, tient à cœur d'agir, de se tirer d'affaire et de se faire sa place comme s'il était absolument déshérité et seul sur la terre. Cela est rude, mais cela trempe une énergie.

Ignacio Zuloaga avait tout à se créer, la situation, le talent même. Il n'avait à ce moment que dix-neuf ans, car ce premier voyage date de 1889. Du moment qu'il n'avait pas voulu recourir par les moyens que lui offrait son propre pays, à la voie académique, qui a assuré à certains de ses contemporains de beaux succès mondains et de considérables fortunes, il n'était pas très vraisemblable qu'il chercherait chez nous à s'orienter de ce côté-là. Il ne connut donc de l'École des Beaux-Arts que par ce qu'on en voit les fenêtres du Louvre. Dès son arrivée, il s'établissait à Montmartre, rue Cortot, et s'essayait à peindre des réalités de la rue. Il faisait en même temps la connaissance d'un être charmant, bizarre, original, délicieux, le sculpteur Paco D'Urio, un compatriote, un petit homme et un grand artiste, un hidalgo en miniature, pauvre comme on sait l'être en Espagne, fier comme un grand seigneur, passionné comme un poète, avec des yeux bleus d'enfant, naïfs et sévères. Paco qui fait des bijoux, des bas-reliefs, des céramiques, du goût le plus étrange et le plus simple, lui fit connaître Gauguin et son école, qui avaient exercé sur son talent, au point de vue décoratif, la plus curieuse influence, mais qui déconcertèrent Zuloaga plus qu'ils ne l'attirèrent. Que ce temps du symbolisme est loin maintenant, pour n'être pas séparé de nous par beaucoup d'années ! L'école de la déformation systématique ne pouvait convenir à notre peintre qui se rattache naturellement, par éducation et par prédilection, aux grandes traditions de sa race, non les traditions des académiques mais celle des indépendants, les Primitifs, le Greco et Velazquez. Je ne signale que pour mémoire ces fréquentations et ces tâtonnements qui nous entraîneraient vite dans des analyses d'esthétique assez déplacées ici. Dans ces petits groupes d'ailleurs, quelle que doive devenir la fortune des œuvres, il a été agité beaucoup d'idées très intéressantes, et qui ont eu leur utilité.

Il va sans dire que ces années de labeur et d'obscurité, et de recherches furent aussi, matériellement, un dur passage, heureusement adouci par quelques subsides secrets, envoyés par une mère qui n'a pu manifester à son fils qu'une soucieuse tendresse, sans avoir eu la récompense de le voir parvenu à la célébrité. L'artiste fit aussi partie, à un moment, d'une curieuse petite colonie espagnole, logée dans l'île Saint-Louis, et qui comprenait des écrivains, des peintres, entre autres M. Rusiñol qui est



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DE LA DANSEUSE LOLITA

l'un et l'autre, et une belle et passionnante physionomie d'homme moderne. Pour être complet, on mentionnera aussi que Zuloaga eut ensuite pendant quelque temps un atelier rue Duperré, où il montra à quelques amis des peintures qui commencèrent



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DU PICADOR « EL CORIANO »
A Madame Bulteau

à attirer l'attention sur lui et dont nous allons reparler bientôt.

Sur ces entrefaites, une excursion en Angleterre. A Londres il est introduit auprès de certains admirateurs de son père, collectionneurs de ses damasquines, M. Oscar Browning, le collectionneur Morrison, etc. Là il se trouve à faire quatre ou cinq portraits, et avec les sommes que ces travaux lui rapportent,

le voilà parti pour Séville, laissant à Paris, cependant, un certain souvenir de son passage dans les sympathies de ceux qui ont la manie de ne pas aimer tout le monde et de pressentir les talents qui doivent s'emparer du public avant que le public ne s'en empare.

Il avait en effet, au Salon du Champs-de-Mars, exposé en 1893 deux peintures, un portrait de femme âgée, sa grand'mère, et le *Nain d'Eïbar*, *Don Pedro*, reproduit dans la présente illustration. Ces deux envois avaient été remarqués par des critiques pour le dénombrement desquels les doigts de la main seraient un mode de numération très compliqué et superflu, mais qui résolurent de le suivre attentivement, et s'il continuait à bien faire, de le seconder de leur mieux. A ce moment-là aussi, don Ignacio était entré en chaleureuse communication avec nous par l'intermédiaire du Greco, de qui il avait déniché de belles peintures, qu'il montrait plus volontiers que les siennes, et au culte de qui il s'efforçait d'amener, par de beaux et véhéments commentaires devant les photographies de l'Escorial et de Santo Thomé de Tolède, de nombreux prosélytes parmi nous, — apostolat qui n'était pas alors sans difficulté ni sans utilité, car il n'y a pas bien longtemps que le fougueux et grandiose maître était peu connu des uns et méconnu des autres.

Les peintures auxquelles nous faisions allusion à l'instant et exécutées pendant le séjour à Séville, constituaient cette série de l'*Espagne blanche* que l'on vit en 1894 chez Le Barc de Boutteville. Elles furent des plus remarquées. Dire qu'à ce moment on



Cliché C. Naya (Venise).

I. ZULOAGA. — DANSEUSES ESPAGNOLES

était encore à la notion d'une Espagne enfumée et boucanée à la façon des pseudo-Ribera et des vrais Ribot, ou d'une Espagne bariolée et criarde comme les chromolithographies des boîtes de cigares ou de raisins secs, et comme les tableaux de M. Worms qui fut chez nous un excellent homme, un peintre de genre à succès, et un grand vulgarisateur des idées les plus fausses qu'un pays puisse se faire sur un autre! C'était une révélation que ces grandes figures sveltes, d'une élégance robuste et un peu sauvage, vêtues de couleurs claires et unies, dans des attitudes simples, sans gestes conventionnels, vraies images de race, portraits de beaux êtres saisis dans leur allure inconsciente, non surveillée. Le métier, également très large, très peu compliqué, d'une belle coulée, paraissait d'une réelle nouveauté. Depuis, le peintre fit de grands progrès en vigueur, en autorité, en mordant, mais dès lors il se posa. D'ailleurs quel que fût le succès de cette manifestation un peu importante, dans la célèbre et amusante boutique de la rue Le Peletier, l'artiste ne put vendre ses tableaux à aucun prix. Il n'eut du moins qu'un seul acheteur, le peintre Dannat, qui est non seulement un superbe maître, mais encore un homme du goût le plus impeccable et le plus raffiné. Il est des cas où le suffrage d'un seul vaut mieux pour l'artiste à ses débuts que l'engouement d'une foule et est un plus sûr gage d'avenir. Ceci en est un bon exemple.

Chronologiquement, il faut sauter trois ans avant de rencontrer



I. ZULOAGA. — COQUETTERIE DE GITANE

A M. Rothermundt, de Dresde

chez nous, c'est-à-dire en quelque lieu que ce soit, une occasion de remarquer Zuloaga, et cinq ans avant qu'il remporte une brillante et indiscutable victoire. C'est, en effet, en 1897 qu'il expose à la Société Nationale son portrait en costume de chasse, et en 1899 celui de *Daniel Zuloaga et ses filles*. Le premier de ces morceaux était une page grave et forte, d'un ton très soutenu, mais qui ne sentait point le renfermé des ateliers à éclairage artificiel. Le personnage était bien et vigoureusement campé. Toute la figure, le costume, les accessoires, tout cela était savamment déduit. L'exécution était devenue singulièrement plus savante et plus nourrie. Puis, il y avait pour fond à ce portrait un si beau paysage, un paysage olive avec une route et un village roses, à la fois si âpre et si ductile, que ceux qui vraiment sentent l'Espagne d'autre manière que le touriste banal dont nous avons pris la liberté de nous railler, tressaillirent, humèrent l'air, et dirent : « Décidément cet homme-là nous donnera du nouveau. » Ils furent encore en petit nombre, et ce portrait passa sinon inaperçu, du moins un peu dédaigné. Il en fut autrement



I. ZULOAGA. — UN MOT PIQUANT

pour le *Daniel Zuloaga* que notre illustration n'aurait su manquer de reproduire. L'Andalouse, gravée page 22, est un des spécimens de la série de l'Espagne blanche, et elle indique, comme on peut le voir, un progrès marqué sur l'œuvre de début, le *Nain d'Eïbar*. Mesurez de même le progrès accompli d'elle au portrait de Daniel. Les personnages avaient une puissance en quelque sorte sculpturale; leur expression, leur type, étaient observés et tranchés avec une décision singulière et peints avec une espèce de farouche joie. Cette harmonie en noir des costumes et bleu intense du ciel, par grands partis très simples, ne rappelaient rien de déjà vu. Les deux jeunes filles s'animaient d'une vie d'autant plus inédite pour nous qu'elle était d'une authenticité profonde : l'effet caressant et violent de la poudre de riz sur les carnations brunes; la candeur hardie du sourire et comme un bonheur de vivre, tout jusqu'à la façon de marcher, d'être campées sur les jambes et sur les hanches, tout cela était non plus une révélation, mais une affirmation. L'œuvre fut acquise, malgré les discussions qui étaient à prévoir, pour le musée du Luxembourg, où elle demeure comme un des plus importants spécimens que nous ayons des écoles étrangères.

* * *

L'envers des succès est dans l'histoire des artistes un chapitre d'une variété et d'un imprévu inépuisables. Pendant que chez nous la réputation de Zuloaga grandissait et se faisait pour ainsi dire toute seule, et que nous avions le loisir de supposer que dans les longs intervalles de ses rares et brèves apparitions à Paris, ce chasseur à la noble et haute mine, menait au delà des monts une vie seigneuriale, voici comment il employait son temps.

Comme à part le tableau de Dannat et celui du Luxembourg il ne vendit pas, pendant toute cette période, de peinture à Paris, ce n'était pas pour en vendre en Espagne. D'abord en Espagne, il ne pouvait même pas exposer. Les œuvres qui auraient pu être reçues par erreur auraient été l'objet des risées. Sauf à Barcelone où plus tard il a été regardé avec attention et

où il a recueilli des partisans, ses peintures sont encore dans son pays l'objet des sourires ou des hostilités. Le moment n'est pas encore venu ; on peut donc juger s'il était vraisemblable que ce moment vînt jamais à l'époque où le peintre était totalement inconnu.

Il faut vivre, quand on veut peindre, même lorsqu'on ne peut pas peindre pour vivre. Zuloaga cherche à se tirer de ce dilemme par toute sorte de moyens durant son séjour en Andalousie. Il s'y connaissait fort bien en œuvres et en objets d'art ancien ; il fit à Séville besogne d'expert, et cela le soutint pendant quelque temps. L'expertise a vite donné le bout de son rouleau ; alors l'expert devient employé, agent comptable dans les mines.



Cliché Durand-Ruel & fils, éditeurs.

I. ZULOAGA. — LE BALCON

Mais les écritures, décidément, ne sont pas son fait, et il aurait plus tôt brossé une figure grandeur naturelle que vaincu les difficultés d'une addition. Il faut encore renoncer à ce métier-là. Ou plutôt, c'est le métier qui, avec éclat, renonce à lui.

Franchement verriez-vous, en le regardant si superficiellement que ce soit, ce grand garçon à la fière et sévère physionomie s'éterniser dans des opérations de boutique ou des besognes de pupitre ? Je sais bien qu'on rencontre là-bas plus d'un commis à dégaine de capitan, et d'inoffensifs bourgeois qui semblent d'authentiques conquistadors parfaitement conservés. Mais examinez avec plus d'attention, puisque vous en avez ici l'occasion, l'expression de vaillance froide, de détermination raisonnée

qui donne à ce long, mais plein visage, un accent si rare d'initiative et de réussite; notez encore le point de malice qui aiguise ce regard grave et qui est toute prête à pétiller. Tout à l'heure, à la pensée de quelque belle prouesse de peinture ou d'aventure à accomplir, le visage s'illuminera d'un rire généreux, la voix rude et chaude sonnera. Toute une gaieté spéciale, tout un entrain fait en partie de volonté, en partie de chimères, l'une portant les autres. L'expédition du bon hidalgo de la Manche contre les



Cliché J.-M. Cañellas, Paris.

I. ZULOAGA. — GITANE
A M. Henry Marcel, de Paris

moulins à vent était chose parfaitement réalisable, sauf quelques malices des circonstances, qu'*en principe* il faut tenir pour négligeables.

C'est pourquoi, à un moment, et non le moins pénible de ces années héroïques, Zuloaga trouva soudain sa voie, et de la plus remarquable façon. Il réserva pour plus tard la plus utopique de ses entreprises, celle de conquérir la gloire auprès de ses compatriotes par le moyen de sa peinture, et il enleva leurs suffrages haut la main par sa façon de combattre les taureaux.

Pendant trois années environ, Ignacio suivit les corridas non point en qualité de spectateur. Cela s'explique par ce fait incontestable que les courses sont pour un peintre, en Espagne,

la plus belle leçon, le plus beau répertoire de mouvements, de couleurs, de formes et d'expression qui se puisse trouver. Zuloaga fut entraîné par sa nature de peintre, à voir tout cela du plus près possible, et il n'y avait pas le choix des moyens. Il n'était naguère entré à aucune école des Beaux-Arts, n'avait suivi les cours de nulle Académie : il n'échappa pas au Conservatoire de tauromachie de Séville, et il fut un des élèves préférés de Carmona qui lui prédit le plus brillant avenir. Et le jeune spada, confiant dans cette prophétie d'un maître, s'appliqua de son mieux à ne la pas faire mentir. Il remporta des succès. Il a, ce qui est déjà un chiffre respectable, la mort de dix-huit taureaux sur la conscience. Le dix-huitième le blessa.



I. ZULOAGA. — MADAME LOUISE

De cette blessure la sollicitude alarmée de Madame Zuloaga mère prit prétexte pour intervenir avec des larmes. Elle fit jurer à son fils de renoncer à la tauromachie. Ignacio, qui est demeuré d'autant plus volontiers esclave de ce serment qu'il avait tiré de son passage parmi les toreros tout ce qu'il voulait en retirer, se rendit alors à Ségovie, Ségovie, l'antique et l'admirable, où l'on trouve à foison des types, des monuments, des paysages, une vie magnifique, rugueuse et dorée, les jardins et les monts de la Granja; Ségovie où l'on est superstitieux, ou amoureux, et la plupart du temps les deux à la fois; où l'on pourrait encore



I. ZULOAGA. — BUVEURS A SÉGOVIE

acquérir pour un ou deux milliers d'écus quelque merveilleuse église romane presque pas en ruine; où l'on rencontre à deux pas d'ascétismes qui pourraient encore être peints par un Zurbaran ou sculptés par un Alonso Cano, des coins d'incandescence érotique comme cette *Calle del Amor*, cette « Rue de l'Amour », qui est reproduite en une de nos gravures.

C'est là que Zuloaga, dédaigné du commerce, méprisé des connaisseurs espagnols, arraché à la gloire des Espartero et des

Lagartijo, mais rendu à l'art après quelque détour, peignit le portrait de *Daniel avec ses deux filles*.

*
* *

Ne croyez pas cependant que pour avoir été non seulement mouvementée, mais réellement éprouvée, cette vie n'ait pas eu ses ivresses. Ne croyez pas non plus que si les mains du peintre, un moment découragées, s'inoccupèrent, ses regards et son esprit manquèrent de pâture. En un mot, ne pensez pas que ce circuit n'a pas été, à tout prendre, profitable à l'artiste proprement dit.

Il serait même bon que le peintre, pour ne pas devenir simplement une sorte de manœuvre supérieur, d'artisan privilégié assez injustement, prît ainsi profondément contact avec l'humanité qu'il sera chargé de portraiturer. Soyez convaincus que si Zuloaga peint avec autant de force et de vérité un torero, une femme, un paysan, des gitanes, dans leur expression, dans leur costume, dans leur acabit, que s'il en fait, en un mot, des êtres vivants, et non des mannequins qui posent, c'est que pendant un certain temps, il les a vécus lui-même sans les peindre. Il a pu comprendre leurs ressorts, pénétrer leur essence même, par cette constante et intime fréquentation avec eux sans autre but déterminé que de les sentir vivre et de se sentir vivre à leur contact. Et s'il les peint si bien aujourd'hui, c'est parce qu'il est demeuré un temps sans les peindre. Et il a vu bien d'autres êtres encore qu'il n'a pas eu jusqu'à ce moment-ci l'occasion, ou le loisir, ou la possibilité de nous raconter, des êtres inouïs, qui ne sont même pas du domaine romanesque tant ils sont en dehors de la vie normale ou que nous croyons telle. Il a fait tout cela « pour rien, pour le plaisir » ce qui est encore la meilleure, la plus intense, et au demeurant la plus sage méthode.

Il a vécu la vie des gitans dans la Triana, à Séville, s'habillant comme eux, s'entretenant, buvant et mangeant avec eux, parfois investi du réciproque honneur d'être témoin à un de leurs mariages ou à un de leurs baptêmes, assistant aux extraordinaires et hiératiques constatations de virginités des uns, aux fastueuses réjouissances des autres. L'admirable gitane du Salon de cette année, tout étincelante d'animalité, avec ses grands yeux luisants, ses dents fulgurantes, son épiderme mordoré, ses cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau ou les bandeaux de la Péruvienne, ce n'est pas un modèle rencontré au hasard et bâclé à tant la séance. Cette aguichante et merveilleusement laide petite guenuche du tableau intitulé *Un mot piquant* n'aurait pas été rencontrée par un homme qui irait à la découverte sans connaître les dessous les plus instinctifs, comme il connaît, pour les faire chatoyer en d'autres œuvres, les gratins les plus aristocratiques et les grâces les mieux affinées.



Cliché T. Sardnal, Paris.

I. ZUOLAGA. — PORTRAIT DE M. TCHOUKINE

Il a pu connaître l'âme des ouvriers, et celle des paysans, et celle des poètes, et celle des nains, et ce qui est cependant moins vraisemblable, celle des femmes. Il a parcouru les montagnes et les vallées avec les muletiers, fait les vendanges avec les vignerons de la Rioja. Cela ne saurait être considéré comme le fait d'un oisif ou d'un mièvre.

Enfin, que dire, il a vu Anso et las Batuecas !

Anso est un village d'Aragon où les mœurs et les costumes du XVI[e] siècle se sont conservés intacts et où règnent d'étonnantes superstitions. Les gens s'y habillent d'un épais drap vert qu'ils teignent eux-mêmes, les hommes y sont coiffés bizarrement et les femmes, pour travailler dans les champs, y portent la vaste collerette, la « fraise », comme il y a quatre cents ans. On y cuit le pain tous les vingt-cinq jours, des pains d'un mètre qu'à la fin on taille à coups de hache. Le voyageur trouve à s'y coucher, à la condition d'apporter avec lui un hamac. S'il est malade, ainsi que le tomba Zuloaga chez la *bruja*, la sorcière, chez laquelle il habitait, le plus proche médecin est à seize heures de marche et le plus voisin droguiste à huit. Zuloaga, qui est brave, finit par avoir peur de sa *bruja*. Il resta quarante jours pourtant dans ce pittoresque enfer.

Las Batuecas est un autre village, sur la frontière du Portugal, qui contient presque autant de bandits que d'habitants, les autres étant des goitreux. Comme à Anso on y parle une langue qui n'a rien de commun avec l'espagnol, ni même avec quelque autre idiome. Cette population est la digne descendance des moines par trop fornicateurs et damnables qu'on envoyait là en expiation de leurs péchés. Cependant elle a le respect pour l'autorité, car lorsque par hasard un *guardia civil*,



I. ZULOAGA. — TENTATION

I. ZULOAGA. — L'ATTENTE

l'équivalent de notre gendarme, fait par là une ronde, ce qui arrive à des époques infiniment peu rapprochées, on se précipite pour lui baiser la main et lui demander sa bénédiction, croyant avoir affaire à quelque évêque en tournée pastorale.



Cliché J. Cañellas, Paris.

I. ZULOAGA. — LA NAINE DOÑA MERCÉDÈS
Au Musée du Luxembourg

Pour mieux faire comprendre Ignacio Zuloaga, j'ai fait, comme lui-même, un certain détour, mais je ne crois pas que nous ayons perdu de vue ce robuste talent et attrayant caractère, pas plus que lui-même, au cours de ses pérégrinations et de ses luttes ne perdit de vue son art, même dans les moments où il en espérait le moins de faveurs.

On ne peut point dire que ces faveurs aient été longues à venir puisque l'artiste est jeune, mais sa vie a été si bien remplie



Cliché Alexandre.

I. ZULOAGA. — LA VEILLE DE LA COURSE DE TAUREAUX

Au Musée de Bruxelles

de travail, d'observation et de passion, et le succès pendant plus de dix ans d'efforts s'est si opiniâtrément, si rageusement refusé à se laisser entrevoir, que les épreuves ont été ici en intensité ce qu'elles sont pour d'autres carrières en durée.

Un fait le prouvera mieux encore. Zuloaga avait présenté pour l'exposition de 1900 son grand tableau, *la Veille de la Course de taureaux*, dont un fragment figure sur la couverture et qui est reproduit dans son entier au cours de ce numéro. L'œuvre est de tout premier ordre. Elle représente la visite que font les afficionados dans un village voisin de Séville, nommé Alcala de Guadaira, aux sujets qui doivent courir le lendemain. La variété des attitudes, la beauté et la véracité des types en dehors de toute banalité, le paysage si réussi et si séduisant, la grande impression d'atmosphère qui règne dans toute cette composition en faisaient certainement une page qui devait jeter sur la section



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DE Mlle ALICE D...

espagnole des beaux-arts un éclat des plus vifs. Les compatriotes du peintre qui formaient le jury la refusèrent ! Est-ce inexplicable ? Que non pas lorsqu'on se rappelle la qualité moyenne de la section, et lorsqu'on songe que c'est, entre le parti académique qui prime encore en Espagne tout le monde des arts et Ignacio Zuloaga, une guerre acharnée, que celui-ci n'a nullement cherchée, qu'il ne soutient uniquement que par ses œuvres, tandis que ses adversaires la livraient comme on le voit par l'action.

Le coup fut des plus durs, car l'occasion était manquée pour le peintre de remporter enfin son plus grand succès, devant le plus formidable public qui fut jamais. C'était encore l'avenir qui s'obscurcissait, l'impossibilité d'une sanction quelconque, le terrain même qui manquait sous les pas.

Il n'y a que quatre ans de cela. Mais presque aussitôt l'espoir revint à l'heure la plus désespérée. Le tableau refusé était



I. ZULOAGA. — GITANE ET ANDALOUSE

acquis dans l'année même par le musée de Bruxelles, tandis que le Luxembourg achetait le grand portrait que l'on sait. Deux ans après, les tableaux que Zuloaga avait exécutés dans l'intervalle trouvaient à Dresde un accueil enthousiaste. Puis à

I. ZULOAGA. — AVANT LA PROMENADE
Au Commerzienrath (Berlin)

Vienne, à Berlin, à Francfort, même succès, même consécration. *L'Actrice Consuelo*, notre gravure de la première page, est au musée de Brême; *Avant la Promenade* est à Berlin, le *Poète Miguel* est à Vienne, etc. Barcelone, du moins, possède une œuvre importante. A vrai dire depuis Munich jusqu'à Bruxelles, et depuis Paris jusqu'à Venise, tous les grands musées ont quelque morceau qui vient, par sa belle tenue, protester contre le verdict de 1899 et contre l'idée fausse que peuvent se faire encore des compatriotes qui s'honoreront d'autant plus qu'ils changeront plus vite d'opinion.

On conçoit d'ailleurs aisément que des œuvres aussi tranchées et une personnalité aussi entière que celles-ci ne s'imposent pas sans discussion. Le débat qui s'engage autour d'elles est un indice de leur valeur et souvent un gage de leur durée. Il s'en faut qu'à Paris même, où Zuloaga compta ses premiers et ses plus chauds partisans, et où il envoie à presque chaque Salon des œuvres aussi considérables que le tableau en rouge majeur de la *Promenade après la Course de taureaux*, ou que les trois entraînantes études de mœurs de cette année, il ne se rencontre des résistances. Elles sont à souhaiter bien qu'on les regrette, car elles ne doivent être redoutées que pour les artistes prêts à faire des concessions. Or, ce qui domine dans le caractère de Zuloaga, c'est une indomptable volonté et une sorte de fougue à froid qui sont en même temps la marque distinctive de son talent. Ces grandes pages de la vie espagnole sont en effet des entreprises ardentes dont la réalisation a lieu en plein calme et en pleine autopossession.

C'est même en cela qu'il faut chercher la réponse à une erreur assez commune chez nous relativement à l'appréciation du talent de Zuloaga et que nous souhaiterions ne pas voir s'accréditer. Les mieux accrédités et les plus sagaces ont, dans une intention d'éloge, prononcé, à propos des trois tableaux de 1903, *Un Mot piquant, le Départ pour la Course, Gitane et Andalouse*, le nom de Goya. Nous ne trouvons point d'assimilation possible entre les deux peintres, sinon, chez les deux, un puissant accent de race, une saveur de terroir des plus intenses. Mais il y a quantité de façons d'être énergiquement de la même race. Rembrandt et Van der Meer de Delft sont Hollandais comme la Hollande, Delacroix et Corot sont merveilleusement Français. Le sont-ils de la même manière? Trouver des analogies entre Goya et Zuloaga revient à constater qu'ils sont Espagnols. Les différences, d'autre part, abondent. Différences de tonalité : Goya, en grande partie, est noir et blanc, et quelques-unes de ses plus saisissantes œuvres sont presque de pures grisailles avec de violents rehauts; lorsqu'il colorie, il bariole; Zuloaga, au contraire, est puissamment teinté, il a des rouges vineux, des bruns tannés, des jaunes paille, des verts d'olive,



I. ZULOAGA. — PORTRAIT DU NAIN DON PEDRO

tantôt clairs, tantôt sombres, qui n'appartiennent qu'à lui, et lorsque le noir intervient, il joue plutôt le rôle d'une couleur que d'une base. Différences de tempérament : Zuloaga n'abandonne rien au hasard dans son exécution, qui est pleine de largeur, mais toujours châtiée : tandis que Goya, dans la peinture même, apporte des nervosités et des laisser-aller d'aquafortiste.



Cliché Alexandre.

I. ZULOAGA. — UNE COURSE DANS MON VILLAGE

A M. le Comte Lanckorowski (Vienne)

De plus, Goya, en présence de ses modèles, se passionne, s'irrite, s'amuse, s'affole merveilleusement; mais Zuloaga laisse ces émotions l'agiter en tant qu'homme avant de peindre, mais le peintre, le pinceau à la main, ne veut plus que retrouver avec flegme, et techniquement, les griseries précédemment subies. Enfin, pour ne pas prolonger outre mesure ce parallèle que l'on pourrait pousser jusque dans la mentalité et dans le choix des sujets, il convient de remarquer que les relations de parenté sont également d'un autre ordre. Les véritables descendants de Goya, dans l'Espagne moderne, sont Fortuny et son école, qui, sans lui peut-être, n'auraient pas existé sous cette forme. Zuloaga, au contraire, par la simplicité et la sincérité, se réclame beaucoup plus directement, pour laisser Velazquez à part, des Carreño, des Bautista del Mazo et autres grands logiciens de la peinture de ce genre.

Ceux-ci peignaient les grands personnages de leur temps. Faute de cette clientèle, Zuloaga s'est voué à représenter la société même du sien, et, à tout prendre, la société est un autrement grand et redoutable personnage, de nos jours. Les femmes tiennent une grande place dans son œuvre : cela est tout naturel; d'abord elles n'ont jamais plus occupé le monde qu'à notre époque; puis, en Europe, la femme, c'est plus de la moitié de la physionomie et de la vie même du pays. La riche diversité que présente, à ce point de vue, l'œuvre déjà accomplie d'Ignacio! Rien que dans les deux grands tableaux de réunions de femmes parées en vue du spectacle national, ainsi que dans les diverses « loges » ou groupements au balcon, l'on peut étudier dans leur âpre grâce une quantité de types, depuis la Madrilène jusqu'à l'Andalouse, qui n'avaient jamais été racontés ainsi, sans laideur, mais sans fadeur, deux écueils extrêmes que la peinture évite difficilement. Ce sont de beaux êtres en liberté, cambrés, cabrés, campés, joyeux de vivre, comiquement sérieux ou riant de façon inquiétante, mais toujours, de la part du peintre, avec une mesure extrême dans l'ironie et dans le drame, l'impression causée étant d'autant plus profonde et vive sur nous, car c'est la vie, encore une fois, qui est ainsi concentrée et s'épand, pour le spectateur, avec un assez sauvage bouquet. Depuis les simplement parfumées, comme ces belles créatures mondaines ou artistiques, comme la *Danseuse Lolita*, ou l'*Actrice Consuelo*, ou l'*Actrice Gitane*, jusqu'aux effroyablement pimentées, comme les imposantes rôdeuses de la *Calle del Amor*, comme la simiesque rieuse du *Requievro* (le « mot piquant »), avec ses gencives avivées et ses dents de petite bête de proie, toutes composent une histoire naturelle faite autant pour donner à penser aux amateurs d'humanité que pour procurer des joies aux amateurs de peinture. Types populaires aussi, tels que ces *Buveurs de Ségovie* ou le *Picador*, dont l'esprit et le visage sont coriaces comme une vieille peau de cheval, ou ce vieux paysan à mine de satyre que l'on a cru à tort décroché du célèbre tableau de *Los Borachos*, mais qui appartient toujours à tout peintre qui voudra s'en servir, pour la bonne raison qu'il se promène encore à foison dans les campagnes de

I. ZULOAGA. — LE POÈTE DON MIGUEL
A M. le Comte Lanckorowski (Vienne)

Castille. Mais je n'en finirais point de vous résumer et de vous redécrire toute cette fourmillante troupe qui va d'année en année se grossissant, et je suis convaincu, bien mieux que le lecteur, qu'il est préférable pour lui d'en regarder ici de belles reproductions plutôt que d'en subir de médiocres commentaires.

Il vaut mieux poser encore une touche du portrait que je n'aurais garde d'oublier, tant elle complète et éclaire encore cette jeune et magistrale physionomie. Avec le succès sont venues, en ces dernières années, des ressources que l'exilé volontaire à Montmartre n'aurait jamais pensé entrevoir jadis. Ces ressources, Zuloaga les a consacrées, avec la même passion impétueuse et sûre qu'il mettait un moment à défier et à estrangouiller le taureau, à recueillir une admirable collection de peintures et de sculptures de l'École espagnole. Il a fait construire, pour la contenir, à Eïbar, une galerie adjoignant l'antique domaine paternel. C'est là qu'il s'entretient en ferveur d'art et joie de peindre, parmi des primitifs conquis dans des expéditions heureuses, et plus de douze Greco et pas mal de Goya, et des sculptures de Montañez de Roldan, d'Alonso Cano,



I. ZULOAGA. — PRÉPARATIFS POUR LA COURSE DE TAUREAUX

en tout un princier ensemble de près de trois cents œuvres sauvées de l'indifférence ou découvertes dans des antres inconnus, dans cette extrordinaire Espagne où tout existe, mais où tout se cache, et du sol et des murailles de laquelle les sortilèges de toutes les *brujas* d'Anto ne seraient pas de trop pour arracher ses secrets.

Cela n'achève-t-il pas à souhait de peindre notre peintre ? Il rend joyeusement à la peinture la fortune que la peinture lui apporte, et il continue son œuvre qui est déjà superbe, et qui, de ce train, pourrait un jour prendre place parmi les plus grandes. Car ce n'est qu'un premier chapitre que nous venons d'écrire là. Déjà un autre chapitre commence avec la grande série des *Vendanges de Rioja*, qu'il nous tarde de voir, car elle doit retracer toutes les merveilles luxuriantes d'une population ivre une fois par an et les augustes fureurs que suscite l'or des raisins en ébullition dans les cuves. Que d'autres pages à ajouter encore! Soit que Zuloaga demeure un grand réaliste et un saisissant historien d'une race qu'il n'est pas paradoxal de dire mal connue, soit qu'il devienne un grand visionnaire, on peut beaucoup attendre de lui, puisqu'il a beaucoup donné déjà et que nous l'avons étudié capable de tant de volonté alliée à tant d'ardeur.

ARSÈNE ALEXANDRE.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnieres. Le Gérant : G. BLONDIN.

Chemins de Fer du Midi

VOYAGES CIRCULAIRES

1° Paris — Centre de la France — Pyrénées

TROIS VOYAGES DIFFÉRENTS AU CHOIX DU VOYAGEUR

Billets délivrés toute l'année aux prix uniformes ci-après pour les trois itinéraires :

1re classe : **163** fr. **50** — 2e classe : **122** fr. **50**

Durée 30 jours non compris celui du départ

2° Pyrénées et Provence

PRIX :	1er, 2e et 3e parcours.	**68** francs en 1re classe ;	**51** francs en 2e classe
	4e, 5e, 6e et 7e parcours	**91** francs — ;	**68** francs —
	8e parcours	**114** francs — ;	**87** francs —

Durée 20 jours pour les 7 premiers parcours et 25 jours pour le 8e

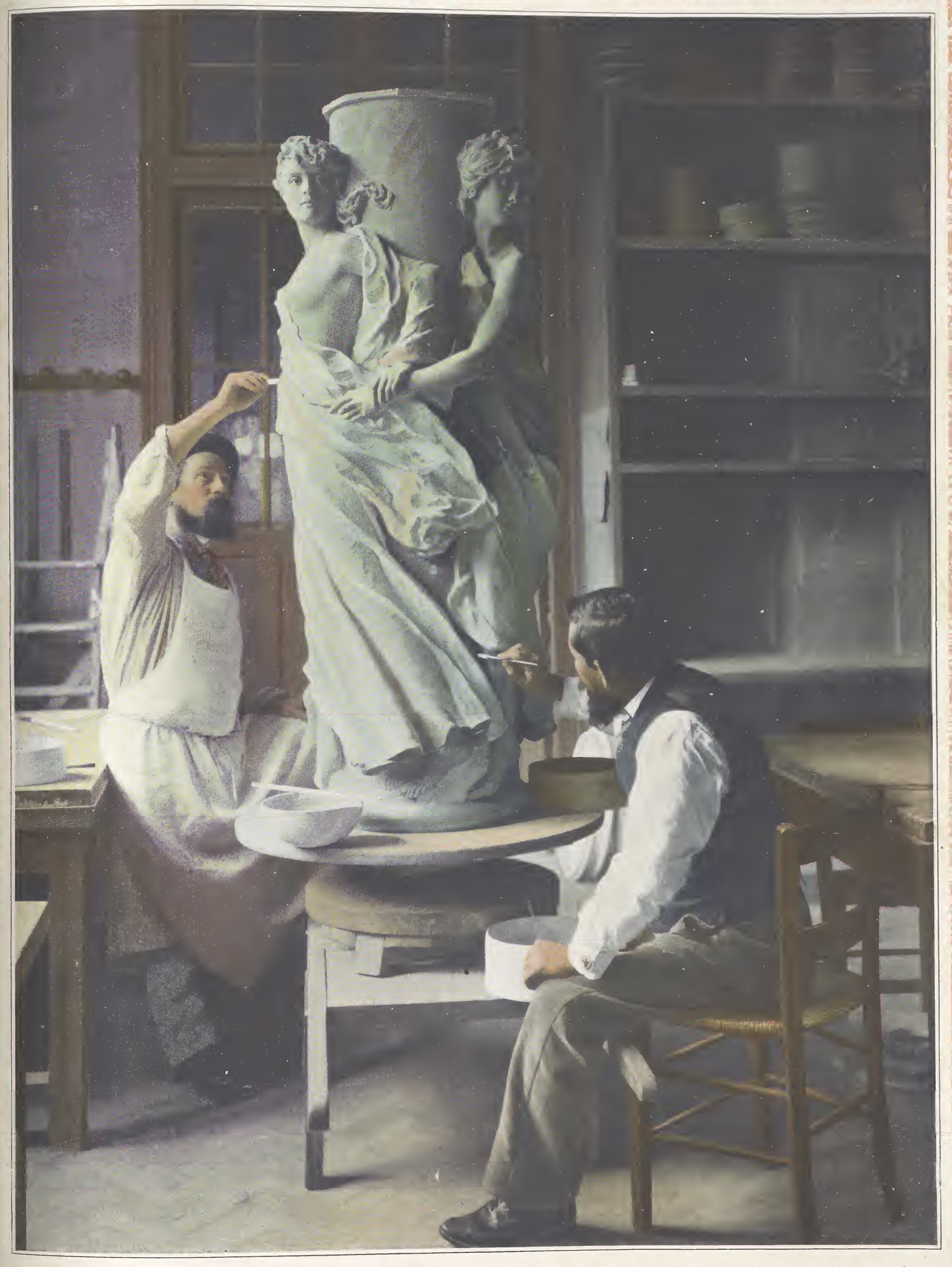
En outre, il est délivré des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits en vue de permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire, notamment les **Eaux-Bonnes** et les **Eaux-Chaudes**, stations thermales desservies par la gare de Laruns-Eaux-Bonnes. La durée de validité des billets spéciaux est la même que celle des billets de voyages circulaires.

3° Gorges du Tarn

VOYAGES CIRCULAIRES	4 itinéraires au départ de Paris	Un livret-guide contenant les excursions aux Gorges du Tarn est en vente au prix de 0 fr. 25.
	2 — — Bordeaux	
	1 — — Toulouse	

Durée 30 jours non compris celui du départ

FIGARO ILLUSTRÉ



A SÈVRES. — UN ATELIER D'ÉMAILLAGE. — La mise en couverte colorée d'une colonne de fontaine, figures d'Alfred Boucher

Chemins de Fer de l'Ouest

EXCURSION

Sur la Côte nord de Bretagne

DE GRANVILLE A BREST

Mont-Saint-Michel, Cancale, Baie de Saint-Malo, la Rance, Baie de Saint-Brieuc, Paimpol, Roscoff, etc.

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest délivre, à partir des Fêtes de Pâques et jusqu'au 31 octobre, une carte d'abonnement spéciale qui, moyennant **100** francs pour la 1re classe et **75** francs pour la 2e classe, permet à celui qui en est porteur de partir d'une gare quelconque du réseau pour une gare à son choix de la ligne de Granville à Brest, avec droit d'arrêt sur son parcours, de circuler ensuite librement, pendant un mois, non seulement entre Granville et Brest, mais aussi sur tous les embranchements de cette ligne qui conduisent à la mer, et, enfin, une fois ses excursions terminées, de revenir à son point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Toute personne qui souscrit, en même temps que son abonnement, un ou plusieurs autres abonnements en faveur des membres de sa famille, précepteurs, gouvernantes et domestiques habitant avec elle, sous le même toit, bénéficie, pour ces cartes supplémentaires, des réductions indiquées ci-après :

		1re CLASSE	2e CLASSE
1re Carte	Prix pleins.	100 francs	75 francs
2e —	Réduction de 10 o/o	90 francs	67 fr. 50
3e —	— 20 o/o	80 francs	60 fr. »
4e —	— 30 o/o	70 francs	52 fr. 50
5e —	— 40 o/o	60 francs	45 fr. »
6e — et au delà	— 50 o/o	50 francs	37 fr. 50

Pour plus de renseignements, s'adresser à toutes les gares du réseau qui délivrent ces cartes à condition que la demande en soit faite 5 jours au moins à l'avance.

Chemin de Fer d'Orléans

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS DE FAMILLE

En vue de donner de nouvelles facilités pour les déplacements des personnes qui voyagent en famille, la Compagnie d'Orléans vient de soumettre à l'homologation de l'Administration Supérieure une proposition ayant pour objet de délivrer **pendant toute l'année** aux familles composées d'au moins trois personnes des billets collectifs de toute gare à toute gare distante d'au moins 125 kilomètres.

Les membres de la famille admis au bénéfice de ces billets sont : les père, mère, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille et les serviteurs de la famille.

Les délais de validité sont les mêmes que ceux des billets d'aller et retour ordinaires.

Les prix s'obtiennent ainsi : pour les trois premières personnes : prix des billets d'aller et retour ordinaires ; pour chaque personne en sus, à partir de la quatrième, réduction de 50 o/o sur le prix des billets simples applicable aux trajets d'aller et retour. Chacune de ces personnes supplémentaires bénéficie ainsi, par rapport au prix déjà réduit des billets d'aller et retour actuels, d'une nouvelle réduction de 25 o/o en 1re classe et de 30 o/o en 2e et 3e classes.

Ces facilités applicables aux déplacements de courte durée, sont indépendantes de celles qui existent actuellement pour les vacances, les bains de mer et les stations thermales ; ces dernières sont elles-mêmes améliorées de la manière suivante :

Les prix sont ramenés aux taux des nouveaux billets ci-dessus, ce qui représente pour les trois premières personnes une réduction supplémentaire de 8,3 o/o en 1re classe et de 3,3 o o en 2e et 3e classes.

La durée de validité 33 jours ou 30 jours est étendue à 2 mois sans supplément et à 3 mois avec supplément de 20 o o.

Ces nouvelles facilités données aux voyages de familles seront certainement très appréciées.

La Compagnie d'Orléans a organisé dans le grand hall de la gare Paris-Quai-d'Orsay une exposition permanente d'environ 1.600 vues artistiques (peintures, eaux-fortes, lithographies, photographies), représentant les sites, monuments et villes, des régions desservies par son réseau.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

EXCURSIONS EN DAUPHINÉ

La Compagnie offre aux touristes et aux familles qui désirent se rendre dans le D phiné, vers lequel les voyageurs se portent de plus en plus nombreux chaque ann diverses combinaisons de voyages circulaires à itinéraires fixes ou facultatifs, permettan visiter à des prix réduits les parties les plus intéressantes de cette admirable région :

La **Grande-Chartreuse,** les **Gorges de la Bourne,** les **Grands-Goule** les massifs d'**Allevard** et des **Sept-Laux,** la route de **Briançon** et le massif **Pelvoux,** etc...

La nomenclature de ces voyages, avec prix et conditions, figure dans le Livret-Gui horaire P.-L.-M qui est mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les gares du réseau ou env contre 0 fr. 85 en timbres-poste adressés au Service Central de l'Exploitation (publici *20, boulevard Diderot, Paris.*

Le "SAVOIE-EXPRESS"

Train de luxe de jour, composé d'un wagon-restaurant et de wagons-salons de la Compag des Wagons-Lits, circulera trois fois par semaine, à partir du 1er JUILLET, entre **Par Aix-les-Bains, Chambéry, Évian** et **Genève,** et sera continué par un train or naire entre **Annemasse** et **Chamonix.**

ALLER : les Mardi, Jeudi, Samedi
RETOUR : les Lundi, Mercredi, Vendredi

ALLER :		RETOUR :	
PARIS. . . . . . *dép.*	8 30 mat.	CHAMONIX. . . . *dép.*	5 13 mat.
AIX-LES-BAINS	4 28 soir.	LE FAYET-St-GERVAIS .	6 15 —
CHAMBÉRY	4 54 —	ÉVIAN	8 10 —
GENÈVE	5 26 —	GENÈVE.	9 28 —
ÉVIAN	7 18 —	CHAMBÉRY	10 10 —
LE FAYET-St-GERVAIS .	9 18 —	AIX-LES-BAINS.	10 36 —
CHAMONIX . . . . *arr.*	10 43 —	PARIS. . . . . . . *arr.*	6 31 soir.

Chemins de Fer du Nord

SAISON DES BAINS DE ME

De la veille des Rameaux au 31 octobre

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Prix (non compris le timbre de quittance) et durée du trajet au départ de Paris

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES CI-DESSOUS	BILLETS HEBDOMADAIRES (a) 1re classe	BILLETS HEBDOMADAIRES (a) 2e classe	BILLETS HEBDOMADAIRES (a) 3e classe	BILLETS D'EXCURSION (b) 2e classe	BILLETS D'EXCURSION (b) 3e classe	DURÉ du TRAJE
Berck.	31 »	24 15	17 »	11 15	7 35	3 h. 1/
Boulogne (ville)	34 «	25 70	18 90	11 10	7 30	3 h. 1
Calais (ville)	37 90	29 »	21 85	12 35	8 10	3 h. 1
Cayeux	29 30	23 05	15 95	11 »	7 25	3 h. 1
Conchil-le-Temple.	28 80	22 50	15 75	9 75	6 35	3 h. 1
Dannes-Camiers	31 70	24 40	17 50	10 50	6 85	3 h. 1
Dunkerque.	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 heur
Etaples	30 90	23 95	17 «	10 35	6 75	3 h. 1/
Eu	25 40	20 10	13 70	8 85	5 75	3 h.
Ghyvelde (Bray-Dunes).	39 95	31 15	23 40	12 50	8 20	5 h.
Gravelines (Petit-Fort-Philippe). .	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 h. 1/
Le Crotoy	27 90	21 95	15 15	10 25	6 75	3 h. 1/
Leffrinckouke.	39 40	30 55	23 05	12 50	8 20	5 heur
Le Tréport-Mers	25 75	20 35	13 90	9 »	5 85	3 »
Loon-Plage.	38 75	29 90	22 50	12 50	8 20	4 h. 1/
Marquise-Rinxent	35 60	26 80	20 05	11 75	7 70	4 h
Noyelles.	26.45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h.
Paris-Plage *(Tramway du 15 mai au 15 octobre)*.	32 10	24 95	18 «	11 35	7 75	3 h. 1
Quend-Fort-Mahon	28 30	22 15	15 45	9 60	6 25	3 h. 1/
Saint-Valery-sur-Somme	27 15	21 35	14 75	9 30	6 05	3 h.
Wimille-Wimereux	34 55	26 10	19 30	11 25	7 40	3 h. 1/
Woincourt	26 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h.
Zuydcoote	39 80	30 95	23 25	12 50	8 20	5 h.

(a) Valables du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales.
Des carnets comportant cinq billets d'aller et retour sont délivrés dans toutes les gares et stations du réseau à de nation des stations balnéaires ci-dessus. — le voyageur qui prendra un carnet pourra utiliser les coupons dont il se comp à une date quelconque dans le délai de 33 jours, non compris le jour de distribution.
(b) Valables pendant une journée les dimanches et jours de fêtes légales.
Une réduction de 5 à 25 o/o est faite selon le nombre des membres de la famille.

NOTE IMPORTANTE. — Pour les heures de départ et d'arrivée, ainsi que pour les autres billets spéciau bains de mer, consulter les affiches.

Vingtième année. SEPTEMBRE 1903 Deuxième Série — N° 162

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

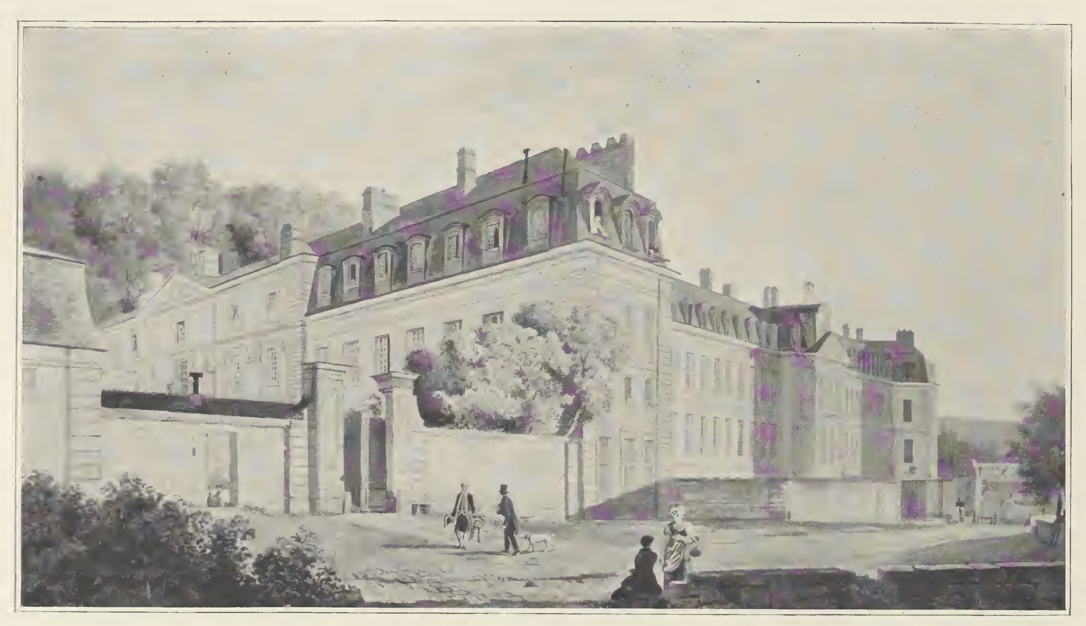
PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

La Manufacture de Sèvres en 1903



A SÈVRES. — UN ATELIER DE DÉCORATION
La décoration sur cru, gravure et couvertes juxtaposées



LA MANUFACTURE ROYALE DE SÈVRES EN 1840. — *Aquarelle de Troyon*

LA MANUFACTURE DE SÈVRES

S'IL est vrai qu'on puisse décerner le brevet du bonheur aux pays qui n'ont pas d'histoire, le modeste bourg de Sèvres pourrait le revendiquer, puisque la fortune devait lui sourire au XVIIIe siècle, alors qu'il était resté pendant si longtemps sans faire parler de lui. En effet, l'historien trouve fort peu à glaner dans son passé. On dit bien qu'avant le combat de la Croix-bosset, sur le territoire de Sèvres, Jeanne d'Arc est venue s'agenouiller dans l'église de Saint-Romain, où ce fait est consacré par un récent tableau de Paul-Hippolyte Flandrin, relatant le passage de la grande héroïne. On parle encore d'un seigneur de *Sèves,* Henri de Lives, auquel il fut permis, par sentence du Prévôt de Paris, au début du XVIe siècle, « de faire relever et redresser la justice et fourches patibulaires à deux piliers, ainsi qu'il était d'ancienneté » et qui jouissait en outre du privilège de renfermer dans son château, moyennant rétribution, les prisonniers du Châtelet qu'on voulait soustraire au benéfice de la grâce royale, accordée lors du passage des Reines à Paris.

Mais, il faut arriver à la seconde moitié du XVIIIe siècle pour aborder la véritable histoire de Sèvres. La célébrité acquise en un jour, ne devait pas pour cela être moins étendue et moins durable, car, jusque dans les contrées les plus lointaines, le nom de *Sèvres* évoque la pensée d'une des institutions qui font honneur à la France.



PARENT
Directeur de la Manufacture (1774-1779)

Encaissé dans un étroit vallon que dominent de pittoresques collines boisées et dans le fond duquel il se tapit et s'étire, traversé par une route qui relie Paris à Versailles, et qu'il enserre à tel point que les ordonnances royales avaient dû prescrire des mesures rigoureuses pour assurer le libre passage des voitures de la Cour, Sèvres devait à raison de sa proximité de ce Palais de Versailles, devenu depuis la fin du XVIIe siècle la première des Résidences royales, sortir de son humble condition, grâce à l'installation de cette manufacture de porcelaines que le Roi avait prise sous sa haute protection.

La découverte du secret de fabrication de la porcelaine, cette matière précieuse dont les qualités propres, blancheur, transparence, limpidité, étaient encore rehaussées par l'éclat et la variété des parures dont on pouvait la revêtir, était devenue une des grandes préoccupations de l'époque. Dès l'antiquité, les belles pièces de porcelaine, venues du fond de l'Asie, avaient provoqué la surprise et l'admiration, comme tout ce qui arrivait de ces contrées mystérieuses d'Extrême-Orient; on a même supposé que les fameux vases murrhins si recherchés des Romains n'étaient autres que des vases en porcelaine de Chine, que les caravanes traversant l'Asie Centrale apportèrent au Caire par grandes quantités jusqu'à la fin du XVIe siècle, alors que déjà les navigateurs portugais les importaient en Europe.

Les recherches faites pour



MANUFACTURE NATIONALE DE SÈVRES. — ÉCOLE DE CÉRAMIQUE

LES COURS DE MODELAGE

découvrir le secret de la fabrication de ces objets précieux devaient recevoir une apparence de satisfaction vers la fin du XVIe siècle, par les essais faits à Florence ; mais, la production des porcelaines dites des Médicis devait être de courte durée, et il nous faut arriver à la fin du siècle suivant pour voir d'autres tentatives couronnées de succès, à Rouen d'abord, puis à Saint-Cloud, où l'on prétendait avoir trouvé le secret de *faire de la porcelaine semblable à celle de la Chine*. La vogue des porcelaines de Saint-Cloud fut telle que, fatalement, elle devait exciter les convoitises. Un des ouvriers de cette manufacture allait, en 1825, fonder à Chantilly une fabrique rivale ; un autre allait s'établir à Mennecy et, peu de temps après, deux transfuges de Chantilly, les frères Dubois, arrivaient à Vincennes, où ils étaient accueillis à bras ouverts par Orry de Fulvy, frère du Contrôleur général des finances, qui, depuis plusieurs années, se livrait sans succès à la recherche des procédés de fabrication de la porcelaine.



BISCUIT DE SÈVRES
Le Triomphe de la Beauté (1776). — Hauteur : 0m54. — Largeur : 0m38

Installés dans la tour du Diable et dans une partie des bâtiments de l'Intendance, au château de Vincennes, subventionnés par le Roi qui, dès le début, s'intéressait à l'entreprise, les Dubois n'aboutirent qu'à de médiocres résultats et, devant l'imminence d'une déroute complète, comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à disparaître.

Avec l'aide d'un ouvrier habile du nom de Gravant, qui avait été associé aux travaux des frères Dubois, Orry de Fulvy résolut de poursuivre l'expérience si malencontreusement interrompue. Fort des résultats acquis après quatre années d'études, il parvenait à former une société qui obtenait en 1745 le privilège exclusif *pour l'établissement de la Manufacture de porcelaine façon Saxe au château de Vincennes*.

Il faut dire, en effet, que, depuis plus de trente ans, la véritable porcelaine dure était fabriquée en Saxe, alors qu'en France on arrivait seulement à la création d'une porcelaine artificielle que, par opposition, on devait appeler *porcelaine tendre*. Mais, puisque celle-ci devait faire la fortune de Sèvres, on ne doit pas regretter aujourd'hui que l'Allemagne nous ait devancés dans la découverte du secret de fabrication de la porcelaine de Chine.

Le Roi avait pris la Manufacture de Vincennes sous sa protection et lui avait donné, en 1753, le titre de *Manufacture royale de porcelaine de France*, avec l'autorisation de marquer les produits à son chiffre. Il avait décidé, en même temps, que l'établissement serait transféré à Sèvres dans un domaine ayant appartenu à Lully, et, dès 1756, les artistes et les ouvriers étaient installés dans les bâtiments aménagés pour les recevoir. Madame de Pompadour avait pris ouvertement la Manufacture de porcelaine sous sa protection, après avoir provoqué ce transfert dans un lieu tout à la fois proche du Palais de Versailles et de son château de Bellevue et obtenu pour lui le titre d'établissement royal, avec les privilèges qu'il comportait. Bientôt, elle organisait les expositions annuelles à Versailles, dirigeant elle-même la vente et décidant ainsi la vogue des porcelaines de Sèvres, en concurrence avec celle des porcelaines d'Allemagne, dans ce monde de la Cour, qui s'ingéniait à chercher tous les moyens de plaire à la favorite. « *Ce n'est pas être citoyen, disait-elle, de ne pas acheter de cette porcelaine autant qu'on a d'argent.* »

Les secrets sur lesquels reposait l'entreprise devinrent dès lors la propriété exclusive du Roi, qui confiait à un commissaire spécial la mission de surveiller la gestion. Autour du directeur Boileau, venait bientôt se grouper un personnel d'élite, en tête duquel nous voyons : Hellot, de l'Académie des Sciences, Bache-





BISCUITS DE SÈVRES

PIGALLE. — *Le Triomphe de Bacchus (1775)*
Hauteur : 0m40. — Largeur 0m37

La Beauté couronnée par les Grâces (1773)
Hauteur 0m40 — Largeur : 0m35



RÉGNIER
Directeur de la Manufacture (1779-1793)



HETTLINGER
Directeur de la Manufacture (1793-1800)

lier, peintre du Roi, académicien; Duplessis, orfèvre du Roi; Falconet, sculpteur du Roi, académicien; c'est sur les conseils de Bachelier qu'on avait renoncé, dès 1750, à l'imitation des figurines de Saxe, pour essayer la sculpture sans couverte, en interprétant des motifs dessinés par le peintre Boucher. Le succès fut des plus vifs et, sous la direction de Falconet, la production des biscuits prit les plus grands développements, de 1757 à 1766, date à laquelle cet artiste, appelé par Catherine II, se rendit en Russie, où il resta douze ans, et fut remplacé à Sèvres par Boizot. C'est à cette époque qu'appartiennent les délicates interprétations de Boucher et de Van Loo, les charmantes créations de La Rue, Le Riche, Falconet, Duru, Pigalle, Pajou, Clodion, etc.

Aux années difficiles qui avaient marqué les débuts de la Manufacture de porcelaines avaient succédé les années prospères. Après avoir été tributaire de l'étranger, la France, à son tour, répandait au dehors cette porcelaine de Sèvres dont le succès avait été chaque jour grandissant. Le Roi, après avoir désintéressé tous les associés, était devenu seul propriétaire de l'établissement. L'art fin et précieux du XVIIIe siècle avait alors pu s'épanouir tout à l'aise dans ces créations séduisantes qui nous charment encore aujourd'hui et qui forment la plus riche parure de certaines grandes collections. L'élan était donné vers une orientation nouvelle; le goût français se répandait partout et prenait en tout la première place; les fabriques allemandes renonçaient aux imitations des décors chinois et japonais, qu'elles avaient jusque-là copiés plus ou moins servilement, pour suivre l'impulsion donnée par la Manufacture royale de porcelaines de France.



P.-J. MACQUER
Membre de l'Académie des Sciences
Commissaire du Roi pour la chimie à la Manufacture de Sèvres (1757-1784)

Mais la porcelaine tendre, malgré ses brillantes qualités, ne pouvait prétendre à détrôner et remplacer cette porcelaine d'Orient dont les éléments de fabrication étaient connus en Allemagne depuis le commencement du XVIIIe siècle. Malgré toutes les précautions prises pour garder le secret de la découverte faite par le chimiste du roi de Saxe, Boëttger, des fabriques de porcelaine dure n'avaient pas tardé à s'établir de tous côtés, à Vienne en 1718, à Hœchst en 1740, à Berlin en 1750, à Frankenthal en 1755, à Nyphembourg, à Louisbourg, puis en Suède, en Hollande, en Suisse.

En France, des essais avaient été entrepris dès 1722 par Réaumur, avec des matières premières envoyées de Chine par le Père d'Entrecolles. En 1757, le chimiste Macquer, de l'Académie des Sciences, avait commencé des expériences qu'il devait poursuivre sans interruption durant dix ans, pendant que des offres pour la vente du secret de la porcelaine dure, dite allemande, par opposition à la porcelaine tendre, dite de France, étaient faites à la Manufacture de Sèvres de divers côtés, notamment par les frères Hannong de Strasbourg, en 1753, puis en 1761. Les essais n'avaient pas donné de résultats concluants, la difficulté de se procurer la matière première devant toujours empêcher de tirer parti d'une façon pratique de la révélation des procédés de fabrication. La découverte en France même de cette matière tant convoitée devait seule



VASE EN PORCELAINE DURE
Forme dérivée du vase Médicis
Fabrication de 1839
Décoré de six médaillons genre camée
exécutés par F. RÉGNIER
Hauteur : 0m79. — Diametre : 0m56

COUPE EN PORCELAINE DURE
dite « des Sens ». — Fond pourpre
Fabrication de 1825
Dix sujets de FRAGONARD, représentant des scenes caractéristiques des Sens
Hauteur : 0m,55. — Diametre : 0m,95. — Prix, à l'époque de la fabrication : 20,000 francs

VASE EN PORCELAINE DURE
Forme dérivée du vase Médicis
Fabrication de 1839
Décoré de six médaillons genre camée
exécutés par F. RÉGNIER. — Ornements de HUARD
Hauteur. 0m79. — Diametre : 0m56



VASE EN PORCELAINE DURE
Forme « Étrusque à rouleau »
Fabrication de 1813
Avec une frise circulaire représentant l'arrivée à Paris des œuvres d'art d'Italie
Hauteur : 1 mètre. — Diametre : 0m,65. — Prix, à l'époque de la fabrication : 40,000 francs



VASE EN PORCELAINE DURE
Forme « Etrusque à rouleau »
Fabrication de 1832
Avec une frise circulaire peinte par BÉRANGER, repres. l' « Éducation physique des Grecs »
Hauteur : 1m35. — Largeur. 0m62 — Prix, à l'epoque de la fabrication : 37,000 francs



ALEXANDRE BRONGNIART
Administrateur de la Manufacture (1800-1847)



D. RIOCREUX
Conservateur du Musée Céramique de la Manufacture de Sèvres (1823-1872)

mettre la Manufacture de Sèvres en possession des éléments qui lui manquaient pour combattre les fabriques allemandes avec leurs propres armes.

Les premières pièces de porcelaine dure qui furent fabriquées en France avec un kaolin provenant des environs d'Alençon donnèrent lieu à une communication de Guettard à l'Académie des Sciences, en 1753. Les produits employés étaient de qualité inférieure et la porcelaine devait tout naturellement s'en ressentir ; la belle porcelaine dure de France ne devait faire son apparition que seize ans plus tard, et c'est en juin 1769 seulement que les premières pièces fabriquées à Sèvres, avec le beau kaolin de Saint-Yrieix près Limoges, étaient présentées par Macquer à l'Académie. Le 21 décembre de la même année, soixante pièces de la nouvelle porcelaine étaient exposées au Palais de Versailles, où le Roi félicitait chaleureusement l'éminent chimiste de Sèvres devant toute la Cour.

La Manufacture royale de porcelaines est alors arrivée à son apogée. La nouvelle favorite se passionne non moins que sa



MANUFACTURE DE SÈVRES. — MUSÉE CÉRAMIQUE. — PALIER DE L'ESCALIER D'HONNEUR
Mosaïques exécutées d'après les cartons de M. L.-O. MERSON (Exposition de 1889)



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — LE MUSÉE CÉRAMIQUE. — SALON D'HONNEUR
Au centre, Vase dit « de Neptune », forme de Nicolle. — Fabrication de 1867. — Hauteur : $3^{m}15$; diamètre : $1^{m}17$. — Prix à l'époque de la fabrication : 16,000 francs



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — LE MUSÉE CÉRAMIQUE. — GALERIE NORD
Faïences et porcelaines françaises et étrangères



LA MANUFACTURE NATIONALE DE SÈVRES EN 1903
Façade principale. — Musée céramique et salles d'exposition des produits de la Manufacture

devancière pour ces œuvres précieuses, élégantes et délicates, dont la mode, du vivant de Madame de Pompadour, avait gagné la Cour et la ville. L'avènement de Louis XVI ne devait pas interrompre ce mouvement, le nouveau Roi ayant affirmé tout de suite sa volonté de garder à l'établissement la faveur royale, dont il confiait la haute direction au comte d'Angiviller, surintendant général des Bâtiments de la Couronne, directeur général des Arts. Marie-Antoinette elle-même avait, dès son arrivée en France, marqué par de fréquentes visites à Sèvres. et par de nombreuses commandes, son goût pour les délicieuses créations de la Manufacture.

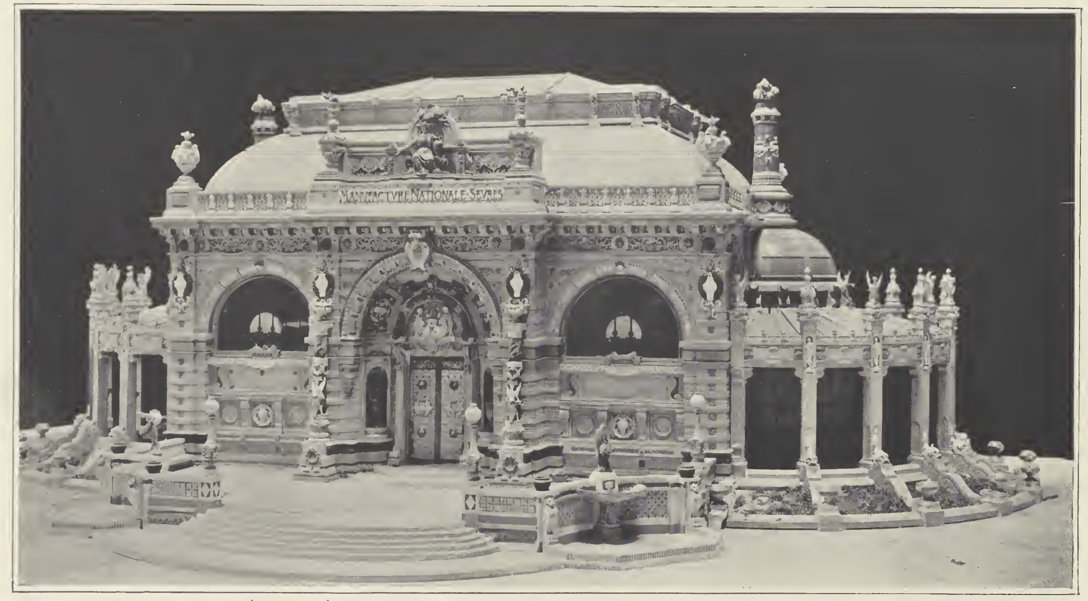
La prospérité ne devait pas tarder à faire place à la gêne. Le directeur Parent, qui avait remplacé Boileau en 1774, était destitué quatre ans plus tard pour sa mauvaise gestion. Régnier et Hettlinger, savant géologue suisse, qui le remplacèrent, rétablirent l'ordre, puis engagèrent une lutte à outrance contre les fabriques parisiennes. Au mépris des ordonnances confirmant les privilèges de la Manufacture royale, des entreprises rivales avaient surgi de tous côtés dans Paris et dans la banlieue parisienne, organisant la résistance aux poursuites que les agents du Roi exerçaient contre elles, après avoir eu le soin de se placer sous la protection des plus puissants personnages de la Cour. La Reine elle-même, malgré l'intérêt qu'elle n'avait cessé de témoigner à la Manufacture de Sèvres, couvrait de son patronage une de ces nombreuses Manufactures parisiennes.

D'autre part, la fortune publique, gravement compromise par les folies du règne précédent, subissait une crise qui devait avoir sa répercussion à Sèvres. Dès 1786, la pénurie se faisait sentir partout, les commandes se ralentissaient, les achats devenaient plus rares. « *Notre maison se trouve en embarras pour continuer la fabrication*, écrivait le directeur Hettlinger, *nous ne manquons pas de précieuses marchandises, mais d'acheteurs, et par suite, pas d'argent pour payer artistes et ouvriers qui, sans argent, ne peuvent temporiser*. »

Les embarras financiers ne font que s'aggraver; l'existence de la Manufacture est menacée, mais l'Assemblée nationale, en 1791, répond aux demandes de suppression des Manufactures royales, « établissements d'essence monarchique », en décrétant qu'elles seront conservées; malgré toutes les difficultés qu'on devait encore rencontrer pendant la période révolutionnaire et sous le Directoire, cette décision devait être maintenue.

En 1800, Alexandre Brongniart prenait la direction de la Manufacture de Sèvres, pour la conserver jusqu'en 1848. Avec lui s'ouvrait une ère nouvelle. La porcelaine tendre malheureusement était abandonnée et lorsque, vingt-cinq ans plus tard, on essayait de reprendre la fabrication de cette matière si délicate, dont la réussite avait coûté tant d'efforts, on était obligé d'y renoncer.

L'art gracieux du XVIIIe siècle avait fait place à l'art solennel et pompeux du premier Empire qui, accentuant le mouvement donné sous la Révolution, après s'être adonné à la figuration des grands hommes et des hauts faits de l'antiquité, devait



PROJET D'UN PALAIS D'EXPOSITION POUR LES PRODUCTIONS DE LA MANUFACTURE DE SÈVRES PAR COUTAN ET CH. RISLER
Ce projet qui avait été fait en vue de l'Exposition de 1900 est conservé au Musée des Arts Décoratifs



GRÈS CÉRAME
Fabrication de 1900
« *L'Art Chrétien.* » — Composition de M. Joseph Blanc. — Fragment de la frise du Grand Palais des Champs-Élysées



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — SALLE DE RÉSERVE DES PRODUITS MODERNES
(Exposition des études et tableaux de François Desportes. — Au centre, pièces de porcelaine, vases et biscuits de Sèvres)

s'attacher à célébrer les conquêtes des armées de Napoléon et les fastes de la Cour impériale.

Avec la porcelaine tendre, il n'avait pas été possible d'aborder la fabrication de grandes pièces; l'extrême fusibilité de la composition opposait un obstacle insurmontable. Mais, dès qu'on avait été en possession de la porcelaine dure, permettant la production d'objets usuels, tous les efforts avaient été dirigés vers la fabrication de pièces monumentales, en concurrence avec celles qui sortaient de la Manufacture de Meissen. C'est ainsi qu'en 1783 le comte d'Angiviller avait commandé à Boizot le grand vase placé aujourd'hui dans les salles d'exposition du mobilier français au Louvre, dont le motif principal est une cerce en biscuit avec figures en relief, modelées par Boizot, mais dont la plus riche parure est une garniture de bronzes merveilleux ciselés par Thomire. Interrompue pendant la période de stagnation qui marque la fin du XVIIIe siècle, la fabrication des pièces monumentales en porcelaine devait reprendre de plus belle sous le règne de Napoléon Ier. Dans les arts comme en tout, l'Empereur voulait qu'on fît grand. La décoration de la porcelaine doit dès lors procéder avant tout de l'idée impériale et servir à célébrer les hauts faits du souverain. Les sujets qui auraient dû rester dans le domaine de la peinture de tableaux, victoires et conquêtes, vues de monuments, portraits de personnages célèbres, s'étalent à l'envi sur les vases, les coupes, les tables, même sur les assiettes. A côté des colonnes composées en vue de la glorification des campagnes de 1806 et de 1808, on peut citer les grands vases d'Austerlitz, celui du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, celui de l'arrivée à Paris des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, trophées de la campagne de 1796-1797, et encore la célèbre table des Maréchaux, la table des grands hommes de l'antiquité, celle des palais impériaux, celle des quatre saisons, le service olympique et le service égyptien avec les surtouts de table qui les complétaient. Mais c'est encore la vie de l'Empereur qui tient la plus large place dans le travail des ateliers de Sèvres; dans la majeure partie des sujets qu'on y traite, c'est la gloire de Napoléon qu'on s'attache à célébrer. L'Empereur ne néglige pas les visites à Sèvres, il y vient même souvent pour constater l'état des travaux commandés, donner des ordres et faire des remontrances, lorsqu'il n'est pas satisfait.

Avec la Restauration, la situation s'aggrave, les vases, les tables même ne suffisent plus pour les sujets historiques. Grâce aux progrès réalisés dans la fabrication, on est arrivé à obtenir de grandes plaques de porcelaine, et c'est le tableau lui-même qui entre en scène. La reproduction des chefs-d'œuvre de grands maîtres de la peinture, Raphaël, Titien, Corrège, Rubens, Van Dyck, Poussin, etc., devient la grande préoccupation de l'époque. Des artistes, dont on doit encore aujourd'hui apprécier à sa juste valeur l'étonnante habileté, ne craignent pas de s'attaquer à la grande peinture, et c'est ainsi qu'à côté des copies de *la Madone du Grand-Duc*, de Raphaël, de *la Jeune Femme à sa toilette*, du Titien, du *Charles Ier*, de Van Dyck, du *Diogène*, de Poussin, on peut voir au Musée de Sèvres, les interprétations de *l'École d'Athènes*, de *la Messe de Bolsène* et de *la Délivrance de saint Pierre*, de Raphaël. Très admirés en leur temps, ces travaux dus aux pinceaux de Mesdames Jacquotot, Ducluzeau, Laurent, MM. Georget, Béranger, Constantin, Langlacé, etc., après avoir été défendus par Ingres et Mérimée, sont peut-être un peu trop décriés de nos jours, ce qui ne veut pas dire qu'il y ait lieu d'en regretter l'abandon, car ils n'avaient vraiment rien de commun avec l'art céramique.

Encouragés par le succès, les peintres de Sèvres ne devaient plus s'arrêter dans la voie où ils s'étaient engagés. Après les copies de tableaux anciens, vinrent les reproductions d'œuvres modernes de Gros, Gérard, Girodet et autres. On n'en continuait pas moins à couvrir de



VASE DES « ÉLÉMENTS »
Fabrication de 1878
Forme de Carrier-Belleuse. — Fond gris changeant. — Composition et exécution en pâtes d'application par GOBERT
Hauteur : 1^m^15. — Diametre : 0^m^62. — Prix : 36,000 francs



JARDINIÈRE. — PORCELAINE ÉMAILLÉE. — MODÈLE DE JOSEPH CHÉRET. — PRIX DE SÈVRES, 1882
Longueur : 0m95. — Largeur : 0m45. — Prix : 12,000 francs



VASE DIT « D'ALBI »
Porcelaine dure, fond rose, couleurs de grand feu
Fabrication de 1900
« *Hérons.* » — Composition et exécution de H. BIEUVILLE
Socle en grès cérame, couvertes colorées de grand feu
Hauteur : 1m12. — Largeur : 0m67. — Prix : 4,000 francs



CASSOLETTE DITE DES « QUATRE SAISONS »
Fabrication de 1884
Modèle de CARRIER-BELLEUSE
Hauteur : 1m,35. — Prix : 8,000 francs

peintures les panses de vases, les fonds de coupes, les assiettes, les pendules, les meubles, en les agrémentant de motifs empruntés aux styles les plus divers, roman, gothique, mauresque... Sous l'influence de l'École romantique, le Moyen âge et la Renaissance ont relégué au second plan la Grèce et Rome, donnant naissance à des œuvres bizarres, qui dénotent l'absence la plus complète de compréhension artistique.

Avec la monarchie de Juillet, le mal empire encore. Formes lourdes et surchargées d'ornements, sujets froids et guindés, peintures sans caractère. Que nous sommes loin de ces figures charmantes, de ces porcelaines chatoyantes du XVIIIe siècle!

Il nous faut arriver jusqu'en 1848 pour relever le premier effort sérieux fait depuis longtemps dans la décoration de la porcelaine, par l'emploi des pâtes d'application. A l'Exposition de 1855, paraissait une série de pièces décorées à l'aide de pâtes colorées de grand feu. La peinture au feu de moufle recevait là une sérieuse attaque, mais elle avait la vie dure et devait tenir bon longtemps encore, car c'est en 1878 seulement que la peinture sur plaque de porcelaine dit son dernier mot avec la copie du *Voyage à Cythère* de Watteau, par Abel Schilt.

On ne doit pas craindre de dire qu'à Sèvres, de 1800 à 1850, l'art est absent et qu'il faut même arriver en 1884 pour assister à son réveil, après un sommeil qui aura duré près de cent ans.

De 1850 à 1870, on continue à reproduire les modèles créés sous les règnes précédents : vase œuf, vase étrusque, vase Clodion, vase Bertin, vase de Mycène, vase Socibius, vase Cordelier, etc. C'est à cette période cependant qu'appartiennent les grands vases de l'Agriculture qui, du Palais de l'Élysée, viennent de retourner au château de Compiègne, où ils ont repris la place qu'ils occupaient il y a dix ans, et le vase colossal dit de Neptune (hauteur 3 m 15) qui a été exposé en 1867 et auquel on a donné la place d'honneur à l'entrée du Musée céramique de Sèvres. En 1875 seulement, sous l'impulsion donnée par le nouveau directeur des travaux d'art, Albert-Ernest Carrier-Belleuse, des modèles nouveaux de formes variées font leur apparition, vases, coupes, buires, jardinières, figurines, coffrets à bijoux, cassolettes à parfums, etc. L'art trop longtemps méconnu semble vouloir enfin reprendre sa revanche; on salue avec joie cette première tentative de renaissance de la céramique d'ameublement qui apporte ses notes vives et gaies dans la maison, et dont les créations, portant comme marques distinctives la grâce et l'élégance en rapport avec le caractère de l'époque qui les voit naître, reprennent enfin droit de cité à côté des grandes pièces décoratives.



VASE : « LA RONDE D'ENFANTS »
Fabrication de 1889
Modèle de J. DALOU, reproduit en porcelaine et grès cérame avec tonalités diverses. — Hauteur : 0m79. — Largeur : 0m87

La technique, elle, n'avait pas sommeillé. Par des progrès constants, elle se trouvait en mesure de donner au décorateur



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — GALERIE DES MODÈLES DE GRANDES PIÈCES

RETOUCHE ET FAÇONNAGE DU BAS-RELIEF EN GRÈS CÉRAME « *LA CÉRAMIQUE* », PAR J. COUTAN. — DIAMÈTRE : 1m65. — EXPOSITION DE 1900. — ACTUELLEMENT AU SQUARE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — GALERIE DES MODÈLES

tout ce qu'il pouvait lui demander. Les études entreprises en vue de la composition d'une pâte analogue à celle des Chinois avaient été ébauchées dès 1824, puis reprises en 1850, pour aboutir seulement en 1880 à des résultats pratiques. L'Exposition organisée à Paris en 1884 par l'Union Centrale des Arts Décoratifs permettait enfin d'apprécier dans ses diverses applications les mérites de cette porcelaine dure attendrie. Non seulement, on y remarquait une brillante collection de flammés et de rouges de cuivre, pouvant soutenir la comparaison avec les plus belles pièces chinoises, mais aussi une série de décors des plus variés obtenus par les émaux et les couvertes colorées, grâce à la riche palette dont la nouvelle porcelaine était dotée dès ses débuts.

Nous ne nous arrêterons pas aux Expositions de 1878 et 1889 qui ont souffert surtout d'installations défectueuses et qui, si elles n'ont pas laissé de très bons souvenirs, méritaient cependant d'être mieux appréciées. Il faudrait engager une discussion qui nous entraînerait trop loin ; mieux vaut laisser le temps



VASE DIT « DE DIJON »
Porcelaine dure, couleurs de grand feu sur couverte
Fabrication de 1900
Chrysanthèmes jaunes. — Composition et exécution de M. GÉBLEUX
Hauteur : 1m45. — Diamètre : 0m57. — Prix : 4,500 francs



VASE DIT DE « CHAGNY »
Porcelaine dure, couleurs de grand feu sous couverte
Fabrication de 1900
Vigne vierge, ton rose. — Composition et exécution de M. FOURNIER
Hauteur : 1m18. — Diamètre : 0m55 — Prix : 2,000 francs



VASE DIT « DE DIJON »
Porcelaine dure, pâtes d'application
Fabrication de 1900
Soleils et épis. — Composition de Mlle RAULT, exécution de M. PIHAN
Hauteur : 1m45. — Diamètre : 0m57. — Prix : 5,000 francs



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — GALERIE DES MODÈLES

exercer son action calmante et attendre que le moment soit venu de juger les travaux de Sèvres pendant cette dernière période, sans passion et sans parti pris.

Nous arrêterons donc ici l'aperçu historique pour entrer du passé dans le présent et présenter la Manufacture nationale de Sèvres à l'aurore du XXe siècle.

* * *

Les bâtiments occupés en 1759 par la Manufacture de porcelaines, lors de son transfert de Vincennes à Sèvres, menaçaient ruine, cent ans plus tard (on le disait du moins) lorsqu'en 1859 on décida qu'ils seraient abandonnés, après avoir jugé que la restauration et les agrandissements nécessaires seraient trop dispendieux. Fortement consolidés aujourd'hui, sans avoir rien perdu de cette noble allure si bien traduite dans une aquarelle de Troyon conservée à la Manufacture, ils abritent l'École normale d'enseignement secondaire pour les jeunes filles, semblant devoir traverser fièrement et sans défaillance le second siècle de leur existence.

Un vaste terrain en bordure de la grande rue de Sèvres était détaché du parc de Saint-Cloud et incorporé au territoire sévrien en 1860. On voulait ainsi conserver à la nouvelle Manufacture



VASE DIT « DE BEAUVAIS »
Porcelaine dure nouvelle, couvertes juxtaposées de grand feu
Fabrication de 1900
Rhododendrons. — Composition de Mlle BAULT
Exécution de M. FOURNIER
Hauteur : 1m65. — Diamètre : 0m78. — Prix : 10,000 francs



VASE DIT « D'AUXERRE »
Porcelaine dure, couleurs de grand feu sur couverte
Fabrication de 1902
Impériales. — Composition et exécution de M. GEBLEUX
Hauteur : 1m40. — Diamètre : 0m70. — Prix : 5,000 francs



VASE DIT « DE BEAUVAIS »
Porcelaine dure, couvertes juxtaposées de grand feu
Fabrication de 1902
Chute des Feuilles. — Composition et exécution de M. FOURNIER
Hauteur : 1m65. — Diamètre : 0m78. — Prix : 10,000 francs



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — UN ATELIER DE SCULPTURE

un nom universellement connu et non moins célèbre à l'étranger qu'en France, le terme *porcelaine de Sèvres* étant devenu en quelque sorte synonyme de porcelaine de France. Deux années ne s'étaient pas écoulées que les plans étaient arrêtés et que les travaux de construction commençaient. Interrompus par la guerre franco-allemande, ils devaient durer plus de dix ans encore avant l'installation complète de tous les services, bien que l'inauguration solennelle des nouveaux bâtiments eût été



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — UN ATELIER DE MONTAGE ET DE CISELURE



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — UN ATELIER DE DÉCOUPAGE DES MODÈLES DE SCULPTURE POUR LA FABRICATION DES MOULES

faite à la fin de l'année 1876. Une partie des ateliers continuait à fonctionner dans les bâtiments abandonnés et il fallut que l'affectation de l'ancienne Manufacture à l'École normale d'enseignement secondaire des jeunes filles eût été décrétée pour



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — ATELIER DES « CASETTES » OU ÉTUIS DANS LESQUELS SONT RENFERMÉES LES PIÈCES DE PORCELAINE PENDANT LA CUISSON

que la réunion de tous les services dans les nouvelles constructions fût enfin réalisée.

Le bâtiment principal, dont la façade imposante se développe à l'entrée du parc de Saint-Cloud parallèlement à la Seine, a été consacré à l'Exposition des riches collections du Musée céramique, qui occupent tout le premier étage, le rez-de-chaussée ayant été partagé entre les produits de la nouvelle fabrication exposés en permanence, les magasins de vente, la bibliothèque et les bureaux de l'administration. Au second étage, ont été reléguées les collections de modèles, classés par époques, qui offrent un si grand intérêt pour l'histoire de Sèvres et même d'une façon plus générale pour l'histoire de l'art au XVIIIe et au XIXe siècle. Dans le sous-sol, sont emmagasinées toutes les pièces de porcelaine ou de grès cérame, à leur sortie des fours et avant leur passage dans les ateliers de décoration, lorsqu'elles doivent subir des transformations.



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — L'ÉMAILLAGE PAR INSUFFLATION

Les ateliers se groupent en arrière du bâtiment central avec lequel une galerie vitrée les met en communication. C'est d'abord le hall des fours relié directement avec le grand atelier de façonnage des pièces de sculpture et de tournage, les ateliers d'émaillage, les ateliers de sculpture et de décoration par application de pâtes sur pâtes, les ateliers des essais, le musée technologique, l'atelier dit de démonstration et les ateliers d'élèves, enfin, les ateliers de grand coulage, de casetterie, de moulage et la salle de réserve des Expositions, dans laquelle se trouve placée une collection de peintures et d'études du plus haut intérêt, où dominent les œuvres de François Desportes.

Plus loin, le bâtiment du moulin, dans lequel sont installés les appareils pour la préparation des terres et des pâtes, concasseurs, broyeurs, mélangeurs, filtre-presse, etc... actionnés par une machine à vapeur, qui donne également la force motrice aux ateliers de tournage et de montage, ainsi que l'air comprimé pour insufflations aux ateliers d'émaillage et à certains ateliers de décoration.

Isolé des autres constructions, le bâtiment dit des peintres, où se font les travaux de décoration par emploi de couvertes



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — L'ÉMAILLAGE AU PINCEAU (COUVERTES COLORÉES DE GRAND FEU)



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — ENFOURNEMENT DES PIÈCES DE PORCELAINE



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — L'ATELIER DES MOULEURS RÉPAREURS. — FABRICATION DES BISCUITS

et d'émaux, les poses de fonds, les travaux de dorure, de ciselure et de monture, se rattache aux laboratoires et aux moufles.

Nous trouvons encore dans cette vaste agglomération de bâtiments quelques ateliers indépendants, des magasins de matières premières, des caves à pâtes. Mais, de l'ensemble des dix-sept bâtiments renfermés dans l'enceinte de la nouvelle Manufacture, nous n'avons à mentionner que ceux dont nous venons de faire une brève énumération, car il est inutile de parler de ceux qui sont affectés à l'habitation d'une partie du personnel, administrateur, directeurs, chefs de services, surveillants d'ateliers, employés, gardiens, tenus chacun, par la nature de son emploi, à une présence constante pour les besoins du service.

De l'ancienne installation on n'a conservé que le vieux moulin, dont les terrains situés à l'entrée de l'avenue de Bellevue sont traversés par le ru de Marivel, ruisseau fangeux, qui actionnait les appareils pour la préparation des matières premières employées dans la fabrication. Il sert aujourd'hui au dépôt du matériel mis en réserve.

Des améliorations successives ont été apportées, depuis la prise de possession du nouvel emplacement, dans les diverses installations : transformation de l'atelier de broyage des couleurs et des émaux et de l'atelier de polissage, aménagement d'ateliers spéciaux pour le grès cérame et pour la pâte tendre, pour l'application des couvertes colorées de grand feu et pour l'émaillage par insufflation, transmission du mouvement dans le grand atelier de fabrication et transformation du système des tours, avec adjonction de machines spéciales pour la fabrication des plats et des assiettes, construction de caves à pâtes, etc. Le



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — L'ATELIER DES TOURNEURS DE PORCELAINE

musée céramique et les salles d'exposition des produits modernes de Sèvres ont également subi des modifications importantes depuis 1900 et se présentent sous des aspects nouveaux.

Il y aurait bien encore de nouvelles améliorations à réaliser ; le musée céramique dispose sans doute de vastes locaux pour ses riches collections, cependant il manque de place et nombre d'objets ont été relégués dans la galerie du deuxième étage, plus spécialement affectée au dépôt des modèles. L'École de céramique, elle aussi, pourrait réclamer une installation qui fût bien à elle, maintenant qu'au lieu d'être simplement comme autrefois une pépinière servant au recrutement du personnel de la maison, elle a pris un caractère d'utilité générale, avec un enseignement complet embrassant à la fois ce qui a trait à l'art décoratif et à la technique spéciale de la céramique. Les salles de cours, les laboratoires et les ateliers d'élèves sont dispersés ; il serait très utile de les grouper pour assurer à l'École sa vie propre et indépendante, tout en lui gardant le bénéfice des avantages que lui offre le contact avec la Manufacture.

Des pourparlers ont été échangés avec les chambres syndicales de céramique en vue de la création d'un laboratoire industriel d'analyses et d'essais ; le jour où le projet se réaliserait, on arriverait en même temps à donner à l'École de céramique son autonomie et même au Musée les agrandissements dont il a si grand besoin, par la création d'une galerie spéciale de la céramique contemporaine.

Cette réserve faite, on peut dire que la Manufacture nationale de Sèvres, dotée d'une organisation rationnelle et d'un outillage perfectionné, peut être présentée maintenant comme type d'un établissement céramique.

Nous ne craindrons pas d'ajouter que les progrès accomplis depuis peu d'années dans toutes les branches de la fabrication et de la décoration permettent d'affirmer que les résultats acquis correspondent aux moyens d'action.

Nous avons vu que, pendant toute la première moitié du XIXe siècle, on n'avait pas su décorer la porcelaine dure de Sèvres, car on ne peut qualifier décoration le fait de revêtir de peintures les vases, coupes, plaques et autres objets. L'emploi des pâtes d'application avait fait faire un pas en avant, mais le problème était loin d'être résolu. On peut dire aujourd'hui que la solution est acquise, car une palette de couleurs de grand feu de four : rouges, jaunes, bruns, bleus, gris, verts, permet d'exécuter les décors les plus variés. Des pièces colossales, dont nous donnons ici des spécimens, avec les vases dits de Beauvais fabriqués d'une seule pièce, sont cuites et décorées à un seul feu, résultat inconnu jusqu'en 1900 pour la porcelaine dure ancienne.

Des perfectionnements importants ont été apportés, d'autre



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — UN ATELIER DE DÉCORATION COULEURS DE GRAND FEU ET ÉMAUX

part, à la fabrication de la porcelaine dure attendrie. Au lieu d'être fixés sur des couvertes plombeuses de moufle, les émaux ont pu être appliqués sur des couvertes de grand feu, ce qui rapproche encore plus cette nouvelle porcelaine dure de la porcelaine chinoise dont elle dérive. Les couvertes à cristallisations de formes et de colorations variées, les couvertes flammées et autres de grand feu sont venues en outre l'enrichir de leurs notes vives et rutilantes.

D'autre part, cette même pâte de porcelaine avait été étudiée en vue de son emploi à la reproduction des pièces de sculpture; à l'Exposition de 1884 déjà, la qualité des sujets modelés



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — LE LABORATOIRE DE CHIMIE DU DIRECTEUR DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES

avec la nouvelle pâte avait été très appréciée. D'un ton légèrement ambré, elle avait donné un charme tout particulier à ces modèles si gracieux et si délicats du XVIIIe siècle, toujours fort recherchés, mais reproduits malheureusement un peu partout aujourd'hui dans des conditions d'exécution le plus souvent bien médiocres. Sans renoncer à la reproduction de ces sujets qui reflétaient si bien l'esprit de leur temps, on jugea qu'à l'aurore du XXe siècle le moment était bien venu de faire une plus large place aux artistes de notre époque. Les nouveaux biscuits, groupes, statuettes, bustes, médaillons, plaquettes, etc., furent accueillis, tant à l'étranger qu'en France, avec une faveur telle que cette partie de la production de Sèvres, prenant un nouvel essort, s'est développée au point qu'on serait presque tenté de craindre une extension plus grande, à l'encontre de travaux d'un caractère céramique plus déterminé, offrant plus de difficultés et laissant une plus grande part à l'imprévu, si la Manufacture nationale de porcelaine n'y trouvait la satisfaction de contribuer à l'expansion d'une des branches les plus florissantes de l'art français.

La porcelaine tendre enfin, ainsi nommée non seulement parce qu'elle cuit à une température relativement peu élevée, mais parce qu'elle offre une faible résistance au frottement et que sa couverte se laisse rayer facilement par les corps durs, la porcelaine tendre, disons-nous, étudiée à nouveau d'après les formules du XVIIIe siècle et sur des échantillons de pâte ancienne, était reconstituée, mise en fabrication dans d'excellentes conditions et parée des plus vives couleurs, car l'ancienne palette des tons de pâte tendre s'enrichissait encore de colorations nouvelles, telles que le vieux rose, le jaune soufre et le vert camélia.

La décoration suivait l'impulsion donnée et s'employait à développer les multiples combinaisons de la flore ornementale,



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — UN ATELIER DE MONTAGE

les adaptant à la forme, empruntant même le plus souvent à la nature elle-même des parures tantôt somptueuses, tantôt fines et délicates, aussi variées qne les formes elles-mêmes, substituées enfin à ces modèles d'un autre âge qu'on ne s'était pas fatigué de reproduire mais qu'on était las de voir reparaître impitoyablement.

La céramique de bâtiment entrait à son tour en lice. Il n'y avait là sans doute rien à inventer; il ne pouvait être question que d'accentuer le mouvement déjà donné vers l'emploi dans la construction, comme dans la décoration architecturale, de produits artificiels offrant à profusion des qualités qu'on ne peut trouver dans les matériaux fournis directement par la nature. Une pâte de grès cérame était composée en vue de son association avec les couvertes colorées, mates ou glacées, et avec les couvertes rouges, flammées ou cristallisées, de la porcelaine dure attendrie. On a pu apprécier, d'après les exemples donnés en 1900, quels avantages cette matière offrait à nos architectes par sa résistance à toute épreuve et par les effets décoratifs qu'elle permet d'obtenir. C'est d'abord la frise de l'Histoire de l'Art, au Grand Palais, et le grand portique aujourd'hui placé dans le square Saint-Germain-des-Prés, puis la Fontaine monumentale, qu'on doit réédifier dans le jardin du musée Galliéra, et la grande cheminée, ornée de figures, de festons et de guirlandes, qu'on reverra bientôt au Louvre, dans une des salles du nouveau musée des Arts décoratifs.

« La Manufacture Nationale de Sèvres n'a donc cessé de montrer qu'elle n'avait d'autre préoccupation que de perfectionner les procédés connus, d'en rechercher de nouveaux, de créer des modèles, d'ouvrir ses portes à tous ceux qui ont besoin de ses conseils, à tous les artistes qui peuvent lui prêter un concours utile. Plus que jamais elle tient à rester un établissement modèle, une école, un conservatoire de tout ce qui se rattache aux arts céramiques. Elle doit toujours avoir pour but de faire des recherches, essais, expériences, qui peuvent être utiles



MANUFACTURE NATIONALE DE SÈVRES. — ÉCOLE DE CÉRAMIQUE

LES COURS DE DESSIN ET D'AQUARELLE





BISCUITS DE SÈVRES. — MODÈLES DE CARRIER-BELLEUSE

Le Retour de la Chasse
Hauteur : 0m72. — Largeur : 0m42. — Prix : 2,800 francs

Le Départ pour la Chasse
Hauteur : 0m70. — Largeur. 0m45. — Prix : 2,500 francs



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — ÉCOLE DE CÉRAMIQUE. — COURS DE CHIMIE ET DE TECHNOLOGIE CÉRAMIQUE

aux fabriques particulières et aux progrès de l'art; de mettre à la disposition du public, des savants, des artistes et des fabricants, tout ce qui est utile aux arts céramiques; de livrer aux amateurs des objets précieux par le soin et le talent apportés à leur exécution; de fournir au Gouvernement des pièces remarquables par leur dimension, leur richesse et leur perfection, dignes d'être employés comme présents diplomatiques, de répandre ainsi la réputation des porcelaines de Sèvres, et, par une extension toute naturelle, celle des porcelaines françaises, contribuant, par ce moyen, à ouvrir un débouché plus sûr et plus large aux produits des fabriques de porcelaines de France. »



A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — L'ATELIER DE POLISSAGE

C'est ainsi qu'Alexandre Brongniart définissait, en 1830, le rôle de la Manufacture nationale de Sèvres. Si l'on tient compte des perfectionnements obtenus, des progrès réalisés, on doit reconnaître que c'est toujours vers ce but d'utilité générale qu'on marche à Sèvres, sans autre souci que de produire des œuvres dignes d'un établissement national.

E. BAUMGART,
Administrateur de la Manufacture nationale de Sèvres.

A LA MANUFACTURE DE SÈVRES. — CUISSON D'UNE FOURNÉE DE PORCELAINE DURE

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières Le Gérant : G. BLONDIN.

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES




FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû pu 2 manivelles.

FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes.

VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle. Paris 1900, 2 médailles d'or

"Exposition Lille, 1902 — GRAND PRIX"

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre



RHUMES, NÉVRALGIES

Le **Fumigateur pectoral ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

« Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les cigarettes « antiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'Asthme, « autorise l'entrée en Russie de cette spécialité. »

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette





EN TOUS GENRES

TOILE DEPUIS 25 FRANCS

TOUT POSÉS

BOURRELETS CHENILLE LAINE

MESNARD JEUNE

130, Boulevard Saint-Germain,

PARIS



VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Quincaillerie

---

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

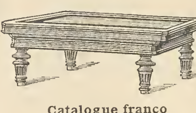
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle

ERNEST DIAMANT DU CAP, 24, Bd DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE. PRIX BON MARCHÉ

BILLARDS & TABLES-BILLARDS

de précision

Jeux de Société



BATAILLE

8, Bd Bonne-Nouvelle

PARIS

Catalogue franco

LA REINE DES EAUX DE TOILETTE

Paris 1798

LUBIN

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dans le but de faciliter les relations entre le Havre, la Basse-Normandie et la Bretagne, il est délivré jusqu'au 2 octobre 1903, par toutes les gares du réseau de l'Ouest et aux guichets de la Compagnie Normande de navigation, des billets directs comportant le parcours, par mer, du Havre à Trouville et, par voie ferrée, de la gare de Trouville au point de destination et inversement.

LE PRIX DES BILLETS EST AINSI CALCULÉ :

Trajet en chemin de fer. — Prix du tarif ordinaire.

Trajet en bateau. — 1 fr. 60 pour les billets de 1re et 2e classe (chemin de fer) et 1re classe (bateau), et 0 fr. 85 pour les billets de 3e classe (chemin de fer) et 2e classe (bateau).

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Bains de Mer de l'Océan

BILLETS D'ALLER & RETOUR A PRIX RÉDUITS

Valables pendant 33 jours

(Non compris le jour du départ)

TARIF G. V. n° 5 (ORLÉANS)

Pendant la saison des Bains de Mer, du **Samedi, veille de la fête des Rameaux,** au **31 Octobre,** il est délivré à toutes les gares du réseau, des Billets aller et retour de toutes classes, à **prix réduits**, pour les stations balnéaires ci-après :

Saint-Nazaire, Pornichet (Sainte-Marguerite), **Escoublac-la-Baule, Le Pouliguen, Batz, Le Croisic, Guérande, Vannes** (Port-Navalo, Saint-Gildas-de-Ruiz), **Plouharnel-Carnac, Saint-Pierre-Quiberon, Quiberon, Le Palais** (Belle-Ile-en-Mer), **Lorient** (Port-Louis, Lamor), **Quimperlé** (Le Pouldu), **Concarneau, Quimper** (Benodet, Beg-Meil, Fouesnant), **Pont-l'Abbé** (Langoz, Loctudy), **Douarnenez, Châteaulin** (Pentrey, Crozon, Morgat).

Voyages d'Excursions aux Plages de la Bretagne

TARIF G. V. n° 5 (ORLÉANS)

Du 1er **Mai** au **31 Octobre**, il est délivré des billets de voyage d'excursion aux Plages de Bretagne, à **prix réduits**, et comportant les parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), **Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.**

Durée : 30 Jours

PRIX DES BILLETS (aller et retour)

1re classe, 45 fr.; 2e classe, 36 fr.

Ces billets comportent la faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

La durée de validité peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de dix jours, moyennant paiement, avant l'expiration de la durée primitive ou prolongée, d'un supplément de 10 % du prix des billets.

En outre, il est délivré des billets réduits de 40 %, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet entre un point quelconque du réseau d'Orléans et un point quelconque du voyage d'excursion.

CHEMINS DE FER DU MIDI

I. — Billets d'aller et retour individuels

POUR LES STATIONS THERMALES ET BALNÉAIRES DES PYRÉNÉES

Billets délivrés toute l'année avec réduction de 25 % en 1re classe et 20 % en 2e et 3e classes dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État et d'Orléans, ainsi que dans les gares du réseau du Midi, sous réserve des minima de prix de 8 fr. 40 en 1re classe, 6 fr. 05 en 2e classe et 2 fr. 95 en 3e classe.

Durée (1) 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée

II. — Billets de famille

POUR LES STATIONS THERMALES ET BALNÉAIRES DES PYRÉNÉES

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 %; de 3 personnes, 25 %; de 4 personnes, 30 %; de 5 personnes, 35 %; de 6 personnes ou plus, 40 %.

Exceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée (1) : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

III. — Billets d'aller et retour de Famille pour les Vacances

DURÉE : 33 JOURS, NON COMPRIS LE JOUR DU DÉPART

(a) Pendant les périodes ci-après indiquées de chaque année, il est délivré au départ de toute gare ou halte des quatre premières catégories du réseau du Midi, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour de famille de 1re, 2e et 3e classe pour toute gare et halte des quatre premières catégories, distante d'au moins 125 kilomètres de la gare de départ.

1° Pour les vacances de Pâques, du samedi veille de la fête des Rameaux au Lundi de Pâques (inclus). La durée ne peut être prolongée.

2° Pour les grandes vacances, du 15 juillet (inclus) au 1er octobre (inclus). La durée des billets délivrés durant cette période peut être prolongée moyennant supplément de 10 %.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de 4 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de deux.

(b) Il peut être délivré au chef de famille, titulaire d'un billet de famille et, en même temps que ce billet, une carte d'identité, sur la représentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général pendant la durée de la villégiature de la famille entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

IV. — Billets spéciaux d'aller et retour pour Lourdes

Délivrés au départ de toutes les gares des réseaux de l'État, du Nord, de l'Ouest, de l'Est, de Paris-Lyon-Méditerranée, d'Orléans et dans les gares du réseau du Midi situées à plus de 150 kilomètres de Lourdes. — Durée de validité variable suivant la longueur du parcours, 4 à 12 jours non compris le jour de départ. Réductions : 20 à 40 %, suivant la classe et la distance parcourue.

Les billets délivrés au départ d'une gare distante de Lourdes d'au moins 400 kilomètres donnent, au porteur, droit à un arrêt en route à l'aller comme au retour.

— — — 700 — — droit à 2 arrêts en route — —

La traversée de Paris n'est pas considérée comme un arrêt.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions, de famille, etc... sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrondissement), le montant de l'affranchissement du livret, soit 0 fr. 25.

(1) Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 %.

CRÈME EXPRESS JUX Le Meilleur des Entremets fins

Dans toutes les bonnes Épiceries.

CHEMINS DE FER DU MIDI

VOYAGES CIRCULAIRES

1° Paris — Centre de la France — Pyrénées

TROIS VOYAGES DIFFÉRENTS AU CHOIX DU VOYAGEUR

Billets délivrés toute l'année aux prix uniformes ci-après pour les trois itinéraires :

1re classe : 163 fr. 50 — 2e classe : 122 fr. 50

Durée 30 jours non compris celui du départ

2° Pyrénées et Provence

PRIX :	1er, 2e et 3e parcours	68 francs en 1re classe	51 francs en 2e classe
	4e, 5e, 6e et 7e parcours	91 francs —	68 francs —
	8e parcours	114 francs —	87 francs —

Durée 20 jours pour les 7 premiers parcours et 25 jours pour le 8e

En outre, il est délivré des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits en vue de permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire, notamment les **Eaux-Bonnes** et les **Eaux-Chaudes**, stations thermales desservies par la gare de Laruns-Eaux-Bonnes. La durée de validité des billets spéciaux est la même que celle des billets de voyages circulaires.

3° Gorges du Tarn

VOYAGES CIRCULAIRES : 4 itinéraires au départ de Paris ; 2 — — Bordeaux ; 1 — — Toulouse. Un livret-guide contenant les excursions aux Gorges du Tarn est en vente au prix de 0 fr. 25.

Durée 30 jours non compris celui du départ

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dans le but de faciliter les relations entre **le Havre, la Basse-Normandie et la Bretagne**, il est délivré, *jusqu'au 2 Octobre 1903*, par toutes les gares du réseau de l'Ouest et aux guichets de la Compagnie Normande de navigation, des billets directs comportant le parcours, par mer, du *Havre à Trouville* et, par voie ferrée, de la *gare de Trouville au point de destination* et inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé :

TRAJET EN CHEMIN DE FER : Prix du tarif ordinaire.

TRAJET EN BATEAU : **1** fr. **60** pour les billets de 1re et 2e classes (chemin de fer) et 1re classe (bateau).

ET

0 fr. **85** pour les billets de 3e classe (chemin de fer et 2e classe (bateau).

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES (Via Calais ou Boulogne)

Cinq Services rapides quotidiens dans chaque sens — Voie la plus rapide

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Via Calais)

La gare de Paris-Nord située au centre des affaires est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norwège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Égypte, les Indes et l'Australie.

Services rapides entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norwège

5 Express dans chaque sens entre	Paris et Bruxelles	*Trajet en*	4 h. 30
3 — —	Paris et Amsterdam	—	9 h. »
5 — —	Paris et Cologne	—	8 h. »
4 — —	Paris et Francfort	—	12 h. »
4 — —	Paris et Berlin	—	18 h. »
2 — —	Paris et St-Pétersbourg	—	51 h. »

Par le Nord-Express, bi-hebdomadaire		*Trajet en*	46 h. »
1 Express dans chaque sens entre	Paris et Moscou	—	62 h. »
2 — —	Paris et Copenhague	—	28 h. »
2 — —	Paris et Stockholm	—	43 h. »
2 — —	Paris et Christiania	—	53 h. »

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS

pour La Bourboule, Le Mont-Dore, Chamblet-Néris (Néris-les-Bains), Royat, Vic-sur-Cère, et Le Lioran

TARIF **G. V. N° 6** (ORLÉANS)

Pendant la saison thermale, du **1er Juin** au **30 septembre**, la Compagnie d'Orléans délivre, à toutes les gares de son réseau pour les stations thermales de **La Bourboule**, du **Mont-Dore**, de **Chamblet-Néris** (Néris-les-Bains), de **Royat**, de **Vic-sur-Cère** et du **Lioran**, des billets d'aller et retour à prix réduits dont la durée de validité est de **10 jours**, non compris les jours de départ et d'arrivée. Cette durée peut être prolongée de 5 jours, moyennant paiement d'un supplément de 10 0/0 du prix total du billet d'aller et retour.

EXCURSIONS EN AUVERGNE ET DANS LE LIMOUSIN

Avec arrêt facultatif à toutes les gares du parcours

TARIF **G. V. N° 5** (ORLÉANS)

La Compagnie d'Orléans délivre du **1er Juin** au **30 Septembre** au départ de **Paris**, des billets d'Excursions en **Auvergne** et dans le **Limousin**, valables pendant **30 jours**, aux prix réduits ci-après et comportant les itinéraires A et B, ci-dessous :

ITINÉRAIRE A. — 1re classe : **98** francs ; 2e classe : **73** francs

Paris, Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), **Évaux-les-Bains** (Bains d'Évaux), **Eygurande, La Bourboule** (Bains de la Bourboule), **Le Mont-Dore** (Bains du Mont-Dore), **Royat** (Bains de Royat) **Clermont-Ferrand, Largnac, Ussel, Limoges** (par Tulle, Brive et Saint-Yrieix ou par Eymoutiers), **Vierzon, Paris.**

ITINÉRAIRE B. — 1re classe : **120** francs ; 2e classe : **90** francs

Paris, Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), **Évaux-les-Bains** (Bains d'Évaux), **Eygurande, La Bourboule** (Bains de la Bourboule), **Le Mont-Dore** (Bains du Mont-Dore), **Royat** (Bains de Royat), **Clermont-Ferrand, Largnac, Vic-sur-Cère, Arvant, Figeac, Rodez, Decazeville, Rocamadour,** (Padirac, Miers), **Brive, Limoges** (par Saint-Yrieix ou par Uzerche), **Vierzon, Paris.**

La durée de validité de ces billets **(30 jours)** peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant le paiement pour chaque période, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Voyages circulaires à itinéraires fixes

La Compagnie délivre toute l'année, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes extrêmement variés, permettant de visiter à des prix très réduits, en 1re, en 2me ou en 3me classe, les parties les plus intéressantes de la France (notamment l'**Auvergne**, la **Savoie**, le **Dauphiné**, la **Tarentaise**, la **Maurienne**, la **Provence**, les **Pyrénées**), ainsi que l'**Italie**, la **Suisse** et l'**Espagne**.

ARRÊTS FACULTATIFS A TOUTES LES GARES DE L'ITINÉRAIRE

La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le *Livret-Guide* horaire P.-L.-M. vendu au prix de 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

Voyages internationaux avec itinéraires facultatifs

La Compagnie délivre, toute l'année, dans toutes gares du réseau P.-L.-M., des livrets de **Voyages internationaux avec itinéraires établis au gré des voyageurs** sur les réseaux français de P.-L.-M., de l'Est, de l'Etat, du Nord, de l'Orléans, de l'Ouest et du Midi et sur les chemins de fer allemands, austro-hongrois, belges, bosniaques et herzégoviniens, bulgares, danois, finlandais, italiens et siciliens, luxembourgeois, néerlandais, norvégiens, roumains, serbes, suédois, suisses et turcs.

Ces voyages, qui peuvent comprendre certains parcours par bateaux à vapeur ou par voitures, doivent, lorsqu'ils sont commencés en France, comporter obligatoirement des parcours étrangers. — Parcours minimum : 600 kilomètres.

Validité : **45 jours** jusqu'à **2000 kil.** ; **60 jours** de **2001** à **3000 kil** ; **90 jours** au-dessus de **3000 kil.**

ARRÊTS FACULTATIFS

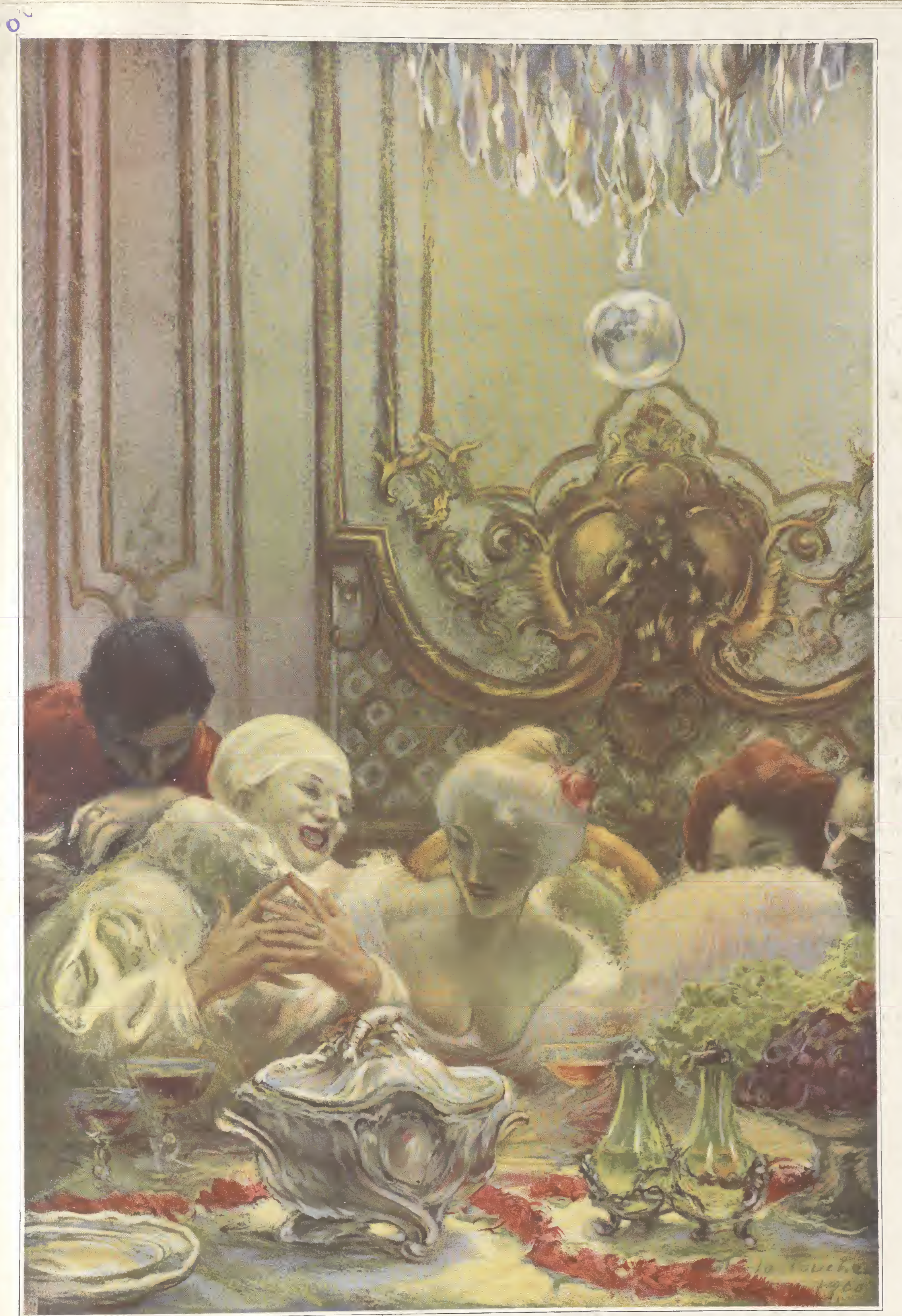
Les demandes de livrets internationaux sont satisfaites à Paris et à Nice le jour même, lorsqu'elles arrivent à ces gares avant midi.

Pour toutes les autres gares, les demandes doivent être faites quatre jours à l'avance.

FIGARO ILLUSTRÉ

Nº 16

GASTON LA TOUCHE



GASTON LA TOUCHE. — Carnaval *(pastel)*

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & Cie — 24, boulevard des Capucines | **LE FIGARO** — 26, rue Drouot

PARIS

Prix : **3 fr.** ; Étranger : **3 fr. 50**

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

VOYAGES CIRCULAIRES EN ITALIE

Il est délivré, toute l'année, à la gare de P.-L.-M., ainsi que dans les pincipales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes très variés, permettant de visiter les parties les plus intéressantes de l'Italie. La nomenclature complète de ces voyages figure dans le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M. vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

Exemple d'un de ces voyages : Itinéraire 81-A[1] : Paris, Dijon, Mâcon, Aix-les-Bains, Modane, Turin, Milan, Venise, Bologne, Florence, Pise, Gênes, Vintimille, Nice, Marseille, Lyon, Dijon, Paris.

Durée de voyage : 60 jours

Prix : 1re classe : **253** fr. **50** — 2me classe : **183** fr. **20**

Chemin de Fer d'Orléans

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS DE FAMILLE

En vue de donner de nouvelles facilités pour les déplacements des personnes qui voyagent en famille, la Compagnie d'Orléans vient de soumettre à l'homologation de l'Administration Supérieure une proposition ayant pour objet de délivrer **pendant toute l'année** aux familles composées d'au moins trois personnes des billets collectifs de toute gare à toute gare distante d'au moins 125 kilomètres.

Les membres de la famille admis au bénéfice de ces billets sont : les père, mère, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille et les serviteurs de la famille.

Les délais de validité sont les mêmes que ceux des billets d'aller et retour ordinaires.

Les prix s'obtiennent ainsi : pour les trois premières personnes : prix des billets d'aller et retour ordinaires ; pour chaque personne en sus, à partir de la quatrième, réduction de 50 o/o sur le prix des billets simples applicable aux trajets d'aller et retour. Chacune de ces personnes supplémentaires bénéficie ainsi, par rapport au prix déjà réduit des billets d'aller et retour actuels, d'une nouvelle réduction de 25 o/o en 1re classe et de 30 o/o en 2e et 3e classes.

Ces facilités applicables aux déplacements de courte durée sont indépendantes de celles qui existent actuellement pour les vacances, les bains de mer et les stations thermales ; ces dernières sont elles-mêmes améliorées de la manière suivante :

Les prix sont ramenés aux taux des nouveaux billets ci-dessus, ce qui représente pour les trois premières personnes une réduction supplémentaire de 8,3 o/o en 1re classe et de 3,3 o/o en 2e et 3e classes.

La durée de validité (33 jours ou 30 jours) est étendue à 2 mois sans supplément et à 3 mois avec supplément de 20 o/o.

Ces nouvelles facilités données aux voyages de familles seront certainement très appréciées.

La Compagnie d'Orléans a organisé dans le grand hall de la gare Paris-Quai-d'Orsay une exposition permanente d'environ 1.600 vues artistiques (peintures, eaux-fortes, lithographies, photographies), représentant les sites, monuments et villes, des régions desservies par son reseau.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

SERVICES DIRECTS

ENTRE

PARIS, l'ALGÉRIE, la TUNISIE et MALTE (via Marseille

Billets simples, valables 15 jours

DE **PARIS** AUX PORTS CI-APRÈS ET VICE-VERSA	PRIX DES BILLETS (1)				
	Cie GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE		COMPAGNIE DE NAVIGATION MIXTE (Touache)		
	1re classe	2e classe	1re classs	2e classe	3e classe
Alger	217 »	150 50	»	»	»
Bône, Bougie, Philippeville, Tunis	207 »	140 50	»	»	»
Alger, Bône, Philippeville, Oran	»	»	172 »	115 50	68 »
Oran	197 »	135 50	»	»	»
Tunis	»	»	177 »	115 50	68 »
Malte (La Valette)	267 »	180 50	»	»	»

(1) Les prix de ces billets comprennent la nourriture a bord des paquebots.

Arrêts facultatifs. — Ces billets sont délivrés à Paris : à la gare de Paris-Lyon ; au bureau de Passages de la Compagnie Générale Transatlantique, 12, boulevard des Capucines (Grand Hôtel), et l'agence de la Compagnie de Navigation mixte (Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome.

En ce qui concerne les jours et heures de départ de Marseille, consulter les agences, soit de la Compagnie Générale Transatlantique : à Paris, boulevard des Capucines (Grand Hôtel) ; à Marseille, 12, rue de la République ; soit de la Compagnie de Navigation mixte (Touache), 9, rue de Rome, Paris, et 54, rue Cannebière, à Marseille.

CHEMINS DE FER DU NORD

SERVICES ENTRE

PARIS, la BELGIQUE, la HOLLANDE, l'ALLEMAGNE, la RUSSIE, le DANEMARK, la SUÈDE & la NORVÈGE

5 EXPRESS SUR BRUXELLES. — TRAJET EN 4. H. 30

Départ de **Paris-Nord :** 8 h. 25 matin, midi 40, 3 h. 40, 6 h. 20 et 11 h. soir.
— **Bruxelles :** 8 h. 21, 8 h. 57 mat., midi 59, 6 h. 14 soir et minuit 10.

3 EXPRESS SUR LA HAYE ET AMSTERDAM. — TRAJET : LA HAYE, 8 H. ; AMSTERDAM, 9 H.

Départ de **Paris-Nord :** 8 h. 25 matin, midi 40 et 11 h. soir.
— **Amsterdam :** 8 h. 28 matin, midi 42 et 6 h. 15 soir.
— **La Haye :** 9 h. 25 matin, 1 h. 44 et 7 h. 26 soir.

4 EXPRESS SUR FRANCFORT-SUR-MEIN. — TRAJET : 12 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 1 h. 50, 6 h. 20, 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Francfort :** 8 h. 20 matin, 5 h. 45 et 11 h. 16 soir et minuit 36.

5 EXPRESS SUR COLOGNE. — TRAJET : 8 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 8 h. 25 matin, 1 h. 50, 6 h. 20, 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Cologne :** 4 h. 16, 6 h. 03 et 9 h. 07 matin, 1 h. 45 et 10 h. 45 soir.

4 EXPRESS SUR BERLIN

TRAJET : 18 HEURES. — PAR LE NORD-EXPRESS, TRAJET : 17 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 8 h. 25, 1 h. 50, 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Berlin :** midi 55, 9 h. 50 et 11 h. 50 soir.

2 EXPRESS SUR SAINT-PÉTERSBOURG ET 1 SUR MOSCOU
TRAJET : SAINT-PÉTERSBOURG, 51 HEURES
PAR LE NORD-EXPRESS BI-HEBDOMADAIRE. — TRAJET : 46 HEURES
TRAJET : MOSCOU, 62 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Saint-Pétersbourg :** 11 h. 45 matin et 10 h. 15 soir.
— **Paris-Nord :** 9 h. 50 soir.
— **Moscou :** 4 h. soir.

2 EXPRESS SUR COPENHAGUE ET CHRISTIANIA
TRAJET : COPENHAGUE, 28 HEURES ; CHRISTIANIA, 53 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Christiania :** midi 40 et 11 h. 15 soir.
— **Copenhague :** midi 30 et 8 h. 13 soir.

2 EXPRESS SUR STOCKHOLM. — TRAJET : 43 HEURES.

Départ de **Paris-Nord :** 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Stockholm :** 9 h. 10 matin et 7 h. soir.

Vingt et unième année. OCTOBRE 1903 Deuxième série. — N° 163

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 1er samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

GASTON LA TOUCHE

PAR

CAMILLE MAUCLAIR



GASTON LA TOUCHE. — LE CANAPÉ
(Tableau)



M. GASTON LA TOUCHE DANS SON ATELIER

GASTON LA TOUCHE



GASTON LA TOUCHE. — PORTRAIT DE LA MÈRE DE L'ARTISTE *(pastel)*

Les réalités du monde m'affectaient comme des visions, et seulement ainsi : pendant que les idées folles du pays des songes devenaient, non seulement la pâture de mon existence quotidienne, mais positivement cette unique et entière existence elle-même... Ainsi l'amant de Bérénice, par la voix d'Edgar Poë en un de ses plus mystérieux chefs-d'œuvre, exprime avec une sombre tranquillité la formule essentielle de l'idéalisme : non de cet idéalisme philosophique purement abstrait, qui n'a que la valeur d'un système logique et n'influence pas le caractère de ceux qui le tiennent pour valable ; mais de cet idéalisme vivant, qui confine au fantastique, à l'hallucination, au lyrisme, au rêve, et n'est que le résultat d'un certain éréthisme nerveux. Il peut être la nourriture, la force latente, la souffrance ou l'énergie d'hommes qui ne se seraient jamais occupés de la philosophie proprement dite. Nous portons tous en nous, sans qu'il soit même nécessaire que nous le sachions clairement, quelques principes profonds sans lesquels nous ne pourrions pas vivre. Il arrive qu'on nous les explique sans nous les faire comprendre, et pourtant nous en vivons ; et il vaut peut-être mieux pour les instinctifs qu'ils vivent ces principes sans les comprendre entièrement, qu'ils les sentent sourdre en eux et leur obéissent avec une foi que l'analyse ou le scrupule ne vient point amoindrir.

Cet idéalisme incorporé à l'être, devenu, non pas une froide construction de son esprit, mais sa substance cérébrale elle-même, cet idéalisme instinctif et foncier, je ne le vois chez personne en ce temps avec plus de netteté qu'en Gaston La Touche, et chez aucun peintre contemporain, sans doute, il

n'atteint à cette puissance absolue. Il se manifeste par plusieurs caractères généraux, il prend possession d'un être par plusieurs gradations. Il influe d'abord sur les préoccupations des sujets, puis sur la technique, puis enfin sur la méthode elle-même du travail. C'est une lente investiture progressive. En étudiant l'artiste considérable et significatif dont nous allons parler, nous verrons se développer ces diverses périodes. Elles semblent simultanées, parce que nous en connaissons seulement le résultat général dans les œuvres : en réalité, elles sont distinctes, et il a fallu entre la pensée et l'acte, entre le rêve et le tableau qu'il inspire, toute l'évolution d'une âme aux prises avec les subtilités infinies de la méditation, depuis les impressions premières de l'enfance jusqu'à la pleine maturité. L'esquisse faite en quelques heures sous-entend trente années qui l'ont rendue possible. Une minute de réalité est surprise par le peintre ; mais cette surprise n'est que le miroitement brusque d'une lente, d'une anxieuse communion de toute la vie, dans le silence de l'atelier, entre l'âme de l'artiste et ce que l'on appelle le monde visible.

* * *

De la carrière de Gaston La Touche il n'y a pas beaucoup à dire. Il fut l'élève de Manet, le seul, avec Éva Gonzalès, qui



GASTON LA TOUCHE. — LE RÉVEIL DU PETIT PRINCE
(Appartient à M. Georges Petit)

pût prétendre à ce titre. Manet ne lui apprit rien : Manet ne pouvait rien apprendre à personne, sinon à être sincère, franc, probe, passionnément épris du vrai, c'est-à-dire de la forme supérieure du réel que l'on appelle le caractère. Ce sont là des choses qui ne s'enseignent pas : ceux qui en sont capables n'ont besoin de personne, à ceux qui en sont incapables nul les fera comprendre, et Manet les donnait en exemple du fait seul de sa noble vie d'artiste. Quant à ce qu'on entend dans les écoles par l'enseignement, c'est-à-dire la communication de recettes techniques, unie à une certaine prédication tendancieuse touchant la beauté, le style, l'arrangement artistique d'après la nature, Manet moins que tout autre l'eût pu donner, lui l'antiscolastique, lui qui a créé tout un mouvement, le plus considérable en France depuis cinquante années, en s'opposant de toutes ses forces esthétiques et morales à cette notion de l'enseignement de l'art, en respectant avant tout la sensibilité, l'instinct, le goût individuel. L'esprit logique, ironique, la parole diserte de Manet ont laissé dans tout son entourage une profonde impression. M. La Touche en eut sa part de conseils affectueux, d'indications justes, d'encouragements loyaux, formulés parfois dans une boutade détendue en un sourire. De suite il fit des tableaux clairs, voisins, par leur conception, de ceux qu'il peint maintenant. Le grand artiste et le beau caractère qu'est M. Bracquemond lui fut aussi un maître précieux. Il l'est demeuré. « C'est lui, dit-il, qui m'a appris à voir clair dans le désordre de mon enthousiasme. » Et il garde une reconnaissance infinie à ce producteur admirable qui est aussi un esthéticien profond.

Durant onze années, Gaston La Touche se vit refuser

ses toiles au Salon, où l'on ne voulut admettre parfois que des gravures ou même des sculptures qu'il y envoyait. C'était alors l'apogée de l'intransigeance académique, auprès de laquelle l'intransigeance des révolutionnaires semblera toujours fade.

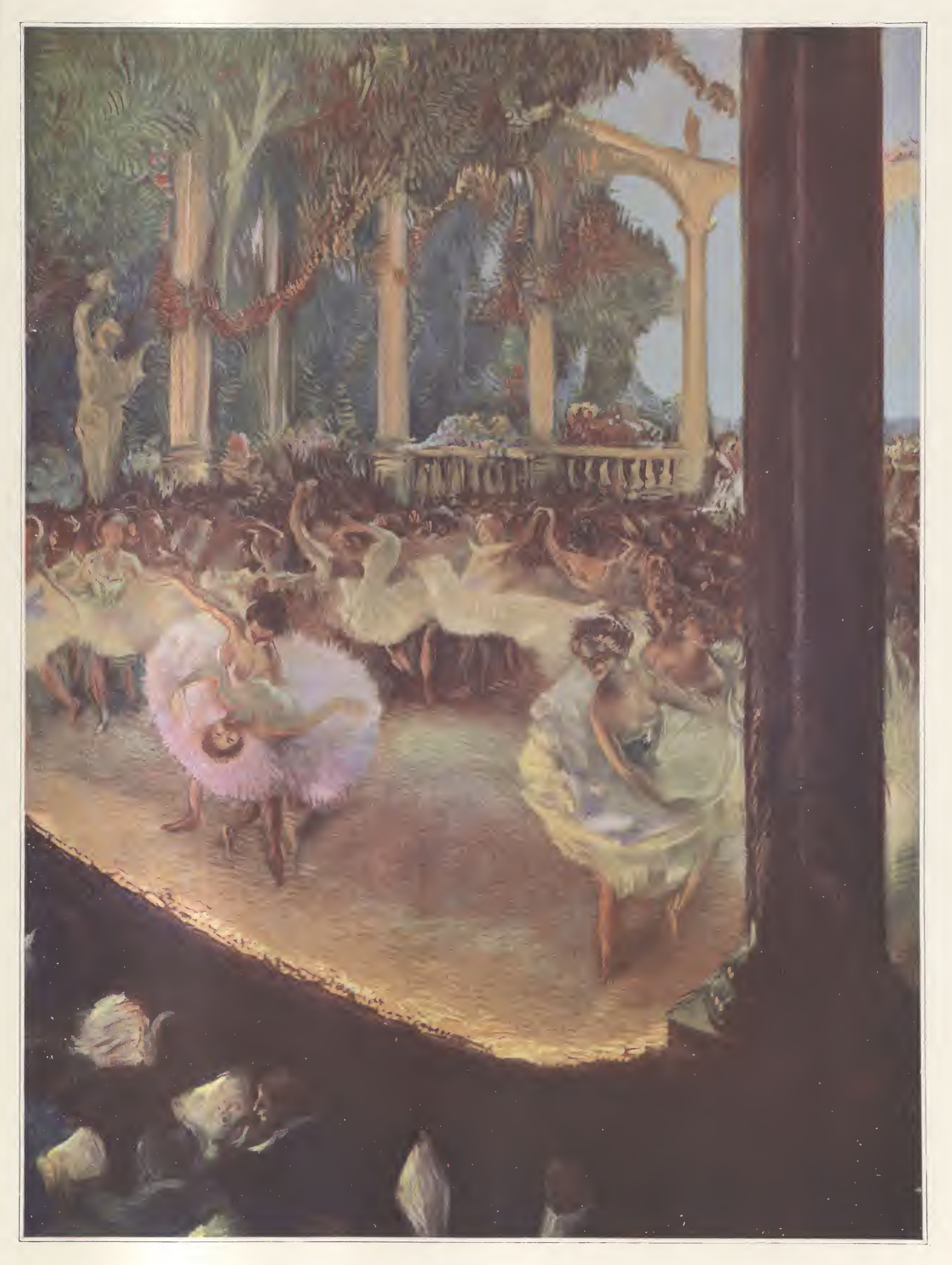
Les Salons ne sont pas devenus des répertoires de chefs-d'œuvre. Les modes et les pastiches s'y succèdent; ce sont des lieux déplaisants, où les œuvres de valeur se compromettent; ils sont compacts et non cohérents, et l'on a beau s'ingénier à



GASTON LA TOUCHE. — LE BAIN DE DIANE
(Appartient à M. Paul Hoffmann)

les enjoliver de plantes, de mobiliers modern style, on ne les empêchera jamais de ressembler à d'énormes buffets de gares. Cependant l'impressionnisme y a laissé une trace sensible, et il y a vingt ou trente ans, ces exhibitions étaient d'une laideur plus lourde qu'aujourd'hui. Régentées par un tribunal de doctrinaires dont le nombre va en diminuant, ces assises solennelles, avec leur attirail de palmarès, de médailles, leur hiérarchie de collège, leurs mille coteries d'ateliers, étaient rigoureusement closes aux novateurs excommuniés. La seconde médaille conquise de haute lutte par un groupe de jeunes peintres pour être offerte à Manet avait causé du scandale. Gaston La Touche fut donc consigné aux parvis du temple et ne s'amenda pas. Lorsque son goût le porta vers une peinture grise, il la fit naturellement, sans se soucier de l'accueil. Celui-ci se trouva aimable : c'était à un moment où il suffisait de ne pas peindre clair pour se faire absoudre, et le bitume et l'orangé créaient deux classifications risibles dans l'opinion. Elle n'a guère changé d'ailleurs. Les Salons de 1903 nous montrent seulement, par le plus amusant retour, que l'ancien sanctuaire du bitume s'est décidé à l'orangé, tandis que le nouveau sanctuaire de l'orangé croit devoir revenir sagement à la « fumée de musées », et se trouve être plus noir que l'autre. Il y a eu interversion, au point de permettre à un humoriste de se demander pourquoi les deux Salons, jadis ennemis, maintenant voisinant à travers une simple cloison, échangeant leurs recettes et leurs préjugés, ne reviendraient point tout doucement à l'union primitive pour simplifier la critique. Ainsi ont fini bien des schismes, et dès l'instant que des gens qui s'étaient juré de ne peindre que des ombres bleues se mettent à les peindre noires, alors que ceux qui firent serment de les voir toujours noires ne s'opposent plus à y presser des tubes d'indigo, on ne conçoit plus très bien ce qui retarderait valablement une réconciliation générale, le public étant tout disposé à voir les ombres de la couleur que les peintres lui indiqueront chaque année.

Gaston La Touche se trouva donc d'accord avec le Salon après en avoir été honni, pour avoir simplement, dans les deux cas, obéi à son instinct d'artiste : de ses toiles grises, la dernière et la plus importante fut une *Grève* d'un sentiment tragique



GASTON LA TOUCHE. — LE BALLET (*peinture*)

dont il existe une belle variante à l'eau-forte. C'était vers 1889. Presque aussitôt l'artiste revenait à sa conception primitive. Le Salon se scindait, La Touche entrait à la Société Nationale ; il allait rapidement y conquérir une place au premier rang, devenir avec Besnard, Carrière, Cottet, Simon, Blanche, Ménard, et plus récemment Le Sidaner, l'un de ceux dont on s'enquiert dès le seuil, et dont on est assuré de voir une belle chose. De grands portraits décoratifs, une série de parcs, de jets d'eau et de cygnes, des féeries et enfin des intérieurs allaient créer dans son œuvre considérable quelques grandes divisions sommaires, mais aussi facticement commodes que les numéros d'une suite de symphonies : les harmonies, les tons et non les sujets, devraient seuls désigner ces œuvres nées d'une vision unitaire, fleurs éclatantes cueillies dans le paysage infini de la vie recréée par l'imagination et par une âme qui, sous sa multiplicité, demeure identique. Il sera à peine utile d'ajouter que l'artiste est maintenant célèbre pour mettre fin à des détails biographiques dont l'intérêt s'efface complètement devant l'œuvre elle-même.

* * *

De cette œuvre le chatoiement de pierreries avant tout surprend et charme, dans la grâce à la fois scintillante et voilée de son intense coloris, à la manière d'une musique : des formes s'évoquent, mais un seul sujet leur préexiste dont elles ne sont que les prétextes, et ce sujet est la lumière. Tout dans cet art, comme dans l'orchestre, se constitue d'une vibration diffuse, d'un chant originel et constant, d'une tonalité dominante, simultanément éclose en toutes les parties, intense et sourde, sur laquelle s'édifient des êtres ou des aspects surgissants et changeants, matérialisés par la lumière qui les révèle, les nourrit, est leur substance même. Ainsi que toute œuvre symphonique et toute musique véritable, même si elle admet des programmes et commente une action, est le développement logique d'un son



GAS[redacted]

fondamental, ainsi que la sonorité et ses dérivés [redacted]
musical essentiel, une œuvre peinte est le dév[redacted]
logique d'une couleur et, à travers cette couleur, de [redacted]
qui la crée. Toute composition, toute expression, tou[redacted]
secondaires à cette nécessité primordiale. La vraie c[redacted]
c'est celle que fait la lumière elle-même en créant un [redacted]

amener obstinément notre regard sur un point donné, c'est là que doivent coïncider la plus grande intensité du ton qui commande toute la composition, et aussi la plus forte expression des êtres ou des objets représentés, — et alors c'est un tableau. Si le jeu des valeurs, au contraire, ne ramène pas notre œil sur un point, mais l'entraîne de place en place selon une arabesque qui se continue en s'alimentant d'elle-même, c'est alors la fresque décorative que le cadre rectangulaire ou ovale ne contient plus, et ne force plus à une centralisation de la lumière. Ainsi s'opposent les formes de la sonate et de la symphonie. Ces principes, communs à la musique, à la peinture murale, au tableau, au tapis, l'art de Gaston La Touche s'y appuie avec une magistrale autorité qui [redacted]

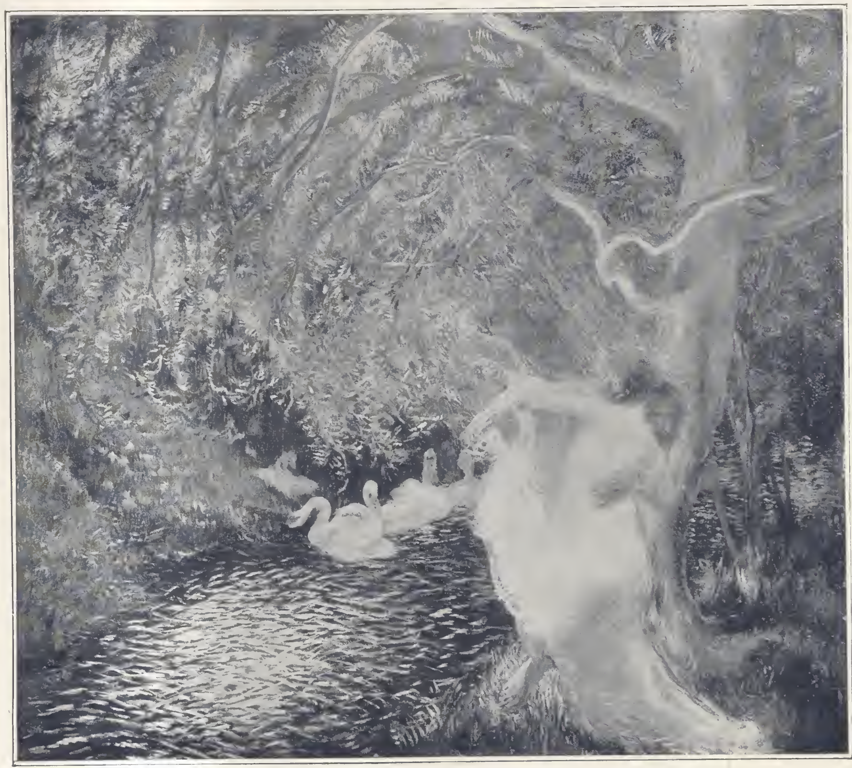


GASTON LA TOUCHE. — PARTIE CHAMPÊTRE

[redacted]périence montre tris-[redacted]ure, et ne s'en doute [redacted]einture pour la photographie en couleurs, ou en s'occupant d'abord de la composition expressive d'un tableau, c'est-à-dire d'un élément littéraire ou moral, avant de savoir si les valeurs et la lumière s'en arrangent, et en coloriant ensuite tant bien que mal les personnages et le décor.



Symphonie, harmonie, sont les fondements de la peinture comme de la musique. Les vrais peintres le savent : ce sont des assembleurs d'harmonies. Avant qu'on ait assez approché leurs œuvres pour discerner ce qu'elles représentent, on les sait belles parce que leurs taches, de loin, sont belles. On ignore encore si ce seront des têtes, des nudités, des feuillages ou tels autres objets ; mais on est averti de la beauté, parce qu'on découvre des valeurs puissantes, l'irradiation d'une lumière, on ne sait quoi de rythmique et de juste, une plénitude qui contente l'âme par le premier regard, et ce contentement est celui que donne un accord parfait, une proportion exacte, le magnétisme heureux de l'harmonie pour elle-même. En approchant davantage on a le loisir d'admirer tel sourire ou la qualité de tel geste, le hasard d'une attitude surprise, l'expression d'amour ou d'ironie d'un regard, mais ce sont là des joies secondaires, moins picturales. Elles ne prennent leur valeur et ne se laissent apprécier qu'étant soutenues et autorisées par la logique préalable de la lumière, la musicalité des tons qui, de leur chant à l'unisson, créent au-dessous l'atmosphère symphonique



GASTON LA TOUCHE. — LE RAYON DE SOLEIL

flores sous-marines, elle annule d'un sourire de successifs et redoutables secrets. Je ne vois pas, depuis Monticelli, sauf le seul Albert Besnard, un homme qui ait connu à ce point le vertige exquis de cet enchantement, et qui ait mieux compris la toute-puissance du langage de la couleur en elle-même. A l'artiste dont je parle, rien n'apparaît gris, rien ne semble décoloré. Jamais le dessin ne lui semble séparable de la tonalité. Tout, à sa vision ingénue, exempte de préjugés d'école, se présente comme aux yeux de l'enfant : un océan de taches variées dont les différenciations de couleurs permettent seules de supposer les distances, les plans, les perspectives, les formes, tout ce que nous appelons la réalité, tout ce que le mécanisme de notre œil nous permet de discerner et de classer dans l'univers. Non seulement la couleur est le seul moyen de la connaissance visuelle, le dessin n'étant qu'une sorte d'armature abstraite, de cloisonné indispensable. Il a fallu des siècles de sophismes académiques, d'erreurs sur le dessin, de dévoiement des idées littéraires dans la peinture, pour faire perdre de vue à l'humanité l'idée si simple, si naïvement immuable qu'un tableau est une combinaison agréable de couleurs, et cela avant tout, — et la plus sauvage tisseuse de tapis du Turkestan en sait plus long sur ce point que toute l'École de Rome. On a cru, en se servant de cet art pour exprimer des idées morales, qu'une peinture qui s'en affranchirait n'aurait pas d'idées, cette fatale formule a paru ravaler cette peinture. On oubliait simplement qu'il y a des idées picturales, et que ces idées sont les couleurs et leurs rapports mutuels, de même que les idées d'un musicien sont des thèmes et leurs réactions, les idées d'un poète des images et des analogies appelées métaphores, idées très différentes de ce qu'on entend sous ce même terme dans la politique, la morale ou la critique.

La peinture de Gaston La Touche émeut et donne à penser par la seule magie du contraste harmonique des couleurs. Elle est l'œuvre d'un amant de la couleur, et personne en ce temps-ci n'a pour cette mystérieuse Ennoia une passion plus fiévreuse, plus exclusive et plus intense.

A celui qui l'aime, cette fée donne en gage le pouvoir de s'isoler pour recomposer tout un univers. Elle ouvre des solitudes, elle éclaire des



GASTON LA TOUCHE. — LE VERRE DE CHAMPAGNE
(Appartient à M. de Rochecouste)



GASTON LA TOUCHE. — LE RELAIS

entre les filigranes supposés duquel nous limitons les couleurs, mais encore celles-ci sont par elles-mêmes les images, les voyelles, les consonnes d'une langue optique qui correspond à l'âme aussi intimement que la parole, et le vrai peintre est celui qui pense et s'énonce directement en cette langue. Il applique ses couleurs à certaines formes, pour donner à qui les regarde une sorte de prétexte ; mais ces formes, qu'elles soient une nudité, un jardin, un intérieur ou une marine, ne sont que les *sujets apparents* des tableaux : derrière, il y en a d'autres essentiels, et ces *sujets réels* sont les variations de la tonalité choisie, poème dont chaque nuance est une strophe.

Pour ainsi comprendre la peinture, il faut qu'un homme se détache avec une singulière force de tout élément littéraire ou moral, et qu'oubliant les sujets apparents il n'y voie que les motifs d'un hymne à la couleur. Il faut qu'il soit un visionnaire, c'est-à-dire un être imbu de l'idée que la réalité conventionnelle ne doit intervenir dans l'art que très indirectement, et dont la cérébralité est disposée pour ne voir le monde visible que dans sa réalité profonde ; il faut qu'un tel homme voie l'univers par les couleurs comme le statuaire par les surfaces et le musicien par les sons, il faut qu'il soit ce qu'on appelle un décorateur, c'est-à-dire le type même de l'idéaliste. Toute couleur lui est une pensée, et, comme en musique le silence même s'exprime par des sonorités, pour cet homme l'amour, la peine, l'angoisse, et jusqu'au sentiment du néant se traduira par des tons. Les couleurs sont pour lui autant d'idées, et il n'en saurait avoir qui s'affranchissent de cette union intime.



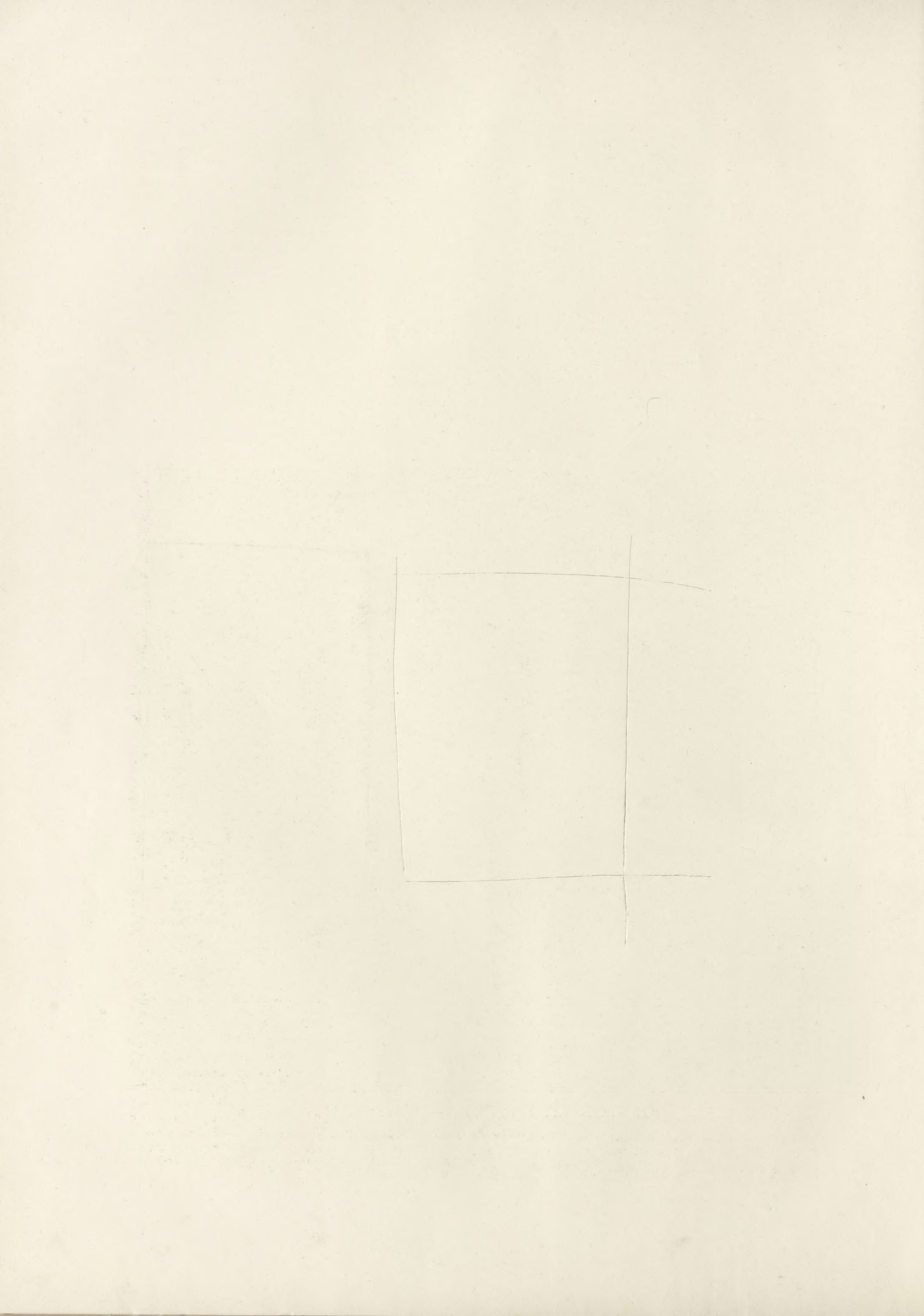
GASTON LA TOUCHE. — LA LETTRE

Les réalités l'affecteront donc comme des visions, « cependant que les idées folles du pays des songes deviendront la pâture de son existence quoti-



GASTON LA TOUCHE. — LE SALON VERT

(Salon de 1903)



dienne, et positivement cette unique et entière existence elle-même ».

Gaston La Touche est cet homme, plus qu'aucun autre de sa génération, et c'est par là qu'il est original et admirable.

* * *

Et ce sont alors d'éblouissantes séries symphoniques. La lumière et ses jeux illimités sont les vrais thèmes; la technique s'affirme tout inféodée au désir de préciser les formes exclusivement par les valeurs; la méthode de travail est celle d'un poète. De scènes contemplées, d'attitudes surprises, de ciels aimés, l'artiste emporte la vision. De rapides études, notations de tonalités exactes, ont retenu l'indispensable. Dans le silence de l'atelier, peu à peu, la méditation sur l'âme de la couleur suscite dans le cerveau la perception d'abord confuse, puis dégagée, des choses vues, transposées, phosphorescentes, d'un aspect féerique superposé à un aspect réel comme le corps astral d'un être à son corps matériel. Le tableau se construit, s'harmonise dans la pensée, derrière les prunelles closes qui l'amplifient en le suscitant des profondeurs de la mémoire : et au moment où le spectacle vu cesse d'exister pour céder la place au spectacle imaginé par le peintre, celui-ci prend ses pinceaux et prélude. L'harmonie sera verte, ou dorée, ou rose : la fée commence à chanter. L'artiste peint, suivant une contemplation abstraite. A peine se soutient-il par de rapides regards jetés sur l'étude qui lui servit à fixer une minute de la vie réelle, et qui est là comme un diapason : ainsi le fumeur d'opium, regardant les objets qui l'entourent, se contente d'un bout de tapis ou du brillant au flanc d'un vase pour voir des parterres prodigieux ou d'inestimables pierreries. L'opium de la couleur crée l'hyperesthésie du coloriste : il voit toutes choses plus belles que leur propre beauté, il les voit telles qu'elles essayaient d'être. Il y a ainsi, chez Gaston La Touche, un énorme répertoire de petites études qui sont les thèmes latents de son œuvre, sa substance, mais en germe, et aucune de ses toiles n'est une de ses études grandie et finie : toutes en procèdent, comme une symphonie procède d'une note. La facture de ces tableaux est curieuse : ce sont des stries et des hachures de tonalités pures, juxtaposées, presque sans mélanges, gardant l'intensité entière de la touche, et vibrant longuement dans le même sens; au pastel et à l'huile, le travail apparaît sensiblement analogue, au lieu que les aquarelles sont lavées très largement, en pleine eau, par de grandes coulures tantôt fluides et tantôt chargées de poudre colorante, avec un aspect velouté, somptueux et moite. Jamais une cernure indiquant un contour, jamais un trait, jamais une sécheresse, jamais non plus le contraste facile d'une valeur sombre accolée



GASTON LA TOUCHE. — LE RAPPEL

directement à une valeur claire. Dans la plupart de ces toiles, la lumière sourd des fonds, et tout est à contre-jour : le peintre en vient à employer les tonalités les plus sombres sans qu'elles soient opaques. D'infinies réactions lumineuses y vibrent, le parcours de la clarté nue à l'ombre profonde s'accomplit par des gammes de demi-jours d'une subtilité exquise. Il y a là, à chaque instant, des prodiges. Comme Chéret et comme Besnard, Gaston La Touche est un maître dans l'art de présenter à contre-lumière des couleurs éclatantes, le jaune, l'orangé, le rouge, le vert prasin, que tant d'autres s'empresseraient de faire rutiler en plein éclairage, et de montrer comment ces couleurs, par leur rayonnement propre, réagissent contre l'ombre, avec une splendeur mate clarifiant jusqu'aux ténèbres. C'est un des plus grands secrets de la peinture que cette opposition des tonalités chaudes sur fond de lumière froide, c'est là que se révèlent les plus étranges décompositions de l'élément-fantôme qu'est la couleur, c'est là que toutes les nuances nommées, et admises par des yeux ordinaires, se transforment et participent de la féerie, et ces secrets ne tentent que les forts. Gaston La Touche s'y est passionnément attaché. Et je ne vois que lui



GASTON LA TOUCHE. — LE PARDON
(Appartient à MM. Boussod, Valadon et Cie)

pour avoir, en commun avec les maîtres que je viens de nommer, le don de présenter ces problèmes de la couleur, ces perceptions admirables d'une science qui ne s'entache en rien des provocantes outrances de la virtuosité, avec une aisance si désinvolte, une telle élégance dans le savoir, qu'on n'y songe qu'après un instant. Dès l'abord, l'évocation harmonique de ses tableaux est si juste qu'elle donne, comme l'unisson parfait d'un orchestre, une sorte de joie simple et toute naturelle : ce n'est qu'à l'étude qu'on découvre tout à coup de quelle surprenante faculté d'optique, de quelle généreuse vision une telle œuvre a pu résulter. Parmi tant de gens qui « jouent la difficulté », voici un des très rares artistes qui nous la fassent oublier, — et cela c'est l'art lui-même.

L'imagination de Gaston La Touche, capricieuse, multiple, féconde, a été le résultat direct de sa vision. Il a eu le bonheur de réunir nativement les deux conditions qui font les plus grands artistes, c'est-à-dire l'homogénéité entre la conception et l'exécution. Il n'a pas eu à les mettre d'accord, elles se commandaient l'une l'autre dès le début, et il y a des êtres d'élite qui pensent, s'efforcent, souffrent, échouent, malgré une

belle âme et un beau talent, faute de cet accord primitif. La Touche est un de ces rares artistes qui n'ont pas même eu à choisir : ce qu'il peint, il était né pour le peindre, et il y a dans son œuvre la trace de cette harmonie heureuse. Il a recomposé ce qu'il a vu selon une vision de la couleur qui a été toute sa poésie, toute sa sensibilité, toute sa substance, et c'est une des affinités morales que je lui vois avec Chéret. Tous deux, dans des domaines très dissemblables, ont cette fougue, cette spontanéité, cette sûreté, ce don que rien ne remplace, cette unité de nature qui enveloppe l'homme, son caractère, ses idées, son travail, et ramène tout en lui à un seul résultat. La couleur est une maîtresse jalouse qui fait ses amants à son image.

La couleur est un élément, comme la musique, dont personne ne peut se vanter de se servir, mais qui suscite à volonté des êtres qui lui obéiront. Un coloriste n'est pas autre chose qu'une incarnation momentanée de la couleur qui veut être vue selon certaines lois nouvelles : ainsi la femme est un principe éternel dont les femmes ne sont que les représentations fugaces et charmantes, et toutes, avant d'être elles-mêmes, sont



GASTON LA TOUCHE. — SOIR DE PREMIÈRE

ce principe, et de là vient que leur morale est identique à travers les âges. Les coloristes nés sont des hommes sans rapport direct avec le reste de l'humanité. Monticelli, pour qui la justice se lève lentement, a été la démonstration vivante de cette idée : et il y a dans Gaston La Touche un peu de son âme continuée. L'homme, dans sa jolie maison fleurie de Saint-Cloud, apparait cordial, très Français, avec la bonne humeur que rehausse et tempère à souhait une courtoisie héréditaire et une façon vive de converser, qui plait. Et tout à coup on établit une corrélation mystérieuse et saisissante entre l'hôte affable et ces étranges et fulgurantes œuvres qui sont là, aux murs clairs, entre des vases de fleurs et des verrières ensoleillées, comme des fenêtres ouvertes sur un monde halluciné que dissimulerait ce riant décor de cottage. Il a suffi d'une mélancolie soudaine de la voix ou du regard, d'un geste inquiet, d'une réticence, pour faire pressentir l'hypnose de la couleur qui, dans un instant, lorsqu'on sera parti, ressaisira l'homme tout entier, ardent et un peu pâle, écoutant chanter la fée. Alors s'évanouit le parisianisme de l'attitude, l'aspect premier de Gaston La Touche : et dans la façon dont il regarde une palette posée, on sent tout ce que son

imagination imminente y découvre, c'est le regard d'une femme devant un coffret de pierreries, mais de pierreries comme on en voit dans les contes orientaux : leur valeur et leur beauté ne sont rien auprès de la magique puissance qu'elles contiennent, la puissance de réaliser tous les rêves.

Monde riant, monde de floraisons magiques, monde de rêveries, de scintillements, de splendeurs, — mais aussi monde de mystères tragiques, d'aspects étranges, de tristesses luxueuses et fanées, que celui où s'égare l'imagination de ce passionnant peintre, qui n'est semblable à aucun autre aujourd'hui ! Si l'emploi fréquent des jaunes et des bleus paon, l'éclairage des têtes, l'étude des reflets et des tons chauds à contre-jour, le goût des élégances décoratives le rapprochent d'abord de Chéret et de Besnard, et un peu aussi de Monticelli, aux yeux de qui regarderait superficiellement, combien pourtant l'âme qui rêve, sourit ou pleure en ces poèmes colorés est différente ! Besnard, magnifiquement sensuel, ne se détourne, en ses tableaux, de l'étude de la chair amoureuse que pour oser des incursions dans le fantastique et presque dans l'occulte, et Chéret ne conçoit qu'une joie un peu crispée, un envol dans le vertige, et Monti-



GASTON LA TOUCHE. — LE SOUPER APRÈS LE BAL
(Appartient à M. Léon Mengus)

celli est tout entier absorbé par le rêve vénitien et tendre d'une vie décorative et cérémonieuse. Mais aucun n'a cette conception à la fois heureuse et mélancolique, cette union de l'intense éclat et de l'intense tristesse qui communient dans la couleur, ce sentiment de poésie névrosée, alanguie et sursautante, cette fiévreuse vision du luxe moderne transfiguré par un caprice chaste et bizarre, ce rythme inquiet et subtil qui groupe ou dénoue les formes, ou encore cette fixité spectrale des faces apparues presque résignées, hagardes, dans la torride clarté sulfureuse qui ronge les contours, les dore de son feu féerique ou les fige dans l'alcool bleu et or de sa corrosive beauté. Il y a là un monde exceptionnel, une porte ouverte sur l'étrange. Cette peinture a une saveur, une odeur, une sonorité : on l'entend, elle sent la forêt shakespearienne, les feuillées d'automne où brûlent les lampadaires d'une fête rêvée, elle est bruissante de musique, elle a le goût des fruits, des lèvres, de la chair parfumée, le frisson des soies, l'amertume délicieuse des larmes bues sur des cils ; cette peinture est sensuelle, évoquant le frémissement de l'eau dans les vasques, de la brise sur les épaules nues, sur les jeunes torses des faunesses, elle exhale une musique de soupirs, de chuchotements, de sanglots contenus, de confidences — et pourtant elle reste pure, elle n'est qu'un mirage tournoyant de scintillations, le mirage d'un univers de poésie lyrique, le mirage de la musique de Schumann qu'elle

évoque invinciblement. L'artiste joue avec maîtrise de toutes les ressources secrètes de la couleur; il la montre joyeuse, diaprée, dans son essence de lumière, sa fraîcheur et son exubérance magiques : les jaunes chantent, cuivres d'un orchestre invisible, fanfares glorificatrices, apothéoses de soleils héroïques, richesses assourdies des satins et des lainages profonds de l'Orient, reflets délirants des candélabres incendiant les figures au vertige des fêtes, versant sur les eaux, dans le sillage des cygnes, de prestigieuses coulures d'or. Mais aussi que l'artiste sait la montrer triste et mystérieuse, la couleur, dans la transparence des bleus et des roses crépusculaires, la tragique profondeur des saphirs presque noirs, la joaillerie des verts et des violets s'évanouissant dans la pâleur de la perle !

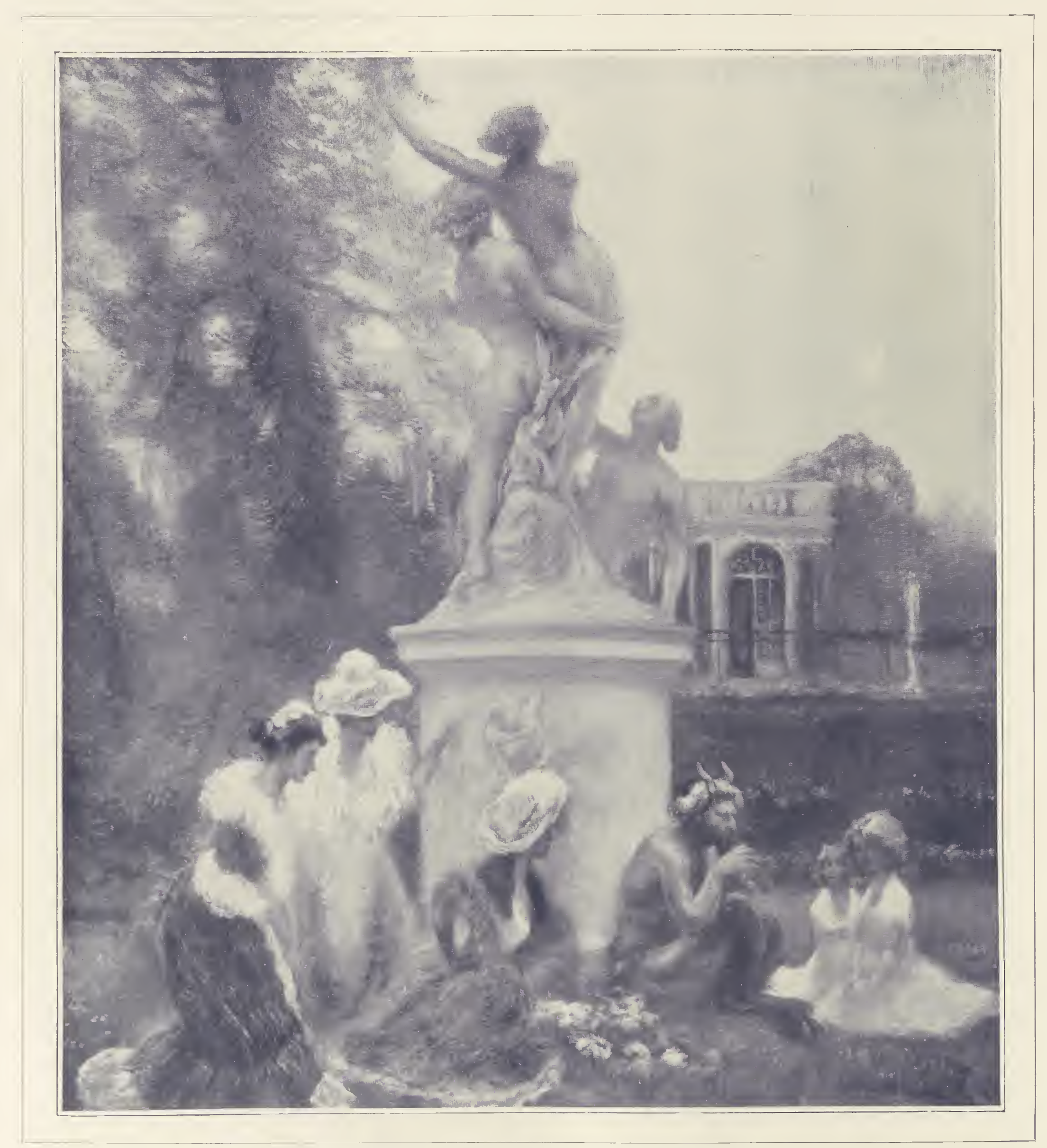
Des cygnes processionnent aux moires somptueuses des eaux troublées, dominées par la neigeuse beauté des jets d'eau, calices géants aux pistils de lumière, et l'on dirait qu'ils sont la retombée elle-même de cette eau jaillie, solidifiée en oiseaux diaphanes et glissants qui vont, ployant leur col adorable comme un bracelet qui se referme, bracelet de nacre où le bec est un fermoir d'or rouge : cependant se brise en frissonnant le miroir limpide qui les reflète, en une tumultueuse agitation de taches vertes, dorées, pâles ou roses; et, au fond de ce rêve vivant, se penchent des nudités rieuses ou des femmes parées, nimbées de la gloire d'un beau soir triomphal. La symphonie des blancheurs s'influence du vert feuillage, du contraste violacé des ombres, de la pourpre des bosquets brûlés par l'automne, de l'or fluide enfin du ciel, épandu sur toutes choses comme une immense chevelure embaumée. Dans la liqueur d'or d'atmosphères enivrantes se figent les formes qu'elle imprègne. De grands vols de nuées ardentes traversent obliquement un azur torride, incendiant les floraisons et les fontaines vives. D'autres jets d'eau, soutenus par des groupes de bronze verdis et fauves, semblent immobiles, opaques, soudain suspendus dans leur ascension, soyeux comme des plumes, consistants comme de la neige, veloutés comme des gerbes de chrysanthèmes énormes. Sous le dôme des ramures, dans l'intense reflet d'émeraude du feuillage à contre-jour, comme au cœur d'une colossale pierrerie, des Naïades aux torses jaspés de reflets se dérobent à la poursuite ardente des Tritons. La forêt s'assoupit au crépuscule, dans la chaleur de l'été; tout semble ivre et alourdi, tout s'affaisse, exténué, en un brasier rose et rouge, couleur d'anémone, de framboise et de pourpre, des cortèges passent, rutilants ou sombres, des hommes casqués soufflant dans des trompettes, d'autres pliant sous le faix luxueux de litières surchargées de cristaux, d'étoffes, de vaisselles d'or, de fleurs, de hanaps, de mets et d'armes, cependant que miroite avec la douceur brillante de la soie la gorge tachée de rose des blondes demi-nues en leurs traînantes étoles de satin, cortèges guerriers, luxurieux, violents, qui s'enfoncent dans l'apaisante



GASTON LA TOUCHE. — CONVERSATION MONDAINE
(Appartient à MM. Georges Petit et Cie)

obscurité des allées où s'allument déjà les torches de l'orgie. Cela passe comme un poème chantant et farouche, une de ces visions ténébreuses et traversées d'éclairs qu'on trouve dans les premières œuvres de Swinburne.

A ces décors païens et wagnériens, où la couleur radieuse et tragique chantait au plein caprice de sa beauté, succèdent des visions mystiques. Des ciels nocturnes s'emplissent de formes, anges ou elfes, des étoiles brasillent, livides, se changent en êtres ébauchés; la volupté des ténèbres frémit aux flancs de créatures devinées, les aspects de la terre deviennent vivants et troublants, on pressent des étreintes... Soudainement éclate la magnificence des vitraux d'une crypte d'église, le chant multicolore des verrières baignées de soleil, des ogives roses emplies du vol des papillons de clarté que sont les verts de jade, les bleus turquins, les violets rougeoyants, les ors pâles, les vermillons, les jaunes phosphoriques, alléluia de la couleur



GASTON LA TOUCHE. — LE FAUNE (panneau décoratif)
(Appartient à M. X...)

en délire sur le prosternement de la foule. Et l'ogive elle aussi a la forme d'un jet d'eau, cascade oblongue, ruisselante de reflets, irréelle et délicieuse. Par contraste, en une autre toile, le poète évoque une mer lunaire, verte et bleuâtre, où vogue un bateau noir, plein de femmes en velours noir dont les coiffes blanches sont les seules notes claires de l'œuvre, sur le fond glauque d'un ciel infiniment doux — et l'émotion tendre de cette harmonie en deux tons, cette fois encore, évoque les lieder de Schumann. Ce sont bien là les couleurs et les aspects du réel tel que le poétisent la nature, la lune et la nuit, mais l'artiste n'a laissé paraître que l'émotion de son âme, sensible comme un violon ou une voix à ce chant si pur de deux tonalités; une fois de plus, « les réalités l'ont affecté comme des visions, et seulement ainsi ». De tout ce qu'il y avait de matériel, d'anecdotique dans le sujet d'une barque chargée de Bretonnes revenant du pardon au clair de lune, il n'a retenu que les



GASTON LA TOUCHE. — LA JEUNESSE (PANNEAU DÉCORATIF)

(Appartient à M. A. Andre)

harmonies, et à travers elles l'émotion éternelle transparaît : ainsi Fantin-Latour, de spectacles rêvés, ne retient que la pulpe lumineuse, l'âme — car la couleur n'est pas un mirage changeant, une coquetterie passagère des formes, elle est l'âme elle-même de l'univers visible.

Il semblait qu'une telle vision, une telle œuvre, ne dussent avoir avec notre époque et ses spectacles aucune relation. Gaston La Touche se révélait comme un artiste étranger à la modernité, sinon dans ce que l'art improprement nommé symboliste s'est plu à en retenir. A qui le comparer, à qui l'adjoindre, sinon à certains poètes, comme Henri de Régnier ou Albert Samain, épris d'un décor lyrique et romanesque? Et il les illustrerait admirablement, s'il consentait du moins à baisser d'un ton son étincelante symphonie pour s'accorder à leur coloris, fiévreusement crépusculaire chez Samain, atoni et pacifié chez l'auteur de *Tel qu'en songe*. Il n'a rien du réalisme, malgré la justesse des valeurs et le sentiment très vif des substances qu'il traduit par le pinceau. Plus encore que ces poètes peut-être, c'est l'adorable Théodore de Banville qu'il commenterait pour la joie d'un amateur introuvable, lequel posséderait alors le plus délicieusement chatoyant des livres. Cependant La Touche s'est tourné vers le modernisme, et il a su ne voir dans le vêtement de



GASTON LA TOUCHE. — LE ROMAN
(Appartient à MM. Georges Petit et Cie)

l'homme actuel qu'une nouvelle occasion de chanter sa fée favorite.

Si l'artiste, récemment, s'est plu à étudier directement le monde moderne, à peindre des scènes en dehors de la féerie et du lyrisme, sa vision ne s'en est point dépoétisée. Nous lui devrons, au contraire, de nous avoir montré comment un grand poète imaginatif peut supprimer les laideurs et les imperfections dont se plaint même notre luxe, pour y préciser des beautés que nous ne soupçonnions pas. Il nous a montré comment un poète tel que lui peut observer, noter des gestes vrais, ironiser, concevoir l'intimité du home moderne, relever des traits contemporains, faire preuve d'humour, passer des atours de légende à l'habit noir et à la robe de bal, sans rien perdre de son charme, de sa puissance transfiguratrice, retenant le vrai caractère sous les aspects décoratifs. Gaston La Touche s'est épris des intérieurs du XVIIIe siècle, rénovés aujourd'hui par une fantaisie qui les relie à nos goûts par quelques détails contemporains. Il aime les hautes boiseries laquées, les cadres d'or léger, les frises aux tons de pastel, les glaces ornementales où sourit à soi-même la vision confrontée du salon clair, les lustres aux pendeloques diaphanes où s'arrête un fugitif arc-en-ciel, les meubles blancs et dorés, les consoles et les cristaux, les parquets ouvragés et brillants que la lumière effleure, les bustes de marbre, les lampes sveltes ouvrant d'énormes calices de soie et de feu. Dans ce décor féminin et pur se joue son élégante rêverie, en une symphonie de clartés assourdies prolongeant leurs échos de nuances. Un seul éclair de soleil oblique miroite dans l'atmosphère rose et grise : une baie aux vitres

losangées, parée de tulles fleuris, s'éclaire au fond d'un salon, par delà les plans successifs des portes, des boiseries, des tentures dont l'artificielle floraison se dissout dans la pénombre. Là vivent des êtres modernes, rehaussés de la féerique idéalisation de la lumière. Une femme rêve, un livre aux doigts, parmi des bouquets imitant sa chair; des hommes en habit, avec des faces expressives, nerveuses, contraintes au sourire ou figées dans la correction qui déguise l'âme, s'inclinent vers une dame auréolée des reflets nacarats de la haute lampe éclatante que double un miroir posé, et avec laquelle luttent des amoncellements de roses, en une agonie délicieuse. Au vert pourtour d'une serre en rotonde, treillagée, bruissante de palmes, dans les verdures qu'exaspère la lumière électrique, un cercle d'hommes et de femmes avive, de ses reparties simultanées, la



GASTON LA TOUCHE. — PORTRAITS (panneau décoratif)
(Appartient à M. L.)

causerie cérémonieuse, et rien n'est plus sûr que la psychologie des têtes chauves aux lèvres minces et nues entre les favoris, des têtes brunes d'amants, penchées vers les femmes souples, pâles ou roses en leurs armures de faille, posées comme de grands oiseaux ou laissant voleter les éventails. Dans une bergère, étendue, vague de crêpe de Chine, dérivée en la rêverie de la fin du jour, aussi moelleuse en sa pensée qu'en la façon dont elle est peinte, une femme regarde décroître l'or verdissant du soir au flanc lourd d'une console de laque ouvragée de marqueteries orientales, gemmée de ses poignées ciselées où persiste un scintillement. Des hortensias ou des azalées, auprès, sont charmants en silence. Encore, en une haute salle, les petites tables d'un souper luxueux s'alignent, étoilées de bougies, d'abat-jour roses, de verreries, d'argent et de vermeil; les robes



GASTON LA TOUCHE. — HISTOIRE D'AMOUR *(pastel)*

(Appartient à M. Georges Petit)

amples entremêlent des flots adorables, les géraniums des bouches et les pensées veloutées des yeux, sous le miel ou le jais des chevelures, dans la chair dorée ou bleuâtre des visages, fleurissent avec un charme étrange ; les lueurs sont sourdes, il règne un demi-jour aux parties supérieures de la salle, dans la vapeur des mets, des parfums chaleureux et des respirations. Tout au fond, sur cette foule diamantée, se dressent les torses noirs et rouges des maîtres d'hôtel et des tsiganes. Au faîte d'une monumentale cheminée de porphyre, un buste à perruque, hautain, nu sur l'évocation éteinte des tapisseries, semble l'orgueil morne et figé de la fête tout entière, et déjà l'image de la tristesse à l'heure du silence et des lumières éteintes, du petit jour blafard...

Et il y a là une poésie spéciale. Toute la coloration ardente



se concentre, cham [redacted]
On pense constam [redacted]
colique et langou [redacted]
entier, de cet art [redacted]
tural. La techniqu [redacted]
des noirs dans les [redacted]

[redacted] re deux lumières, les évocations des
[redacted] ain qui désigne, rectifie ou insinue,
[redacted] airage d'une nuque, sont autant de
[redacted] us le lyrique imaginatif un observa-
[redacted] de fêtes galantes un connaisseur des
[redacted] omme sachant ce qu'il y a d'égoïsme,

de convoitise, de défiance armée, d'amertume et d'ironie sous la correction apprêtée à quoi se réfère parfois l'animal humain, par une convention tacite qu'il vient contresigner dans ce qu'on appelle le monde. C'est bien là l'éblouissant passager, chargé d'électricité nerveuse, d'un lieu où les êtres, tout vibrants encore de la tension égoïste, viennent faire semblant d'être policés, désintéressés, uniquement soucieux d'un optimisme délicat et d'une attitude choisie, cependant qu'au vestiaire de leur âme les passions, les haines, les clairvoyances cruelles attendent de leur refaire le vêtement usuel de la vie. Mais tout cela, qui, chez un Degas par exemple, devient, comme dans les œuvres d'un Paul Hervieu, l'essentiel but de l'œuvre, est ici entraîné dans le souci capital des harmonies. Ces êtres sont vrais, observés, aperçus avec justesse; mais ils sont d'abord vus par le peintre, et si l'homme s'amuse de leurs gestes et de leurs intentions, et se hâte de noter leur psychologie, le peintre ne les retient qu'à titre de taches noires ou roses dans une symphonie que compose le salon tout entier, ils sont avant tout, à ses yeux, les motifs chatoyants d'une musique infinie à laquelle son âme est prête et qu'il se sent créé

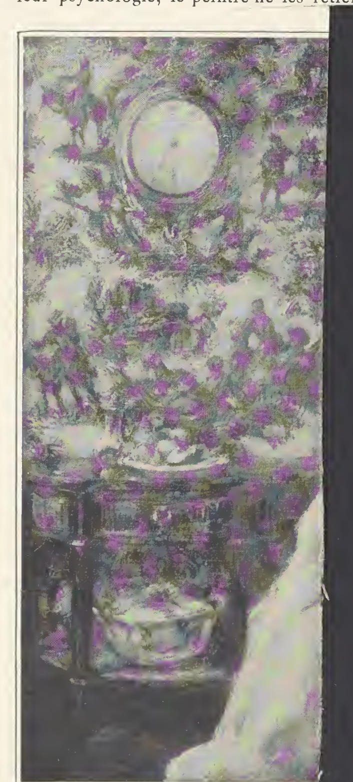


GASTON LA TOUCHE. — L'AURORE (panneau décoratif)

[redacted] pour jouer, d'une musique qui
[redacted] ère, pour lui le seul
[redacted] ant réellement au
[redacted] re multiforme qui
[redacted] ous les autres, les
[redacted] nd il vient et les
[redacted] and il se retire,
[redacted] ique dont Gaston
[redacted] recommence à
[redacted] ute l'infinissable
[redacted] umière-fée qui se
[redacted] ute son œuvre
[redacted] ylphe capricieux

* * *

[redacted] cycle de visions
[redacted] et modernes. Je
[redacted] tenir ici que cer-
[redacted] : l'illustration, de
[redacted] ou éclatants épi-
[redacted] nnera, dans le gris
[redacted] ue de blêmes sou-
[redacted] noins précisera-t-
[redacted] ités d'observation,
[redacted] de dessin, qui per-
[redacted] la diaprure des
[redacted] secondaires dans
[redacted] qualités y sont
[redacted] nsidérables, arma-
[redacted] it un art qui n'a
[redacted] u, dans la pour-
[redacted] plus curieux mi-
[redacted] ons de fermeté, de



GASTON [redacted]

vraisemblance, les apports du plus sérieux savoir pictural. Il faut renoncer à dénombrer les aquarelles de Gaston La Touche et les multiples effets de leur verve, de leur savoureuse improvisation, telle que la révélait, il y a deux ou trois Salons, une étonnante série mêlant le réel à l'imaginaire. Je ne vois rien d'analogue dans l'art contemporain à cette création luxuriante, spirituelle, rêveuse, hallucinée ou souriante, née des effusions d'une âme étrange, et pourtant, malgré son amoncellement de songeries à la Heine, de délires à la Schumann, de musicalités allemandes, de froides clartés du Nord, de chaudes langueurs païennes, de décamérons et de mysticités, de nervosités modernistes et de douceurs idylliques, pourtant si intimement, si absolument française dans la conception et l'exécution. A quelque rapprochement passager que se prête, ainsi que je l'ai marqué, cette œuvre avec certaines peintures contemporaines, par ses tendances, son atmosphère et son style, toujours elle s'en évade, elle se dérobe à l'analyse critique, elle révèle un génie particulier, une combinaison d'éléments dont le dosage est exceptionnel. Il n'est pas utile de classer les tempéraments, et c'est même une des prétentions ridicules de la critique de s'y efforcer, avec sa



GASTON LA TOUCHE. — LE JEU
(Appartient à M. Félix Girard)

manie coutumière de petites anthropométries d'art qui n'ont guère de sens que pour les morts dans le domaine historique. Mais à ce classement, le jugeât-on désirable, il faudrait renoncer devant le déconcertant sourire de cet art chimérique et délicieusement fugace.

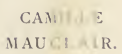
L'art de Gaston La Touche est, entre tous, de ceux que l'on ne peut décrire parce qu'il n'a rien d'anecdotique, rien de précis, pas même les titres, ne représente rien de plus qu'une sonate ou parfum : on le perçoit, on en jouit sans le définir. C'est un art heureux, c'est ce qui lui donne son caractère lointain, anachronique à une époque où tout art naît de la douleur, où la joie n'inspire rien et semble ennemie de la pensée. Jamais peut-être il ne m'aura été donné à ce point de sentir l'impuissance des phrases à faire comprendre une œuvre d'art : décrivez le bouquet d'un vin précieux, le toucher d'une soie ancienne, la nuance d'un nuage, et vous n'arriverez qu'à démontrer la vanité du verbalisme le plus disert. Ainsi, devant une telle œuvre, le critique ne peut-il procéder que par analogies. Je n'ai pas fait autrement en semblant décrire plus haut quelques-uns de ces beaux poèmes colorés. Il y faudrait des assemblages de mots choisis pour leur



LA MAISON DE L'ARTISTE A SAINT-CLOUD

propre beauté, sans souci d'un sens ordinaire. L'idéalisme d'un tel art n'a d'égal que sa sensualité : on le goûte, on le subodore, on l'effleure, mais on ne le raconte jamais. Il s'évapore à travers les mots. Son souvenir dans le cerveau n'éveille pas de notions précises, mais laisse la trace d'un rayon lumineux. L'art de Gaston La Touche, dans les salons où se témoignent des visions vigoureuses et sombres, éclatantes et pittoresques, impose ainsi l'émotion spéciale du jeu adorable et ténu des couleurs pour elles-mêmes, — et on se souvient de ses œuvres comme de pièces pour piano, perlées par un virtuose d'une sensibilité discrète ou ardente sur le clavier invisible de la lumière.

Gaston La Touche s'est voulu l'amant de la couleur, et la changeante maîtresse lui a fait une âme à la sienne pareille, une âme aux facettes de lumière, une âme de cristal frissonnant, semblable à l'un de ces lustres anciens qu'il aime à peindre, suspendus entre terre et ciel au-dessus des êtres et des choses, isolés dans le vide magnétique, s'illuminant au feu de la vie qui se déroule au-dessous d'eux, baignant dans l'ombre supérieure, retenant au soir le suprême aveu de la lumière qui s'en va, luisant doucement dans les ténèbres désertes, constitués de la clarté qu'ils émanent et planant dans un silence parfumé, révélant, dès qu'on les émeut, l'arc-en-ciel suave et scintillant qu'ils recèlent en leur concile de pierreries fragiles, exquises et impénétrables.



CAMILLE MAUCLAIR.



GASTON LA TOUCHE. — CENDRILLON
(Appartient à M. Barbaut)

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLOND

CHEMINS DE FER DU MIDI

VOYAGES CIRCULAIRES

1° Paris — Centre de la France — Pyrénées

TROIS VOYAGES DIFFÉRENTS AU CHOIX DU VOYAGEUR

Billets délivrés toute l'année aux prix uniformes ci-après pour les trois itinéraires :

1re classe : 163 fr. 50 — 2e classe : 122 fr. 50

Durée 30 jours non compris celui du départ

2° Pyrénées et Provence

PRIX :	1er, 2e et 3e parcours.	68 francs en 1re classe	; 51 francs en 2e classe
	4e, 5e, 6e et 7e parcours	91 francs —	; 63 francs —
	8e parcours	114 francs —	; 87 francs —

Durée 20 jours pour les 7 premiers parcours et 25 jours pour le 8e

En outre, il est délivré des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits en vue de permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire, notamment les **Eaux-Bonnes** et les **Eaux-Chaudes**, stations thermales desservies par la gare de Laruns-Eaux-Bonnes. La durée de validité des billets spéciaux est la même que celle des billets de voyages circulaires.

3° Gorges du Tarn

VOYAGES CIRCULAIRES	4 itinéraires au départ de Paris	Un livret-guide contenant les
	2 — — Bordeaux	excursions aux Gorges du Tarn
	1 — — Toulouse	est en vente au prix de 0 fr. 25.

Durée 30 jours non compris celui du départ

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanche et fêtes compris) et toute l'année — Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e cl. seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 43 fr. 25 ; 2e classe. 32 francs ; 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables pendant un mois : 1re classe, 72 fr. 75 ; 2e classe, 52 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

MM. les voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 francs par billet simple et de 10 francs par billet d'aller et retour en 1re classe ; de 3 francs par billet simple et de 6 francs par billet d'aller et retour en 2e classe.

Départs de Paris (Saint-Lazare) : **10** h. matin, **9** h. soir.
Arrivées à Londres (London Bridge) : **7** h. **05** soir, **7** h. **40** matin.
— — (Victoria) : **7** h. **05** soir, **7** h. **50** matin.
Départs de Londres (London Bridge) : **10** h. matin, **9** h. soir.
— — (Victoria) : **10** h. matin, **8** h. **50** soir.
Arrivées à Paris (Saint-Lazare) : **6** h. **55** soir, **7** h. **15** matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice versa comportent des voitures de 1re et de 2e classe à couloir, avec W.C. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes, avec W.C. et toilette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, des petits guides-indicateurs du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES (Via Calais ou Boulogne)

Cinq Services rapides quotidiens dans chaque sens — Voie la plus rapide

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Via Calais)

La gare de Paris-Nord située au centre des affaires est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norwège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Égypte, les Indes et l'Australie.

Services rapides entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norwège

5	Express dans chaque sens entre	Paris et Bruxelles	*Trajet en* 4 h. 30
3	— —	Paris et Amsterdam	— 9 h. »
5	— —	Paris et Cologne	— 8 h. »
4	— —	Paris et Francfort	— 12 h. »
4	— —	Paris et Berlin	— 18 h. »
2	— —	Paris et St-Pétersbourg	— 51 h. »

Par le Nord-Express, bi-hebdomadaire *Trajet en* 46 h. »

1	Express dans chaque sens entre	Paris et Moscou	— 62 h. »
2	— —	Paris et Copenhague	— 28 h. »
2	— —	Paris et Stockholm	— 43 h. »
2	— —	Paris et Christiania	— 53 h. »

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

Aux Stations Thermales et Hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, SALIES-DE-BÉARN, etc.

Tarif spécial G. V. n° 106 (Orléans)

Des billets d'aller et retour de toutes classes, valables pendant 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée, avec réduction de 25 0/0 en 1re classe, et de 20 0/0 en 2e et 3e classes sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pour :

Agde (Le Grau), **Alet**, **Amélie-les-Bains**, **Arcachon**, **Argelès-Gazost**, **Argelès-sur-Mer**, **Arles-sur-Tech** (La Preste), **Arreau-Cadéac** (Vielle-Aure), **Ax-les-Thermes**, **Bagnères-de-Bigorre**, **Bagnères-de-Luchon**, **Balaruc-les-Bains**, **Banyuls-sur-Mer**, **Barbotan**, **Biarritz**, **Boulou-Perthus** (le), **Cambo-les-Bains**, **Capvern**, **Cauterets**, **Collioure**, **Couiza-Montazels** (Rennes-les-Bains), **Dax**, **Espéraza** (Campagne-les-Bains), **Gamarde**, **Grenade-sur-l'Adour** (Eugénie-les-Bains), **Guéthary** (halte), **Gujan-Mestras**, **Hendaye**, **Labenne** (Capbreton), **Labouheyre** (Mimizan), **Laluque** (Préchacq-les-Bains), **Lamalou-les-Bains**, **Laruns-Eaux-Bonnes** (Eaux-Chaudes), **Leucate** (La Franqui), **Lourdes**, **Loures-Barbazan**, **Luz-Saint-Sauveur** (Barèges, Saint-Sauveur), **Marignac-Saint-Béat** (Lez, Val-d'Aran), **Nouvelle** (la), **Oloron-Sainte-Marie** (Saint Christau), **Pau**, **Pierrefitte-Nestalas**, **Port-Vendres**, **Prades** (Molitg), **Quillan** (Ginoles, Carcanières, Escouloubre, Usson-les-Bains), **Saint-Flour** (Chaudesaigues), **Saint-Gaudens** (Encausse. Ganties), **Saint-Girons** (Audinac, Aulus), **Saint-Jean-de-Luz**, **Saléchan** (Sainte-Marie, Siradan), **Salies-de-Béarn**, **Salies-du-Salat**, **Ussat-les-Bains** et **Villefranche-de-Conflent** (le Vernet, Thuès, les Escaldas, Graüs-de-Canaveilles).

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'Aller et Retour collectifs de 2e et 3e classes à très longue validité pour Familles

Du 1er octobre au 15 novembre 1903, il est délivré par les gares P.-L.-M. aux familles composées d'au moins 3 personnes, des billets d'aller et retour collectifs de 2e et 3e classes, pour **Hyères** et toutes les gares P.-L.-M. situées au delà, vers **Menton**. Le parcours simple doit être d'au moins 400 kilomètres.

La famille comprend : père, mère, enfants ; grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu, et nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables jusqu'au 15 mai 1904. La validité de ces billets peut être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet collectif. Le coupon d'aller de ces billets n'est valable que du 1er octobre au 15 novembre 1903.

Le prix du billet collectif est calculé comme suit : prix de quatre billets simples pour les deux premières personnes, prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié du prix d'un billet simple pour la quatrième personne et chacune des suivantes. — Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

La demande des billets doit être faite 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ.

FIGARO ILLUSTRÉ

Nº 164



JEAN BEAUDUIN. — LES CHRYSANTHÈMES

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & Cie
24, boulevard des Capucines

LE FIGARO
26, rue Drouot

PARIS

Prix : **3 fr. ;** Étranger : **3 fr. 50**

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

STATIONS HIVERNALES

(CANNES, NICE, MENTON, etc.)

Billets d'Aller et Retour de Famille valables 33 jours

Il est délivré, du 15 octobre au 15 mai, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, pour les stations hivernales suivantes : **Hyères** et toutes les gares situées entre **Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice** et **Menton** inclusivement.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes), le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

La durée de validité de ces billets (33 jours) peut être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours, moyennant le paiement pour chaque prolongation d'un supplément égal à 10 % du prix du billet collectif. — Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Les demandes de ces billets doivent être faites quatre jours au moins à l'avance à la gare de départ.

VOYAGES CIRCULAIRES EN ITALIE

Il est délivré, toute l'année, à la gare de P.-L.-M., ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes très variés, permettant de visiter les parties les plus intéressantes de l'Italie. La nomenclature complète de ces voyages figure dans le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M. vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

Exemple d'un de ces voyages : Itinéraire 81-A³ : Paris, Dijon, Mâcon, Aix-les-Bains, Modane, Turin, Milan, Venise, Bologne, Florence, Pise, Gênes, Vintimille, Nice, Marseille, Lyon, Dijon, Paris.

Durée de voyage : 60 jours

Prix : 1re classe : **253 fr. 50** — 2me classe : **183 fr. 20**

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

SERVICES DIRECTS

ENTRE

PARIS, l'ALGÉRIE, la TUNISIE et MALTE (via Marseille)

Billets simples, valables 15 jours

DE **PARIS** AUX PORTS CI-APRÈS ET VICE VERSA	PRIX DES BILLETS [1]				
	Cie GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE		COMPAGNIE DE NAVIGATION MIXTE (Touache)		
	1re classe	2e classe	1re classs	2e classe	3e classe
Alger	217	150 50	»	»	»
Bône, Bougie, Philippeville Tunis	207 »	140 50	»	»	»
Alger, Bône, Philippeville, Oran	»	»	172 »	115 50	68 »
Oran	197 »	135 50	»	»	»
Tunis	»	»	177 »	115 50	68 »
Malte (La Valette)	267 »	180 50	»	»	»

(1) Les prix de ces billets comprennent la nourriture à bord des paquebots.

Arrêts facultatifs. — Ces billets sont délivrés à Paris : à la gare de Paris-Lyon ; au bureau des Passages de la Compagnie Générale Transatlantique, 12, boulevard des Capucines (Grand Hôtel), et à l'agence de la Compagnie de Navigation mixte (Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome.

En ce qui concerne les jours et heures de départ de Marseille, consulter les agences, soit de la Compagnie Générale Transatlantique : à Paris, boulevard des Capucines (Grand Hôtel) ; à Marseille, 12, rue de la République ; soit de la Compagnie de Navigation mixte (Touache), 9, rue de Rome, à Paris, et 54, rue Cannebière, à Marseille.

CHEMINS DE FER DU NORD

SERVICES ENTRE

PARIS, la BELGIQUE, la HOLLANDE, l'ALLEMAGNE, la RUSSIE, le DANEMARK, la SUÈDE & la NORVÈGE

5 EXPRESS SUR BRUXELLES. — TRAJET EN 4 H. 30

Départ de **Paris-Nord :** 8 h. 25 matin, midi 40, 3 h. 40, 6 h. 20 et 11 h. soir.
— **Bruxelles :** 8 h. 21, 8 h. 57 mat., midi 59, 6 h. 14 soir et minuit 10.

3 EXPRESS SUR LA HAYE ET AMSTERDAM. — TRAJET : LA HAYE, 8 H.; AMSTERDAM, 9 H.

Départ de **Paris-Nord :** 8 h. 25 matin, midi 40 et 11 h. soir.
— **Amsterdam :** 8 h. 28 matin, midi 42 et 6 h. 15 soir.
— **La Haye :** 9 h. 25 matin, 1 h. 44 et 7 h. 26 soir.

4 EXPRESS SUR FRANCFORT-SUR-MEIN. — TRAJET : 12 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 1 h. 50, 6 h. 20, 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Francfort :** 8 h. 20 matin, 5 h. 45 et 11 h. 16 soir et minuit 36.

5 EXPRESS SUR COLOGNE. — TRAJET : 8 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 8 h. 25 matin, 1 h. 50, 6 h. 20, 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Cologne :** 4 h. 16, 6 h. 03 et 9 h. 07 matin, 1 h. 45 et 10 h. 45 soir.

4 EXPRESS SUR BERLIN

TRAJET : 18 HEURES. — PAR LE NORD-EXPRESS, TRAJET : 17 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 8 h. 25. 1 h. 50. 9 h. 50 et 11 h. soir.
— **Berlin :** midi 55, 9 h. 50 et 11 h. 50 soir.

2 EXPRESS SUR SAINT-PÉTERSBOURG ET 1 SUR MOSCOU
TRAJET : SAINT-PÉTERSBOURG, 51 HEURES
PAR LE NORD-EXPRESS BI-HEBDOMADAIRE. — TRAJET : 46 HEURES
TRAJET : MOSCOU, 62 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Saint-Pétersbourg :** 11 h. 45 matin et 10 h. 15 soir.
— **Paris-Nord :** 9 h. 50 soir.
— **Moscou :** 4 h. soir.

2 EXPRESS SUR COPENHAGUE ET CHRISTIANIA
TRAJET : COPENHAGUE, 28 HEURES; CHRISTIANIA, 53 HEURES

Départ de **Paris-Nord :** 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Christiania :** midi 40 et 11 h. 15 soir.
— **Copenhague :** midi 30 et 8 h. 13 soir.

2 EXPRESS SUR STOCKHOLM. — TRAJET : 43 HEURES.

Départ de **Paris-Nord :** 1 h. 50 et 9 h. 50 ou 11 h. soir.
— **Stockholm :** 9 h. 10 matin et 7 h. soir.

Vingt et unième année. NOVEMBRE 1903 Deuxième série. — N° 164

FIGARO ILLUSTRÉ



LES JEUX RUSSIENS. — LE REPAS
Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après les cartons de Leprince. — *Mobilier national*

La Manufacture Nationale de Tapisserie de Beauvais

La Manufacture de Beauvais fut créée par Colbert, en 1664, deux ans après celle des Gobelins.

Elle avait pour but de concurrencer la production étrangère et notamment les tapisseries des Flandres, très à la mode à cette époque.

L'entreprise, qui comportait la tapisserie de haute et basse-lisse, fut concédée, pour trente ans, à Louis Hinart, marchand tapissier et bourgeois de Paris, qui dirigeait un atelier à Oudenarde, et qui avait demandé à s'installer à Beauvais, sa ville natale.

Le Roi donna trente mille livres (1) pour l'acquisition des immeubles et avança pareille somme pour l'achat des matières premières. Il garantit le privilège de la Manufacture, en interdisant, sous peine de dix mille livres d'amende et de confiscation, tout établissement analogue en Picardie et toute contrefaçon. Les ouvriers et apprentis, dont le nombre devait s'élever à six cents, pour les premiers, et à cinquante au moins, pour les seconds, étaient exempts de tout impôt, et, après huit ans d'emploi, les étrangers pouvaient obtenir, de plein droit et sans taxe, la naturalisation française. L'entrepreneur recevait une prime de vingt livres par chaque ouvrier venu de l'étranger et une subvention annuelle de trente livres pour l'entretien de chaque apprenti. Les matières premières étaient franches de tout droit, ainsi que les produits vendus dans le royaume.



Cliché Paul Finot. VUE EXTÉRIEURE DE LA MANUFACTURE DE BEAUVAIS

Hinart travailla de son mieux au succès de l'entreprise : il attira dans son établissement beaucoup d'ouvriers étrangers, des Flamands principalement, et livra un grand nombre de « verdures avec animaux et petits personnages ». Mais il ne put aller jusqu'au bout de sa concession et se retira en 1683.

Il fut remplacé par Béhagle, ancien marchand tapissier à Tournay, protégé par la maison de La Vallière, qui bénéficia également d'un privilège de trente ans et d'une avance de 15,000 livres.

Le nouvel entrepreneur acheva la construction des bâtiments de la Manufacture, que le roi Louis XIV vint visiter en 1686, et institua une école de dessin, qui fut habilement dirigée par le peintre Lepape. Les dépenses de guerre ne permettant pas de payer les ouvriers des Gobelins, ceux-ci se réfugièrent, en 1693, à Beauvais, où ils furent recueillis et employés provisoirement.

La production de cette période est caractérisée par

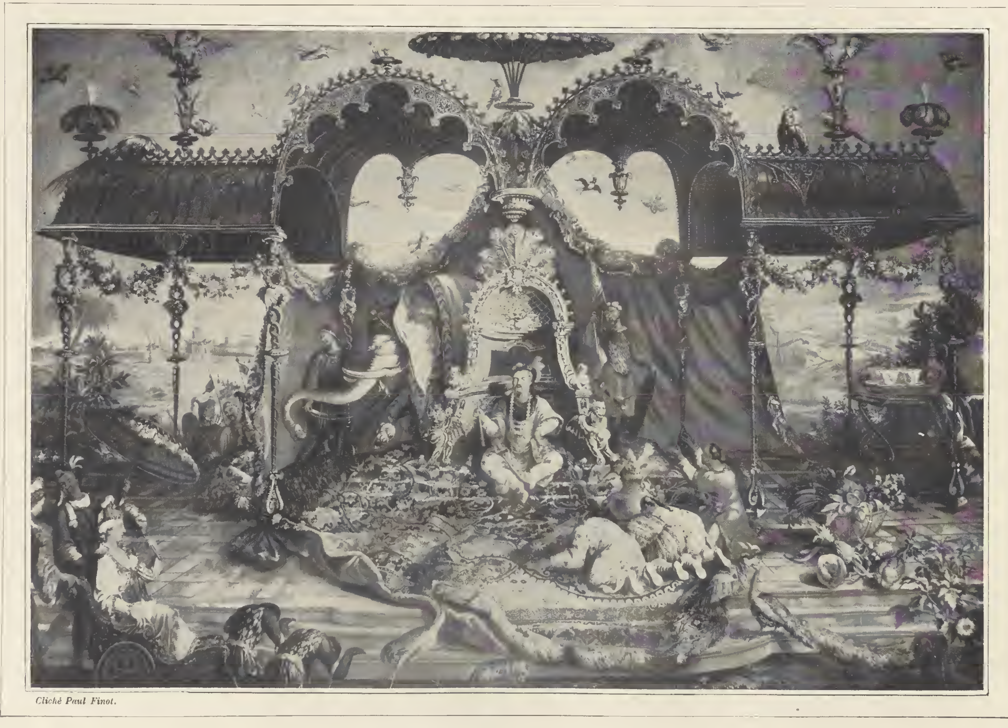
(1) La livre équivalait, à peu près, à la fin du XVIIe siècle, à 3 fr. 50 ; au XVIIIe, à 2 fr. 25.



Cliché Leroy fils.

LA PASTORALE A PALMIERS
Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après les cartons de Huet
(Présidence de la Chambre)

plusieurs suites de tapisseries, parmi lesquelles il convient de citer les belles tentures des *Actes des Apôtres*, d'après les cartons de Raphaël, conservées à la cathédrale de Beauvais; les *Conquêtes de Louis le Grand*, les *Aventures de Télémaque*, d'après les cartons d'Arnault, l'*Histoire d'Achille* et les *Triomphes des divinités marines*, d'après Bérain.



Cliché Paul Finot.

LES TENTURES CHINOISES. — LE PRINCE SUR SON TRONE
Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après les cartons de François Boucher
(Palais de Compiègne)

LA NOBLE PASTORALE. — LA PÊCHE
Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après les cartons de François Boucher
(Appartenant à MM. Duveen Brothers, de Londres)

Béhagle mourut en 1704, et l'entreprise passa aux mains de ses héritiers, qui la continuèrent pendant quelques années.

Leurs successeurs, les frères Filleul (1711-1722) et Mérou, ancien directeur de la manufacture de Boufflers (1722-1734), se montrèrent au-dessous de leur tâche et durent être révoqués.

Mais une heureuse innovation, qui ne tarda pas à porter ses fruits, avait été apportée dans l'organisation de la Manufacture. Par arrêt royal du 1er avril 1723, un peintre avait été attaché à l'établissement à l'effet d'« instruire les ouvriers, compagnons et apprentis de tout ce qui était relatif au dessin et à l'assortiment des couleurs, ainsi que cela se pratiquait à la Manufacture des Gobelins. »

Le poste fut d'abord attribué, avec un traitement de 3,000 livres et le logement, au peintre Duplessis, à qui l'on doit les cartons très gracieux et plusieurs fois reproduits de *l'Ile de Cythère*, en six pièces, des *Sujets bohémiens*, en cinq pièces, ainsi qu'un modèle de *Vénus et Vulcain*.

Jean-Baptiste Oudry, de l'Académie royale, succéda à Duplessis, en 1726, comme peintre de la Manufacture, au traitement de 3,500 livres. S'étant fait remarquer, dès ses débuts, par l'impulsion qu'il sut donner aux travaux d'art et par la maîtrise dont il fit preuve dans ses premières compositions, Oudry fut appelé, en 1734, après la destitution de Mérou, à diriger l'établissement, avec son associé Nicolas Besnier, écuyer, conseiller du Roi, ancien échevin de Paris.



Cliché Paul Finot. JEAN-BAPTISTE OUDRY
Directeur général de la Manufacture de Beauvais
(1734-1755)

La Manufacture se releva complètement et fut tout à coup transformée : les ateliers prirent une activité toute nouvelle, l'école de dessin fut rouverte et les ouvriers en suivirent les cours avec assiduité, sous la surveillance minutieuse d'Oudry, qui ne négligeait pas non plus de porter son attention sur la qualité des matières premières et les détails de la main-d'œuvre.

Les entrepreneurs se cantonnèrent dans la basse-lisse, ce qui leur permit, tout en continuant d'exécuter de grandes tentures, avec ce soin achevé qui est resté la caractéristique du travail de Beauvais, de multiplier la fabrication des pièces de moindre importance et d'une vente plus facile, sièges, écrans et portières, qui étaient très recherchées.

Comprenant l'avantage d'apporter le plus de variété possible dans

le choix des modèles, Oudry ne se contentait pas de fournir personnellement à ses ouvriers des cartons de tout genre; il savait faire appel au concours des plus grands artistes de son temps : les Boucher, les Natoire, les Casanova, qui s'estimaient heureux de lui confier la reproduction de leurs œuvres, sachant qu'elles sortiraient de ses métiers, parées d'une grâce et d'un éclat nouveaux.

La Manufacture réalisa, en quelques années, des bénéfices considérables et sa célébrité se répandit dans toute l'Europe. Louis XV vint visiter les ateliers et félicita Oudry des brillants résultats qu'il avait obtenus.

Il n'est pas jusqu'au sceptique Voltaire qui ne fut gagné par l'engouement qui se manifesta pour les tapisseries d'Oudry. Il fit proposer au peintre, par son ami l'abbé Moussinot, de composer une tenture de *la Henriade*. « Il me semble, expliquait-il, que le Temple de l'Amour, l'assassinat de Guise, celui de Henri III par un moine, saint Louis montrant sa postérité à Henri IV sont d'assez beaux sujets de dessin; il ne tiendrait qu'au pinceau d'Oudry d'immortaliser *la Henriade*, et votre ami. Il faut que vous fassiez encore cette affaire. » — Oudry demanda 35,000 livres, ce qui fit reculer Voltaire. — Mais ce projet lui tenait tant à cœur qu'il essaya, peu après, de reprendre les négociations : « Oudry, mon cher abbé, me paraît bien cher, mais en faisant deux tentures, ne pourrait-on pas les



LES AMOURS DES DIEUX. — VÉNUS CHEZ VULCAIN
Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après les cartons de François Boucher
(Présidence du Conseil, Buda-Pesth)

laisser à meilleur compte? Je pourrais même en faire travailler trois. Si M. de Richelieu me paie, il faudra bien mettre là mon argent. Le visage de Henri IV et celui de Gabrielle d'Estrées en tapisserie ne réussiraient pas mal. Les bons Français voudront avoir des Gabrielle et des Henri, surtout si les bons Français sont riches. Nous ne le sommes guère nous-même, mais le saint temps de Noël nous donnera, j'espère, quelque consolation. »

Il faut croire que la consolation ne vint pas, en temps voulu, sous la forme où Voltaire l'attendait, ou bien que ses désirs changèrent, puisque les tapisseries qu'il rêvait ne furent jamais exécutées.

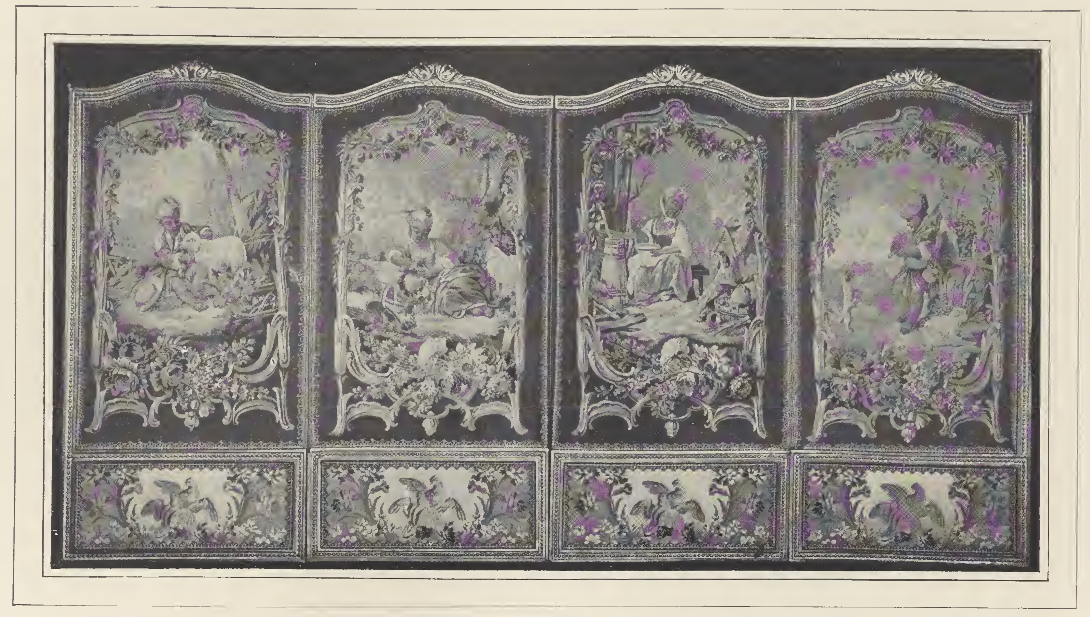
Oudry ne fut pas à l'abri des critiques, — quel est l'homme supérieur qui peut y échapper? On lui a reproché surtout d'avoir méconnu les règles fondamentales de l'art décoratif et, tout en ayant produit des travaux admirables, d'avoir exercé sur la technique de la tapisserie, en l'assimilant à la peinture, une influence néfaste qui entraîna sa décadence.

Cette assertion peut n'être pas dépourvue de justesse, mais comment avoir le courage de s'y arrêter, devant les merveilles de goût et d'exécution qui sont sorties des ateliers d'Oudry et qui n'ont encore rien perdu, semble-t-il, de leur harmonie et de leur charme? Qu'il nous suffise de rappeler ici les œuvres maîtresses de cette époque; d'abord celles dont Oudry donna lui-même les modèles; en grandes tentures : les *Tableaux de Chasse* ou *Chasses nouvelles*, six pièces; *les Grotesques*, six pièces ; *les Verdures fines*, six pièces ; *les Comédies de Molière*, quatre pièces ; *les Amusements*, huit pièces, et *les Métamorphoses*, huit pièces; puis la série des *Fables de La Fontaine*, si nombreuse, si variée, si pleine de verve et d'intérêt, très souvent reproduite, en réduction, pour le meuble, et dont une réplique, malheureusement assez détériorée, existe



CANAPÉ
Tapisserie de la Manufacture de Beauvais. — Époque Louis XV
(Collection Charles Wertheimer)

LES AMOURS DES DIEUX. — MARS ET VÉNUS
Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après les cartons de François Boucher
(Présidence du Conseil, Buda-Pesth)



PARAVENT
Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après les cartons de François Boucher
(*Collection Charles Wertheimer*)

encore au palais de Compiègne; citons ensuite les *Combats d'animaux*, d'après Souef, cinq pièces; *Céphale et Procris*, d'après Damoiselet, de Bruxelles, quatre pièces; *la Foire de Bezons*, d'après Martin, cinq pièces; le *Don Quichotte*, d'après Natoire, dix pièces; l'*Iliade d'Homère*, d'après Deshays, huit pièces; les *Tentures chinoises*, d'après E. Dumont, six pièces; *les Bohémiens*, d'après Casanova, six pièces, et enfin les fameuses tentures d'après Boucher : *les Fêtes italiennes*, en huit pièces, répétées plus de vingt fois; l'*Histoire de Psyché*, en cinq tableaux, dont plusieurs furent offerts au roi de Suède, au roi de Naples, à l'ambassadeur d'Espagne, envoyés à Marseille et à Rouen ; les *Amours des Dieux*, en neuf pièces, exécutées en totalité ou en partie pour le Roi, le prince d'Esterhazy, MM. de Trudaine, de Meulan, Madame de Sémonville, etc., et dont quatre pièces furent offertes à l'Infant Don Félipe. Nous reproduisons ici deux pièces de ces magnifiques tentures : *Mars et Vénus* et *Vénus chez Vulcain*.

J.-B. Oudry mourut à Beauvais, le 3 août 1755, à l'âge de soixante-neuf ans. Il ne laissa pas grande fortune. Son corps fut inhumé à l'église Saint-Thomas, sa paroisse, qui fut détruite, et sa plaque funéraire fut ensuite placée à l'église Saint-Etienne de Beauvais, où elle est encore aujourd'hui.

A l'expiration du bail passé par Besnier, en 1753, André Charron, parent du receveur général de la généralité de Paris, lui avait succédé et s'était également associé à Oudry. A la mort de ce dernier, il poursuivit seul l'entreprise, dont la partie artistique fut dirigée par le peintre Dumont, de l'Académie, élève de de Troy. — Pendant la gestion de Charron, qui dura jusqu'en 1780, on continua à travailler sur les anciens modèles, auxquels vinrent s'ajouter les cinq délicieux tableaux de *la Noble Pastorale*, l'*Astrée*, les *Fragments d'opéra*, les *Tentures chinoises*, l'*Enlèvement d'Orithyie par Borée*, de Boucher; les *Jeux Russiens*, de Leprince, six pièces, dont l'une des plus jolies, *le Repas*, que nous reproduisons en tête de cet article, est actuellement au Garde-Meuble et ornait auparavant le palais du souverain; le tableau de *Médée et Jason*, de Bardon; les *Amusements de la Campagne*, six pièces, les *Voyageurs à cheval* et les *Convois militaires*, six pièces, de Casanova. La Manufacture fournit, à cette époque, de nombreuses tapisseries au Roi et à Mesdames de France (*la Noble Pastorale*, pour l'ameublement des appartements de la Dauphine à Fontainebleau), au roi de Prusse (*Psyché* et *les Amours des Dieux*), aux ducs de Noailles, de Choiseul, de Chevreuse, gouverneur de Paris, de Praslin, de Saint-Florentin; à MM. Baudon, fermier général, de la Barre, de Flavigny, l'abbé Terray, contrôleur général, Danger, fermier général, de Fourqueux, l'intendant Berthier de Sauvigny, le prince de Monbarrey, ministre de la Guerre, etc.

Le dernier entrepreneur, nommé par arrêt du Conseil du 8 février 1780, fut de Menou. Sous la haute protection du comte d'Angiviller, alors directeur des Bâtiments royaux, et grâce aux avantages qui lui furent accordés : subvention de 11,000 livres, fourniture annuelle au Roi d'une tapisserie de 20,000 livres et faculté de fabriquer des tapis de pied, le concession-



LOUIS LE BIEN-AIMÉ, XVe DU NOM, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE
(*Pastel de M. Q. de La Tour, Musée du Louvre*)



Cliché Paul Finot. GALERIE D'EXPOSITION DE LA MANUFACTURE DE BEAUVAIS

naire augmenta encore la production de la Manufacture et le nombre des ouvriers, qui fut porté à plus d'une centaine.

La Révolution passa sur la France, sans arrêter les tapissiers dans leur travail. En 1789 et 1790, ils tissaient pour le Roi les tentures de la *Conquête des Indes*, de Poussin, et mettaient à exécution les nouveaux modèles de *la Pastorale à Palmiers*, en cinq tableaux, de Huet, des *Quatre Parties du Monde*, de Lebarbier, et des *Sciences et les Arts*, de Lagrenée, avec ameublements assortis. En 1792, ils reprenaient *l'Iliade*, de Deshays, enfin, les 24 brumaire et 14 frimaire an II, ils livraient la commande de deux tableaux représentant, l'un, *Alcibiade chez les Femmes*, et l'autre *Aristote amoureux*, ainsi qu'un mobilier composé d' « un canapé et de six fauteuils garnis de plates-bandes de pensées ».

A la suite de difficultés survenues avec les ouvriers, qui réclamaient une augmentation du prix de la main-d'œuvre, de Menou résilia son bail et fit remise au directoire du département de tous les objets mobiliers utiles au fonctionnement de la Manufacture, devenue propriété de la nation.

Le Conseil de district de Beauvais, désireux de voir se continuer l'exploitation de la fabrique de tapisseries, adressa un appel au public, invitant à se présenter « tout citoyen en état de prouver sa solvabilité et les moyens d'entretenir cet établissement dans sa splendeur, d'ailleurs utile pour lui ». Cet appel resta sans effet et un arrêté du 13 prairial an III, pris par le « Comité d'Agriculture et des Arts », institué au ministère de l'Intérieur, confia l'administration de la Manufacture au peintre Camousse, « ci-devant régisseur et inspecteur des travaux d'art audit établissement », à qui fut adjoint un « garde-magasin, chef des ateliers ».

Cet arrêté portait (art. 9) que l'ouvrage se ferait, comme par le passé, à la tâche et non à la journée, et que la main-d'œuvre serait payée trois fois le prix fixé en 1789. « La Commission d'agriculture » était autorisée à fournir tous les fonds nécessaires, soit pour l'achat des matières premières, soit pour l'acquittement des dépenses de la Manufacture (art. 11).



LE COMTE D'ANGIVILLER
Directeur général des Bâtiments royaux (1778-1789)

L'établissement parvint, non sans difficulté, à se maintenir jusqu'à la mort de son directeur. Le premier Consul désigna alors pour l'administrer, le 1er fructidor an VIII, M. Huet, qui reçut une allocation spéciale pour le renouvellement total du personnel et du matériel. Le nombre des ouvriers, qui n'était plus que de six, fut porté à vingt-cinq.

En l'an X, le musée de Versailles fit passer à Beauvais, pour servir de modèles, quelques tableaux, à sujets mythologiques, de Vien et de Lagrenée, des fleurs de Batiste et des paysages d'Oudry. En outre, M. Huet fut « autorisé, sur sa demande, à faire exécuter par M. Van den Berghe, peintre (professeur de dessin à la Manufacture), moyennant la somme de 600 francs, l'esquisse d'un tableau allégorique, représentant la Renommée, qui publie, au son de la trompette, les exploits du premier Consul » (1).

(1) *Archives de la Manufacture.*

L'année suivante, le 25 brumaire an XI, Bonaparte vint lui-même, avec son frère Lucien, visiter l'établissement et constater les améliorations réalisées par le directeur. Les artistes firent présent aux visiteurs de deux médaillons de tapisserie en soie, avec leur portrait.

L'administrateur Huet fit reproduire un certain nombre d'anciens et quelques nouveaux modèles d'ameublement, pour les palais des Tuileries, de Fontainebleau et de Compiègne. Il mourut le 26 mars 1814 et ses fils continuèrent son œuvre jusqu'en 1819.

La Manufacture fut ensuite dirigée par: MM. Guillaumot (1819-1828), le marquis d'Ourches (1828-1831), Grau de Saint-Vincent (1831-1848), Badin (1848-1876) et Diéterle (1876-1882); ces deux derniers, peintres très distingués, contribuèrent au relèvement artistique des productions de Beauvais. Vers 1830, les ouvriers cessèrent d'être payés aux pièces; ils reçurent, dès lors, un traitement et eurent droit à une retraite, comme cela se pratiquait aux Gobelins, depuis 1790.



Cliché Paul Finot.

LE SIÈGE DE BEAUVAIS

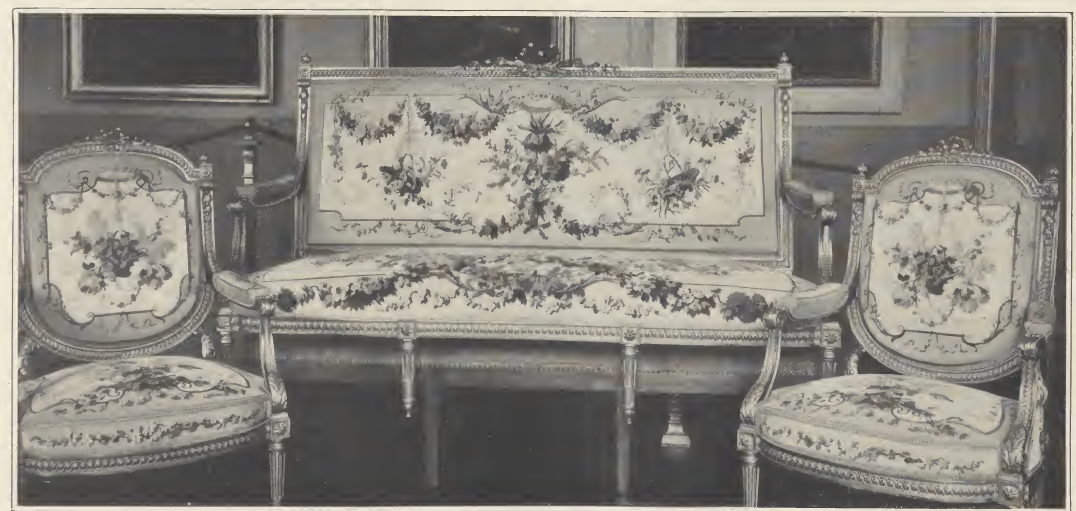
Tapisserie en cours d'exécution à la Manufacture de Beauvais, d'après un carton de M. Cormon

Pendant la Restauration, on ne vit guère sortir des métiers que des pièces d'ameublement, d'après les cartons de Chenavard, Adan, Eliaerts, Starke, etc. A partir de 1848, on revint aux anciennes traditions, et l'on exécuta des œuvres plus variées, d'après les modèles des Godefroy, décorateur élégant et habile, des Chabal-Dussurgey, avec ses fleurs d'un dessin si parfait, ingénieusement groupées, des Philippe Rousseau, avec ses pages superbes, qu'on reproduit encore, des Badin, des Diéterle, avec leurs gracieux panneaux à figures.

En 1882, le peintre Jules Badin, fils d'un des précédents administrateurs, fut appelé à la tête de la Manufacture, qu'il n'a cessé de diriger depuis, avec une parfaite compétence et une réelle autorité.

Actuellement, la Manufacture de Beauvais fonctionne dans de très bonnes conditions et une visite dans ses ateliers est des plus intéressantes et des plus instructives.

L'établissement occupe toujours l'emplacement qui lui fut imparti du temps de Colbert et les anciennes constructions, achevées par Béhagle en 1686. Sur sa façade se lit, en lettres d'or, au-dessus du drapeau: *Manufacture nationale de tapisseries. 1664.* Le premier bâtiment, qui donne sur l'une des principales rues de Beauvais, allant de la gare au centre de la ville, est réservé aux appartements du directeur et du comptable. Une cour intérieure conduit à un autre corps de logis, surmonté d'un fronton, avec une belle horloge de Lepaute. C'est là que sont situés les divers services de la Manufacture, qui comprend : un atelier d'élèves, trois ateliers d'artistes, un atelier de calque et de couture, une galerie d'exposition, une galerie de modèles, une



Cliché Paul Finot.

MEUBLE LOUIS XVI

Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après un carton de Chabal-Dussurgey (1867)

(Palais de l'Élysée et Galerie de la Manufacture)



Cliché Fenet.

L'EXPOSITION DE LA MANUFACTURE DE BEAUVAIS, EN 1889

AU CENTRE, LE GRAND CANAPÉ DE DON QUICHOTTE, D'APRÈS LES CARTONS DE COYPEL



Cliché Fenet.

SIÈGE DE CANAPÉ

Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après un carton de Chabal-Dussurgey (1889)

(Ambassade de France près les États-Unis d'Amérique)

salle de dessin et même un jardin qui date aussi de Louis XIV. — Le personnel se compose d'un administrateur, d'un comptable, de trente-cinq artistes environ, d'une dizaine d'élèves et de trois hommes de service.

Les élèves sont pris parmi les jeunes gens de nationalité française, pourvus du certificat d'études primaires, qui ont suivi pendant deux ans les cours de dessin et de tapisserie, et satisfait aux épreuves qu'on leur fait subir. Leur apprentissage dure jusqu'à l'âge de vingt ans. Ils entrent ensuite définitivement dans les ateliers, au titre d'« artistes », après avoir exécuté un « chef-d'œuvre ». Ils sont nommés par le ministre des Beaux-Arts, sur la présentation de l'administrateur. La durée du travail est de huit heures. La moyenne des traitements est de 1,800 francs; le maximum est de 2,400 ; les chefs d'ateliers touchent 3,500 et tous les employés ont droit à la retraite, à l'âge de soixante ans, après trente ans de service. — Le budget total de la Manufacture est d'environ 115,000 francs.

La plupart des artistes se succèdent, à Beauvais, de père en fils, et l'on retrouve encore, parmi les tapissiers actuels, des noms d'origine flamande, qui remontent à la fondation des ateliers d'Hinart.

Depuis l'époque d'Oudry, la Manufacture s'est spécialisée comme nous l'avons vu dans la fabrication de la tapisserie de basse-lisse. Les métiers, dont les rouages ont été simplifiés et perfectionnés par Vaucanson, sont montés sur fer, pour les petits ouvrages, ou sur bois, pour les pièces importantes. La chaîne, en coton cordonné retors, est maintenue sur des rouleaux et pourvue de bâtonnets et de cordelettes, appelées « lisses », qui, mues par des pédales, permettent de séparer les fils de la chaîne et de les croiser, pour former le tissu. L'ouvrier travaille à l'envers, sur un calque inversé, au moyen de petites navettes en bois ou « flûtes », portant les fils de toutes nuances dont il a besoin. Le modèle est suspendu derrière lui, en pleine lumière, pour qu'il puisse distinguer nettement les couleurs. Cette disposition est particulière à la Manufacture de Beauvais. Après chaque « passée » de sa flûte, le tapissier la « tasse », à l'aide d'un peigne en ivoire, agit sur les pédales, pour croiser les fils de la chaîne, et regarde, de temps



Cliché Fenet.

ÉCRAN

Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après un carton de MM. Gérome et Cesbron

Palais de l'Élysée)



Cliché Fenet. DOSSIER DE CANAPÉ

Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après un carton de Chabal-Dussurgey (1889)

(Ambassade de France près les États-Unis d'Amérique)

en temps, dans une petite glace, placée sous la trame, l'aspect de son ouvrage. Sur les grands métiers, plusieurs artistes travaillent ensemble à la même œuvre, au bas de laquelle ils mettent leur nom.

L'administrateur fait relever les métiers, à peu près tous les trois mois, pour examiner les tapisseries et les faire retoucher, s'il y a lieu. — Un dessinateur spécial est chargé du tracé des calques, et d'habiles ouvrières sont employées à la couture.

Les matières dont se servent les tapissiers sont la laine et la soie, très rarement le métal filé (or, argent, argent doré), qui noircit vite et auquel on préfère aujourd'hui la soie. Laines et soies sont teintes aux Gobelins, uniquement avec les couleurs végétales, qui offrent toutes garanties.

La tapisserie de Beauvais n'est pas une simple copie, mais une interprétation artistique du modèle peint. En suivant les données du carton, le tapissier compose; il complète la pensée du peintre, qui ne peut, dans ce genre où la précision est l'une des qualités dominantes, s'exprimer aussi librement que dans un tableau; il comprend et combine toutes les nuances et les harmonies, qui conviennent au motif qu'il traite et qui ne sont qu'indiquées. — Et c'est ainsi que naissent, sous sa main, ces fleurs si fraîches, ces feuillages frémissants et ces clairs ruisseaux, et ces papillons diaprés, et ces oiseaux, aux vives couleurs, si jolis et si légers... C'est la nature, c'est la vie, c'est vraiment une création, qui charme les yeux et l'esprit.

Il y a des secrets dans cet art, comme dans tous les autres, ou plutôt il y a des règles et des traditions, qui semblent appartenir en propre aux tapissiers de Beauvais mais qui se révèlent dans leurs ouvrages. Quand on vous aura dit qu'ils relèvent leur sujet, en en soutenant les contours; qu'au lieu de chercher les demi-teintes, ils les obtiennent par des hachures; que loin de s'abandonner à la séduction dangereuse des nuances alanguies, si prisées, de nos jours, dans les anciennes tapisseries, ils continuent de procéder, comme on l'a fait jadis pour ces mêmes tapisseries, alors peut-être trop éclatantes, sans redouter le rapprochement des couleurs franches qui garderont, en pâlissant, leur fond chaud et velouté; quand vous songerez aussi que les laines et les soies offrent à



Cliché Fenet. ÉCRAN

Tapisserie de la Manufacture de Beauvais, d'après un carton de MM Gérome et Cesbron (1889)

(Galerie de la Manufacture)



Cliché Paul Finot.

L'ATELIER DES ÉLÈVES A LA MANUFACTURE DE BEAUVAIS

ces artistes des ressources infinies, par leur nature même, leur souplesse, leur aspect mat ou brillant et les combinaisons multiples auxquelles elles se prêtent, avec toute la variété de leurs teintes ; quand vous saurez tout cela, initiés ainsi aux secrets du métier, il ne vous restera plus qu'à revoir ces œuvres de goût, de science et de patience, et à les admirer de nouveau.

Dans la « façon » de Beauvais, le tissu est d'une trame extrêmement serrée et résistante. Aussi chaque ouvrage représente-t-il une somme de travail considérable et faut-il plusieurs années pour exécuter les grandes pièces. On s'explique, dans ces conditions, les prix élevés de ces tapisseries et l'on comprend que la Manufacture n'ait pas très souvent l'occasion de recevoir des commandes privées ou de vendre à des particuliers. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que l'Etat s'y oppose. On peut acheter à Beauvais et même obtenir l'autorisation, en versant une provision, d'y faire fabriquer des tapisseries, d'après les modèles connus ou de nouveaux qui seraient acceptés. — Le prix de vente qui est fixé d'après le prix de revient, augmenté de 40 pour 100 pour les frais généraux, est, en moyenne, de 3 à 4,000 francs le mètre carré.

Pendant ces vingt dernières années, la Manufacture a fait preuve d'un sens artistique et d'une activité qui méritent d'être signalés. Tout en conservant précieusement ses anciens procédés techniques, elle a laissé pénétrer, dans ses ateliers, le souffle bienfaisant du plein air, qui a vivifié toute la peinture de notre époque : les teintes enfumées et les ombres opaques, qui attristaient et alourdissaient les tentures, se sont dissipées, là aussi, pour faire place au riant essaim de toutes les nuances chantantes.



Cliché Paul Finot.

LE PEINTRE JULES BADIN
Administrateur de la Manufacture de Beauvais, dans son atelier

Cette rénovation de la tapisserie est due au coloriste passionné qu'est M. Jules Badin et aux artistes éminents qui lui ont apporté leur concours. Comment ne pas réussir, avec des modèles comme les *Saisons*, de Français, les *Vues du Luxembourg*, de Zuber, les figures, d'un galbe si fin, de Gérome, encadrées par les fleurs de Cesbron, les *Quatre Parties de la France*, de Bourgogne, Paul Colin et Cesbron, et, de ce dernier encore, *le Paon, le Coq, le Faisan* et *les Perroquets*, dessus de porte pour le château de Rambouillet, d'une séduisante richesse de tons ; *les Cinq Parties du Monde*, de Mangonot, et enfin le magistral panneau de Cormon, *le Siège de Beauvais*, qui est en cours d'exécution et que nous reproduisons ici ? Les tapisseries de ces cartons, à part celles du *Siège de Beauvais* et des oiseaux de Cesbron, ont figuré soit à l'Exposition universelle de 1889, avec le magnifique canapé de *Don Quichotte*, d'après Coypel, soit à celle de 1900, avec d'autres pièces d'ameublement, objet principal de la fabrication de la Manufacture. — Les unes ont été offertes à des souverains, les autres ont servi à décorer nos palais nationaux, nos musées et nos ambassades.

* * *

En travaillant ainsi, sous la direction d'un excellent maître, la Manufacture de Beauvais est restée l'une des plus belles



JULES DENNEULIN A VOS SOUHAITS !



Cliché Paul Finot.

UN ATELIER D'ARTISTES A LA MANUFACTURE DE BEAUVAIS
A gauche, le carton de *l'Hiver* par Français

et des plus utiles institutions d'État que nous ayons en France.

Elle n'a rien perdu des brillantes qualités qui la distinguaient autrefois, et elle a su maintenir, dans le pur domaine de l'art, sa glorieuse rénommée.

BERNARD NOEL.

(Octobre 1903.)



Cliché Paul Finot.

L'ATELIER DE CALQUE ET DE COUTURE A LA MANUFACTURE DE BEAUVAIS



Cliché Chusseau-Flaviens.

LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — A LA GARE DU BOIS DE BOULOGNE
LA REINE D'ITALIE ET MADAME LOUBET

Les Souverains d'Italie en France

VERSAILLES — LES INVALIDES — VINCENNES

Pour juger le plus impartialement possible le style dans lequel Paris a rempli ses devoirs d'hospitalité à l'égard du Roi et de la Reine d'Italie, j'ai tenu à entendre deux cloches, autrement dit, deux témoins autorisés. Et ceux-là je n'ai pas voulu les écouter, encore émus par l'ivresse de leurs châteaux d'Yquem officiels ou simplement aveuglés par la fumée de nos lampions. J'ai attendu, pour les consulter, la fin des fêtes, cet instant de détente où l'hôte ne pousse certainement pas le « Ouf! les voilà partis! » d'un dessin de Guillaume, mais s'interroge anxieusement sur le point de savoir s'il n'a pas, toujours pour emprunter le langage familier, « gaffé ».

Ma première cloche entendue a été celle, non pas du mécontent, mais du grincheux. Car on ne saurait nier que pour ce voyage, comme, du reste, pour tous les déplacements impériaux et royaux dont Paris a bénéficié depuis quelques années, il y a eu des grimaces, des sourcils froncés. La politique aura été, hâtons-nous de le mentionner, étrangère à cet état d'âme, et le chef de l'État français a eu raison de télégraphier à Victor-Emmanuel III le salut respectueux de *la France entière*.



Cliché Chusseau-Flaviens.

DANS LES JARDINS DE VERSAILLES. — LA REINE D'ITALIE ET MADAME LOUBET

Mais vous conviendrez qu'une visite de souverain, avec tous les emplois de temps et particulièrement tous les itinéraires réglés pour lui faire la vie sortable parmi nous, dérange plus d'un sybaritisme, et vous connaissez comme moi bon nombre de Parisiens qui, pendant les cinq jours du séjour, n'ont cessé de pester contre les rues barrées autour de l'Élysée, contre le pont de la Concorde, aussi gardé par les troupes que si l'on avait eu à protéger contre une émeute populaire une réunion des messieurs qui hantent le Palais-Bourbon.

Cette cloche-là, vous le comprendrez également sans peine, a résonné aigrement à mon oreille, même quand elle s'est prétendue l'écho de plus d'une industrie qui aurait été lésée par ce séjour, celle des théâtres notamment, « concurrencée », comme on dit dans la langue du commerce, par les déambulations badaudes sous les arcs de triomphe et le long des cordons d'illumination, même quand elle a eu des notes émues pour dire le mécontentement des cochers pris à la course et condamnés à de longs circuits, presque aussi lamentables que les courts.

La même cloche a sinon sonné le glas des élégances parisien-



LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — A VERSAILLES
M. LOUBET RECONDUISANT LA REINE, LE ROI RECONDUISANT MADAME LOUBET A LEUR VOITURE

nes au gala de l'Opéra, en appliquant à ce dernier l'irrévérencieux sobriquet de « galapia » à lui assigné par d'élégants mondains, non invités à cette fête, du moins susurré à mon nerf auditif de copieuses doléances. J'en retiens deux. Il y aurait eu, audit gala, un peu trop de parlementaires contre pas assez de belles dames endiamantées, et, d'autre part, les abstracteurs de quintessence ont décidé que le programme a fait de la fausse courtoisie en se surchargeant d'attractions italiennes dans tous les domaines de l'art, et n'a pas rempli un des premiers devoirs de l'hospitalité, qui est de satisfaire une curiosité, attendu qu'il y a des chances pour qu'un roi d'Italie, connaissant suffisamment *Aïda*, préfère ici une partition plus primeur, et pour qu'une reine dilettante de peintures n'ait pas besoin d'aller au Louvre se familiariser avec les Raphaël, les Vinci et les Véronèse.



L'ARRIVÉE A VERSAILLES

Et puis, un point, c'est



Clichés Chusseau-Flaviens.

LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — A VERSAILLES. — LE DÉPART POUR LA PROMENADE

tout, pour la mauvaise cloche. On avouera que c'est peu.

L'autre au contraire. Quel allègre carillon, quelles joyeuses volées! Comme on voit qu'elle n'est pas mise en branle par quelque mélancolique Transtévérine d'un tableau d'Hébert, mais bien qu'elle a été secouée devant moi par cette femme vaillante, robuste, pleine de la joie de vivre, quelque tragiques que soient les histoires magistralement contées par elle, qui s'appelle Mathilde Serao.


A PARIS. — AU TOMBEAU DE L'EMPEREUR

Car c'est l'auteur de *Au Pays de Cocagne* et de *Sœur Jeanne de la Croix*, qui, ayant accompagné les souverains en France, a bien voulu me confier ses impressions avec une chaleur et une fougue de verbe où s'agitent, miroitent, se croisent, une foule d'idées sages et modérées.

« L'opinion du Roi et de la Reine sur leur séjour en France? nous a dit l'éloquente femme. Elle se résume en un mot: Enchantement. Eh, sans doute, le Roi n'a pas crié à tout bout de champ son enthousiasme. La raison en est bien simple. Il n'est pas communicatif, notre roi. Sans être aucunement misanthrope et encore moins misogyne, — car ce n'est certes pas haïr les femmes que de n'en aimer qu'une, la sienne, — il est volontiers réservé. Et puis, le premier jour, il était encore sous le coup de la nouvelle annonçant l'ajournement de la visite du Tsar à Rome. Mais le langage qu'il a tenu devant son entourage et devant moi-même révèle une satisfaction d'autant plus profonde qu'elle a été inattendue pour lui. Le Roi ne prévoyait pas un accueil aussi cordial. Il croyait plus tenace chez vous le sentiment *unfriendly*, comme disent les Anglais, provoqué, il y a vingt ans, en France, par la conclusion de la Triplice, et, plus tard, par son renouvellement. C'est assez dire qu'il a été agréablement détrompé. Mais ce qui l'a tout à fait conquis à la France, c'est que la Reine en ait fait la conquête. En époux très tendre qu'il est, il aime aujourd'hui votre peuple pour toutes les gentillesses, parfois naïves, de sa chaleur de cœur et de ses exclamations sur le passage de la souveraine. « Est-elle jolie! Est-elle aimable! Comme elle salue gracieusement! » Ah! certes oui, vous êtes, comme l'a dit votre Renan, un peuple resté troubadour.

Dieu sait que la Reine est aimée chez nous, mais, en vingt tours de roues de carrosse, voyage sur le Corso ou à la Villa Borghèse, elle ne recueille pas la moitié des vivats qui l'ont acclamée ici au cours de ces cinq mémorables journées. Je me suis amusée, pour ma part, à regarder de près ces ovations et ceux qui les faisaient. Les hommes en costume d'ouvriers étaient les plus ardents. Pas un camelot qui n'ait pris pour lui seul le sourire collectif adressé par la Reine et qui n'en soit devenu royaliste italien pendant une minute. J'ai ouï dire que la France ne mord pas au féminisme. Mais s'il est vrai que vos doctoresses n'y recueillent pas encore de larges honoraires, il n'est pas moins certain que chez vous la femme est reine et que votre peuple, inconsciemment ou non, a incarné cette royauté dans une vraie reine, en faisant une vraie fête à la compagne de notre Roi.

« Vous jugez si la souveraine a été heureuse de l'effet qu'elle a produit, dont elle reportait l'honneur et le bénéfice sur un époux tendrement chéri. Elle n'a pas caché sa joie à ses dames d'honneur. « Il faut que je l'écrive non seulement à maman, a-t-elle dit, mais à papa, qui a été au collège à Paris et qui ne


Cliché Chusseau-Flaviens.

LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — AUX INVALIDES. — LE ROI D'ITALIE ET MADAME LOUBET ATTENDANT LES VOITURES EN RETARD SUR LES MARCHES DU DÔME



LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — A VERSAILLES. — LA REINE D'ITALIE ET M. LOUBET PARTANT POUR LA PROMENADE DANS LE PARC



Clichés Chusseau-Flaviens.

LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — A VERSAILLES. — LE ROI D'ITALIE ET MADAME LOUBET PARTANT POUR LA PROMENADE DANS LE PARC



LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — A VINCENNES — LE ROI D'ITALIE, ACCOMPAGNÉ DU GÉNÉRAL ANDRÉ, SE REND A LA TRIBUNE PRÉSIDENTIELLE

maudit pas ses années de collège. » Pour la Reine, ô merveille ! ce voyage, qui était un vrai service commandé, une servitude du pouvoir, a été proprement un charme. Pas une minute le protocole n'a été maudit par ses augustes lèvres. Loin de là. Elle a manifesté son espoir de revenir. « Au revoir, « a-t-elle dit, « Monsieur Bonnat. Vous me « montrerez « d'autres musées que le « Louvre. » Et à tous ceux qui accomplissaient l'agréable devoir de s'occuper d'elle : « Venez « nous voir à « Rome, si je ne « reviens pas à « Paris. »

Ah ! certes, la reine Hélène a pu s'étonner, à Versailles, de ce que vous ayez eu une souveraine martyre. Il lui aura été difficile de comprendre que les grands-pères aient laissé marcher jusqu'à l'échafaud la charrette conduisant Marie-Antoinette sur cette même place de la Concorde, où les petits-fils ont été tout près de dételer sa calèche. »

Quant à l'entourage, aides de camp, dames d'honneur, voici à peu près exactement son sentiment sur le séjour :

« Le poids de notre devoir professionnel a été sensiblement allégé par l'atmosphère de bonne grâce qui nous a enveloppés depuis le premier jour jusqu'au dernier. On a eu le bon esprit de ne pas faire, pour l'art culinaire, ce qui a été fait pour les autres, et l'on a sagement omis de mettre sur les menus officiels les différentes pâtes et les côtelettes milanaises dont s'enorgueillit notre gastronomie. En résumé, la vie nous a été tout à fait douce à Paris. Il ne nous aurait certes pas déplu de rencontrer plus de gens de notre société dans les diverses manifestations mondaines aux-

Cliché Chusseau-Flaviens — LE ROI D'ITALIE — LE GÉNÉRAL ANDRÉ, Ministre de la Guerre — LE GÉNÉRAL FAURE-BIGUET, Gouverneur de Paris

A LA REVUE DE VINCENNES



LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — A VINCENNES. — LA TRIBUNE PRÉSIDENTIELLE. — LE SALUT AU DRAPEAU

quelles nous avons été conviés, mais le protocole n'avait pas à nous consulter sur les invitations à délivrer, et d'ailleurs, en cette saison d'automne, nous n'ignorons pas que l'aristocratie française aime mieux, en général, se rapprocher des faisans que des humains. Donc, tout à été pour le mieux, à nos yeux, dans la ville la plus plaisante qui soit au monde, et si Dante a dit vrai, qu'il n'y ait pire misère que de se souvenir des jours heureux en un jour d'infortune, souhaitons de n'avoir jamais l'occasion de nous rappeler le Paris de la mi-octobre 1903. »

Un vieux Parisien, qui « connaît dans les coins » tant sa cité que ceux qui l'habitent, et auquel j'avais redit ce que m'avaient sonné les deux cloches, m'a donné à son tour ce modeste air de flûte :

« Ne connaissant rien de plus précis, pour établir une comparaison, que le système des cotes en usage dans les écoles du gouvernement, Saint-Cyr, Polytechnique et autres, avec vingt pour maximum, j'ai appliqué ce système aux récents voyages de souverains à Paris. En mon âme et conscience, j'ai décerné dix-neuf au Tsar (peut-être aurais-je donné dix-neuf et demi — on n'accorde jamais vingt — à l'amiral Avellane) et quinze au roi d'Angleterre. Avec le roi d'Italie, la cote remonte à dix-sept, peut-être même dix-huit, chiffre suffisamment engageant, soit dit entre parenthèses, pour les autres chefs d'État qui se proposent peut-être de venir à Paris, même pour celui que désigna narquoisement, le dimanche, jour du départ, le gamin qui cria derrière moi, avec l'accent que vous devinez, ce conseil à des gens se marchant sur les pieds pour mieux voir :

« Ne vous écrasez donc pas ! L'année prochaine vous aurez « Guillaume. »

GASTON JOLLIVET.



Clichés Chusseau-Flaviens

LES SOUVERAINS D'ITALIE EN FRANCE. — A VINCENNES. — L'ASPECT GÉNÉRAL DES TRIBUNES

MONUMENT

A LA MÉMOIRE D'ALPHONSE XII, ROI D'ESPAGNE

L'Espagne artistique n'est pas morte.

Nous avons vu ses fils se classer parmi les premiers dans les diverses expositions internationales ; certains jouissent d'une célébrité incontestable, et, parmi eux, nul n'a à son actif d'aussi brillantes victoires que M. Agustin Querol. Il a obtenu des prix d'honneur à Munich, à Chicago, à Vienne, à Berlin, etc. ; il fut membre du jury international de sculpture à notre dernière Exposition, et ses œuvres que le *Figaro Illustré* s'est fait un plaisir de reproduire, lui méritèrent un *Grand Prix*, *hors concours*.

Il y a peu de temps, l'Espagne artiste fut vivement émue par le concours artistique ouvert au mois de juin 1901 pour la réception de projets d'un monument en l'honneur de feu Alphonse XII, père du roi régnant.

Parmi les projets anonymes envoyés de toutes les provinces trois surtout attirèrent l'attention des visiteurs. Au premier coup d'œil, on voyait qu'ils avaient dû être exécutés par la même main; le même génie artistique, le même goût poétique les avaient conçus. Acclamées par le public, par la presse, par les critiques ; favorisées par S. M. la Reine régente et par la Famille royale, ces œuvres formèrent incontestablement « le clou » du concours, et leur auteur triompha complètement, recevant le premier prix parmi les sculpteurs.

L'artiste était M. Agustin Querol.

Cependant, des quatre projets exposés, deux surtout montrent avantageusement les talents extraordinaires du sculpteur catalan, et nous en publions aujourd'hui les reproductions, assurés que la haute importance artistique de ces œuvres intéressera nos lecteurs.

Le monument semi-circulaire (p. 20) est celui qui montre mieux l'originalité gracieuse du sculpteur-poète.

Dans le centre d'une terrasse hémisphérique, dont la circonférence est marquée par une basse muraille guirlandée, laquelle se termine en deux figures équestres, se lève, sur la base graduée en marches successives, un monticule de rochers. Sur ce monticule, se dresse une haute colonne rectangulaire, que surmonte la statue du héros-roi.

Sur le chapiteau orné et au-dessous du cheval guerrier et fier, s'enroulent les anges de la *Patrie*, de la *Gloire*, de la *Renommée*, en train de couronner le Roi pacificateur.

Du pied du monument et jusqu'au sommet du monticule se groupent — postérieurement et latéralement — d'un côté, l'*Armée*, de l'autre, le *Peuple* espagnol. Les deux masses de figures humaines, que couronne, sur la face même du monticule, la noble statue ailée de l'Espagne victorieuse, montent vers le Roi, — l'Idéal, — en l'acclamant triomphalement ; les soldats refrènent leurs chevaux et lèvent leurs épées, leurs fusils ; les femmes, représentant le peuple civil, brandissent des bâtons et des fleurs.

Ces deux groupes, qui sont présentés dans un désordre qui ne heurte point l'harmonie de l'ensemble, incarnent la Nation, et M. Querol est un des premiers sculpteurs qui aient su symboliser d'une manière étonnante et dans une seule œuvre, la marche nécessaire d'un peuple entier !

Sur les gradins ou marches de devant se trouve, couché parmi les drapeaux de l'Espagne, le lion historique de Léon, d'une



AGUSTIN QUEROL. — PROJET DE MONUMENT A LA MÉMOIRE DE S. M. ALPHONSE XII, ROI D'ESPAGNE

exécution admirable, qui ferait honneur à Barye ou à Cain.

Afin que les lecteurs puissent comprendre cette statue grandiose qui obtint l'applaudissement du peuple espagnol, il faut encore remarquer : l'action réaliste des soldats et des femmes, les décors de fleurs et de palmes qui entourent la colonne principale, les bas-reliefs historiques du piédestal, qui nous montrent les scènes principales de la vie royale.

Ce monument, selon beaucoup, est d'une certaine importance dans l'histoire de l'art monumental. Sans être nullement surchargé, d'une exécution exquise, d'une harmonie complète, il est remarquable autant pour le symbolisme et pour l'allégorie poétique de la conception, que pour le réalisme atteint dans le dessin du lion solitaire sur les marches et des groupes bruyants de soldats et de femmes.

L'artiste penseur, l'homme qui connaît le passé et tâche de s'emparer de l'avenir, est avant tout visible dans le deuxième monument. Plus sévère dans la forme et dans la symétrie, plus étendu dans l'exécution de la partie allégorique, il est moins *grandiose* dans la conception poétique, dans les essors de l'imagination.

Sur la base octogonale et graduée, entre quatre Pégases ou chevaux ailés — symbole des quatre vents et des quatre branches principales de la vie sociale, dont Alphonse XII fut le protecteur l'*Industrie*, l'*Agriculture*, la *Science*, le *Commerce*, — se lève un piédestal rectangulaire divisé en deux parties, dont la première, soutenue aux angles par deux colonnes de l'ordre composite moderne, est séparée de la seconde par un entablement ou corniche. Le tout est surmonté par la statue équestre du Roi, lequel est assis fermement dans le sol et dirige son épée nue vers le ciel.

La première partie du piédestal rectangulaire est ornée de bas-reliefs à la moderne, où les figures, légèrement perceptibles, se perdent sous une voile de lignes douces et fines. Dans une niche centrale est assise l'*Histoire*, en train d'écrire les impressions communiquées par les esprits qui symbolisent la *Patrie*, la *Science* et la *Gloire*. Au-dessous, un lion majestueux montre et protège l'écusson où se lira l'inscription commémorative.

Le deuxième corps, ayant les angles arrondis, est couvert de guirlandes entrelacées, entre les plis desquelles apparaissent, en fort relief, des figures symboliques : d'un côté (gauche), la *Justice*, les *Lois*, l'*Ordre* et la *Légalité ;* de l'autre (droit), la *Paix*. La frise de l'entablement contient les écus des différentes provinces, ainsi que quelques scènes tirées de la vie royale.

Latéralement, et sur les marches de la base symétrique, se groupent le Peuple et l'Armée : la dernière paraît en train de monter vers le Roi, tandis que le Peuple, composé de femmes sveltes dont les robes tombent gracieusement en lignes harmonieuses, acclame le Souverain.

Tels sont brièvement décrits, ces deux monuments, modernes en leur conception et en leur exécution décrite. Tous deux sont de belles œuvres, qui font honneur au maître espagnol.

Cependant, — nous devons le confesser, — la dernière est celle qui est moins à notre goût ; néanmoins, ce n'est qu'un jugement individuel, et qui se base surtout sur l'originalité, la poésie et l'imagination créatrice du premier monument, plus développées que dans le deuxième.

Nous laissons au lecteur de décider si M. A. Querol a mérité les louanges enthousiastes qui ont été unanimement décernées par le peuple espagnol ; s'il n'a pas le droit aussi à l'admiration de la France impartiale et artistique, et du monde entier. Certes, en présence de ces deux monuments, — personne ne peut accuser l'Espagne d'être morte.

Le *Figaro Illustré* disait en janvier 1901, par la plume brillante de M. Arsène Alexandre, que M. Agustin Querol « était le premier sculpteur de l'Espagne » ; n'est-ce pas un éloge encore meilleur que lui vaudrait la vue de ces monuments dont la forme architecturale est si justement appropriée à son objet et formule d'une façon si grandiose ce qu'on peut appeler « une idée monumentale », l'oiseau rare que les architectes poursuivent sans jamais l'atteindre ?

C. DELAHAYE.



AGUSTIN QUEROL. — PROJET DE MONUMENT A LA MÉMOIRE DE S. M. ALPHONSE XII, ROI D'ESPAGNE



Cliché Cautin & Berger.

LE ROI NORODOM ET SON DERNIER FILS

LE ROI NORODOM

ET SON CORPS DE BALLET

Nous voici au pays du roi Norodom. Le hasard — un hasard heureux — a permis au *Figaro Illustré* d'avoir des photographies de danses, de danseuses et de figures de ballet prises là-bas et il veut que ses lecteurs bénéficient de cette aubaine ; car c'est la première fois que des documents authentiques de cet intérêt sont offerts à notre curiosité artistique.

Le roi Norodom est une des personnalités asiatiques les plus parisiennes ou, si l'on veut, les plus connues ici. Ses démêlés avec son fils, le prince Iukanthor, qui, quelque temps fut notre hôte assez mal reçu, nous rendit visite, sont encore dans toutes les mémoires. Le bruit a couru que le retour aurait encore été plus fâcheux à ce malheureux prince. Le roi Norodom aime les fils soumis; c'est probablement parce qu'ils sont de bons petits enfants bien sages que ce souverain prolifique promène volontiers son trente-troisième fils et le petit dernier. Celui-ci, qui n'est encore qu'un bambin, monte avec lui en voiture, accompagné de l'un ou l'autre de ses frères aînés qui suit sur un poney la calèche royale. Le roi Norodom a dans ces promenades un air las et fatigué; mais l'éclat de ses petits yeux dénonce sa satisfaction d'exhiber son képi de général et son dolman brodé d'or, glorieusement orné d'aiguillettes et constellé de décorations.

Mais ce singulier potentat — dont la puissance est si limitée — se déride soudain lorsqu'il s'offre son divertissement favori, le spectacle des danses. Il y a dans son palais tout un corps de ballet à sa disposition, et il est souvent disposé à le voir évoluer sous ses yeux royaux, mais facilement ennuyés.

Elles sont d'ailleurs exquises, toutes ces petites danseuses, avec leur visage sérieux et doux, leurs yeux calmes sous les sourcils bien arqués, leur bouche accoutumée au silence et dont les coins tombent légèrement comme pour exprimer le dédain léger qu'elles ressentent pour ceux qui ont recours aux vaines paroles. Elles se servent d'un autre langage, infiniment plus expressif et enveloppant, celui des gestes, et leurs gestes sont lents et simples comme leurs âmes enfantines, graves aussi et parfois presque religieux, comme si elles se souvenaient des origines sacrées de leur danse, comme si elles accomplissaient encore une fonction liturgique et offraient aux divinités les balancements de leurs bras et les ondulations de leurs corps puérils.

Regardez s'avancer ces petites prêtresses de la danse cambodgienne. Comme nous voici loin de l'art spirituel et factice de nos ballerines. Celles-là savent marcher; celles-ci ne savent que danser. Un joli vers dit de l'oiseau que, même quand il marche, « on sent qu'il a des ailes ». Nous dirions volontiers de nos coryphées que, lorsqu'elles marchent, on sent qu'elles sont impatientes de faire des jetés battus et de piquer l'air de leurs pointes. Leurs maillots et leurs *tutus* ne les destinent qu'aux entrechats. Elles sont désaffectées et presque décontenancées lorsqu'elles se déplacent sans pirouetter; elles n'ont de grâce que lorsqu'elles volent, font parler leurs pieds



Cliché Cautin & Berger.

LE ROI NORODOM ET SON 33e FILS

volubiles ou se renversent comme des tiges flexibles qu'un calice trop lourd entraînerait.

Les petites « marcheuses » cambodgiennes ont au contraire dans la démarche un air de solennité, une « autorité » imposante, quelque chose de sacerdotal. Et leurs évolutions silencieuses sont prenantes comme des passes magnétiques.

Devant une galerie à colonnades, de style européen, ornée d'une suspension (!), elles passent et repassent comme un paradoxe mouvant. Et voici qu'elles se sont rangées, telles des gardes, autour de l'estrade où va monter la première danseuse. Leurs attitudes immobiles ont la même gravité, la même sérénité que leurs attitudes mobiles. A l'exception de la première danseuse



Cliché Cautin & Berger.

1re DANSEUSE DU PALAIS ET LE CORPS DE BALLET

de droite qui a la main gauche appuyée sur la hanche et le bras gauche arrondi, toutes gardent le bras gauche allongé et courbent le bras droit. Leurs pieds nus, cerclés d'anneaux, sont joints au talon et s'ouvrent en équerre. Leurs cheveux sont presque entièrement cachés sous des tiares basses à pointes courtes dont les prolongements leur recouvrent les oreilles ou sous une sorte de chapiteau à pointe extrêmement allongée, dont l'architecture semble empruntée aux ornements de l'art khmer.

Cette dernière forme de coiffure est celle de la première danseuse qui déjà a gagné l'estrade et commencé ses danses. Elles ont ce caractère de simplicité calme et de lenteur enveloppante que ne doivent guère apprécier les amateurs de fandangos ou de gigues. Les bras et les jambes ont le respect du geste ; ils n'en font point d'inutile ; la danseuse ne les agite point ; elle les déplace, elle les développe, elle se sert d'eux pour dire lentement tout le poème dont elle est l'interprète. Aussi le geste de la main a-t-il ici une importance exceptionnelle ; la main devient un instrument capital dans l'orchestre chorégraphique. De ses doigts allongés de pointes métalliques, elle commente en s'incurvant et prolonge vers l'infini la prière muette rythmée par les inflexions du corps.

Et voici maintenant la comédie dansée, sorte de pantomime très primitive qui continue la danse en la diversifiant par l'apparition d'un personnage nouveau. Ce personnage doit provoquer

Cliché Coutin & Berger.

LE SALUT AU ROI, PAR LES DANSEUSES

l'effroi; il est d'une simplicité aussi enfantine que les petites filles dont la faiblesse gracieuse doit toucher et charmer. Il s'apparente aux figures monstrueuses des kakémonos japonais tout de même que les danseuses par leurs costumes et leurs évolutions évoquent l'art qui se pratique dans les *kampangs* javanais; de sorte que ces pantomimes élémentaires semblent une synthèse de l'esthétique asiatique.

Ce personnage nouveau est un *yack;* son visage est recouvert d'un masque horrifique; il est la force virile le plus souvent malfaisante, bienfaisante parfois. C'est ainsi que nous assistons à des scènes aussi peu compliquées que l'enlèvement ou le sauvetage d'une jeune fille dans lesquelles le *yack* joue le rôle actif, ce pendant que la danseuse exprime par ses gestes et ses attitudes l'effroi ou la reconnaissance. Tout l'art dramatique, tel que le définissait le vieil Aristote, est en raccourci dans ces pantomimes cambodgiennes. Car ces tragédies dansées provoquent chez le spectateur de là-bas la « terreur et la pitié », comme faisaient en Hellade les grandes légendes de Prométhée et d'Œdipe, comme firent chez nous *le Cid*, *Andromaque* et *Phèdre*. Le tragique et éternel « duel des sexes », qui est le thème essentiel de toutes les actions dramatiques, se trouve ici synthétisé d'une façon très ingénue, mais qui ne manque pas de force expressive. Le *yack*, dès qu'il apparaît, transforme en dramaturgie, l'art tout lyrique de la danse, car la danse est un chant muet, un poème dont les rythmes sont cadencés par le geste au lieu de l'être par la voix. Avec le *yack* naît l'émotion proprement dramatique; au milieu des femmes, il est la force qui peut faire souffrir ou sauver. Il évoque l'Apollon antique, le mythe du soleil tyrannisant ou fécondant la nature et dont Racine a dit admirablement :

« Tu frappes et guéris; tu perds et ressuscites. »

A travers les temps, les symboles essentiels se retrouvent sur toutes les scènes.

Mais le divertissement de Norodom touche à sa fin; car voici sur l'estrade, deux petites danseuses qui s'agenouillent, joignent leurs mains aux doigts effilés, et font le salut au roi.

VICTORIN.



Cliché Coutin & Berger.

SAUVETAGE DE LA JEUNE FILLE PAR UN YACK (MASQUE)

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Chemins de Fer du Midi

I. — BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

POUR LES STATIONS THERMALES ET BALNÉAIRES DES PYRÉNÉES

Billets délivrés toute l'année avec réduction de 25 % en 1re classe et 20 % en 2e et 3e classes dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État et d'Orléans, ainsi que dans les gares du réseau du Midi, sous réserve des minima de prix de 8 fr. 40 en 1re classe, 6 fr. 05 en 2e classe et 2 fr. 95 en 3e classe.

Durée (1) : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

II. — BILLETS DE FAMILLE

POUR LES STATIONS THERMALES ET BALNÉAIRES DES PYRÉNÉES

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 %; de 3 personnes, 25 %; de 4 personnes, 30 %; de 5 personnes, 35 %; de 6 personnes ou plus, 40 %.

Exceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée (1) : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

III. — BILLETS SPÉCIAUX D'ALLER ET RETOUR POUR LOURDES

Délivrés au départ de toutes les gares des réseaux de l'État, du Nord, de l'Ouest, de l'Est, de Paris-Lyon-Méditerranée, d'Orléans et dans les gares du réseau du Midi situées à plus de 150 kilomètres de Lourdes.— Durée de validité variable suivant la longueur du parcours, 4 à 12 jours non compris le jour de départ. Réductions : 20 à 40 %, suivant la classe et la distance parcourue.

Les billets délivrés au départ d'une gare distante de Lourdes d'au moins 400 kilomètres donnent, au porteur, droit à un arrêt en route à l'aller comme au retour.

Les billets délivrés au départ d'une gare distante de Lourdes d'au moins 700 kilomètres donnent, au porteur, droit à 2 arrêts en route à l'aller comme au retour.

La traversée de Paris n'est pas considérée comme un arrêt.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions, de famille, etc... sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrondissement), le montant de l'affranchissement du livret, soit 0 fr. 25.

(1) Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 %.

FIGARO ILLUSTRÉ



F.-HIPPOLYTE LUCAS. — **MANON**

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot — MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines. — Prix : **3 fr. 50**



G.-H. Boughton, pinx.

HIVER



CONTE D'HIVER

UGUETTE TRÉMIÈRE sortait lentement de l'Opéra. Elle venait de prendre sa leçon quotidienne de danse. Madame Cousin, la respectable maîtresse, lui avait fait de sévères observations. Elle avait apprécié ironiquement la solidité de ses pointes et l'avait raillée tout haut de son inattention. Elle avait conclu: *Huguette, tu es amoureuse.* Huguette avait haussé les épaules. Mais elle ne put esquisser un sourire en offrant une coupe de carton à un héros imaginaire : elle fut sur le point de fondre en larmes ; elle se contint pour ne pas provoquer les moqueries de ses petites camarades. Elle les avait laissées partir et s'était rhabillée sans hâte. Maintenant elle s'attardait dans la cour des artistes, sous la haute porte que décore un étrange figuier. Elle regarda l'arbuste frêle et se demanda quelle mystérieuse destinée l'avait fait jaillir de la pierre. Sa grâce lui parut toute nouvelle sous les premiers flocons de neige qui flottaient dans l'air. Elle boutonna frileusement sa jaquette d'astrakan et cacha son nez spirituel dans le boa de plumes qui frissonnait au vent.

Huguette était irritée et vaguement inquiète. Paul, le camarade inoffensif, lui avait écrit qu'il l'aimait et la suppliait de braver l'hiver pour venir déjeuner avec lui, en tête-à-tête, dans sa maison de Saint-Cloud. Huguette n'était point vertueuse, mais elle sentait toute l'inconvenance de cette proposition. Elle déplorait aussi qu'une tendresse si fraternelle se fût tout à coup dissipée. En passant devant une parfumerie elle se regarda dans une glace. Elle fut étonnée de voir que ses yeux brillaient de plaisir. Inconsciemment elle chantonnait un refrain jadis populaire:

Il s'nomm' Popol,
Il demeure à l'entresol.

Elle s'aperçut que ce nom l'obsédait et s'adressa de justes reproches. Mais ses remords s'apaisèrent parce qu'elle était arrivée devant un magasin qui vendait en solde des coupons et des gants. Elle entra, fit en hâte quelques commandes et, tout en se félicitant d'avoir profité de ces rares occasions, elle continua sa route vers la gare. Elle s'était décidée à répondre à l'invitation de Paul pour lui faire sentir l'absurdité de sa conduite. Sur le quai de départ elle refusa poliment d'écouter la conversation d'un vieillard respectable qui lui faisait compliment de sa chevelure dorée. Elle monta gravement dans le compartiment des dames seules.

Le train passait à travers des pays que la petite Huguette avait souvent parcourus; elle ne les reconnaissait pas. L'hiver les avait vêtus de blancheur et faisait éclore sur les branches des fleurs légères et lumineuses. Ce n'était plus une terre de guinguette, mais une contrée de féerie. Huguette admirait cette métamorphose ; il lui semblait aussi qu'une bonne neige tombait sur son cœur. Elle songeait à plusieurs décors de l'Opéra, au ballet des patineurs dans *le Prophète*, au ténor immaculé qui s'agenouille devant la candide soprano. Elle se rappelait les jours innocents de son enfance et le presse-papiers qui lui semblait miraculeux. C'était une boule de verre qui renfermait un paysage alpestre. Il suffisait de la retourner pour voir de légers flocons couvrir le chalet du pâtre, les pins aux bras suppliants et les flancs rugueux de la montagne. Huguette se souvenait aussi d'un mélodrame où elle avait figuré : elle était la petite fille que le traître enlève par une nuit de janvier tandis que le vent siffle et que les machinistes laissent choir sur la scène des morceaux de papier. Ne fut-elle pas aussi, jadis, dans une pièce historique, un petit tambour de la retraite de Russie et n'arrachait-elle pas des larmes à Napoléon Ier? Ses souvenirs de bonheur puéril et de jeune gloire évoquent des paysages de neige. Sa jupe de ballerine n'est-elle pas une corolle blanchie par l'hiver?

Elle est descendue de wagon et s'étonne du silence des rues; les chaussées et les trottoirs semblent ouatés. Elle craint que le bruit de ses pas n'éveille des divinités mystérieuses qui se cachent certainement au tournant de cette allée, comme dans les coulisses de l'Opéra. Elle va doucement, avec prudence. Les arbres que balance un vent léger dépose sur ses cheveux blonds de minuscules joyaux de glace qu'irise un timide rayon de soleil. Au milieu du chemin, devant la porte de l'ami, un enfant paraît attendre sa venue et son sourire la guette. Il est couronné de boucles folles ; sa chair est fine et transparente ; il est fier comme un jeune dieu et souple comme un félin. Ne serait-il pas le cruel Eros? Il regarde sournoisement Huguette qui se dresse sur la pointe de ses pieds pour atteindre la sonnette et il lance contre elle une boule de neige qui l'atteint au cœur. Huguette n'a pu retenir un cri d'angoisse, mais elle est indulgente à l'enfant qui s'enfuit. Elle est encore un peu pâle de surprise quand l'ami apparaît sur le seuil de sa demeure. Aussi doit-il la soutenir pour traverser le jardin où grelottent les statues rêveuses. Le ciel s'est obscurci. De nouveau la neige tombe. Mais Huguette ne la voit pas: des lèvres ont fermé ses yeux.

NOZIÈRE.



Ridgway Knight, pinx.

PRINTEMPS



CONTE DE PRINTEMPS



« Le médecin-major vous autorise à vous lever. »

André Freuil sourit à la sœur Jeanne qui lui annonçait cette heureuse nouvelle. Déjà elle s'éloignait ; sa cornette blanche semblait un oiseau miséricordieux qui planait sur cette chambre de malades et qui la protégeait. Dans cet hôpital d'une petite ville de Normandie, sœur Jeanne surveillait les salles affectées aux militaires. Elle n'était pas jeune et n'avait sans doute jamais été belle. Mais elle s'attendrissait sur le sort des petits soldats et elle rafraîchissait leurs fronts de ses mains douces et maternelles. Elle était heureuse de guider les premiers pas des convalescents dans l'humble jardin ; les allées en étaient soigneusement ratissées ; les bordures de buis toujours vert et bien taillé faisaient songer aux innocents dimanches de Pâques. André Freuil avait revêtu la capote de malade aux boutons de métal blanc. En s'habillant il chancelait et sa tête était vague. Il entendait à peine son voisin, un vieux gendarme, qui le complimentait de sa guérison et qui se lamentait parce qu'il devait garder le lit pendant plusieurs semaines. Un caporal murmurait, comme en rêve, un vieil air de Bretagne. Sœur Jeanne offrait à André l'appui de son bras et lui disait de bonnes paroles.

Elle le conduisit vers un banc, au soleil. Deux jeunes soldats y étaient assis et se chauffaient frileusement aux rayons d'avril. Ils étaient pâles et attendris : « Bonjour, Freuil ; tu vas mieux ? — Bonjour, Gosset! Tu es guéri ? Bonjour, Cathelin ! La santé est revenue ? » Ils se serraient les mains et se regardaient tous les trois, émus d'être si faibles. Sœur Jeanne tricotait et, près d'elle, sœur Marie, la plus jeune et la plus jolie de l'hôpital, achevait une brassière pour un nouveau-né. Au loin la plaine normande s'étendait ; des hommes poussaient des charrues et leurs voix rudes encourageaient les efforts des chevaux. Dans un enclos, des pommiers penchaient leurs troncs noueux et leurs branches fleuries. « Un beau temps pour le labour, déclara Gosset. — Nous serions de mauvais ouvriers », murmura Cathelin en contractant les muscles de ses bras encore débiles. Ils s'attristaient et, en manière de plaisanterie, ils dirent à Freuil : « Tu as de la chance, l'étudiant. Tu n'as pas besoin de force pour lire. » André hocha la tête. Une musique naïve venait de la chapelle voisine où chantaient des femmes et des enfants.

Les trois soldats se taisaient, songeant à la vie passée et à l'avenir.

Gosset et Cathelin revoyaient les fermes familiales, la maison aux vieux meubles, la cuisine claire, la basse-cour où gloussent les poules, les prés humides où paissent les grands bœufs, les lots de terre d'où jaillissent des moissons dorées.

Freuil pensait à l'appartement de Paris où son père et sa mère s'inquiétaient de sa maladie ; chaque fauteuil lui semblait un vieil ami qui attendait impatiemment son retour. Il apercevait la vieille Sorbonne et la terrasse du Luxembourg. Ah ! les longues heures savourées sous les arbres, près de la fontaine Médicis ! Les discussions ardentes ! Les douces rêveries parce qu'une femme élégante laissait derrière elle un sillage parfumé !

Les trois jeunes gens regardaient fixement l'horizon. Sœur Marie murmurait une berceuse comme si elle voulait endormir l'enfant à qui était destinée la brassière. Une légère brise apportait aux convalescents les odeurs des vergers voisins et jetait sur leurs genoux la blancheur des pétales. Ils respiraient la douceur du printemps.

Une jeune fille passait sous les pommiers en fleurs.

Elle était solide et saine. Elle portait un seau plein de lait crémeux. Ses manches étaient relevées sur ses bras ronds et blancs.

Elle posa à terre sa charge et regarda les arbres en s'étirant paresseusement. Elle offrait son cou et fermait les yeux parce qu'une branche neigeuse effleurait les cheveux blonds de sa nuque.

Elle aperçut tout à coup les soldats et les religieuses et reprit hâtivement sa route. Elle avait un peu rougi ; pourtant elle se retourna et, avant de disparaître, elle lança aux jeunes gens un baiser.

Gosset et Cathelin s'accordèrent à reconnaître qu'elle ressemblait à une fille de leur canton. Freuil se rappelait les yeux bleus d'une petite chanteuse qu'il avait aimée. Comme il avait souffert en la quittant pour le régiment ! Il se souvenait des premières nuits à la chambrée. Il ne pouvait s'endormir. Des hommes rêvaient et prononçaient, d'une voix lointaine, des phrases incohérentes. D'autres ronflaient bruyamment. Il écoutait le carillon d'une horloge voisine. A dix heures et demie il songeait : « Elle entre en scène ! » et il lui arrivait de pleurer. La maladie avait emporté cette grande douleur. Son cœur était semblable à la saison nouvelle.

Sœur Jeanne roula son tricot et dit : « Il faut rentrer maintenant. » Dociles, les soldats se levèrent, mais sœur Marie demeurait immobile et de ses yeux baissés des larmes coulaient sur ses joues diaphanes. Elle avait terminé sa brassière et la regardait tristement. Comme sœur Jeanne l'interrogeait, affectueuse :

« Ce n'est rien, balbutia-t-elle. Je songeais seulement aux gestes naïfs des bébés et au bonheur des mères. »

Les cloches tintèrent annonçant un office. Au loin le clairon de la caserne sonnait l'arrivée du vaguemestre qui apporte aux soldats les nouvelles du pays.

NOZIÈRE.



CONTE D'AUTOMNE



E peintre François Meyran s'était enfoncé dans un large fauteuil de paille. Il fumait béatement en regardant Madame Laurent-Chantel qui feuilletait une revue. Ils étaient seuls sur la terrasse du vieux château qui domine la Seine. Devant eux, des pentes aux arbres séculaires descendaient vers le fleuve qui décrivait jusqu'à l'horizon des courbes paresseuses et qui mirait dans ses eaux une suite de ponts légers. Meyran contemplait tour à tour la femme et le paysage. Parfois, les appels des joueurs de tennis arrivaient jusqu'à eux; ils entendaient aussi, dans le bois voisin, les fusils des chasseurs. Les feuilles étaient toutes dorées; déjà des branches s'étaient dénudées. Meyran soupira : « La cruelle saison! Son ironie me rappelle que l'hiver est proche, que la vieillesse est imminente: j'ai quarante-trois ans, mon amie! — Hélas! mon cher François, nous avons été élevés ensemble et si vous êtes mon aîné, c'est seulement de deux ans. — Vous êtes très jeune. — Ma fille vient d'entrer dans sa vingtième année. — Vous êtes très belle. » Elle eut un geste d'indifférence.

« Toutes les salles de cette maison, dit Meyran, tous les sentiers de ce parc évoquent les doux souvenirs de notre enfance. Que de fois nous sommes venus ici pour admirer les clairs de lune qui noyaient la vallée dans une lumière mystérieuse. Vous pensiez que des fées surgiraient des buissons et voleraient dans la nuit. Très tard nous lisions des poèmes de tendresse, tandis que votre mère s'endormait dans son cher fauteuil, auprès de la cheminée. Nous avons vécu dans une atmosphère d'amour. Nous nous entretenions avec une ardente curiosité de la favorite royale qui habitait, au XVIII[e] siècle, sur la colline voisine, en face de vos fenêtres. Nous revenions de nos longues promenades quand tombait le crépuscule et souvent, pour ne pas rentrer trop tôt, nous rêvions dans la forêt, étendus dans l'herbe, si près l'un de l'autre! J'admirais vos yeux de clarté, vos cheveux noirs, vos lèvres rieuses. Je me suis souvent demandé comment je ne vous ai pas aimée.

— Vous m'avez toujours considérée comme une camarade. J'étais la confidente de vos projets et même de vos bonnes fortunes. J'espère que ma fille n'entend pas de semblables aveux. Mais vous étiez jeune, vous aviez besoin de crier vos joies. Avouez que nul personnage de tragédie n'écouta plus patiemment les récits classiques. Un soir pourtant j'ai brusquement rompu notre conversation : vous célébriez trop chaleureusement les charmes surannés d'une de nos amies. Je suis montée dans ma chambre et j'ai pleuré. Je croyais vous aimer et que vous ne m'aimeriez jamais.

— Ce soir-là, j'étais profondément troublé. Mon cœur battait violemment. Je ne pouvais m'endormir. Je vous ai écrit une lettre qui, le matin, me parut trop sotte et que j'ai déchirée. Quelques semaines après, vous avez accueilli la demande de Chantel.

— Ne nous plaignez pas : j'ai été heureuse comme le sont la plupart des femmes, et bien des hommes envieraient votre bonheur. Vous avez connu les joies de la célébrité et la gloire des conquêtes amoureuses.

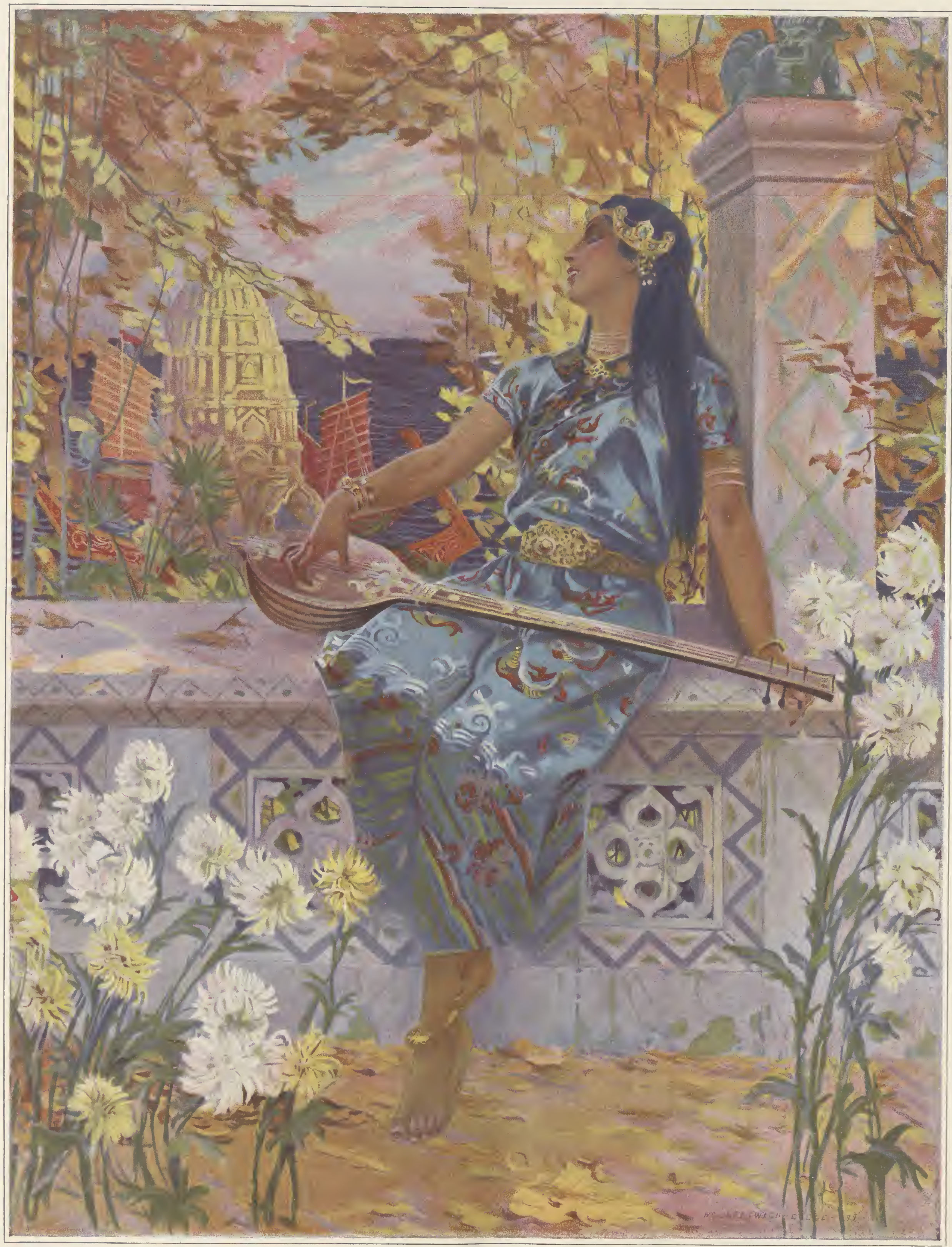
— Hélas! je viens d'apercevoir la vanité de mon œuvre et le néant de mon existence. Déjà le soleil décline. C'est l'heure mystérieuse où jadis nos âmes étaient plus proches. Nous n'osions plus parler. Vous rappelez-vous les angoisses délicieuses de ces longs silences? Comment n'avons-nous pas discerné nos sentiments? Ah! mon amie, notre vie aurait dû être si belle!

— Taisez-vous. L'automne vous grise. Vous savez bien que c'est la plus capiteuse des saisons. L'air est encore enivré par les senteurs des raisins, et les fleurs exhalent leurs suprêmes parfums, les plus subtils. Pour évoquer dans un de vos tableaux le charme dangereux d'octobre, n'avez-vous pas imaginé une figure énigmatique qui élève une dernière coupe vers ses lèvres lassées et presque flétries? Défions-nous de cette époque de langueur. Pour nous, le temps des belles folies est passé. Les lauriers sont coupés; nous n'irons plus au bois. »

Une jeune fille accourait vers eux et se blottissait dans un fauteuil : « Maman et vous, mon vieil ami, ne me repoussez pas, dit-elle. Il ne fait plus assez clair pour jouer au tennis et j'ai échappé aux conversations des jeunes gens. Je viens flirter avec Meyran. Il croit toujours que j'ai douze ans. Il ne s'aperçoit pas que je l'aime. Je lui fais des avances éhontées qu'il dédaigne ou même qu'il n'a point remarquées. Meyran, vous n'êtes pas galant : c'est en vain que je vous importune ou que je vous délaisse. Vous me témoignez une indifférence qui m'irrite. Quand commencerez-vous mon portrait? Je poserai sagement et nous ferons un chef-d'œuvre. » Tout à coup, sa voix devint grave : « Sérieusement, Meyran, je crois que je vous aime. Demandez le consentement de maman. » Elle s'enfuit en riant.

Après quelques minutes d'un silence pénible, François murmura : « Quelle charmante folle! » Madame Laurent-Chantel se taisait, rêveuse. Tout à coup elle poussa un faible cri. « Ce n'est rien, dit-elle aussitôt. J'ai eu sottement peur : une feuille morte m'a frappée au visage. Rentrons, il commence à faire froid. »

NOZIÈRE.



Wm de Leftwich-Dodge, pinx.

AUTOMNE



A Éléonora DUSE

La scène représente un jardin italien; dans le fond, un peu à droite et en pan coupé, un pavillon blanc à deux ailes; une large baie au centre, on aperçoit une pièce dont les murs sont en marbre rose : un lit de repos en soie, une viole à terre. On accède par un perron à double face ; à droite, un mur bas fleuri; vers le milieu une vasque en marbre formant fontaine, un jet d'eau s'élance de la bouche d'un large poisson; sur la crête du mur, deux paons, un blanc, l'autre multicolore; à terre, des colombes. — A gauche, derrière le pavillon et un peu en retrait, un mur de cristal couvert de roses et de jasmins; des cyprès et des oliviers à droite et à gauche du pavillon. — Au premier plan, à gauche, un cadran solaire.

PERSONNAGES :

LA PRINCESSE,
LE PÈLERIN D'AMOUR,
LA NOURRICE,
LE FOU.

L'heure de midi.

La nourrice est assise à terre dans l'ombre du pavillon, le fou est debout qui taquine les paons, on entend le bruissement de l'eau qui tombe.

La nourrice se soulève, et s'adressant au fou.

LA NOURRICE. — Spirello, la Princesse a-t-elle bougé?

LE FOU *(se retournant)*. — Non, le soleil est encore trop haut, elle dort.

LA NOURRICE. — Le jour est sans fin! *(Elle soupire.)*

LE FOU. — Les colombes qui se becquètent ne le trouvent pas.

LA NOURRICE *(d'une voix basse)*. — Qu'il y a longtemps qu'elle n'a eu la fantaisie de regarder à travers le mur de cristal...

LE FOU. — Grâce à moi : mes contes la divertissent! Que t'importe ce qui se fait au delà du mur? Ne sommes-nous pas heureux ici? sûrs de ne pas mourir, l'heure marche pour tous, sauf pour nous; que souhaites-tu donc, vieille nourrice?

LA NOURRICE. — Souffrir, je voudrais pleurer encore.

LE FOU. — Salut à toi! pour moi, je trouve que la Fée nous a bien servis. L'air est doux et léger derrière le mur de cristal; rien ne nous importune, que regrettes-tu?

LA NOURRICE. — Le temps où je berçais mes petits.

LE FOU. — La Fée a eu bien tort de te laisser le souvenir; fais comme moi : je suis toujours joyeux.

LA NOURRICE. — Ton métier est d'être fou!

LE FOU. — C'est le meilleur de tous.

LA NOURRICE. *(Elle s'est levée et s'est approchée du mur de cristal, elle essaie d'écarter les plantes qui le couvrent.)* — Il ne viendra donc jamais?

LE FOU *(s'avançant)*. — Qui?

LA NOURRICE. — Celui qui la délivrera de son enchantement!

LE FOU. — Tous ceux qui sont venus et l'ont aimée n'ont point voulu acheter son amour au prix où il faut l'accepter. Les insensés! Ils ont reculé devant la pensée de ne jamais souffrir et de ne jamais mourir; il me semblait que jadis les hommes ne demandaient pas autre chose aux dieux.

LA NOURRICE. — Les dieux sages ne les exauçaient pas!

LE FOU. — J'entends un bruit léger : la Princesse vient.

(Ils se retournent et vont au-devant d'elle. La Princesse apparaît dans la baie, elle est vêtue d'une robe couleur d'argent, ses cheveux sont éployés, elle a sur la tête une couronne de roses et de jasmins, elle tient à la main une rose d'or; elle demeure un instant immobile; on entend pendant un moment une musique très douce.)

LE FOU *(bas à la nourrice)*. — N'est-elle pas la créature unique au monde : toutes les délices sont à elle!

(Elle sourit à Spirello et descend doucement le perron; le fou s'approche et baise le pied qu'elle lui présente.)

LA PRINCESSE. — Tes contes m'ont procuré des songes divertissants, Spirello; nourrice, cueille-moi des jasmins; et mes colombes, où sont-elles, qu'elles sont douces et tendres; la vie est belle, Spirello, n'est-ce pas? *(On entend le bruit lointain des cloches.)* Qu'est-ce que ces cloches, nourrice?

LA NOURRICE. — C'est le glas des morts, ma fille, ne te soucie pas de ces choses. Veux-tu jouer avec tes gemmes?

LA PRINCESSE. — Le glas des morts!... Oui, nourrice, apporte-moi mes coffrets; là, Spirello, donne-moi des coussins de soie. *(Elle s'assied; la nourrice revient avec un coffret de cristal et l'ouvre; elle remplit la robe de la Princesse de pierreries étincelantes.)* Vois ces beaux rubis, nourrice, ils sont aussi étincelants que les plumes de mes paons... La Fée, ma marraine, m'a laissé de beaux présents. Spirello, tiens-moi ce miroir. *(Elle se passe des perles au cou et se sourit.)* Nourrice, comment te semble mon visage?

LA NOURRICE. — Il est beau comme le ciel, mais ce n'est pas à moi de te le dire...

LA PRINCESSE. — Dis-le toujours... *(un temps)*. Les oiseaux s'éveillent et chantent, Spirello.

SPIRELLO. — C'est la saison des amours. Voulez-vous, Madame, une belle histoire d'amour, j'en sais une merveilleuse; je commence : Un jour il advint...

LA PRINCESSE. — Non, Spirello, tais-toi, laisse-moi écouter les oiseaux... Comme l'eau murmure doucement, elle semble chuchoter dans les fleurs; que disent les fleurs?..., leur vie est si courte..... Nourrice, j'ai envie de regarder à travers le mur de cristal : que fait-on là-bas, dans le monde où l'on meurt?

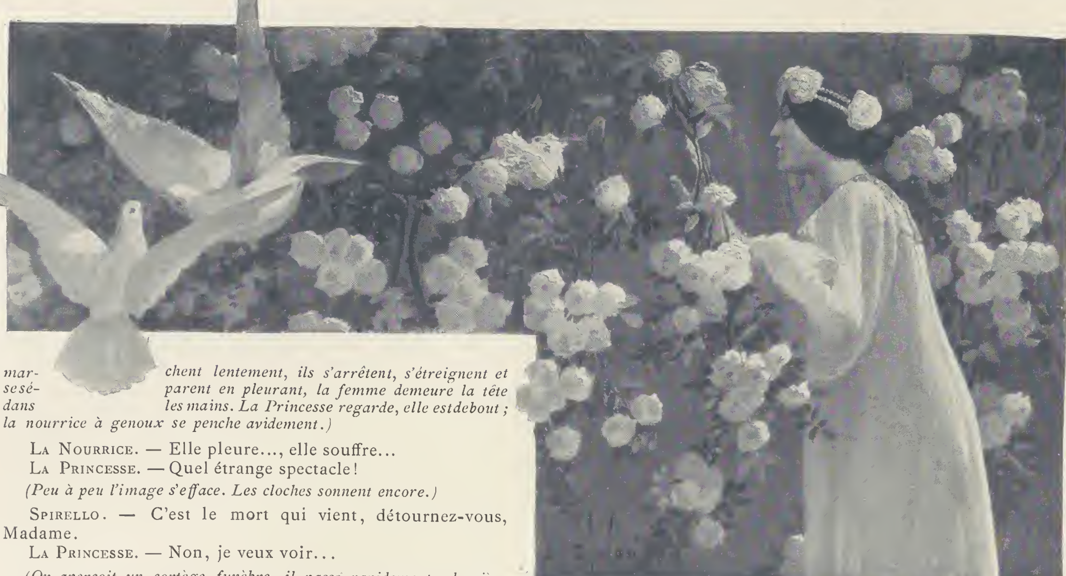
SPIRELLO. — Ne cherchez pas, Madame, c'est assez de voir se faner les roses! Mirez-vous dans les fontaines, jouez avec vos agneaux, faites sonner vos violes.

LA PRINCESSE. *(Elle se soulève peu à peu, et prend la rose d'or.)* — Nourrice, quelque chose m'annonce que le chevalier que je dois aimer un jour est en route; car tu m'as appris que je dois aimer, moi aussi; la Fée l'a promis : aimer sans souffrir... *(Elle se lève.)* Viens, et toi aussi, Spirello.

LA NOURRICE. — Prends garde, ma fille.

LA PRINCESSE. — A quoi? quel mal peut m'atteindre?

(Elle s'approche du mur et touche les fleurs de sa rose d'or : les fleurs s'écartent et, à travers le mur de cristal, on aperçoit une route poudreuse. — Deux figures, un homme et une femme, apparaissent : ils



marchent lentement, ils s'arrêtent, s'étreignent et se séparent en pleurant, la femme demeure la tête dans les mains. La Princesse regarde, elle estdebout ; la nourrice à genoux se penche avidement.)

La Nourrice. — Elle pleure..., elle souffre...

La Princesse. — Quel étrange spectacle!

(Peu à peu l'image s'efface. Les cloches sonnent encore.)

Spirello. — C'est le mort qui vient, détournez-vous, Madame.

La Princesse. — Non, je veux voir...

(On aperçoit un cortège funèbre, il passe rapidement, derrière le groupe des porteurs ; à une petite distance, marche un jeune homme vêtu de brun, il est nu-tête et porte un manteau blanc de pèlerin, il a au cou une chaine d'or et une dague d'or à la ceinture, dans sa main droite une haute canne; des enfants l'entourent, il leur caresse la tête; des vieux qui pleuraient en suivant le cercueil reviennent vers lui et l'écoutent l'air consolé, puis tout se disperse, il reste seul sur la route.)

La Princesse. — Spirello! cours vers ce pèlerin fatigué; va l'appeler; prends une litière; toi, nourrice, prépare la chambre des hôtes. *(La nourrice se lève pour obéir, les fleurs ont repris leur place sur le mur, la vision a disparu.)* Nourrice, dis vrai, aucune fille de la terre souffrante n'est plus belle que moi?

La Nourrice *(hésitante)*. — Vous êtes parfaitement belle, Madame.

(La Princesse rentre dans le pavillon, avant d'entrer, elle se penche vers les colombes et les baise sur la tête.)

SCÈNE II.

LE PÈLERIN D'AMOUR, LE FOU.

Le Pèlerin. — Quel est ce mur que tu me fais franchir? Parle, qui t'a envoyé? *(Il jette les yeux autour de lui, et d'une voix frémissante.)* Aurai-je trouvé ici le lieu de mon repos?

Spirello. — Ce mur de cristal nous sépare de la terre où l'on souffre et où l'on meurt.

Le Pèlerin. — Je ne te comprends pas.

Spirello. — Je te le dis, Pèlerin, celle qui respire et commande ici, n'a jamais connu la souffrance, et ne connaîtra jamais la mort, c'est le don que lui a fait la Fée qui a présidé à sa naissance.

Le Pèlerin. — Et toi, bouffon?

Spirello. — Moi, je partage la destinée de celle que je sers.

Le Pèlerin. — Y a-t-il longtemps que tu vis dans ces jardins enchantés?

Spirello. — Nous ne connaissons point les années. Le printemps sait-il combien de fois il est revenu?

(La Princesse paraît suivie de la nourrice qui tient au-dessus de sa tête une vaste ombrelle de soie blanche, elle porte dans sa main une gerbe de roses rouges, comme elle descend du perron, les roses s'effeuillent.)

La Princesse *(regardant les pétales à terre :)* — Vois, nourrice, on dirait les gouttes du sang d'un cœur...! *(Le Pèlerin, qui s'était reculé du côté de la fontaine, s'avance et s'incline; la Princesse fait signe à Spirello et à la nourrice qui disparaissent, elle regarde le Pèlerin.)* Quel est ton nom, Pèlerin?

Le Pèlerin. — Je suis fils de roi, Princesse, mais on me nomme le Pèlerin d'amour.

La Princesse. — C'est un doux nom, pourquoi l'as-tu reçu?

Le Pèlerin. — Parce que, blessé au cœur d'une blessure mystérieuse, je parcours le monde pour trouver qui la guérira : je cherche l'amour suprême.

La Princesse. — Comment l'entends-tu?

Le Pèlerin. — Celui grâce auquel mon cœur n'aura plus soif; tous ceux que j'ai connus n'ont fait que l'altérer; j'essaie maintenant de le rassasier par la charité, mais il demeure inassouvi.

La Princesse. — Repose-toi, Pèlerin, repose-toi..., ici nous ne connaissons pas la souffrance.

Le Pèlerin. — Que connaissez-vous alors?

La Princesse. — Les délices de la paix..., un ciel toujours pareil; demeure un peu, Pèlerin, et repose ton cœur fatigué.

Le Pèlerin. — Oui, je veux demeurer...

(La Princesse s'assied sur le banc de marbre, le Pèlerin à quelque distance s'étend à ses pieds, il la contemple.)

La Princesse. — Parle, Pèlerin, ta voix m'est douce.

Le Pèlerin. — Avez-vous jamais, au bord de la mer verte, senti un vent léger qui, d'abord, en ride à peine la surface, et tout à l'heure soulèvera des vagues furieuses? ce frémissement du vent, je l'entends, il arrive entre les oliviers et les cyprès, il jette vers moi le parfum des roses et des jasmins, il gonfle mon cœur, c'est l'amour qui vient...

La Princesse. — Puisques tu le cherches, Pèlerin, ne le fuis pas.

Le Pèlerin. — N'avez-vous pas peur de l'amour, Madame?

La Princesse. — Peur! et pourquoi? les Fées m'ont permis d'aimer afin de goûter toutes les joies, et celui que j'aimerai ne saura pas plus que moi souffrir.

Le Pèlerin. — Mais l'amour n'est qu'un nom que les hommes ont donné à la souffrance ; en ce moment j'en sens les premières affres; le désir monte dans mon âme, il en bannit la paix, il me fait haïr le vent qui caresse ta joue.

La Princesse. — Cet amour, je ne veux point le connaître; t'avoir là à mes pieds suffit pour rendre la brise plus caressante, les parfums des fleurs plus pénétrants. Voilà l'amour!

Le Pèlerin. — Oh! chère âme, que tu es ignorante! Dis-moi, dis-moi ta vie passée! Que fais-tu ici?

La Princesse *(lentement)*. — J'ouvre les yeux à la lumière, je sens battre mon cœur, j'écoute les contes de ma nourrice et de Spirello, j'appelle, quand je le veux, la musique pour me bercer, j'enfile les perles de mes colliers, je brode avec des soies trempées dans l'arc-en-ciel sur des étoffes précieuses, je cueille les roses et les jasmins, et, les soirs d'été, je monte sur les terrasses voir au loin le soleil s'effondrer sur la mer purpurine; j'invoque le croissant d'argent de la lune capricieuse, puis je vais dormir, et mes rêves sont pleins de clarté!

Le Pèlerin. — Après?

La Princesse. — Rien... C'est toujours ainsi..., n'est-ce pas assez?

Le Pèlerin. — Tu n'as jamais séché de larmes? apaisé de souffrances?

La Princesse. — Il ne m'est point permis de les approcher; parfois, à travers le mur de cristal, je découvre ce qui se fait dans le monde : toujours je vois des gens pleurant... J'aime mieux regarder mes colombes, et maintenant que tu es là, Pèlerin, j'aime mieux regarder ton visage.

Le Pèlerin. — L'amour n'a-t-il jamais mis son baiser sur ta bouche?

La Princesse. — Jamais... mes lèvres n'ont connu d'autre caresse que celle du lait que je bois.

Le Pèlerin. — Et le souhaites-tu, ce baiser, qui enseigne tout?

La Princesse. — Je l'attends.

Le Pèlerin. — Mais tu ne peux le connaître si tu ne souffres point.

La Princesse. — Pourquoi parler ainsi? Il n'est pas besoin

de souffrir pour tressaillir doucement lorsque ta main touche la mienne.

Le Pèlerin. — Si ! Si mon étreinte, quand j'emprisonne tes doigts dans les miens, n'arrache pas un cri d'angoisse à ta poitrine oppressée, tu ne peux aimer.

La Princesse. — Tu es demeuré trop longtemps parmi les hommes, reste ici, désaltère-toi à l'eau enchantée de mes fontaines, regarde mes chères colombes dont les amours sont si douces, apprends à chérir la joie, et alors je t'aimerai comme les Fées ont voulu que j'aime, adieu..., oublie qu'il y a des larmes...

SCÈNE III.

Le Pèlerin *(il marche lentement et pensivement, et s'arrête devant le cadran solaire).* — Heure propice qui cours dans l'espace tenant tes sœurs par la main, heure, dont l'ombre légère frappe la pierre blanche et trace un sillon invisible sur la route mystérieuse du temps, je te salue ! Heures protectrices qui à travers les dangers m'avez mené jusqu'à elle, je vous offre et l'encens et la myrrhe ! Mais toi, heure bénie, qui me la fis voir, arrête, arrête ta course à travers l'empyrée, repose-toi, lente et lasse dans ce jardin d'amour, et mène-moi vers l'heure unique, l'heure passagère et éternelle qui me la donnera !

SCÈNE IV.

(La nourrice paraît, elle s'approche du Pèlerin.)

La Nourrice. — Voyageur que la destinée aux yeux bandés nous envoya, le vin de palmes qui rend des forces, le bain aux aromes subtils t'attendent, viens délasser tes membres fatigués.

Le Pèlerin. — Je ne connais point la fatigue : le talisman que je porte avec moi m'en défend ; il éclaire mes nuits, il est l'ombre de mes midis.

La Nourrice. — Ce talisman, le tiens-tu des Fées?

Le Pèlerin. — Non, il est né dans mon âme.





La Nourrice. — Et peux-tu le faire partager ?

Le Pèlerin. — Oui, car il se nomme « l'Amour ».

La Nourrice. — Celle que j'ai nourrie de mon lait ne le connaît point, béni sois-tu, Pèlerin, si tu le lui apportes.

Le Pèlerin. — J'ai vu son doux regard flotter un instant sur le mien, comme l'abeille sur les fleurs, mais ses yeux ne me comprenaient point : elle ne connaît pas la souffrance.

La Nourrice. — Non, elle ne connaît pas la souffrance !

Le Pèlerin. — O amour ! est-il permis à ceux qui ne savent pas pleurer de s'approcher de ton autel ? de dérober la flamme qui consume et éclaire ? *(A la nourrice.)* Laisse-moi fuir, femme, alors qu'il est temps encore ?

La Nourrice. — Arrête, Pèlerin, j'attire sur moi des colères invisibles, mais écoute un secret... Quand l'enchantement qui enveloppe ses jours fut prononcé, une dernière parole tomba que j'entendis, la voici :

« Elle pourra souffrir et mourir, si celui qu'elle aimera meurt volontairement pour elle avant d'avoir reçu son baiser... ! » Adieu, ne me trahis point ! Elle vient, je connais le bruissement de ses pas..., la voici...

SCÈNE V.

(La Princesse descend les degrés, elle a une robe brodée de fleurs multicolores, une guirlande de jasmins autour du cou, elle est couverte de pierreries, un anneau avec une pierre à double face est à son doigt; elle s'approche du Pèlerin qui vient à sa rencontre.)

La Princesse. — Ton visage est grave, Pèlerin. Tout cependant te convie à la joie; qu'as-tu, regrettes-tu la route poudreuse ?

Le Pèlerin. — J'ai tout oublié, je ne connais plus que l'heure présente; il n'est point de vie pour moi avant l'instant où tes regards ont rencontré les miens.

La Princesse. — Alors, pourquoi ne pas sourire ? Mon cœur aussi éprouve des délices nouvelles; parle-moi.

Le Pèlerin. — Mon langage t'effrayerait.

La Princesse. — Pourquoi ?

Le Pèlerin. — M'aimes-tu, dis, m'aimes-tu ?

La Princesse. — Prends mon anneau ! *(Elle l'ôte lentement)*... Il est pour celui qui doit devenir mon époux.

Le Pèlerin. — Ne me le donne point encore *(il s'éloigne et revient sur ses pas)*. Ah ! pourras-tu aimer comme moi, pourras-tu éprouver ces tortures délicieuses ! *(Il se couvre le visage.)*

La Princesse. — Je puis t'aimer et te faire oublier la souffrance. Doux Pèlerin, cette vie enchantée que je possède, je veux la partager avec toi.

Le Pèlerin. — Non, fuis-la. Abandonne ces jardins trompeurs ; viens avec moi connaître les angoisses et les voluptés, pleurer et souffrir, viens sentir se dilater ton cœur jusqu'à éclater. Renonce à ces dons funestes. Viens : mes bras te garderont mieux que ces murs !

La Princesse. — Je ne puis les franchir.

Le Pèlerin. — Alors, adieu !

La Princesse. — La joie est belle aussi.

Le Pèlerin. — Je m'en lasserai... Que tes yeux sont beaux et profonds, oh ! que ne puis-je y surprendre cette étincelle qui en rendrait le regard plus puissant que la mort. *(Il l'enlace.)* Ton corps chéri frémit et s'abandonne : tu comprends, tu devines les délices de l'amour.

La Princesse. — Oh ! que ne puis-je souffrir et mourir !

Le Pèlerin. — Tu le veux ! *(Il lui prend la tête entre ses mains.)* O créature d'amour, je t'adore, et cette vie imparfaite qui est tienne, je veux la rendre parfaite... L'amour suprême je l'ai trouvé : aimant, je renonce à mon amour, et pour tout te donner, je te perds... *(il s'éloigne lentement)* approche... non, recule... *(Il se frappe au cœur et tombe.)*

(La Princesse pousse un cri et la nourrice accourt.)

La Princesse. — Étanche, étanche son sang. Qu'est-il advenu ? parle, parle, ô mon amour !

Le Pèlerin. — Je t'ai rachetée de ton enchantement ! Ah ! tu pleures..... Ivresse sans nom ! Laisse-moi voir tes larmes : pleure, pleure, ô mon éternelle amante...

La Princesse *(se jetant en avant)*. — Je veux mourir aussi, puisque je le puis.

Le Pèlerin. — Non, demeure. Tu vas vivre, puisque tu vas souffrir !

BRADA.

(Illustrations par L. Chalon.)



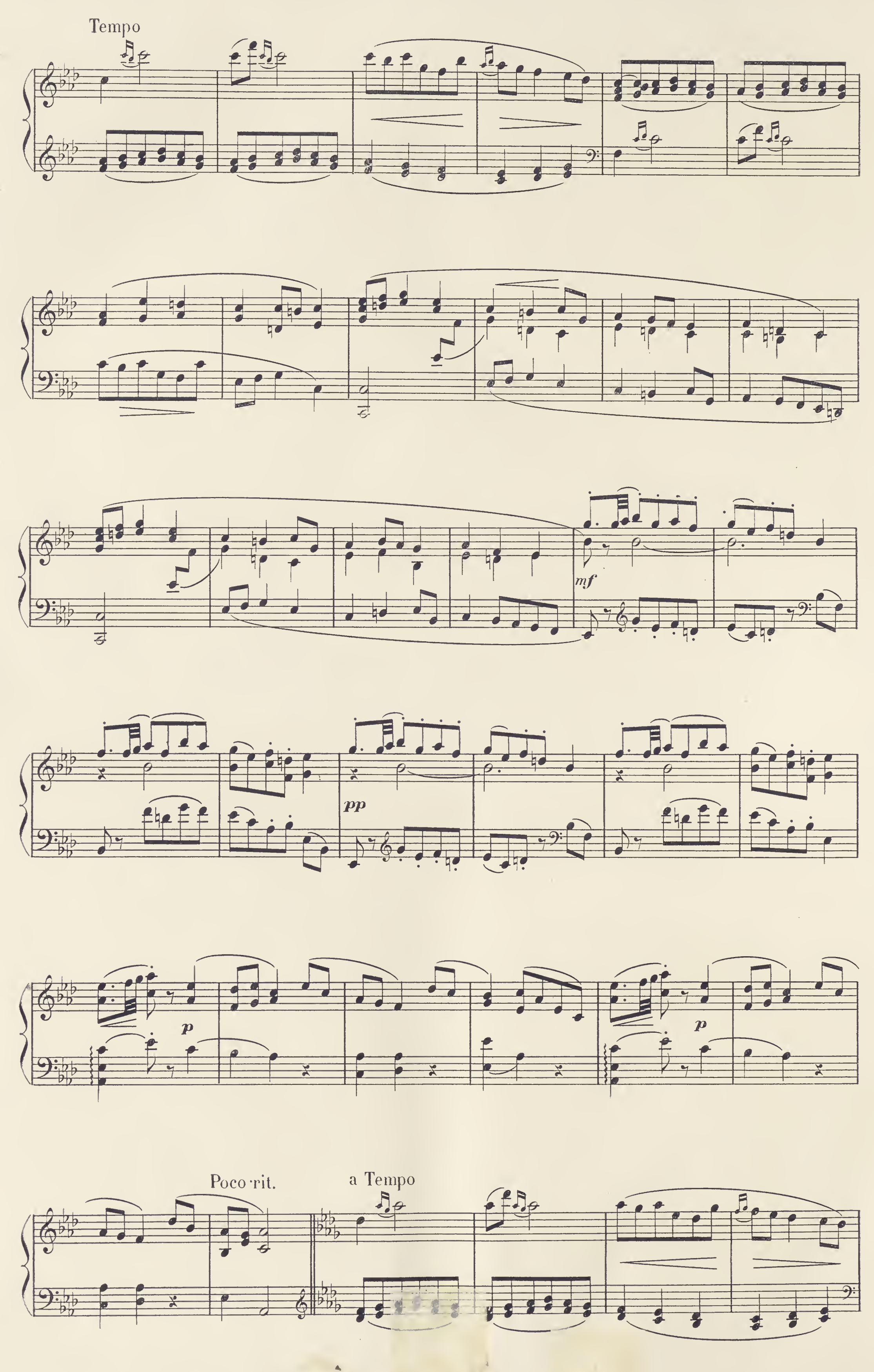


MENUET

Pour Piano

Par GABRIEL PIERNÉ




Tempo
mf
pp
p
p
Poco rit.
a Tempo


mf
p
mf
pp
rit.

Tempo

p

p

rinf.

p

cresc.

dimin.

rit. Large

tr





LA VICTOIRE FÉMINISTE

La Révolution est terminée! L'homme vaincu mord la poussière!

A nous la massue d'Hercule,

les Lois, la Chambre,

le Sénat et la culotte!

Qu'est la femme?

Tout!

Qu'est l'homme?

Rien!

Voilà la nouvelle

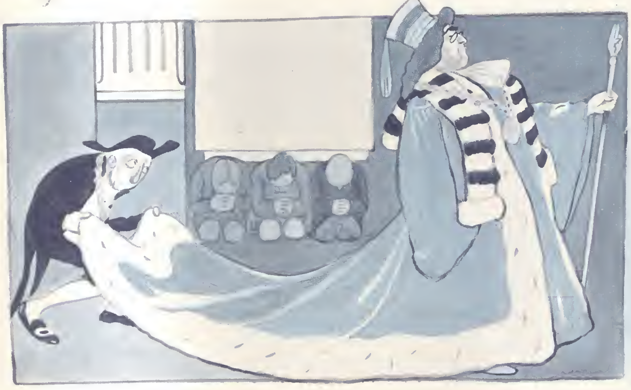
Constitution!



Au musée des Antiques: « Voilà mon vieux. C'est tout ce qu'il en reste... »



La loi punit de dix ans de cage tout époux qui aura contrarié sa pauvre femme dans son dessein d'aller au bal.



La Grande-maitresse de la République féministe exerce le droit de vie et de mort sur tous les mâles et devra semer la terreur autour d'Elle.

Le porte-queue sera choisi en faveur spéciale parmi les mâles les plus rampants et les plus pénétrés de leur déchéance.

Les mâles seront jugés au moyen de la graphologie et des sciences occultes. Une virgule mal placée signifie penchant à la violence. L'omission de barrer les *t*, signe de débauche; un mot souligné, signe de folie. Internement immédiat dans un asile. De cette façon, on arrivera à les dégoûter de l'écriture dont ils abusèrent pendant trop longtemps.



Il sera créé une Académie nationale pour la culture de l'Imbécillité masculine. Les plafonds et préaux de l'etablissement n'auront qu'Un mètre de hauteur pour empêcher la croissance des pensionnaires. Mais ils seront pourvus de tous les instruments, jeux et objets, susceptibles d'atrophier leurs cellules cérébrales.



Le flirt sera pratiqué par les jeunes filles seulement sur les jeunes adolescents, qui devront conserver au bal une attitude modeste et naïve. Ils auront toutefois le droit d'effeuiller des roses ou des marguerites.

Des Bars universitaires seront créés pour les demoiselles étudiantes. Les mâles désireux de rester en contact avec le monde savant auront la consolation de lui servir de petit banc et de porte-journal. — L'usage du trottoir est formellement interdit aux hommes, qui devront se contenter du ruisseau pour ne pas user l'asphalte avec leurs grands pieds.

Il sera créé un cours d'instruction obligatoire pour les mâles à *seule* fin de leur enseigner les innombrables devoirs qu'ils devront exercer à l'égard du Beau Sexe en tous lieux et en toutes circonstances. Il y aura cours d'Admiration, cours de Respectueuse crainte, cours d'Humilité et de Servitude. C'est tout...



La femme continue, comme par le passé, à consentir à la mise au monde des bébés. Mais tous les soins répugnants appartiennent au mâle en qualité de nourrice sèche. — Les fonctions qui exigent l'agenouillement ainsi que les lavages, récurages et autres travaux grossiers seront exercées par les mâles sous la surveillance de leurs épouses respectives.



Quand une doctoresse est amenée à donner ses soins à un malade mâle, ils auront lieu sous forme de douches glacées pour les fièvres, de vomitifs pour les autres affections.



Mais lorsqu'il s'agit d'une personne du Beau Sexe, elle devra bénéficier de tout ce que la science, l'humanité et le raffinement de l'hygiène ont mis à la disposition des êtres souffrants...



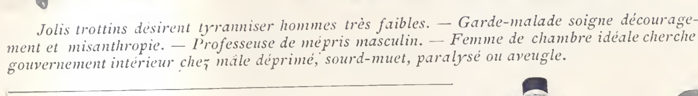
Les danses des anciennes monarchies seront remises à la mode comme ayant porté à son apogée la grâce souveraine de la femme et le ridicule rampant de l'homme.



Un des derniers privilèges de la puissance masculine défunte sera maintenu ; celui de porter tous les paquets et de... les payer.

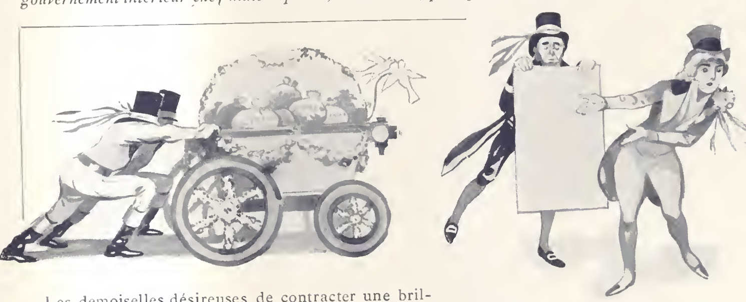
L'usage des automobiles sera réservé exclusivement aux dames, toutefois il sera loisible aux époux de les suivre sur des voitures non munies de moteurs.





Jolis trottins désirent tyranniser hommes très faibles. — Garde-malade soigne découragement et misanthropie. — Professeuse de mépris masculin. — Femme de chambre idéale cherche gouvernement intérieur chez mâle déprimé, sourd-muet, paralysé ou aveugle.

Deux orphelines exquises et despotiques demandent à dominer deux cœurs tendres comme la pâte de guimauve.



Les demoiselles désireuses de contracter une brillante union amènent avec elles sur les promenades leurs dots précédées d'une aboyeuse qui crie les qualités de la candidate matrimoniale : Richesse! Beauté! Agilité! Santé! Valeur : 7 millions!



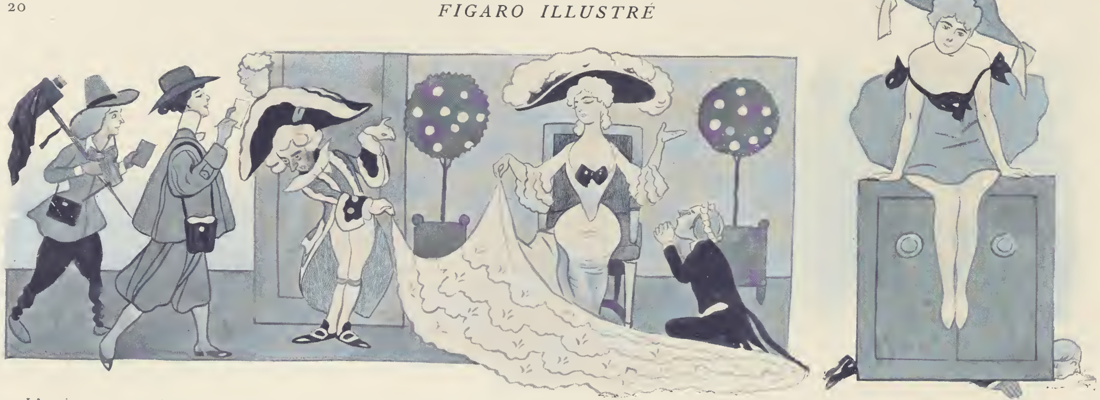
Mesdames et Messieurs! Voici la délicieuse image de Miss Arabella, fille de l'honorable exploiteur des Mines de Pétrole. Admirez la suavité de ses traits, la candeur de son regard, la finesse de son nez mutin, la soie lumineuse de sa chevelure soigneuse et l'éclat purpurin de ses lèvres de grenade. Elle est décidée à prendre un époux de son choix. On peut se présenter muni de ses titres chez ses parents de 2 à 4 heures.



Le noble sport de l'équitation à califourchon sera désormais remis à la mode par les jeunes filles désirant impressionner par leurs prouesses les jeunes mâles qui se cachent en rougissant derrière les jalousies de leurs fenêtres.



Les dames qui se destinent au professorat de l'Énergie pourront faire devant le public les expériences de leur force en soulevant leurs prétendants, aspirants et soupirants.



L'antique usage d'exposer le trousseau de la fiancée fera place à l'exhibition de la mariée elle-même, disposée en idole parmi les fleurs rares et ayant à ses pieds l'heureux futur dans l'attitude de l'adoration perpétuelle. L'armée des interviewers et des photographes chargés de renseigner le monde sur le détail de cet événement assiège le sanctuaire. — A la soirée de contrat, on fera subir au fiancé l'épreuve du coffre-fort afin de lui rendre toute la platitude de ver de terre qu'il devra avoir envers la belle épousée et de lui faire sentir combien la supériorité de celle-ci est *écrasante*...



La cérémonie du mariage s'accomplit avec solennité. Son principal acte est la signature du marié au bas du Grand Livre des Devoirs. Il consacrera désormais tous ses instants à leur accomplissement et il s'engage à se coucher dans la poussière de l'humilité comme un chien battu devant son maître. La mariée ne s'engage à rien...



Le tir à la carabine servira à détruire les derniers vestiges de l'orgueil du mâle. — Les sauveteuses ne pourront sauver que leurs semblables, parce que les hommes ont les cheveux trop courts et que c'est par la tête qu'on doit prendre les personnes en danger. — Les sapeures-pompières sauveront parfois un mâle, mais cette démonstration de courage ne devra avoir pour but que de l'humilier et le rendre ridicule dans son quartier.



Tous les ans des fêtes et cortèges célébreront la prise de la Bastille masculine où triomphera la Force terrassant la Lâcheté... la Beauté et l'Inspiration féminines en une radieuse et réconfortante Apothéose!...

FERDINAND BAC.

CONFESSIONS DE FEMMES

La Déesse



On avait dîné en bande, ce soir-là, dans l'île de Puteaux, dîner de philippine plutôt gai, et la duchesse de Palacios qui raffole des montagnes russes, des balançoires, des chevaux de bois, de tout ce qui lui secoue, lui détraque, lui violente le mieux les nerfs, s'était empressée d'ajouter au programme, un tour à la fête de Neuilly.

Nous roulions de manège en manège comme des pensionnaires en vacances, moi, je l'avoue, avec moins d'entrain que les autres et de même qu'un canot à la remorque...

Et tandis que les cochons grotesques s'ébranlaient, que commençait cette galopade frénétique, j'aperçus au premier rang dans la foule qui attendait ses minutes de plaisir, qui gouaillait, qui happait au passage les banderoles multicolores dont nous étions, toutes, pavoisées, un de ces gamins italiens qui vendent des moulages par la Ville.

Il avait posé sur un banc sa lourde corbeille pleine de bustes et de statuettes et tenait dans la main gauche, comme une poupée précieuse, je ne sais quelle Vénus.

Son torse maigrelet, anguleux d'adolescent ballottait dans une mauvaise blouse rapiécée, maculée de plâtre et sa longue face pâle, griffée, usée déjà par la misère, d'une étrange laideur, telle qu'un masque de faune, s'irradiait des yeux les plus beaux, les plus tendres, les plus tristes que vous puissiez vous imaginer. Des citernes de mystère où sommeille la splendeur d'une nuit d'été, des caveaux sombres où couve la flamme d'un brasier d'incantation, du velours d'un noir intense, absolu, sur quoi glissent des miroitements de pierreries. Des yeux que les larmes avaient été impuissantes à ternir, à décolorer, à éteindre, n'étaient parvenus qu'à rendre encore plus doux. Ils suivaient d'un regard de morne envie nos ébats joyeux, ils se posaient sur nous comme des mouches d'orage.

Quand j'étais petite fille, je ne consentais jamais à goûter avant d'avoir distribué quelques gâteaux aux malheureux enfants qui rôdent, faméliques, autour des pâtisseries. Lorsque le tour fut fini, je m'approchai de l'Italien.

« Ça t'amuserait, dis, de monter là-dessus?... »

Il s'exclama :

« Oh! oui, beaucoup, beaucoup, mais il faut payer!

— Et tu as les poches vides, tranquillise-toi, voilà de quoi les remplir! »

Je lui jetai tout ce que j'avais de piécettes blanches. Il s'élança d'un bond farouche de chevreau puis revint sur ses pas.

« Et qui gardera ma marchandise?

— Moi, si tu veux bien me la confier!

— Vous, Madame, vous... je vois que vous vous moquez...

— Allons, dépêche-toi, on repart... »

Il ne se le fit pas répéter deux fois et je crus, tant il s'en donna, qu'il allait rester sur sa monture jusqu'au dernier tour de manège...

Cependant, toute la bande était descendue de cochon, si j'ose dire, s'apprêtait à suivre cette toquée de duchesse dans des bateaux où, pour trois sous, l'on se procure une impression complète de tangage et de roulis, quand ils m'aperçurent en sentinelle auprès de la corbeille d'où émergeaient des morceaux de nu, des têtes d'empereurs et de nymphes, des bras de déesses. Effarement général, éclats de rire, questions. Et comme le gamin continuait à me laisser monter la garde, j'eus l'idée d'étaler toutes les statuettes, tous les médaillons, tous les bustes et de les mettre aux enchères...

Des Harnoyls qui excelle dans les pitreries improvisées et fantaisistes m'aida en compagnie de la duchesse que cet intermède ravissait à débiter le boniment.

Quelques belles personnes du monde à côté, qui sortaient de la baraque de Marseille, accoururent en émoi, s'arrêtèrent dans le cercle qui s'élargissait.

« Tout le monde peut entrer, Mesdames et Messieurs, criait notre ami, tout le monde peut profiter de ces occasions uniques, inespérées et, par-dessus le marché, s'acquérir du mérite, ce qui devient difficile par le temps qui



Nous roulions de manège en manège...

court... Prenez vos places, c'est pour une bonne œuvre, un pauvre gosse abandonné... Nous vendons cinquante francs la baigneuse d'Allegrain... soixante, quatre-vingts... on a dit cent francs, à droite... Cent cinquante à Madame Liane de Crécy... Il vous sera beaucoup pardonné, Madame, parce que vous avez beaucoup aimé... Cent cinquante, c'est pour rien, adjugé à Madame de Crécy, etc. » Passons. Grâce à lui, nous fîmes une recette fantastique, en moins d'un quart d'heure, pendant qu'insoucieux, le petit tournait là-bas, oubliait ses soucis, ses peines, ses souffrances mieux qu'en buvant quelque alcool frelaté. Tout près d'un billet de mille... La fortune, quoi...

Lorsqu'il se décida enfin, les jambes molles, la tête lourde, à céder la place, à me rendre la liberté et qu'il aperçut son panier absolument vide, il s'arrêta, comme médusé, sanglota, en détresse :

« Santa Madona! Les *statoues*, les *statoues!* »

Mais je le rassurai aussitôt :

« Elles sont vendues, *piccolino*.

— Toutes... toutes ?

— Toutes!

— Et combien ?

— Devine, mon bonhomme.

— Moi, j'en aurais tiré au moins vingt écus... vous, vous ne connaissez pas le commerce!

— Quelle erreur! Que dois- tu rapporter, chaque soir, à ton *padrone ?*

— De dix à douze francs, ou il nous bat et nous prive de souper... »

Il frissonnait comme s'il voyait déjà les poings meurtriers du bourreau à qui ses parents l'avaient asservi s'abattre sur ses épaules débiles et ses joues creuses de phtisique...

« Rassure-toi, repris-je, cette fois, tu ne seras pas battu, cette dizaine de louis te rendront de bonne humeur! »

Il s'était jeté sur mes mains et les embrassait. J'arrêtai ces effusions superflues.

« Faisons nos comptes... Je t'ai donné ce qui revenait à cette brute... Voilà maintenant ta part!

— Ma part ? »

Je me délectai à faire durer le plaisir. J'éparpillai, un à un, les précieux papiers bleus et les pièces d'or.

« Voyons rediras-tu encore que je n'entends rien au commerce? »

Il chancelait, il avait le vertige ; il ne parvenait plus à articuler une parole... De grosses gouttes de sueur perlaient à ses tempes, rayaient son visage contracté et livide... Je crus qu'il allait défaillir... Nous l'aidâmes à s'asseoir... Il passa les doigts sur son front et râla :

« Vrai de vrai, c'est pour moi... pour moi... tant d'argent?...

— Pour toi seul... Comment t'appelles-tu ?

— Benedetto Malviani.

— Et tu demeures ?

— A Ménilmontant, rue de la Chaise, nº 7, chez M. Giuseppe Ciampa.

— Parfait ; viens demain à l'adresse que voici, — je lui donnai une de mes cartes, — chercher ce qui t'appartient... Je suis sûre que les billets et les jaunets auront fait des petits ! »

Et l'on se quitta en coup de vent sur cette promesse, sans lui laisser le temps de s'agenouiller et de s'épancher en actions de grâces comme dans toute féerie qui se respecte...

Je jouai jusqu'au bout les petits manteaux bleus... Benedetto eut un livret à la Caisse d'épargne, échappa aux mains de proie du drôle qui l'exploitait et le malmenait, entra chez un brave homme qu'un de mes oncles avait établi comme horticulteur à Levallois...

Fin de la première partie.

L'été nous invitait aux longs voyages et aux longues haltes, nous ramenait vers la Nature et les vastes horizons...

Lui succédèrent l'automne, les chasses, la quiétude profonde, reposante de la vie aux champs, la retraite auprès des premiers feux et dans les forêts jonchées de feuilles mortes où ne chante plus un oiseau, les intimités douces, les rappels du passé, les tendresses qui se ravivent, quoi qu'on en ait...

Et quand je revins à Paris, après la Noël, j'avais, je l'avoue, presque complètement oublié cette histoire sans importance...

Jugez donc quelle fut ma surprise lorsqu'un matin, au saut du lit, ma femme de chambre m'apporta un bouquet de violettes de deux sous toutes fripées par le gel et aussi attendrie que si elle sortait de l'Ambigu, s'écria :

« Madame ne se doute pas qu'elle a un amoureux... »

Je lui coupai la parole, éberluée par sa hardiesse...

« Qu'est-ce qui vous prend, Adèle?

— Je demande bien pardon à Madame, mais ce serait trop vilain de ma part de ne pas la prévenir de ce qui se passe...

— Abrégez.

— Cet Italien que Madame a tiré de la misère, ce pauvret qui n'avait que la peau sur les os et qui toussait si fort...



... Ils tournaient à fond de train, ronde de vertige et de cauchemar...



Ils passaient, repassaient sans trêve, dans un sillage de jupes gonflées par le vent, de boas, de plumes et de mousseline, de rubans de papier qui se déroulaient, fragiles, éphémères...

— Eh bien?

— Il en tient pour Madame et sérieusement... »

Je haussai les épaules : « Quelle farce!

— S'il n'en tenait pas pour Madame, serait-il venu tous les soirs pendant que l'on était à Biarritz, puis en Béarn chez les parents de Monsieur le comte, rôder autour de l'hôtel comme un chien qui a perdu son maître, regarder les volets fermés avec des larmes plein les yeux? tellement que le père Grenault l'a pris pour un de ces vauriens qui servent d'indicateurs aux cambrioleurs et a failli le faire empoigner par les agents. »

J'affectai de ne pas prendre au sérieux cette conquête et de changer aussitôt de conversation, mais avec un trouble indéfinissable au fond de l'âme, je ne crains aucunement de l'avouer. La brave fille qui lit chaque matin ses trois feuilletons dans les journaux à un sou était pleine de son sujet et revint à l'assaut.

« Madame m'excusera si j'insiste... Elle est si pitoyable d'ordinaire à ceux qui sont dans la peine... Et il faudrait ne pas avoir plus de cœur qu'un caillou pour rester insensible à un pareil amour... »

Je me cabrai.

« Êtes-vous folle? Pour qui donc me prenez-vous? »

Elle devint de toutes les couleurs et balbutia en tortillant son tablier : « Madame aurait bien tort de supposer que j'ai de vilaines idées... Je voulais seulement dire que peut-être... on pourrait le recevoir cinq minutes, un jour, le gosse... lui faire l'aumône de quelques bonnes paroles tendres... lui laisser croire que l'on s'intéresse à lui, que l'on a eu du plaisir à trouver ses bouquets...

— Chargez-vous de ce soin!

— Il se moque bien de moi... Il n'a que Madame en tête!

— Tant pis, alors! »

Il y eut un silence.

Elle fit trois pas vers la porte, découragée, abattue, de même qu'un avocat qui aurait imploré en vain la grâce d'un condamné qu'il croit innocent, puis se retourna suppliante, gémit :

« Ah! si Madame l'avait vu comme je l'ai vu... et pas plus tard que tout à l'heure... elle n'aurait certes pas tant de dureté... oui, je me suis tenue à quatre pour ne pas courir la réveiller et lui dire de regarder bien vite derrière son rideau... Il avait collé sa figure contre les barreaux de la grille et contemplait immobile, en extase et en angoisse, les fenêtres de l'hôtel... Et l'on aurait cru qu'il savait quelles étaient celles de la chambre de Madame qu'il attendait comme une apparition... Son regard fixe, ses yeux en feu me rappelaient les yeux des malades à Lourdes quand la procession du Saint-Sacrement se déroule autour de la basilique et que toutes les voix montent déchirantes vers le ciel, s'épuisent à hurler des litanies et des prières... Puis de guerre lasse, il a appuyé ses lèvres gercées longuement, passionnément sur ces violettes qu'il serrait dans le creux de la main comme une chose précieuse et les a jetées dans le jardin... »

J'écoutais, rêveuse, indécise, émue...

« Et s'il venait encore demain... Madame le laissera-t-elle grelotter sur le trottoir?... »

Je répondis évasivement : « Je ne sais pas... je verrai.. »

Des jours moroses s'écoulèrent...

La neige ployait les branches des arbres, couvrait les allées et l'avenue d'une housse blanche. La bise sifflait sous les portes les mieux closes, vous serrait le cœur, vous donnait envie de pleurer comme une plainte de mauvais présage...

J'appréhendais et je souhaitais que Benedetto s'arrêtât à nouveau devant la grille avec d'humbles fleurs dans les doigts. Je me levais plus tôt. Je guettais malgré moi son retour. Et quoique je sois profondément honnête et réfractaire au péché, quelque chose me manquait parce qu'il ne venait pas, parce qu'il semblait, comme disent les gens du peuple, s'être fait une raison, ne plus songer à moi.

Je résolus enfin d'en avoir le cœur net et, sous prétexte d'acheter des primevères, un après-midi, avant de descendre pour je ne sais quel essayage de manteau et de robe de bal qui devait durer jusqu'à l'heure du thé, je me fis conduire à Levallois chez l'horticulteur où mon petit protégé était en apprentissage.

Le vieux bonhomme achevait d'endosser sa redingote dominicale. Sa femme et lui avaient le visage bouleversé, les yeux pleins de larmes.

Au premier tintement de la sonnette, ils se précipitèrent à ma rencontre.

« Madame la comtesse aura probablement été avertie par quelqu'un... Nous l'espérions depuis avant-hier où ça s'est aggravé... Mais on n'osait pas écrire, ni l'un, ni l'autre, risquer de la déranger... »

Ils parlaient en même temps, par saccades, à court de souffle. Les phrases s'étranglaient dans leur gorge serrée.

« Vous le voyez... Jérôme s'apprêtait pour aller vous chercher au plus vite... Rapport au malheureux gamin que vous nous aviez confié, il y a tantôt sept mois, et à qui on avait fini par s'attacher, c'est rien de le dire, comme une paire d'imbéciles... »

Je murmurai atterrée : « Benedetto est donc bien malade? »

Le jardinier sanglota tout bas :

« Si malade que le médecin a déclaré qu'il n'avait plus besoin de revenir... que c'était l'affaire de quelques heures... Pourtant Lazarette peut en témoigner, ce n'est pas faute de bons soins... Nous le traitions quasiment comme un fils... Mais le coffre ne valait pas cher... Et une pneumonie double par-dessus le marché, qu'il a été prendre je ne sais où, je ne sais comment... Il ne revenait plus quand je l'envoyais en courses... Et Madame la comtesse peut croire qu'elle n'a pas obligé un ingrat... Dans le délire, il ne cesse pas de l'appeler, de la réclamer et avec des mots de son pays, des mots jolis et doux qui vous font penser au tirelis des alouettes, aux choses que chantent en latin les enfants de chœur à la grand'messe... Et lorsqu'il a eu un peu de calme, qu'on lui a demandé s'il avait quelque envie, il nous a répondu d'un ton auquel personne au monde n'aurait résisté « Je veux *la* voir... Je veux *la* voir... Elle fera le miracle... Elle me guérira... »

Je l'interrompis douloureusement :

« Conduisez-moi vite auprès de lui... pourvu qu'il ait encore la force de me reconnaître... »

Nous traversâmes les serres, où se figeait une tiédeur humide et lourde, et Jérôme poussa très lentement, avec d'infinies précautions, la porte d'une manière de pavillon où, parmi des arrosoirs, des sacs de semences et des outils de jardinage, dans une demi-obscurité, s'adossait au mur le grabat de l'agonisant.

L'infortuné avait l'apparence d'une loque, râlait, les doigts convulsés dans les plis rudes du drap, la bouche sifflante, les paupières à demi closes.

Il se redressa comme sous une brusque cinglée de fouet, puis retomba sans forces sur l'oreiller trempé de sueur.

Lazarette s'était penchée sur lui, maternelle, câline.

« Sois heureux, mon gars, fit-elle, Madame la comtesse est venue te faire une bonne petite visite d'amitié... »

Il exhala un cri de joie suraigu, agita dans le vide ses mains décharnées, commanda :

« Ouvrez les volets au large... ouvrez tout de suite... De la lumière... de la lumière... pour que je la voie bien... pour que je la voie toute... toute... la bellissime mienne... »

Ils s'empressèrent de lui obéir.

Un blême rayon de soleil traversa les carreaux embués, refoula l'ombre funèbre où l'on avait l'impression que quelqu'un s'enfonçait, veillait en attente d'une proie.

Benedetto, épuisé par cette secousse trop violente et cette suprême dépense de forces, avait eu une syncope, semblait déjà un cadavre.

C'était la première fois que j'assistais au spectacle d'affreuse épouvante qu'est une agonie d'adolescent, que je frôlais d'aussi près la mort...

Je m'écartai malgré moi du lit, je détournai lâchement la tête...

Ce masque de cire aux pommettes en saillie, aux narines pincées, aux dents serrées qui luisaient dans le révulsement des lèvres, ce visage fantomal, exsangue, sinistre, inerte, dont les longues mèches laineuses, telles que la toison d'un chevreau noir, accentuaient la pâleur livide, ces prunelles éteintes, noyées en une eau savonneuse, me terrifiaient, m'affolaient...

Comme mes regards vaguaient à l'aventure, sans savoir où se poser, sur les vieux meubles et les objets de travail qui encombraient l'étroite pièce, je découvris, dans un coin, comme un de ces autels ingénus que les premières communiantes élèvent à la Sainte Vierge dans le mois de mai.

Rien n'y manquait. Ni les fleurs artificielles, ni les cierges menus, ni la nappe constellée d'étoiles d'or. Mais, à la place accoutumée où la Madone étend les mains dans un geste de clémente bénédiction, une Aphrodite se cambrait harmonieuse, ordonnait, en une pose de grâce et de beauté, les plis rythmiques de son peplos. Alors, très bas, Lazarette me dit :

« Il avait le cerveau fêlé, le pauvre... Figurez-vous qu'un soir, il s'en est allé acheter, à un de ses anciens camarades de misère, cette bonne femme en plâtre... Il prétendait comme ça que vous lui ressemblez, que vous êtes son portrait vivant... Et il ne se serait jamais couché, même quand on était fourbu de fatigue, sans lui marmotter une prière, sans avoir fait brûler jusqu'au bout, à ses pieds, un petit cierge rose... On s'en moquait, avec Jérôme, mais en cachette, car il se serait fâché tout rouge, le louveteau... »

Cependant le moribond s'était ranimé un instant, tendait les bras, instinctivement, à une étreinte d'adieu.

Une flamme surnaturelle jaillit de ses yeux agrandis, dilatés, visionnaires.

Il répéta, comme un acte d'adoration et de reconnaissance infinies : « Bellissime mienne... bellissime mienne! »

... Et je lui donnai de toute mon âme le viatique qu'il souhaitait; j'écrasai ma bouche tremblante contre son front pur qui se glaçait; je le berçai contre mon cœur tandis qu'il s'endormait pour toujours, extasié, dans de la joie, dans du rêve...

(Illustrations par A. Laforêt.) RENÉ MAIZEROY.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières Le Gérant : G. BLONDIN.